



Deux histoires, 1772- 1810

Eugène Sue

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Deux histoires, 1772-1810

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec

ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression

"appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à

expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont

autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont

trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir

du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver

entre vos mains.

Consignes d'utilisation

dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de:

■ \.nc 5 ••'''

LES LAVANDIÈRES

Les environs de Flessingue , un des ports de mer les plus considérables des Pays-Bas, sont, au printemps, comme (ouïes les* campagnes de Hollande, de la plus verdoyante fraîcheur.

Aucun accident de terrain ne vient rompre les lignes calmes et planes de ces sites monotones.

Au milieu d'immenses et grasses prairies encore à moitié inondées par les pluies d'hiver, s'élèvent çà et là quelques fermes construites eu briques. Ailleurs, un moulin à vent peint en rouge, avec son toit couvert de plomb, se détache sur un horizon de plaines bleuâtres, chargées d'humides vapeurs, ou sur un ciel aux nuages blancs et floconneux, rarement argentés par le soleil.

Vers le commencement de Tannée 1772, aux portes de Flessingue, le hasard avait présidé à l'arrangement d'une scène à la fois igrolesque et champêtre,

digne du pinceau de Breughel, de Teniers où d* Wouvermans.

Un petit ruisseau coulait au pied d'un tertre couvert d'une herbe si haute que trois magnifiques Taches blanches à taches brunes, qui la paissaient, s'y enfonçaient jusqu'au poitrail.

Un bouquet de frênes et de blancs de Hollande d'une végétation riche, touffue, dessinait ses masses verles et fraîches sur le seul coin d'azur qu'il y eût au ciel , presque entièrement couvert de grandes nuées grises aux contours lactés ;- enfin , au loin on voyait la mer, alors d'un bleu sombre et unie comme un miroir.

Velues de corsages de drap rouge et de jupes de bure brune, trois jeunes filles aux jambes et aux bras nus, agenouillées sur le bord du ruisseau, lavaient et savonnaient le linge que leur avaient confié les ménagères de Flessingue.

Rubens eût admiré la carnation rose et blanche, les cheveux dorés de ces joyeuses et robustes lavandières qui accompagnaient leurs chansons du bruit mesuré du battoir.

A chaque pas des vaches dans les hautes herbes, les clochettes de cuivre qu'elles portaient au cou tintaient légèrement ; de temps à autre, au lieu de paître elles poussaient un vagissement plaintif enfournant la tête du côté de la ville avec une sorte d'inquiétude.

« Berthe est aujourd'hui en retard , ses vaches l'appellent, dit une des lavandières; puis, regardant autour d'elle, elle ajouta :

— Tiens, où est donc Follette, sa génisse noire?

— Est-ce que cette capricieuse petite bête peut

LES LAVANDIERES

rester avec les autres? Est-ce qu'elle ne fait pas toujours la vagabonde? Mais Berthe lui passe tout à celle-là, et elle lui met un beau collier de cuir rouga pour supporter sa clochette.

— Et moi, je sais bien pourquoi Berthe aime sa génisse Follette par-dessus toutes les autres,» dit une seconde blanchisseuse.

Tous les battoirs restèrent suspendus, et une curieuse demanda :

« Pourquoi donc Follette est-elle la préférée de Berthe ?

— Parce qu'elle lui a été donnée toute petite par Keyser, le fils du fermier d'Ouates-Ryk, par Keyser, le hardi pilote !

— Voilà donc pourquoi Berthe nous a priées de garder ses vaches jusqu'à l'heure de la dînée? Elle dit sans doute adieu à son amoureux Keyser, car on dit que vaisseau le Westellingwerf doit bientôt partir de Flessingue.

— Pauvre tille ! reprit une des lavandières , elle sera bien triste au kermès prochain, car il n'y a rien de plus ennuyeux que d'aller à une fête sans son amoureux. Hélas ! personne pour vous faire danser.

— Personne pour vous donner un bouquet et des 'rubans, dit une coquette.

— Personne pour vous offrir une soupe à la bière chaude , du liolyeT grillé et du vin d'Espagne aux épices, » dit une gourmande.

A ce moment on entendit chanter dans le lointain, et Berthe la laitière parut bientôt.

C'était une jeune fille alerte, grande et forte, aux joue* rebondies, à la bouche vermeille, aux yeux

g AVENTURES D'HERCULE HARDI.

bleus, aux cheveux blonds à demi cachés sous un bavolet de velours noir; sa jupe était rouge, son corsage brun ; elle portait sur son cou blanc et minuscule une espèce de joug de bois ; à chacune des extrémités recourbées de ce joug pendait un large seau de cuivre brillant comme de For.

« Berthe, Berthe, ta vache blanche t'a appelée deux fois, dit une des lavandières ; elle en voudra à Keyser de l'avoir ainsi retenue.

— Keyser ?.. . dit gaiement Berthe, toutefois en rougissant un peu, Keyser ne mérite pas les reproches de la vache blanche. A cette heure il soude les passes du Weryfool, parce qu'on dit que les bancs de sable les ont engravées. J'étais là sur la hauteur à regarder au loin sa chaloupe à voile qu'on aperçoit là-bas, là-bas... comme un point au milieu de la mer, près de l'anse de Tilbork. On dirait un inactif avec ses ailes blanches et son corps noir qui se balance sur les vagues.

— Quand je te disais que tu étais avec Keyser, reprit en riant une des lavandières.

— Hélas ! mes sœurs , dit Berthe en soupirant , quand une fille est fiancée à un marin, il faut qu'elle se résigne à être' souvent avec lui, comme j'étais tout à T heure avec Keyser, c'est-à-dire par la pensée. Bien heureuse quand la tempête ne gronde pas en

haute mer ; car la pauvre tille, quoiqu'à l'abri, ressent toute la tourmente au fond de son cœur, et ses lèvres sont bien froides et bien pâles pendant qu'elle prie la sainte Vierge pour le salut du vaisseau.

— - C'est bien vrai, dit une des jeunes tilles; aussi j'ai choisi pour amoureux Wilhem le tisserand.,, il

İ.K5 LAVANDIERES

ne quille sa navette que pour me donner le bras le dimanche... Dame! il n'a pas comme maître Keyser une écharpe rouge , un \este galonnée et une brillante chaîne d'argent au cou./, il ne me rapporte pas de beaux coquillages et de beaux mouchoirs des Indes... mais au moins je le vois tous les jours à la veillée, et la nuit quand la tempête siffle sur la grève, je ne fais pas de mauvais rêves î...

— Tu as raison, Catherine, dit tristement Berthe... mieux vaut être le tisserand qui tisse tranquillement les voiles que le hardi marin qui les déroule au vent... »

Puis, pour se distraire sans doute de ces pensées, Berthe demanda aux lavandières, en s'apercevant que sa génisse favorite avait disparu :

« Où est donc Follette ? Est-ce qu'il y a longtemps qu'elle s'en est allée? »

La laitière parlait encore lorsqu'un homme sortit en courant de l'intérieur du bouquet de bois qui entourait le pré.

Cet homme fuyait avec tant de frayeur qu'il alla choir au milieu des lavandières.

D'abord épouvantées, celles-ci poussèrent des cris perçants ; puis, reconnaissant bientôt ce personnage, des rires fous succédèrent à la peur.

Berthe surtout, vermeille comme une cerise, ne se possédait pas, montrant Follette (car sa favorite, après avoir causé la terreur de l'homme dont on a parlé, arrivait gaiement sur ses traces).

Montrant Follette, la laitière s'écria : « Sainte Vierge, monsieur Hercule, comment pouvez vous avoir peur... d'une pareille bête? Fi..., fi... à votre âge,

un officier!... Quelle honte! Une génisse de Luit mois à peine qui n'a pas seulement de cornes !

— Mais allez-vous-en donc de là, monsieur Hercule, vous nous piétinez tout notre linge... s'écrièrent les lavandières en cessant de rire , et en réunissant leurs efforts pour chasser le fâcheux qui s'était réfugié au milieu d'elles.

— Tenez, dit une des demoiselles du battoir, voilà justement une guimpe de dame Bal bine en morceaux sous vos pieds. La vieille ménagère de votre père va vouloir nous arracher les yeux; mais comme c'est vous, monsieur Hercule, le fils de son maître, qui avez fait ce mauvais coup, il faudra bien qu'elle s'a* puise... »

Monsieur Hercule restant immobile, fasciné par la vue de son ennemie Follette, qui s'était pourtant mise à paître tranquillement, les robustes lavandières furent obligées d'employer la force

pour repousser cet intrus de leur lavoir, et elles réussirent avec assez de peine.

Monsieur Hercule était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, grand et fluët, aux cheveux d'un blond jaune, aux yeux d'un bleu pâle, à l'air gauche et embarrassé. Ses traits n'offraient rien de saillant ni eu laid ni en beau ; l'expression de son visage était douce et timide. Il portait des bas gris, des culottes et un habit de drap vert à boutonnères bordées d'une tresse orange ; un chapeau bordé d'argent complétait cet uniforme, car Hercule était enseigne dans le 17^e régiment d'infanterie hollandaise. Quoiqu'il fut d'origine française , ainsi que nous le dirons tout à l'heure, il servait les états- généraux des Pays-Bas,

LES LÂYANDIÈRES. H

qui avaient alors pour stathouder Guillaume V, prince d'Orange.

Pendant que le battoir des lavandières résonnait de nouveau, Berthe s'apprêtait à remplir ses seaux de cuivre d'un lait crémeux et écumant.

Voyant la laitière caresser Follette, Hercule reprit courage, et dit d'une voix encore haletante d'émotion : « Écoutez donc, mesdemoiselles... je vous l'avoue, les vaches, el surtout les vaches noires, sont mes bêtes d'aversion... surtout quand elles me poursuivent.

— Et le grand chien blanc du boucher Stedman, monsieur Hercule? demanda la malicieuse Berthe, en faisant sans doute allusion à une autre aventure.

— Je l'avoue, j'ai aussi les chiens blancs en aversion, surtout quand ils me mordent, répondit Hercule.

— Et le perroquet bleu et jaune que maître Keyser m'a rapporté d'Afrique? dit encore Berthe.

— Je déteste également les perroquets bleus et jaunes, quand ils ont des becs tranchants comme des rasoirs et forts comme des tenailles, dit Hercule.

— C'est-à-dire que vous avez peur de toutes les bêtes, dit la laitière, vous qui portez le plumet et l'épée !

— Le plumet et l'épée ne font rien à l'affaire , mesdemoiselles ; que les vaches , les chiens et les perroquets me laissent en repos, et ce n'est pas moi qui irai les troubler, » dit Hercule avec un calme rempli de majesté.

Cette harangue fut accueillie par les joyeuses lavandières avec de grands éclats de rire.

tí AVENTURES D'HERCULE HARDI.

Voyant le peu de succès de son éloquence, Hercule, peu soucieux d'ailleurs de rester dans le voisinage de Follette, regagna gravement Flessingue, en jetant de temps à autre derrière lui un regard inquiet.

Nous dirons maintenant par quel concours de circonstances étranges Hercule était officier.

HERCULE-ACHILLE- VICTOR HARDI

Le grand-père d'Hercule, M. Jean Hardi, capitaine protestant, avait quitté la France lors des troubles religieux du dix-septième siècle, et s'était retiré à Flessingue.

Le vieux huguenot, après avoir guerroyé en Allemagne, en Italie, en Portugal, en Hollande, se trouva si meurtri, si harassé sous son harnais de bataille, qu'il prit l'état militaire en aversion, et la vie pacifique et bourgeoise en adoration singulière; il jura donc par sa grande épée, qu'il pendit au croc, que la valeureuse-famille des Hardi renoncerait pour plusieurs générations au métier des armes.

Malheureusement le hasard devait prendre à tâche de contrarier radicalement les volontés des Hardi. Le fils du capitaine protestant fut au contraire doué de l'humeur la plus belliqueuse; il ne respirait que sièges, que batailles. Mais Jean Hardi, inflexible dans sa résolution, n'ayant pas égard aux instincts violemment guerriers de son fils, le força d'accepter et de

HERCULE-ACHILLE- VICTOR HARDI

remplir les fonctions de greffier de l'amirauté de Fiessi rigne.

Mais, ainsi que le bonhomme Hardi, las de guerroyer, avait frouvé naturel de se reposer dans la personne de son fils, de même son fils, courbatu par le repos, las d'être resté trente ans devant son bureau, dans une immobilité de sphynx, trouva naturel de vouloir se précipiter au milieu de la vie de périls et de ha-

sards qu'il avait toujours rêvée, dans la personne de son fils, notre héros.' Il lui donna tout d'abord les noms héroïques et triomphants d'Hercule- Achille-Victor. Dès son enfance il le destina à la carrière des armes. ^

Mais, par suite de cette fatalité qui se plaisait toujours à mettre obstacle aux résolutions de la famille Hardi, les goûts pacifiques de notre héros furent aussi opposés aux vues belliqueuses de son père, que les goûts belliqueux de son père avaient été opposés aux vues pacifiques de son grand -père.

Il n'y avait pas dans Flessingue un adolescent plus candide , plus timide , plus inoffensif. Craintif à l'excès, Hercule-Victor Hardi n'avait osé, de sa vie, dire à son père Téloignement invincible qu'il ressentait pour l'état militaire.

Lui montrant le portrait du bonhomme Hardi . peint par un élève de Vander Mulën , émorioné, cuirassé, botté, éperonné, tenant à la main un glaive démesuré, et fièrement campé sur un grand cheval noir, le greffier disait souvent à notre héros :

« Brave Achille, vaillant Hercule, comme ton grand-père tu seras capitaine, et intrépide capitaine ! n'est-ce pas? »

14 AVENTURES D'HERCULE HARDI.

Puis, Sans attendre la réponse de son fils, le greffier ajoutait à la dragonne :

m Oui, ventrehleu ! tu seras un valeureux capitaine ; car sans cela, tête-bleue ! sang-bleu ! corbleu!... je te maudirais !! »

Hercule tremblait alors de tous ses membres, baissait les yeux, et ne répondait rien, silence obstiné que son père ne manquait

pas de prendre pour un consentement tacite.

Hercule était, selon le greffier, un de ces hommes courageux, mais froids, concentrés, peu démonstratifs et jamais bravaches, parce qu'ils ont la conscience de leur intrépidité ; de ces gens qui, méprisant les dangers vulgaires, n'atteignent toute l'héroïque élévation de leur courage qu'au fort des périls les plus extraordinaires.

Ce n'était pas tout : le belliqueux greffier, caressant toujours son illusion chérie, s'abusait non moins étrangement sur le physique d'Hercule.

Il fallait l'entendre expliquer, commenter, traduire la constitution chélive, la maigreur, les formes anguleuses, la taille frêle, l'air placide et gauche d'Hercule, et jusqu'à son embarras auprès des jeunes filles.

Il fallait l'entendre interpréter par ce signalement formidable la faiblesse négative d'Hercule :

« Ce garçon- là, mille bombardes! n'est pas de ces masses pesantes et inertes qui ne peuvent se mouvoir et que la moindre fatigue essouffle ! né pour la guerre et pour les fatigues, trempé comme l'acier, il est tout nerf et tout os. Ce n'est pas tout : ainsi que les hommes de grande race militaire, il H

ttEttCULE-ACHILLE-VICTOR HARDt. 15

les épaules rondes, il est pâle comme le prince d'Orange, il est maigre comme le grand Frédéric, il est blond comme l'électeur de Saxe, et, comme la plupart de ces grands capitaines, il fuit un sexe qui pervertit les âmes les plus fortes, qui amollit les plus indomptables caractères. Béni soit .enfin le ciel de ce que Hercule-

Acbille Hardi soif fait pour relever le nom belliqueux des Hardi, qui en moi et malgré moi était, hélas! tombé de lance eu quenouille! »

Dès qu'il eut quinze ans, Hercule, par les ordres de son père, s'adonna aux exercices militaires; on doit dire qu'il y déploya une maladresse aussi particulière qu'opiniâtre.

En tirant au mur, il avait eu l'inconvénient de crever un œil à son maître d'escrime. Les armes à feu furent aussi fatales entre ses' mains : en visant à la cible, il se retourna maladroitement vers le maître du tir pour lui parler, son coup partit, et sa balle laboura les côtes de cette nouvelle victime.

« Voyez-vous, avec son calme et son air froid, comme il a l'instinct du carnage ! s'écria le greffier en extase devant son fils. Ce ne sont pas, morbleu ! des semblants de dangers, ce ne sont pas seulement des jeux guerriers qu'il lui faut, mais bien de véritables et de bons coups d'épée, de véritables et de bons coups de mousquet. A l'un il crève l'œil, à Vautre il laboure les côtes. Oh! Achille! oh! Hercule! oh! Victor le bien nommé! tu feras reverdir les lauriers de ton grand-père ! » ajouta le greffier avec exaltation.

Lorsqu'il eut l'âge d'entrer au service, le greffier acheta une commission d'enseigne pour son fils.

!« AVENTIIES D'HMUTLE HARDI.

Le jour où il lui annonça celle héroïque nouvelle, il le mena devant le portrait du bonhomme Hardi, et, décrochant la rapière du vieux capitaine, il dit à son fils d'un air solennel :

a Voici l'épée:.. , la vaillante épée de votre grandpère, mon fils. Ne la tirez jamais du fourreau sans raison; mais ne l'y remettez jamais que teinte du sang des ennemis de votre pays ou du votre.
»

Hercule reçut l'épée en soupirant, et Iff mil à son côté avec une muette résignation.

Hercule apprit , tant bien que mal, l'école de . l'officier d'infanterie. Les soldats de son peloton curent à lutter longtemps contre leur envie de rire, en voyant la figure hétéroclite de leur enseigne. Peu à peu ils s'y habituèrent ; et comme, après tout, Hercule était le meilleur homme du monde, ils finirent par l'aimer assez.

Les officiers de son régiment , après s'être amusé* de la simplicité du fils du greffier, qui fut quelque temps leur plastron, le laissèrent en repos, touchés de sa placidité stoïque qu'ils prirent pour du sangfroid et de l'originalité.

Tel était, au physique et au moral, Hercule- Achille- Victor Hardi lorsqu'il fut mis en fuite par Follette, génisse favorite de Berthe, la laitière.

Nous suivrons le pacifique enseigne dans la maison paternelle, qui va être le théâtre d'un événement ioatfeu'u.

ri

L.i LFXTRF

La maison habitée par le greffier Hardi était, comme toutes tes maisons hollandaises, bâtie de briques avec des clefs de fer ou-

vragées et disposées en manière d'ornement sur une façade élevée en gradins au-dessus du toit; un perron de quatre marches de pierres, toujours soigneusement lavées, conduisait à une porte peinte en vert, garnie de gros clous de cuivre bien luisants.

Lorsque Hercule frappa, dame Balbine, la mena* gère (le greffier était veuf depuis longtemps), vint lui ouvrir.

Cette respectable matrone, au visage pâle et ridé, encadré dans un ba volet et dans une fraise d'une blancheur éblouissante, était vêtue d'une longue robe de bure noire; elle portait à sa ceinture un trousseau de clefs attachées à une chaîne d'argent.

« Eh! mon Dieu! comme vous voilà fait! s'écria dame Balbine d'une voix aigre, en voyant la fange qui souillait les habits de l'en-seigne; car, dans sa chute au milieu des lavandières, il s'était couvert de boue noire. Mais, reprit la ménagère , vous n'avez pas le temps de quitter ces vêtements, allez vite, allez vite... maître Hardi vous attend dans son arsenal, comme il appelle toutes les vieilles ferrailles dont il encombre son cabinet... Il vient de recevoir des lettres par le messager delà Hâve. »

IS AVENTURES D'HÉBtLE HARDI.

Hercule, agile par un funeste pressentiment, monta l'escalier pavé de faïence bleue et blanche qui conduisait à l'arsenal du greffier.

Maître Hardi, petit homme brun, à l'œil vif et résolu, aux joues colorées, à l'air pétulant, velu de noir, ainsi. que l'exigeait son emploi, était assis devant le portrait de son père le capitaine.

Une foule de vieilles armes, casques, hallebardes, hassegayes, cuirasses, épées, étaient pendues au mur et brillaient ça et là

éclairées par le jour d'une fenêtre à petits carreaux encadrés de plomb.

Ne pouvant guerroyer , maître Hardi voulait au moins charmer ses loisirs par la vue constante des armes qu'il lui était interdit de manier. Des gravures de batailles anciennes et modernes, complétaient l'ornement de ce musée militaire.

Lorsque Hercule entra dans ce belliqueux sanctuaire, le greffier mit la lettre qu'il lisait sur une table, se leva et embrassa joyeusement son fils, en lui disant : «Victoire!... victoire!... mon brave Achille... mon Hercule. Nousavotis la guerre! »

Hercule regarda son père avec un étonnement stupide.

« Oh ! reprit le greffier, s'abusant complètement, selon son habitude, sur l'expression de la physionomie de son fils, et en interprétant son silence à sa fantaisie. — Oh ! je te vois, lu as l'air indifférent..., parce que tu crois qu'il s'agit tout simplement d'une guerre ordinaire, d'une guerre en Europe...; mais tu n'y es pas... mon intrépide! Il ne s'agit pas de périls médiocres... mais de dangers énormes, inouïs, exorbitants! Ah! quelle moisson de lauriers lu va«

tk LKTÎRR. *§

recueillir! Oh! que n'y suis-je à la place! quelle gloire pour la famille! Tiens, il me semble voir les yeux de mon valeureux père étinceler de joie guerrière sous la visière de son casque! dit le greffier, en montrant le sombre portrait du capitaine Hardi.

— Des dangers énormes... inouïs, exorbitants? répéta Hercule d'une voix timide et craintive.

— Oh ! que je te reconnais bien là, digne fils des Hardi! s'écria le greffier avec orgueil. Ce qui te touche, tout de suite, ce sont les dangers, mon brave! mon héros!... Et avec quel admirable flegme il vous dit cela de sa petite voix flûtée... des dangers inouïs ! exorbitants ! mais c'est superbe ! s'écria inaitre Hardi ; et dans son délire, il serra son fils dans ses bras avec effusion, en répétant à chaque

embrassade: —Oui, des dangers énormes oui,

des dangers exorbitants... oui, des dangers inouïs... Réjouis-toi ! D'abord. l'Océan à traverser, la tempête et le naufrage à braver, — dangers de mer ; — puis, sous le ciel d'airain des tropiques, parcourir des forêts immenses et inconnues remplies de lions, de tigres, de serpents à sonnettes, marcher sur un sol mouvant qui ouvre à chaque instant sous vos pieds des gouffres invisibles et sans fond... Dangers

de terre! hum Es-tu content, mon insatiable?

Mais tu crois que c'est tout, n'est-ce pas? Eh bien ! non, non; cela n'est rien encore; ce n'est que le cadre du tableau... ce n'est que la trame vierge qui attend la bigarrure des couleurs. Sous ce ciel d'airain, sur ce sol humide, au milieu de ces solitudes remplies de bêtes féroces de toutes sortes, grimpantes, rampantes, courantes, bondissantes, il s'agit de

20 AVENTURES D'HERCULE HARDÎ.

faire une guerre acharnée. Et contre qui? me dirastu, dédaigneux Achille? Contre qui? contre des nègres révoltés, ennemis implacables! Tu crois que c'est tout, cette fois? Pas du tout! Les-dits nègre» sont renforcés d'une certaine tribu d'Indiens anthro-

pophages, voraces comme des requins... aimant surtout les blancs avec passion, allant à la guerre comme à la chasse, considérant leurs captifs comme du gibier, et leurs prisons comme leurs garde-manger. Eh bien! dis, en voilà-t-il assez pour te faire sortir de ton insouciance? es-tu enfin satisfait? Hercule ! »

Le fils du greffier, étourdi par ce coup imprévu, ne répondit rien. Il se croyait sous l'obsession d'un affreux cauchemar.

« Es-tu satisfait, morbleu! ventrehleu ! s'écria le greffier d'une voix tonnante, es-tu satisfait?

— - Je suis satisfait, murmura Hercule d'une voix faible... avec la résignation du martyr qui se dévoue au supplice.

— Il est satisfait ! s'écria triomphalement le greffier oubliant qu'Hercule ne faisait que répéter ses paroles. Il est satisfait... quand tant d'autres et des plus braves, corbleu ! diraient certainement en pensant à ces dangers... Peste!! ou au moins diable!! Eh bien! non. Lui vous dit tout naïvement avec son petit air doucereux :

«Je suis satisfait!!

a Vraiment, monsieur l'intrépide, vous êtes satisfait. Par ma foi ! c'est bien heureux, reprit le greffier en regardant son fils avec passion. Puis, se frappant le front, l'interminable bavard s'écria ;

« Et moi qui oubliais de t'expliquer comment et pourquoi nous avons la guerre, et où nous avons la guerre. Te souviens-tu de mon vieil ami le major Rndchop, qui est parti il y a dix ans pour Surinam?

— Oui, mon père.

— Eb bien ! celle lettre est de lui ; il m'écrit que la Guyane est en feu par suite de la révolte des nègres de la colonie, et qu'on demande des troupes à force... que... mais j'aime mieux te lire ce qu'il m'écrit, ça te mettra tout de suite au fait, et ça le donnera comme un avant-goût des dangers que lu brûles de partager. Ce bon Rudchop, le meilleur des humains, dit le greffier d'un air attendri, un caractère de l'âge d'or... Ah! plus heureux que moi, tu le verras bientôt... mais écouté attentivement. Ton cœur intrépide bondira plus d'une fois d'une belliqueuse ardeur. »

Et le greffier lut ce qui suit d'une voix claire et perçante :

« Paramaïbo, 20 décembre 1771 »

« 11 s'est passé ici bien du nouveau depuis ma dernière lettre , mon cher ami ; je rentre à Paramaïbo après une promenade de trois semaines, dans les forêts de la Guyane, pour y faire la guerre aux nègres révoltés et aux Indiens leurs alliés. Pour te donner une idée des divertissements de cette chasse-là, je te dirai que je suis parti pour la faire avec six compagnies de carabiniers, en tout 900 hommes, et que je suis revenu hier avec 861 soldats de moins, et encore, sur les 39 qui me restent, il y en a une vingtaine d'estropiés qui ne valent pas, comme on

2i AVENTURES D'HERCULE HARDI.

dit, les quatre fers d'un chien. Pour ma part, je n'ai pas trop à me plaindre, car celte fois-ci je n'ai reçu qu'une balle dans la cuisse, un coup de hacbe sur la tête et deux flèches barbelées duos le bras gauche; seulement, je ne peux pus encore (e dire si les flèches sont empoisonnées ou non, car il paraît que certains

poisons de ces sauvages ne font leur effet que le neuvième jour (c'est tout comme la rage, tu vois, mon cher) , et il n'y a que sept jours que j'ai reçu cette politesse-là, de ces canailles de nègres. Si les flèches out été empoisonnées, ça sera gentil. Je commencerai par devenir bien tendre, puis vert moucheté; j'en aurai pour trois jours à grincer des dénis et à me tortiller comme un ver à qui ou a coupé la queue, après quoi j'irai chez les taupes : à moins que le poison ne soit de mauvaise qualité ou éventé, alors j'en serai quitte pour être paralysé de la moitié du corps.

« A propos de corps, je le dirai que ton pays, Dumolard , qui jouait si bien de la clarinette, et qui aimait tant les cravates de baptiste brodée, a été fait prisonnier, et ensuite mangé par les Pian-nakotaws, tribu alliée des nègres.

a Mon sergent Pipper, que tu connais, était en ce moment-là prisonnier de ces Indiens ; après avoir scalpé mon Dumolard, ils l'ont mis rôtir tout entier. Pipper dit que ça s'est trouvé parfaitement, car Dumolard a servi de repas de noces pour le mariage de la fille du chef des Piannakotaws, le nommé Ouwou-Kourow , qui mariait sa demoiselle ce, jourlà, une très-belle femme cuivrée, partout tatouée de vermillon et de gros vert, et qui avait à la lèvre

LA LETTRE. 15

inférieure Irois pendeloques de dents de tigres, tuée par son futur, toujours à ce que m'a conté mon servent Pipper, qui est la vérité même. Les Indiens ont forcé mondit Pipper à goûter un morceau de Dumotard. C'était un morceau de râble; mon sergent prétend qu'on ne peut pas dire que ça soit absolument mauvais, mais que c'était trop saisi, et dur en diable. Pipper devait être, lui, non pas rôti, mais bouilli, et servi au déjeuner du lendemain ;

mais il a» eu le bonheur de s'échapper. Il est ici avec moi , cl il te présente ses civilités respectueuses. Je te dirai aussi que tu peux prévenir en même temps la famille du père Van Hop, notre trésorier du bataillon, que le digne homme a aussi péri, hélas! bien drôlement dans notre retraite. Celait à la tombée du jour; nous étions dans une foret, le long d'un étang bordé de palétuviers ; nous marchions avec précaution dans de grandes herbes, de peur de tomber au milieu d'une embuscade de nègres ou d'Indiens. « Voilà justement un tronc de goytier, me dit le père Van Hop, en me montrant une espèce d'arbre à moitié caché dans l'herbe; ma foi je vais m'y asseoir; je suis harassé. La blessure que j'ai à l'épaule est sans doute empoisonnée, car je commence à y sentir un froid de glace; tant pis! je ne vais pas plus loin. Etre tué par les nègres, mangé par les tigres ou par les Piannakotaws, c'est tout un, mille tonnerres ! Que Dieu confonde cette guerre. — Comme vous voudrez, père Van Hop, lui dis—je ; c'est votre embonpoint qui vous gêne (car tu sauras que le boohomme était devenu gros comme un muid) ; mais il n'y a rien à faire à cela. Seulement,

si vous êtes bien décidé à ne pas aller plus loin , rendez-moi un service, faites-moi l'amitié de me donner vos bottes. Depuis trois jours j'ai laissé mes souliers dans le marais ; j'ai les pieds en sang, et vous m'obligerez.— Vous êtes encore bon enfant, me dit ce vieil égoïste de père Va/i Hop, en criant comme un aigle ; j'aime autant garder mes bottes. Après tout, je peux en revenir et me remettre en route une fois reposé.

— Comme vous voudrez , lui dis-je , intérieurement piqué de sa personnalité. Je vous demandais vos bottes, parce que je vous

regardais comme fini; mais puisque vous y mettez cet entêtement-là , n'en parlons plus. Grand bien vous fasse de les garder !

— vos bottes ! »

« Je ne croyais pas si bien dire. Tu vas voir comme le trésorier a été puni de son égoïsme, que je lui pardonne d'ailleurs de tout mou cœur : je lui parlais encore lorsque deux coups de fusil partent, avec accompagnement d'une demi-douzaine de flèches ; nous étions tombés en plein dans une embuscade. Comme je m'en doutais, les Pianuakotaws poussent leurs cris de guerre , et nous attaquent. Nous les repoussons et j'en tue deux pour ma part. L'engagement avait duré un bon quart d'heure, je retourne le long de l'étang pour achever quelques Indiens qui s'y étaient jetés à la nage. Qu'est-ce que je vois au bord de l'eau? Un énorme serpent boa sur lequel le père Yan Hop s'était assis, prenant le reptile pour un tronc de goytier; le boa, lové sur lui-même, était engourdi comme ils sont quand ils cherchent à avaler quelque chose de trop gros. Tu vas comprendre cela ; après avoir à moitié brisé et broyé mon pauvre

trésorier en le serrant entre ses nœuds, le boa s'était ingurgité les deux tiers du père Van Hop , en coinmençant par la tête, car les jambes pendaient encore eu dehors de la gueule de l'animal. Je fis signe à mon sergent Pippet qui me suivait; d'un coup de hache il coupe la tête du serpent, le corps fait des sauts de carpe à n'en plus finir, mais la tête garde le père Van Hop. Il était trop tard, tout ce que mon sergent Pippet a pu en tirer, c'a été les diables de bottes du trésorier qui m'ont joliment servi, et que je porte encore ; ce qui prouve, comme lu vois, que Je père Van Hop aurait mieux fait de me les donner de bonne grâce, je lui en aurais bien su plus de gré. Tu conçois bien que dans une guerre pa-

reille, on ne devient pas tendre, car dans ce cas-là, comme dit le proverbe , il faut se dépêcher de faire aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'ils vous fassent. Aussi mes soldats étaient comme des crins. Tous les •nègres ou Indiens que nous prenions étaient joliment arrangés, je m'en vante. On les écorchait vifs, on les coupait par quartiers, on les brûlait à petits feux. Enfin on se montrait très-sévères, mais excessivement sévères pour eux, et il faut dire que nous leur rendions bien la monnaie de leur pièce.

« Mon sergent Pipper a, pour sa part, inventé un supplice qui n'a pas trop mal réussi. Voilà tout bonnement ce que c'est : on plante très-haut, dans un arbre, un croc de hamac , on accroche à ce croc un nègre ou un Indien par la peau du ventre , après lui avoir attaché les pieds et les mains, et on laisse là mon gaillard ad vitam œlernam, au milieu de la forêt. Tu comprends, n'est-ce pas? Ce qu'il y avait

î* AVEX11KES D'HERCULE UAKD1.

de bon, c'est que les panthères et les jaguars arrivaient dès que nous étions partis, et sautaient comme des démons autour de l'arbre en poussant des rugissements affreux pour attraper un morceau du nègre. Pas de ça, Lisette : mais il était trop haut perché, et leur danse continuait comme ça des heures entières, jusqu'à ce que les serpents boas (tu as vu par l'exemple du trésorier qu'ils ne sont pas manchots) eussent monté sur l'arbre et avalé le nègre à la barbe des tigres. Mon sergent Pipper, qui a toujours le mot pour rire , appelle cette mort-là : voir danser les tigres. Entre nous, c'est bien heureux que le soldat ne se démoralise pas et conserve son caractère enjoué dans un brigand de pays comme celui-là.

a J'ai oublié de te dire comment la révolte a commencé : il y a une dizaine d'années que des nègres marrons s'étaient réfugiés dans les forêts de Surinam, vers la partie supérieure des rivières de Copcuiaue et de Sarameka (cherche cela sur une carie de' la Guyane). Peu à peu tous les mauvais nègres de la colonie vinrent se rallier à ces canailles, et ils firent de tels tours qu'on fut obligé d'envoyer contre eux plusieurs détachements de troupes et d'habitants*; mais habillans et troupes furent battus; enfin les choses en vinrent au point que, pour avoir la paix, et dégoûtés de voir leurs habitations ravagées, incendiées , les colons traitèrent avec les nègres, et leur permirent de rester sur la rive gauche de la Sarameka, à condition qu'ils ne passeraient jamais cette rivière. C'est comme si on avait fait promettre à une bande de loups de respecter les bergeries; les nègres traversèrent la Sarameka, vinrent faire des descente?

dans les plaines. Aussi, depuis le temps que ces ma* raudeurs sont établis sut* les bords de la Sarameka, cet endroit est le refuge de tous les voleurs de la Guyane ; pendant dix ans, les habitants ont été continuellement obligés, soit de guerroyer, soit de payer des impôts à ces brigands. Mais depuis le commencement de l'année dernière, leur chef, Zafn-Zam, est devenu si redoutable, ses courses si désastreuses, que j'ai été chargé, il y a trois semaines, d'aller saisir ce brigand-là au milieu des forêts, des marécages et des fausses savanes, ou biri-biri. J'ai fait une école ; j'ai perdu plus de 800 hommes sur 900. J'espère bien que cette fois ci, que je connais mieux cette guerre et le pays , que je ne perdrai que les deux tiers de mon inonde. — À propos des biri-biri, ces fausses savanes sont des espèces de lacs de boue liquide, recouverts d'une croûte de tourbe sur laquelle croît la plus jolie petite herbe du monde. Si vous avez la bêtise d'y mettre le pied ,

vous y faites votre trou , et vous disparaissiez ad patres. (C'est étonnant comme mon latin me revient, je me crois encore au collège de La Haye.) Ces gueux de nègres ont un instinct incroyable pour reconnaître les fausses savanes des vraies. Mais nous, qui ne possédons pas ce bel avantage, nous y avons laissé englouti beaucoup de monde , et le tout pour rien , car je n'ai pu joindre Zam-Zam, après trois semaines de campagne. J'ai fait la guerre en Europe, mais cette guerre-ci n'y ressemble pas. Les nègres ne font jamais de prisonniers, ou bien si les Indiens Arrakoës vous gardent, c'est pour approvisionner leur gardemanger. Nos troupes coloniales rechignent en diable

à aller contre Zam-Zam , et nous comptons sur nos recrues d'Europe, qui ne se doutent de rien, pour donner la chasse à ce brigand.

« Le vaisseau qui te portera cette lettre porte des dépêches de notre gouverneur ; il demande des renforts, et il a raison , car Surinam et Pararoaïbo sont menacés. Nous n'avons ici que 1,800 hommes de troupes de la marine; tu vois que c'est une jolie guerre. Si ton fils (écoutez bien ceci, Hercule) , si ton fils est toujours aussi enragé que tu le dis dans tes lettres, tu n'as qu'à me l'envoyer, j'en aurai soin comme de mon propre enfant, et il aura toujours la première place à l'attaque et la dernière à la retraite. Puisqu'il est, comme tu me l'annonces, un vrai glouton de dangers, il aura ici, pardieu, de quoi choisir et de quoi s'en donner, et ça rendra service à la colonie ; car il faut pour cette guerre , non des hommes, mais des diables incarnés. (Vous entendez, Hercule.)

« Quant à moi, j'aimerais autant batailler autrement. Mais je suis là , il faut bien que je gagne ma solde et que je défende ma

peau; ce qui fait que je tape comme un sourd. Il se peut que cette lettre soit la dernière que tu reçoives de moi; car les flèches barbelées ont peut-être été empoisonnées , et je puis laisser mes os dans une sortie contre Zam-Zam.

« En tous cas, je te fais mille amitiés, mon cher Hardi. Pense quelquefois à ton vieux camarade qui va boire une pinte de vin de Bordeaux à ta santé et à la sienne. Et pour finir en vrai soldat , crèvent les poltrons et vivent les lurons ! mille noms d'un diable !... — Avec lequel je t'embrasse.

« Le major Rudchop. »

LE roLONTAttE. \$«

Le greffier ne put achever la lettre du major Rudchop sans attendrissement.

Il essuya ses yeux humides du revers de sa main et s'écria : « Ce bon major! l'excellent homme! le cœur d'or... Puis, regardant son fils, il ajouta : — Tu vas te moquer de mes larmes, tête de fer que tu es!... Mais, c'est égal; ta diras toi-même à Rudchop, si toutefois tu le retrouves en vie, tu diras à ce vieil ami combien sa lettre m'a touché... tu lui diras que tu as vu couler mes pleurs... et il ne m'en voudra pas de ma faiblesse, j'en suis bien sûr. »

Ce disant, le greffier ploya dévotement sa précieuse missive, et alla la serrer dans un tiroir.

On peut facilement se figurer avec quelle terreur Hercule avait écouté le récit épislolaire du major.

Il avait assez souvent entendu parler de l'horrible guerre qui désolait alors la Guyane, pour reconnaître que le bon Rndchop,

comme disait le greffier, n'exagérait rien !. Hercule était frappé de stupeur; mais il avait depuis trop longtemps pris l'habitude d'obéir machinalement à son père, et d'être l'impassible écho de ses élucubrations héroïques pour oser dire un seul mot.

Pendant la lecture de cette lettre, il était resté

1 Voir la relation du capitaine Stadman wr cette guerre. — Londres, 1780.

30 AVENTURES D'HERCI'LE HARDI.

pétrifié, les yeux fixes, les traits immobiles, ses deut mains appuyées sur ses genoux.

Le greffier avait souvent regardé Hercule du coin de l'œil , aucune émotion ne s'était trahie sur le visage du jeune homme. Aveuglé par son illusion, son père prit, selon son habitude, ces symptômes de frayeur muette pour la dédaigneuse insouciance du danger, et, lorsqu'il revint près de son fils, il ne put s'empêcher de lui dire d'un air assez mécontent :

« Plus que personne j'admire le courage, l'intrépidité qui rend indifférents des gens tels que vous aux plus épouvantables dangers que l'homme puisse imaginer... mais il y a un terme à tout... et je vous avoue, mon fils, que j'aurais voulu vous voir quelque peu ému des périls qu'a courus mon bon et vieil ami Rudchop... Pauvre major... qui, peut-être, à celte heure, n'existe plus ! puisqu'il est malheureusement possible que les flèches aient été empoisonnées , comme il le supposait... hélas!

— Mon père, dit Hercule avec effort, ne croyez pas que...

— Il suffit, mon fils, reprit le greffier en l'interrompant. J'ai tort de vous adresser ce reproche. A chacun sa nature. Le vautour ne peut pas avoir le tendre cœur de la colombe ; le fier lion ne peut pas être caressant comme l'agneau. Pendant que je lisais la lettre de ce bon Rudchop, je vous ai bien examiné... on rôtiissait ce pauvre Dumolard... vous étiez de marbre!!! Un serpent dévorait le père Van Hop... vous étiez de marbre!!! On torturait affreusement des nègres, vous étiez de marbre... toujours de marbre!...

Le volontaire. m

« — Mais, mon père...

— Dieu est juste, continua le greffier avec un accent profondément philosophique et mélancolique. Il vous punit par l'exagération même des choses que vous avez le plus vivement souhaitées!!! Je lui avais demandé pour mon fils... pour le digne descendant des Hardi un grand courage, et le Seigneur Ta doué d'une bravoure, d'une audace... qui, hélas! va jusqu'à la plus effrayante insensibilité... Cela devait être ainsi... Il vaut mieux que cela soit ainsi... notre se* parât ion sera moins douloureuse... pour toi... pour toi du moins, cruel enfant ! » s'écria le greffier avec un élan de tendresse véritable, en tendant les bras à son iils avec émotion.

Hercule, complètement atterré en songeant à l'avenir effrayant qui l'attendait, sentait que, malgré ses frayeurs mortelles, il irait rejoindre le major Rudchop à la Guyane plutôt que d'oser exprimer ses craintes. L'accès d'attendrissement du greffier trouva donc d'autant moins d'écho dans le cœur d'Hercule, que celui-ci

attribuait avec raison les périls inouïs qui le menaçaient aux folles et malheureuses imaginations de son père.

Hercule, n'ayant pour ainsi dire pas la force de se lever de sa chaise , ne répondit que par un respectueux mouvement de tête aux avances de M. Hardi.

« Rocher!... véritable cœur de rocher! s'écria celui-ci .avec accablement, en laissant retomber sur ses genoux ses bras si paternellement ouverts. — Enfin, reprit-il, je dois me résigner... Depuis assez longtemps je vis avec la pensée que je dois un jour quitter mon fils... Dès que l'aiglon peut voler, il s'é-

SS AVENTURES tHEtCULE HtUDt.

lance hors de Taire qui Ta tu naître, sans regarder derrière lui. Je m'y attendais. Le sacrifice sera pénible... mais il est nécessaire à la gloire des Hardi! Heureusement mes pressentiments, en qui j'ai une foi aveugle, car ils ne m'ont jamais trompé, me permettent, m'ordonnent de laisser un libre cours à votre aventureuse audace. Une voix secrète me dit que vous courrez d'épouvantables dangers, mais que vous me reviendrez, et je la crois. Cette voix secrète ne m'at-elle pas dit aussi que vous seriez de l'étoffe des héros? MVt-elle trompé? Non, sans doute, puisque je vous trouve même d'une insensibilité par trop héroïque. Cette voix sera donc vraie comme toujours. »

Hercule frémit en songeant à ce que lui présageait la perspicacité de son père.

A ce moment dame Balhine entra dans l'arsenal du greffier, et lui dit :

« Monsieur, c'est le pilote Keyser qui demande à vous parler de la part du capitaine du port ; il dit que sa commission est très-importante.

— Fais monter Keyser, » dit maître Hardi en soupirant.

L'amoureux de Berthe la laitière parut bientôt.

C'était un homme de trente ans environ, vigoureux et bien découpé, à la physionomie vive, ouverte et résolue, au teint coloré, au regard joyeux ; ses cheveux blonds et sans poudre étaient rattachés derrière sa nuque par un nœud de cuir... le collet rabattu de sa chemise de laine bleue rayée de blanc laissait voir son col musculeux comme celui d'un taureau. Il portait une vieille veste galonnée, au collet et aux manches, d'un passement d'argent terni. Une ceintura

de laine rouge serrait sur ses hanches de larges braves de grosse toile à la flamande, dont la partie inférieure disparaissait dans d'immenses hottes de pêcheur qui lui montaient au milieu des cuisses.

Keyser était le plus joyeux marin de Flessingue ; bien des jeunes filles enviaient Berthe la laitière, lorsque le dimanche, allant aux kermès, elle appuyait son bras sur celui du pilote, alors velu de ses plus beaux habits, et portant au col une chaîne d'argent et une médaille d'or que lui avait valu le sauvetage d'un navire ; mais autant Keyser était libre et gai sur le port ou à bord de son vaisseau, autant il se trouvait gêné en présence de maître Hardi.

Celui-ci était par son office chargé de faire toutes les enquêtes relatives à la contrebande et à la pêche, d'informer contre les ta-

pageurs et contre les maîtres de taverne qui embauchaient des matelots pour l'étranger. En un mol, aux yeux du pilote, le greffier était «tn homme de loi, et Keyser, partageant tous les préjugés des matelots, se représentait les gens de loi comme des êtres éminemment dangereux, malfaisants, et pouvant mener le plus honnête homme à la potence par la manière diabolique dont ils savaient interpréter et défigurer les paroles les plus innocentes.

Lorsque Keyser était parti pour la mission dont il avait été chargé, à sou grand regret, par le capitaine du port, ses camarades, les matelots, lui avaient expressément recommandé de bien se défier du vieux greffier, de tourner, comme on dit, sept ibis sa langue dans sa bouche avant de parler, et de se rappeler que Fraulz, le canounier, avait été pendu pour avoir «eu»

lement dit : Dieu vous bénisse à un homme de loi qui éternuait, et qui lui en voulait, tant ces maudits avaient Tari infernal d'embrouiller les ailaire* les plus simples.

Ces sages représentations avaient fait d'autant plus d'impression sur le pilote qu'il craignait d'avoir à redouter le courroux du greffier.

Berthe, la laitière, lui avait gaiement raconté comment Follette avait poursuivi Hercule, et comment Hercule s'était laissé choir au milieu des lavandières.

Keyser, au lieu de partager l'hilarité de la laitière, lui avait dit d'un air consterné que rien n'était plus terrible que d'avoir un homme de loi pour ennemi ; qu'on savait dans tout Flessingue que Berthe était sa fiancée, et qu'il devait tout craindre du ressentiment du greffier, si celui-ci prenait à coeur la mésaventure

de son fils. Or, tout le monde savait que l'homme le plus brave , le plus déterminé , ne pouvait rien contre la colère d'un greffier. •

On comprend donc que Keyser s'approcha de maître Hardi avec autant de méfiance que d'embarras.

L'obscurité mystérieuse de l'arsenal, l'air chagrin de maître Hardi , la figure pâle et pétrifiée de son fils, la vue de plusieurs mannequins recouverts d'armures rouillées, et dont on voyait les visages de cire à travers les visières des casques, augmentèrent encore le malaise de Kevser. Immobile sur le seuil de la porte, rouge et interdit, la sueur lui coulait du front, il tournait son bonnet de marin dans tous les sens et n'osait dire un mot.

Sa mission , ou plutôt sa commission était bien simple, il s'agissait de dire au greffier : « Maître

<(Hardi, le capitaine du porl vous prie de venir tout « de suite avec le rôle d'armement du vaisseau le « Westellingwerf, qui doit mettre à la voile demain. »

Mais, bien persuadé qu'un homme de loi qui avait quelque raison de vous haïr trouvait toujours le moyen de vous nuire, puisque Frantz le canounier avait été pendu pour avoir naïvement dit à l'un d'eux : Dieu vous bénisse , le pilote voyait , dans la longue phrase qu'il avait à débiter, vingt pièges où il pouvait tomber.

« En bien ! que veux-tu ? parleras-tu ? lui dit brusquement le greffier... finiras-tu de me regarder avec tes gros yeux, comme un bœuf qui rumine?... »

Le pilote se crut perdu; dans les paroles du greffier, il vit une allusion menaçante à la conduite raéséante de la génisse de

Berthe à l'endroit d'Hercule, et il se hâta de dire, croyant agir avec une habileté consommée :

« Follette est la plus douce des créatures, monsieur le greffier, vrai, comme le moulin du pré sert d'amers aux passes du May-Flower. »

Maître Hardi regarda le pilote avec étonnement, et s'écria :

« Que diable viens-tu me dire avec ta Follette, ton moulin et tes passes de May-Flower ? es-tu fou ? ou oses-tu te railler de moi ? drôle que tu es ! »

Keyser s'aperçut de son imprudence, et pour réparer adroitement sa faute, il dit à maître Hardi :

« Mettons que je n'ai rien dit de Follette, monsieur le greffier, mettons que je n'ai rien dit... aussi bien cette vagabonde n'appartient plus à Berthe ; d'ailleurs Berthe déteste les vaches noires ; elle l'a

56 AVENTURES DHEKCULK HARDI.

vendue à la mère Brower depuis quinze jours cent francs et six aunes de toile de Frise. Vous voyez que Bei'the n'y est pour rien... Le pilote ne doit répondre que de son navire, comme on dit. »

Keyser devenait de pins en pins plus inintelligible ; mais il avait l'air trop sérieux, trop préoccupé pour que le greffier pût se croire dupe d'une mystification. Aussi dit-il à Kevser, en se contenant :

« T'expliqueras-tu, malheureux ? t'expliquerastu ?... N'est-ce pas le capitaine du port qui t'envoie ?

— Oui, monsieur le greffier, dit résolument Kevser.

— Eh bien ! encore une fois , que viens-tu me chanter avec tes vaches noires et la mère Brower? Qu'a de commun le capitaine avec toutes ces sottises?

— Rien, monsieur le greffier, rien du tout, assurément ; car si la génisse a poursuivi votre fils, monsieur l'enseigne que voilà, et l'a fait tomber dans le lavoir, le capitaine du port est aussi étranger à cet accident que Berlioz elle-même , puisque la mère Brower lui a acheté la génisse noire.

— Qu'est-ce à dire ? drôle que tu es ! Mon fils l'enseigne fuir devant une vache? dit le greffier en regardant le pilote d'un air courroucé... Prends bien garde à toi ! Ou m'a dit qu'on t'avait vu souvent rôder le long des pêcheries réservées... et que tu fréquentais la taverne de Y Ancre à Pic, rendez-vous de tous les contrebandiers de la côte...

— Écoutez... écoutez, monsieur le greffier, dit Keyser effrayé des menaces de maître Hardi, que je ne me serve jamais d'une sonde et d'une longue vue,

si monsieur l'enseigne, le digne officier peut le dire, n'a pas...

— Tais-toi . dit le greffier.

— Ce marin a raison... j'ai fui devant la vache, » dit Hercule.

Keyser soupira comme s'il avait été débarrassé d'un poids énorme.

« Vous avez fui devant une vache... vous, Hercule! répéta le greffier, c'est impossible.

— J'ai fui devant une vache... répéta Hercule, qui espéra vaguement par cet aveu détourner son père de ses héroïques

projets.

— Fuir devant une vache!... dit encore le greffier, comme s'il n'en pouvait croire ses oreilles.

— Et j'ai fui parce que j'ai eu peur de cet animal, dit bravement Hercule, croyant porter le dernier coup aux espérances de son père; — je le répète... j'ai fui parce que j'ai eu peur.»

Après un moment de réflexion, le greffier releva un front radieux ; ses doutes sur le courage de son fils venaient de se dissiper.

Montrant au contraire son fils avec orgueil, il s'écria : « Comme il avoue avec dédain qu'il a eu peur d'une vache! comme c'est bien là l'homme qui se sait assez fort pour avouer une faiblesse involontaire ! Ce dernier trait manquait à la ressemblance de mon valeureux fils avec les plus grands capitaines des temps modernes et de l'antiquité. Presque tous avaient des antipathies invincibles : Annibal, la souris; Épaminondas, l'araignée; Marlborough, les pommes ; Turenne , le grillon ! mais voyez quelle différence!... Hercule a aussi son antipathie; mais

cette Antipathie a même quelque chose de grandiose, d'énorme, d'héroïque ; elle ne s'exerce pas sur un insecte, sur un brin d'herbe, mais sur la femelle ou sur la mère du taureau ! un des animaux les plus farouches de la création... Puis se retournant vers Keyser d'un air triomphant: —Tu le vois, digne pilote... lu l'entends... il l'avoue avec une formidable candeur; il a peur d'une génisse... hem! est-ce assez brave? »

La figure du greffier exprimait un contentement si parfait, que Keyser, tout à fait rassuré, ne manqua pas d'attribuer à son

adresse l'heureuse issue de son entrevue avec le greffier et répondit: «Oui, monsieur le greffier; il a bravement fui... très-bravement fui. Il n'y en a pas encore beaucoup parmi les plus courageux qui auraient fui devant Follette !

— Ce que tu dis là est judicieux, pilote Keyser; tu demanderas en descendant à dame Balbine un verre de vin des Canaries. Mais que diable avais-tu à me dire, à propos?

— J'avais à vous dire, monsieur le greffier, que le capitaine du port vous attendait avec les rôles d'armement du Westellingwerf , qui doit demain mettre à la voile... Tout est en mouvement à l'arsenal; on parle d'embarquer des troupes en hâte.... les uns disent pour le nord, les autres pour le sud... Mais nord ou sud, ajouta Keyser avec un soupir, en songeant à Berthe, il y a des moments où le meilleur marin quitte la terre avec regret. »

Pendant que le pilote parlait, le greffier réfléchissait; tout à coup il se frappa le front, et s'écrie en regardant son fils : — Mais le Westellingwerf est

le vaisseau sur lequel vont s'embarquer les troupes que demande le gouverneur de Surinam. Quoique ton régiment ne fasse pas partie de ce contingent, je vois dans tes yeux que tu veux à tout prix assister à cette expédition. Allons, allons, il faut bien se résoudre à passer par tous tes caprices... pourvu seulement que tu retrouves mon bon Rudchop vivant! Il sera pour toi un second père... Allons, allons, du courage ! hélas ! du courage ! Inflexible Hercule!...

«Mais quel est ce bruit de tambour? ajouta le greffier. Ce sont sans doute des troupes pour la Guyane, qu'on embarque à la hâte, rien de plus sûr. Nous n'avons pas vingt-quatre heures pour

faire tes préparatifs. A quoi pensé-je donc? Suis-moi, pilote Keyser, je vais donner mes ordres à dame Balbine en descendant. »

Le lendemain, maître Hardi, rassuré par ses pressentiments, qui lui annoncèrent que son fils reviendrait près de lui sain et sauf, après avoir couru des dangers sans nombre, embrassa tendrement Hercule, et l'accompagna jusque sur le Westellingwerf, qui mit à la voile le soir même pour la Guyane.

Dans tout Flessingue on ne parla que du courage de Hercule Hardi, qui avait demandé à aller servir aux colonies, quoique son régiment ne fût pas désigné pour cette dangereuse mission.

40 AYF.STl RKS DHRRf.l'LK HARDI.

Ï.E h AV..

Lu Guyane hollandaise, une des parties septentrionales de l'Amérique du Sud, était bornée au nord par l'océan Atlantique, à l'ouest, par la rivière de Pomaron ; à Test, par le fleuve Maronit qui servait en même temps de limite à la Guyane française ; au sud, par le lac Amach, limite des colonies portugaises.

A Test de Surinam, capitale de la colonie, s'étendait parallèlement à la mer une vaste forêt, coupée en tous sens par les eaux de la rivière Commewine, et par mille ruisseaux qui venaient s'y jeter en descendant des montagnes.

Grossis par les pluies équinoxiales, par les grandes marées de l'océan Atlantique, ces courants débordaient souvent; et les basses terres de la forêt, presque toujours submergées, s'étaient changées peu à peu en d'immenses lacs marécageux.

Les arbres, minés et déracinés par ces eaux stagnantes, avaient disparu au bout de plusieurs années: leur humus formait c,à et là, à la surface de ces vastes marais, une sorte de couche végétale très-mince et bientôt couverte de la verdure la plus éclatante. Incapables de supporter un poids un peu lourd, ces croûtes limoneuses, appelées par les Indiens biri-biri, ouvraient à l'imprudent qui se hasardait à y poser le pied un abîme de vase épaisse,

où il était aussitôt englouti ; fondrières d'autant plus dangereuses, que leur surface verdoyante ne les distinguait en rien de quelques jetées naturelles , formées par des veines d'une terre compacte , qui sillonnaient ça et là ces immenses flaques d'eau.

C'est dans une de ces solitudes profondes que nous conduirons le lecteur.

On était à la fin du mois de juin de cette année 1772, sur les quatre heures du soir.

Un des marécages, dont on a parlé, s'étendait au milieu d'une des parties les plus désertes et les plus épaisses de la forêt. Un des bras de la Comewine, qui alimentait cet étang, fuyait à l'horizon sous un berceau, de verdure épaisse, formé par les palétuviers qui bordent ses rives.

Rien de pins triste, rien de plus imposant que le silence de mort qui régnait dans cette vaste enceinte.

Traversé par plusieurs sillons de verdure, le lac immobile, terne, d'une couleur glauque et plombée , semblait absorber dans son gouffre, sans les refléter, les rayons éblouissants de ce soleil torride.

L'onde, unie comme un miroir d'étain, était si pesante, qu'à peine quelques gouttes d'eau, aussi opaques que des perles, pouvaient en jaillir, sous l'aile des courlis écarlates, ou des jabirus blancs, qui venaient quelquefois effleurer sa surface.

Jetant des cris aigus, ces oiseaux planaient audessus de larges touffes de nymphéas , dont les feuilles gigantesques étaient couvertes de serpents jaunes à tâches noires, entrelacés les uns aux autres; lorsque leur ennemi s'approchait d'eux, les reptiles, resserrant encore leurs horribles noeuds,

il AVENTURES D'HERCULE HARDI.

dressaient leurs têtes plates, et s'agitaient si vivement, qu'on ne distinguait plus, au milieu des grandes feuilles vertes , qu'un fourmillement d'or et d'ébène.

Lorsqu'un des oiseaux avait enfin saisi sa proie, jetant ses longues pattes rouges derrière lui, il ouvrait ses fortes ailes d'un blanc de lait, et serrant le serpent dans son bec crochu, malgré les tortille* menls convulsifs et les sifflements du reptile, il allait le dévorer sur une des rives du lac.

Ailleurs, des bandes de canards bruns du Labrador, au col pourpré, mouchetuaient la surface du marais ; souvent ils prenaient précipitamment leur vol, en laissant quelques-uns de leurs compagnons dans la gueule d'un caïman vorace , qui montrait audessus de l'eau sa tête hideuse à écailles verdâtres.

Autour de ces fondrières, des roseaux et des hibiscus à fleurs cramoisies s'élevaient à l'énorme hauteur de douze pieds. D'autres plantes qui croissent au bord des marécages, telles que la seneka. aux ombelles roses, l'arctosta à baies de pourpre , le

bourgène ou l'agave, se mêlaient à ces végétaux, et formaient autour de l'étang une large ceinture d'herbes gigantesques, qui allait rejoindre la lisière de la forêt.

Celle-ci se développait dans toute la splendeur, dans toute la puissance de sa végétation équinoxiale; les catalpas, les magnolias, les tulipiers, les sassafras, les palmiers , les bananiers, y avaient atteint une hauteur prodigieuse.

Leur feuillage, leur verdure, si divers, formaient des masses aussi variées de couleurs que de formes ;

tl LAC. 45

des lianes énormes, des aristoloches, des bignonias,» des grenadilles , enlaçaient de leurs inextricables roseaux ces arbres pressés les uns contre les autres. Les rejetons de ces plantes grimpantes, joints aux arbustes rampants qui se croisaient en tous sens sur le sol, formaient un impénétrable fourré.

Sur ces masses de feuillage d'un vert sombre se détachaient çà et là des hêtres aux feuilles pourpres et dentelées, des érables à sucre, dont l'aubier est rayé de blanc et de bleu pâle, des papayas, arbre royal dont le tronc droit et élancé ressemble à une colonne d'argent ciselée, surmontée d'un chapiteau de feuilles d'émeraudes, au bout desquelles se balancent élégamment des fruits couleur de rubis.

Des perroquets aux ailes d'azur, au corps cramoisi nuancé de vermeil, de petites perruches vertes à têtes roses, accablés de la chaleur, cherchaient la fraîcheur du sol en s'affaissant au pied des arbres, malgré leur peur instinctive des serpents et des chats-tigres.

Pas un souffle de vent ne ridait la surface unie du lac, l'atmosphère était étouffante, l'air était saturé des acres parfums qu'exhalent les plantes aquatiques; Ton sentait aussi l'odeur humide et chaude des forêts, dont les obscures profondeurs sont impénétrables au jour.

Le disque du soleil, caché par la cime des arbres, jetait au loin des torrents de lumière ardente comme du bronze en fusion ; se dégradant peu à peu, elle se fondait dans un ciel d'un bleu de saphir, qui, à l'horizon, devenait couleur d'outre-mer foncé, glacé d'or bruni.

U AVENTLILLES D'HERCULE HARM.

A l'exception des cris plaintifs des courlis, tout se taisait, tout était 'silence, calme, immobilité, au milieu de cette fournaise.

Nous l'avons dit, on ne sentait pas le moindre souffle de brise ; pourtant les hautes herbes qui couvraient la rive droite du marécage, sans doute agitées par le passage d'un corps rampant, laissèrent tout à coup apercevoir à leur sommet une légère ondulation.

Ce sillon s'avancait lentement de la forêt vers le bord de l'étang.

Quelques spatules au plumage gris et pourpré, effrayés dans leur retraite, s'élevèrent du milieu des joncs, et traversèrent les marais à tire-d'aile.

Tout à coup, le* cri rauque, enroué , funèbre, d'une espèce de hibou appelé par les Indiens laybay, ou oiseau de mort, retentit sur la rive gauche du marécage.

Les herbes de la rive droite redevinrent immobiles, comme si le corps caché qui les sillonnait en rampant se fût arrêté subitement.

Le même cri se Ht entendre de nouveau, mais par deux fois, avec une inflexion différente, et à deux distances assez éloignées.

Après quelques minutes, les herbes de la rive droite recommencèrent à s'agiter de nouveau dans la direction de la forêt à l'étang , et bientôt un Indien , se traînant sur les mains et sur les genoux , parut au bord du marécage, après avoir écarté avec précaution les tiges flexibles des roseaux.

Là , il resta un moment immobile , à demi caché

par les larges feuilles des plantes aquatiques, et jeta île tous côtés un coup d'œil attentif et perçant.

Cet Iudien , nommé Ourou-Kourow , était le chef de la tribu des Piannakotaws, alliés des nègres rebelles; il avait le corps entièrement teint en rouge vif, au moyen de la semence d'arnoka , mélangée dans de l'huile de castor. Une bande de coton rayée de blanc et de jaune lui ceignait les reins ; il portait un long couteau attaché à une ceinture de cuir; de la main droite il tenait sa carabine , dont la batterie était soigneusement enveloppée d'une espèce de fourreau fait de peau de tapir, imperméable à l'eau, suspendue à une sorte de baudrier orné de défenses de sanglier et de dents de tigre ; une corne de bœuf , soigneusement bouchée, contenait sa poudre ; le reste de ses munitions était renfermé dans un petit sac fait de la même peau que l'enveloppe de son fusil.

La figure de cet Indien, teinte en rouge comme le reste de son corps, était tatouée d'une manière bizarre.

Deux larges cercles d'un bleu pourpre très- sombre, du à la graine du tapowripa, et figurant deux serpents roulés sur eux-mêmes , entouraient ses yeux, tandis que deux lignes longitudinales de même couleur, partant du sommet de son front, couvert de cheveux noirs tressés , descendaient de chaque côté des joues et allaient se rejoindre au milieu du menton.

Enfin , un anneau d'argent passé dans le cartilage du nez, et quelques plumes de perroquet, rouges et bleues, fixées sur sa tête par un bandeau de coquillages, complétaient la parure de ces chefs des guerriers pianuakotaws, alliés de Zam-Zam.

Un instant, il écoula attentivement du côté de l'ouest; puis il mit deux de ses doigts dans sa bouche et imita, avec une perfection incroyable, le sifflement aigu du tigri-fowlo, ou oiseau-tigre.

Le glapissement funèbre du tay-bay lui répondit bientôt; un autre Indien, portant les mêmes armes et les mêmes tatouages, parut au milieu des roseaux, de l'autre côté du marécage, qui, à cet endroit, n'était pas fort large.

Après avoir échangé quelques signes mystérieux, en montrant l'occident, vers lequel le soleil commençait à baisser rapidement, les deux Piannakotaws se retirèrent tapis et cachés dans les roseaux , qui reprirent leur immobilité première.

Le marais était traversé par plusieurs jetées naturelles, malheureusement trop faciles à confondre avec les biri-biri, ou croûtes végétales, qui recouvraient des abîmes de vase.

Après plusieurs circuits, une de ces jetées coupait à peu près transversalement le lac dans sa partie la plus étroite, et passait à peu de distance des deux rives où s'étaient embusqués les Indiens.

Us se tenaient cachés depuis une demi-heure environ, lorsqu'un nègre, suivi de deux chiens , parut au bord de l'étang.

Après avoir quelque temps côtoyé sa rive avec précaution , il s'avança sur la jetée , qui devait raccourcir de beaucoup sa route en lui épargnant le long circuit qu'il fallait faire pour gagner la partie orientale de la forêt vers laquelle il semblait se diriger.

Le nègre était dans toute la force de l'âge, ses

cheveux crépus commençaient à grisonner sur ses tempes; sa taille était élevée, vigoureuse; ses traits exprimaient la résolution et la bonne humeur; il portait un large chapeau de paille de riz , une veste de coton à carreaux bleus et blancs ; un pantalon de même couleur et de même étoffe se serrait à sa taille par un ceinturon , qui supportait ses ustensiles de chasse, ainsi qu'un petit sabre à lame droite et aiguë, monté en argent.

Il marchait pieds nus, et tenait son fusil comme un chasseur prêt à tirer; un baudrier de cuir, traversé dans toute sa longueur par un cordon de fil d'aloès qui passait et repassait dans de larges œillets, lui avait servi à attacher par la tête une douzaine de pluvi-ers, de bécasses et de poules d'eau.

Ses deux chiens épagneuls de petite taille, blancs et orangés, le suivaient de très-près.

Ce nègre portait au bras gauche une large plaque d'argent sur laquelle on lisait en gros caractères : « Cupidon, fidèle aux Euro-

péens. 1767. »

Cette plaque honorifique avait été accordée par le gouverneur de la Guyane à ceux des nègres de la colonie qui avaient courageusement combattu les révoltés de la Saraméka. Le noir Cupidon, appartenant à l'habitation de Sporterfidgt, s'était depuis longtemps montré digne de cette glorieuse récompense par plusieurs traits de bravoure lors de la poursuite des nègres rebelles du féroce Zam-Zam.

Quand il ne guerroyait pas comme membre de la milice noire de la Guyane, Cupidon remplissait les fonctions de nègre chasseur de la plantation de Sporterfidgt, qu'il devait approvisionner de gibier.

48 ÀVEMIRES D'HERCULE HARDI.

Son adresse était telle, qu'il ne revenait jamais sans son baidrier de chasse, ou yoeo-pay, richement garni.

Habitué à redouter les embûches des nègres marrons et des Indiens, Cupidon s'arrêta un moment sur la jetée, et porta un regard attentif autour de lui ; puis, appelant ses deux épagneuls, qu'il avait nommés Manioc * (le chien) et Cassave (la lice), il leur fit un geste du bout de son fusil pour leur ordonner de se mettre à l'eau et d'aller quêter dans les joncs qui bordaient le marécage.

Cassave et Manioc obéirent à l'instant au muet commandement du noir, se jetèrent à l'eau, qui à droite, qui à gauche de la jetée, et nagèrent doucement pour aborder sur chaque rive du marais.

Cupidon était alors à portée des Indiens cachés ; il s'arrêta pour observer le résultat de la quête de ses deux épagneuls.

La senteur rancie de l'huile de castor, employée par les Pian-nakotaws pour se tatouer était si forte, que Cupidon avait habitué ses chiens à arrêter sur le train de sauvages.

Manioc, qui se trouvait sous le vent de l'Indien de la rive gauche, fut si vivement saisi de cette odeur, qu'à vingt pas du bord il éventa l'Indien, et arrêta, si cela se peut dire, dans l'eau, en n'avançant pas et en continuant seulement de nager pour se soutenir à la même place, en tournant de temps à autre la tête du côté de son maître.

Cupidon connaissait trop bien la citasse et ses

1 On tire la farine de cassave de la racine du manioc.

chiens pour croire qu'il leur fut possible de dépister un oiseau de marais à une si grande distance.

Persuadé qu'un Indien était en embuscade dans les joncs, obligé de passer par la jetée pour regagner l'habitation de Sporterfidgt, le noir devait user de toute son intelligence, de tout son courage, pour se tirer de ce pas dangereux.

Craignant que son ennemi n'entendît le faible bruit que faisait Manioc en nageant , d'un signe Cupidon rappela l'épagneul au moment où il tournait encore la tête vers lui.

L'obéissant animal revint sur ses pas, regagna la jetée à la nage et se mit à ramper derrière son maître.

Cassave, moins bien servie que Manioc, puisqu'elle était au vent de l'autre Indien , après avoir nagé jusqu'au bord de l'étang,

s'engagea dans les grandes herbes. Cupidon, toujours immobile, suivit les traces de la lice à l'ondulation des joncs ; cette légère agitation cessa brusquement , il comprit que Cassave était aussi en arrêt.

Était-ce sur un homme ou sur un animal? Le noir l'ignorait.

Dans ce doute, il résolut sagement d'agir comme si un second ennemi l'attendait au passage.

Il se souvenait d'ailleurs d'avoir entendu au loin, en se dirigeant vers le marais, les cris d'un tay-bay et d'un tigri-fowlo, quoique rien ne fût plus naturel que cet incident; car les Indiens, en échangeant ainsi quelques signaux, poussent la ruse jusqu'à n'imiter que les chants des oiseaux qui se répondent , se cherchent ou se poursuivent habituellement. Cui. *

pidou pensa que ce bruit avait pu être un moyeu de reconnaissance employé par les Pianuakotaws.

Il attacha tour à tour ses yeux perçants sur les deux rives du marais avec cette perspicacité naturelle aux hommes de sa race et de son état.

Il aperçut bientôt , dans la direction que lui avait désignée l'arrêt de Manioc, un mouvement presque imperceptible au milieu d'une touffe d'hibiscus ; cette remarque lui fut singulièrement facilitée par le léger balancement de la longue aigrette écarlate de ce végétal qui , se détachant vivement du fond de sombre verdure qui l'entourait, lui offrit , pour ainsi dire, un point de mire assuré.

Cupidon, conservant tout son sang-froid , prit son tire-bourre, déchargea son fusil, remplaça le petit plomb par un lingot ; après avoir bourré son arme avec un morceau de cuir graissé , il mit

une autre balle dans sa bouche pour pouvoir charger son second coup plus promptement , chercha dans son sein une sorte de relique qu'il baisa, murmura quelques paroles à voix basse , ajusta longtemps le pied de l'arbuste qu'il visait, et tira, comme on dit, au juger.

La balle siffla, lit voler quelques tiges de joncs, et arriva si juste sur l'hibiscus, que la hampe qui supportait l'aigrette fut brisée à sa base.

Manioc allait se jeter à l'eau pour chercher le gibier qu'il supposait tué par son maître, car Cupidon manquait rarement son coup; le nègre l'arrêta d'un geste menaçant , et rechargea précipitamment son fusil , tout en considérant avec attention la suite de sa première attaque.

Les grandes herbes s'agitèrent au moment, comme si l'homme qu'elles cachaient s'était débattu convulsivement; puis tout retomba dans la plus entière immobilité.

A peu près certain d'avoir tué ou blessé grièvement l'un de ses ennemis, et conséquemment de n'être pas inquiété sur la rive gauche, Cupidon avait encore à se défendre de l'ennemi qui pouvait être embusqué sur la rive droite.

Un léger frémissement dans les roseaux marquait toujours l'endroit où Cassave se tenait en arrêt, mais rien ne pouvait indiquer au noir dans quelle direction il devait précisément tirer... Les moments devenaient précieux , il pouvait à son tour servir de point de mire à l'indien.

Avec la rapidité de la pensée, il se précipita dans le lac , de façon à avoir la jetée entre lui et la rive droite; Manioc le suivit, et

le nègre, s'accrocliait d'une main aux plantes aquatiques qui rampaient sur le bord du chemin, soulevant son fusil de l'autre main, commença de s'avancer doucement au fil de l'eau, n'ayant que la tête hors du lac et absolument au ras de la jetée.

Ainsi à couvert, il put examiner sans danger le mouvement de l'autre Indien.

Les roseaux s'écartèrent doucement, et peu à peu le Piannakotaw agenouillé, tenant son fusil armé, avança la tête avec précaution.

Etonné de ne voir personne sur la jetée, il se découvrit tout à fait, se leva debout, et interrogea l'espace avec inquiétude. Il crut sans doute que le coup

de feu avait été tiré par son chef, et que le nègre était retombé dans l'étang.

Posant son fusil à terre, il fit de nouveau, et par deux fois, entendre le cri du ligri-fowlo.

Aucun cri ne lui répondit.

A ce moment, Cupidon, se tenant toujours d'une main aux lianes de la jetée, appuya de son bras le canon de son fusil sur une pierre du chemin, et, tirant à fleur d'eau, il eut le bonheur d'atteindre l'Indien à la jambe.

Le Piannakotaw chancela, et tomba sans pousser une plainte.

Par deux fois il essaya de se relever, mais la douleur était si cuisante, qu'il ne put y parvenir. Alors, avec l'instinct des bêtes sauvages, il s'enfonça en rampant au milieu des joncs, pour se mettre à l'abri de nouveaux coups.

Cupidon, enchanté de son adresse, et n'étant pas certain que ces deux Indiens fussent les seuls ennemis cachés, continua de s'avancer jusqu'à une touffe d'arcoslas épineuses, derrière laquelle il se blottit en sortant de l'eau.

Depuis cet endroit jusqu'à l'entrée de la forêt, le trajet de la jetée n'était pas fort long , - et les deux rives de l'étang n'étaient plus assez fourrées pour cacher une embuscade.

Après avoir attentivement observé les lieux, Cupidon prit brusquement sa course, suivi de Manioc et de Cassave, qui l'avaient rejoint ; il laissa bientôt le marais derrière lui, gagna la forêt et arriva sans encombre aux premiers défrichements de la plantation de Sporterfidgt, à laquelle il appartenait»

LA PLANTATION

Cette plantation était absolument destinée à la culture du café.

Lorsque Cupidon s'en rapprocha , il ralentit 'sa course et s'arrêta sous un bananier d'où la vue s'étendait au loin.

Le noir examina son gibier, qui n'avait pas souffert de son séjour momentané dans l'eau , appela ses deux épagneuls, les caressa, essuya son front trempé de sueur, et reprit haleine en jetant de temps à autre des regards triomphants du côté du lac.

On était à la fin de juin, époque habituelle de la première récolte du café, la seconde ayant lieu au mois de novembre.

A quelque distance de lui, Cupidon voyait les vastes carrés de terre plantés d'environ deux mille caféiers dans toute leur vi-

gueur. Ces beaux arbres , taillés à hauteur d'homme pour faciliter la cueillaison de leurs fruits, étaient plantés à dix pieds les uns des autres; leur écorce. brune disparaissait presque sous leurs feuilles toujours vertes, lisses et luisantes comme de la porcelaine, délicatement festonnées, longues de trois à quatre ponces, et, pour ainsi dire, entaillées de baies d'un rouge vif et vermeil comme celui d'une cerise *, et du plus charmant effet.

1 La pulpe de ces baies , d'un goût douceâtre assez agréable , sert d'enveloppe à deux coques étroitement unies qui contiennent chacune

Le jour tirait à sa fin ; tous les noirs de l'habitation, hommes, femmes, enfants, étaient occupés à rentrer la récolte du café dans des paniers tressés de jongs.

Ils accompagnaient leurs travaux d'un chant monotone et mélancolique, particulier aux peuples sauvages. Les paroles étaient en patois nègre, composé de hollandais, d'anglais et d'espagnol, dialecte familier aux gens de couleur et aux noirs de la colonie.

Rien de plus sonore et de plus doux que ce langage dont presque tous les mots finissent par une voyelle.

Les chansons des noirs étaient fort simples ; l'un d'eux commençait par chanter sur un rythme lent quelques paroles improvisées relatives aux travaux , telles que :

Le enfè est mûr, remplissons nos corbeilles. Ce soir nous mangerons le gangotay, Ce soir nous danserons au son du kiembaloe-loe, etc.

Puis tous les travailleurs répétaient ces paroles en chœur, en les accompagnant de cadences traînantes.

Les esclaves de Sporterfigdt avaient l'air heureux et dispos. Les femmes portaient des jupes de coton de couleurs tranchantes , attachées sur leurs épaules par des bretelles de même étoile. Les hommes , au torse et aux jambes nus, avaient pour tout vêtement un caleçon de pagne.

une demi -fève ou une semence d'une nature cartilagineux, d'un verl }»Ale. Ces fèves sool le* grains de café. Un caféier donne trois à quatre livres de cafô par reçu I le , et il y a deux recolles par année.

1A PLAtfTÀÏIOS. SS

Une cloche tinta dans le lointain : c'était le signal de la lin des travaux , car le soleil baissait rapide* ment.

Gupidon se remit en marche et doubla le pas pour arriver à Sporterfigdt avant que le pont-levis ne fût levé.

Il rejoignit bientôt les esclaves.

Hommes et femmes portaient sur leurs têtes des corbeilles remplies de baies de caféier; les enfants portaient les gourdes et les Calebasses qui leur avaient servi à apporter le repas des travailleurs.

Beaucoup de noirs de l'habitation étaient, comme Cupidon, de la tribu africaine de Coromantyn, une des plus estimées pour la force, pour la docilité de ses habitants; aussi les négriers vendaient-ils aux planteurs un nègre coromantyn un tiers plus cher qu'un nègre de Loango , ordinairement fainéant, sournois et cruel.

Chaque tribu ayant son tatouage particulier, les négriers et les colons ne se trompent pas sur Pori-j gine des noirs. J

Les Goromantvns se reconnaissaient aux trois cicatrices circulaires qu'ils portaient sur chaque jonc, et qui s'étendaient du nez à l'oreille ;

Les Loangos, par les lignes carrées, en forme de dés, qu'ils avaient tracées sur la poitrine et sur les bras.

Lorsque Cupidon eut rejoint les noirs, il fut accueilli avec une sorte de déférence cordiale, qui témoi gn ait de la faveur dont il jouissait auprès du maître de l'habitation.

« Voilà de quoi faire un délicieux groe-groë pour

|é AVENTURES D'HERCUTÉ HARDT.

Massera l, dit un noir à Cupidon , en montrant le boudrier chargé de gibier que portait le chasseur. Il paraît que ta poudre et ton plomb se sont changés \$n pluviers, en bécasses et en poules d'eau? »

Ce bel esprit était un gros nègre à ligure joviale, surnommé par ses compagnons Touckety-Touk, en raison de ses fonctions de musicien et de joueur de CQBroëma, espèce de petit tambour fait d'unealebasse vide, recouverte de peau de mouton , sur laquelle on frappe avec deux baguettes , en répétant sans cesse et en mesure les mots Touckety-Touk, qui servent à régler la danse.

* « Ma poudre et mon plomb se sont changés en autre chose encore, Touckety-Touk, ils se sont changés en sang de Piannakotaws, répondit gravement Cupidon ; et, en faisant allusion à son combat contre les Indiens, il étendit la main du côté du lac.

— Ces courlis rouges se sont donc abattus de ce côté de la Coinmewine? s'écria le noir en s'arrêtant et en regardant le chasseur d'un air de doute et de surprise. Puis, levant au ciel la main qu'il avait de libre, l'autre lui servant à maintenir son panier sur sa tête, il s'écria :

— Que le Massera d'en haut nous protège ! jusqu'ici jamais ces brigands n'avaient osé passer la rivière ! ! ! »

Un jeune nègre, robuste et agile, s'arrêta en en* tendant l'exclamation de Touckety-Touk, le regarda d'un air curieux et lui demanda ce qu'il y avait.

« Ce qu'il y a?... mon garçon !... dit le gros mu-

1 L% atitrt.

1À PtANTatLOK. »7

sicien en mettant sa corbeille sous le bras du jeune nègre, qui portait déjà sur sa tête une manne de café: — Ce qu'il y a?... commence d'abord par prendre mon panier. Cette nouvelle m'étouffe ; je ne pourrais parler avec ce poids sur le crâne. »

Le jeune nègre, d'ailleurs assez fort pour se chargée' d'un double fardeau, obéit naïvement au rusé Touckety-Touk, qui, charmé d'être débarrassé de sa corbeille, continua de marcher à côté de Cupidon ; sa dupe le suivit, hâta le pas et se prépara à écouter de toutes ses oreilles ce que le gros musicien allait lui raconter en retour de son obligeance.

a Combien as-tu vu d'Indiens ? demanda Touckety- Touk à Cupidon.

— J'en ai vu un seul , mais je crois en avoir blessé un autre. »

Le musicien secoua la tête et reprit : « Il y a loin des montagnes Bleues à la rivière Commewine. Les Piannakotaws ne quittent leurs carbels * qu'en grand nombre... Deux Indiens ne seraient pas venus seuls... le reste de la bande ne doit pas être loin ; et avoir sur ses talons les marrons s de la Sarameka ! ainsi donc Zam-Zam est dans les environs, ces brigands se suivent toujours de près.

— Zam-Zam ! s'écria le jeune nègre qui avait attentivement écouté la conversation. Zam-Zam ! répétait-il avec effroi ; il va tout tuer, noirs, Samboës 8 et la Massera, comme il a fait à l'habitation de Nutensehadelavta. »

1 Village*. — * Nègres fugitifs, — « Mulâtre».

ft* AYENTURKS D'HERCULE IIARM.

Et comme s'il eût senti l'impérieuse nécessité d'exprimer sa terreur par ses gestes, le jeune nègre déposa à terre sa charge et celle du gros musicien, joignit ses mains et les leva au ciel avec désespoir, en s'écriant en manière de myriologie :

« Zam-Zam a passé la Commevrine !... Nos mères, nos sœurs et nos femmes vont raser leurs cheveux et porter des mouchoirs bleus * ! Zam-Zam a passé la Comme wi ne ! ! »

D'autres nègres ayant entendu ces mots, cette fatale nouvelle circula bientôt, et hâta tellement les pas des travailleurs vers l'habitation que le musicien et Cnpidon y arrivèrent les derniers, après avoir à grand'peine obtenu du jeune nègre qu'il fit trêve à sa frayeur pour reprendre son double fardeau.

Sporterfigdt , comme presque toutes les habitations de la colonie, était très-forlifié.

Les colons avaient à se défendre à la fois des nègres révoltés , des Indiens et de bêtes sauvages. L'habitation se composait d'un vaste terrain régulier, renfermant la maison du planteur, les cases des nègres, les magasins, les greniers, les séchoirs pour le café, les étables ou les parcs à bestiaux, enfin un jardin planté d'arbres d'agrément, un parterre et un potager.

En canalisant et en détournant le bras de rivière qui longeait l'habitation, on avait complètement entouré ce vaste parallélogramme d'un profond et large fossé rempli d'eau courante.

A l'intérieur, ce canal était défendu par une berge

1 Signe de deuil parmi les nègre».

SSK-^

ADOÉ ET JAGUARETTE. 5*

très-étroite et haute de dix pieds environ, au sommet de laquelle étaient placées de distance en distance des guérites faites de quatre pieux et d'un toit de feuilles de latanier.

En temps d'alarme, des sentinelles veillaient dans ces guérites.

On ne pouvait entrer dans l'intérieur de l'habitation qu'au moyen d'une sorte de pont-levis, fait d'un plancher, qui se retirait ou s'avavançait à volonté audessus du fossé.

On allait retirer ce pont lorsque Cupidon, Touckety-Tonk et le jeune nègre entrèrent dans l'intérieur de l'habitation.

ADOE ET JAGtTABETTÊ.

Le principal bâtiment de la plantation de Sporterfigdl s'élevait sur le bord du bras de rivière dont on a parlé.

C'était un long bâtiment haut seulement d'un rez-de-chaussée bâti en bois, comme toutes les habitations de la Guyane, et recouvert de petites planches de palmier, superposées les unes sur les autres, comme le sont les ardoises de nos toits.

Pendant que les noirs allaient tous vider leurs corbeilles de café sous les yeux du commandeur de la plantation, très-attentif à examiner si chaque esclave avait bien rempli sa tâche, Cupidon se dirigea

vers la maison du maître pour déposer son gibier à la cuisine.

La nuit , qui dans les régions équinoxiales succède au jour presque sans crépuscule, était venue subitement. La lueur douteuse de quelques bougies de blanc de baleine, renfermées dans de grandes verrines de cristal, éclairait la principale pièce de la maison.

C'était une grande salle, aux cloisons de bois de citronnier d'un beau jaune paille veiné qu'un vernis particulier rendait très-luisant. De larges divans de joncs, quelques tables et quelques étagères de bois de couleur odoriférant, meubles d'un travail aussi grossier que leur matière était précieuse, garnissaient en partie cette pièce.

Çà et là pendus aux murailles, on voyait quelques ustensiles de chasse et de pêche; un râtelier de bois de fer supportait plusieurs fusils anglais richement ornés, d'une petitesse et d'une légèreté extrêmes.

Quoiqu'il fit au dehors une chaleur étouffante, l'air était très-frais dans cet appartement, grâce à deux énormes éventails sus-

pendus à chaque extrémité de la salle aux poutres saillantes du plafond, poutres d'un bel acajou rouge.

Deux petits noirs, portant au cou , aux bras et aux jambes des anneaux d'argent, ornés de grains de corail, balançaient incessamment ces ventilateurs, au moyen de longs cordons. Au milieu de ce courant d'air était suspendu un vaste hamac de coton tissé par des Indiens avec un art infini, et brodé de dessins éclatants.

Une longue moustiquaire de gaze, passant dans

ADOÉ ET JAGI ARETTE. Ci

un anneau d'argent fixé au plafond, voilait à demi ce hamac, doucement bercé par une mulâtresse d'un âge mûr, vêtue d'une robe de cotonnade rayée rouge et jaune; elle portait sur sa tête un madras roulé en forme de turban. La physionomie de cette femme était à la fois fine et réfléchie, ses traits avaient dû être très-beaux. Son col et ses doigts étaient chargés de chaînes ou d'anneaux d'or. Enfin aux sandales de maroquin rouge qui chaussaient ses pieds nus, on voyait qu'elle était affranchie.

Assise devant une petite table de bois de citronnier, éclairée par une verrière, la mulâtresse semblait trèsattentive à une combinaison de caries, couvertes de figures représentant des animaux, des fleurs, des fruits, des Indiens, des blancs, le tout d'un dessin informe et souvent grotesque.

Deux jeunes filles dont Tune était assise et l'autre à demi couchée dans ce lit aérien suivaient avec une attentive et inquiète curiosité l'opération cabalistique de Mami-Za, comme on appelait la mulâtresse dans l'habitation.

Rien de plus charmant que le tableau qu'offraient ces jeunes filles.

L'une était blanche, l'autre Indienne.

La blanche, Adoë Sporterfigdt, orpheline et maîtresse de l'habitation, avait vingt ans.

L'Indienne, âgée de seize ans, était esclave. Le colon, père d'Àdoë, l'avait surnommée Jaguarette, à cause de son agilité, de son courage, de sa légèreté, et peut-être aussi de son caractère un peu sauvage, qualités et défauts qui, aux yeux du planteur défunt, avaient sans doute paru offrir quelque res-

semblante avec le moral du jaguar, ou chai-tigre.

Àdoë, enveloppée d'une longue robe de Une loi le de Perse, avait le col et les bras nus.

A demi couchée dans le hamac, elle appuyait sa tête sur sa main gauche, tandis que son bras droit reposait sur l'épaule de la petite Indienne, qui, assise sur le bord du lit aérien, les jambes pendantes sous sa jupe orange, les mains croisées sur ses genoux, suivait aussi attentivement que sa maîtresse les travaux nécromantiques de Mami-Za.

Les traits d'Adoë étaient d'une extrême régularité; son teint, d'une pâleur mate particulière aux créoles, faisait ressortir encore le noir foncé de ses yeux, de ses longs cils, de ses cheveux épais et de ses sourcils prononcés ; sa bouche était petite et bien formée, ses dents blanches, mais ses lèvres décolorées.

Sa physionomie exprimait la résolution et l'habitude du commandement. Sa taille était moyenne, svelte et élégante.

Jaguarette, beaucoup plus petite qu'Adoë, avait la peau cuivrée, mais aussi douce, aussi unie, aussi satinée que du papier de riz. Ses cheveux, encore plus noirs que ceux de sa maîtresse, élaie ut très -fins, très-soyeux, et brillaient de reflets bleuâtres. Elle les portait élégamment tressés autour de sa tête.

En effet, ses traits, presque enfantins, rappelaient toute la gentillesse, toute la malice, , toute la ruse de la race féline; ses grands yeux bruns et ronds, ses jolis sourcils un peu relevés vers les tempes et abaissés du côté de son nez très-peu saillant, ses petites dents blanches comme des perles et uu peu écartées, enfin ses moindres mouvements, ses moindres gestes,

A.DOÉ ET JAGUÀRETTE. 63

toujours remplis de souplesse, d'élégance, de force ou d'une grâce insinuante et câline, complétaient la ressemblance presque physique de la jeune Indienne avec un des animaux les plus charmants et les plus perfides de la créai ion.

Nous dirons enfin que, recueillie toute petite dans les bois par le père d'Adoë, à la suite d'une .attaque contre les Indiens, Jaguarelte, quoique esclave, avait toujours été traitée en enfant gâté par le planteur et par sa fille, et qu'elle avait voué à celle-ci l'affection la plus vive.

Adoë avait perdu sa mère étant encore au berceau. Son père, aussi intrépide qu'infatigable, avait été obligé de créer la plantation de Sporterfigdt, la bouc d'une main et le fusil de l'autre, afin de repousser les attaques continuelles des Indiens et des nègres marrons.

Vivant toute petite au milieu de ces périls continuels, d'un naturel ardent et résolu, alerte et hardie, Adoë avait été élevée par son père plus en garçon qu'en jeune fille.

Lorsqu'elle eut quinze ans, l'accompagnant presque chaque jour à la chasse, armée d'un léger fusil, elle rivalisait d'adresse avec le planteur. Lors de plusieurs attaques des Indiens contre l'habitation, vaillante amazone, elle ne quitta pas son père, qui, retranché avec ses nègres derrière les berges du canal, soutint une sorte de siège dans Sporterfigdt, et força les sauvages à se retirer.

Seule héritière des biens considérables de son père, Adoë en abandonnait la gestion au comraan-

deur de l'habitation, qui avait épousé la mulâtresse Mami-Za, malgré la différence des races.

Ceblanc, nommé Bel-Cossim, probe, sévère, intelligent, actif, était dévoué à la fille du colon de Sporter/igdt, comme il Pavait été au colon pendant de longues années.

Telles étaient les deux jolies spectatrices des occupations cabalistiques de mami-Za !, 'nourrice d'Adoë, qui lui avait toujours conservé ce surnom de familiarité enfantine.

« Eb bien! Mami-Za... que vois-tu dans tes cartes? dit Âdoë avec impatience. Parle donc... nous sommes le 21 aujourd'hui, et tu as voulu attendre ce jour du mois... pour lire dans ton grimoire. »

Mami-Za fit un signe impératif de la main comme pour réclamer le silence...

Les deux jeunes filles se regardèrent d'un air maklin. Jaguarelle poussa iriame l'irrévérence jusqu'à faire une petite grimace mutine à la mulâtresse.

Malgré la légèreté apparente avec laquelle l'Indienne et Âdoë semblaient traiter la science occulte de Mami-Za, toutes deux y avaient une foi profonde; de singuliers hasards avaient souvent justifié les prédictions de la mulâtresse.

Enfin, Mami-Za régularisa l'arrangement de ses cartes avec une imposante gravité, les plaça sur des lignes et à des distances différentes, jeta un coup d'œil satisfait sur son opération, et, se retournant vers Adoë, elle lui dit: « Allons... allons... chère fille, viens ici maintenant, je vais Rapprendre ton avenir. »

• Abréviation de Amie-Thérèse.

ADCré feT JAGUAttETÎE. tS

La créole et Jaguarette sautèrent du hamac, légères comme deux gazelles ; Adoë s'assit sur les genoux de sa nourrice, l'Indienne se mit à genoux sur une natte, et appuyant son petit menton sur le bord de la table, ouvrant ses grands yeux de toutes ses forces, elle se prépara à écouter avec attention les merveilleuses prédictions de Mami-Za.

« Écoute moi bien, clière fille, dit la mulâtresse à Adoë. J'ai voulu attendre ce jour pour faire cette nouvelle épreuve, parce que la date du mois fait le chifirsde ton âge... Regarde donc bien... dit la mulâtresse en indiquant du bout du doigt les cartes allégoriques à mesure qu'elle expliquait :

— Ces trois cartes représentent chacune un seveyars-bounlie, plante qui Heurit sept ans avant de produire son fruit... Trois fois

sept font vingt et un. Vingt et un ans, c'est ton âge...

Adoë et Jaguarclte se regardèrent et secouèrent la tête avec admiration.

« La mulâtresse reprit en prenant la première carte. Tu as été enfant jusqu'à sept ans. Voilà pour le premier seve-yars (et elle mil la carte de côté). A quatorze ans, tu as été jeune iille. Voilà pour le second seve-yars (et elle la mit aussi de côté). A vingt et un ans lu seras épouse... Tu le vois, trois fois sept années, qui font ton âge, marquent aussi les trois époques de la vie où lu auras été enfaul, fille et femme. »

Cette conclusion, si rigoureusement logique, jeta les jeunes tilles dans de nouveaux transports d'admiration, et Adoë dit à sa nourrice d'un air pensif: « Mami-Za , tu m'annonces que je serai mariée I. 5

6« AVENTURES D'HKRC.tLfc HARbt.

celte année!... mais il n'y a ici personne à marier, sinon Joseph Syderhan, de la plantation de Syderhan; le vieux Schbouten et le méchant Oultok le borgne; or, Adoë restera fille toute sa vie plutôt que d'épouser un de ces trois hommes.

— Aussi, ma chère enfant, je ne vois dans l'avenir aucun de ces maris-là pour loi, quoique ces trois colons soient, dit-on, amoureux de toi... »

Adoë fit un geste de souverain mépris.

« Tu vois ce sun-foivlo, j'avais choisi cet oiseau babillard pour l'image de Syderhan le bavard ; eb bien! par trois fois cette carte, représentant une rose caraïbe, brisée de sa tige, ce symbole de

l'amour malheureux, est venue se placer en travers de Syderhan...

— Que Dieu fasse paix au Syderhan ! mais qui épouserai-je donc, Mami-Za? » dit Adoë avec impatience.

La nourrice fit un geste de la main, et continua : « Il en a été de même du vieux Schbouden. représenté par ce singe à tête pelée; il en a été de même du méchant Oultok le borgne , représenté par ce caïman, qui n'a qu'un œil. Toujours la rose caraïbe, brisée de sa tige, est venue les traverser.

— Eh! qu'importe! s'écria Adoë avec une impatience d'enfant gâté. Que le caïman mange le siuge, que le singe mange le sun-fowlo, qui épouserai-je, nourrice, qui épouserai-je?

— Qui tu épouseras? chère fille... je vais te le dire. Que vois tu sur ces cartes, sur celle du milien?

— Un oiseau que je ne connais pas, mais il a l'air fier et hardi...

ADuli ET MGLARKTTfc, . 67.

— Et sur la carte à côté, que vois-tu, chère fille ?

— Une petite tourterelle blanche...

— Et ensuite? *

— Sur celle-ci, une belle rose caraïbe toute fleurie, enlacée à un seve-yars-boïintie chargé de fruits...

— Et sur cette autre ?

— Une touffe de palétuviers, dit Adoë en regardant la nourrice d'un air interrogatif à chaque carte qu'elle expliquait.

— Eh bien ! cbère fille , l'oiseau à l'air fier et hardi que tu ne connais pas, c'est un milan d'Europe; il est intrépide comme l'aigle : cela signifie qu'un bel et brave Européen traverse maintenant les mers pour venir t'épouser.

— Moi?... moi?... dit Àdoë avec un trouble mêlé de joie, car épouser un Européen était le rêve des jeunes créoles.

— Oui, reprit la nourrice ; caria petite tourterelle blanche qui, par trois fois, de quelque manière que le hasard ait disposé les cartes, est venue se placer pour ainsi dire sous l'aile du milan intrépide, la tourterelle blanche, c'est ma chère fille. C'est toi.

— Vraiment, c'est moi, nourrice? dit Adoë en joignant les mains.

— Enfin, dit la nourrice, la belle rose caraïbe fleurie, enlacée au seve-yars bountie chargé de fruits, c'est un amour qui sera pour toi heureux et partagé dans la vingt et unième année de ton âge;, enfin le palétuvier dont les racines deviennent des branches, et dont les branches deviennent des racines l pour

I Le palétuvier sort d'un grand nombre de racines qui *e moa-

ttfc AVENTURES D'UEftCl'LE ftARDI.

renaître encore en nomeaux rejets, c'est l'image d'une longue postérité qui vous survivra. Mais, hélas! ajouta la nourrice avec un soupir, tout soleil a sa nuit.... toute lumière a son ombre : ce serpent Aboma, emblème du chef indien des Pianuakotaws, qui, dans les cartes, semble toujours ramper et siffler autour du milan , annonce que le brave Européen anra des grands dangers à surmonter, mais ce cosacaï annonce que par son courage de lion il saura les braver.

— Pauvre Européen!.... dit Adoë en levant les mains au ciel.

— Méchant serpent Àboma!... dit Jaguarette.

— Pourtant, malgré les bons présages qui semblent défendre l'Européen, ajouta la mulâtresse d'un air pensif, après un moment de réflexion, cette panthère méchante est venue par trois fois dominer tout mon jeu... ayant d'un côté un tay-bay, oiseau de mort, el tin gado-fowlo, oiseau de joie... »

Puis la mulâtresse, voulant sans doute interroger encore le destin, fit de nouvelles combinaisons de caries. Adoë était restée rêveuse.

Un singulier hasard venait donner une nouvelle force aux prédictions de sa nourrice; par deux fois elle avait rêvé qu'elle était fiancée à un militaire européen. Or, pour Adoë, épouser un Européen portant l'épaulette, t'était l'idéal du bonheur.

trent à plusieurs pieds de le.rrc avant de former le tronc. Ce qu'il t a de plus singulier, c'est qu'il part de ce tronc et des branches une infinité de filaments qui se replient vers la terre où ils prennent racine pour former de nouvelles branches qui , à leur tour, donnent Wîstfatic'e à de nouvelles racines.

ADOÉ ET JAGUARETT^- 69

Les créoles hollandais élevés dans la colonie étaient généralement grossiers , ivrognes , joueurs , et plus empressés auprès des filles de couleur qu'auprès des créoles. Aussi les officiers nouveaux venus dans la colonie qui pouvaient résister au climat et à tous les périls dont ils étaient entourés faisaient souvent des mariages considérables.

On comprend donc qu'Adoë, libre, riche, superstitieuse à l'excès, croyant aveuglément aux folles visions de sa nourrice, dut rester pensive après la prédiction de Mami-Za.

Pendant cette scène, l'Indienne était demeurée impassible, son menton appuyé sur le bord de la table, regardant tour à tour la nourrice et Adoë. Pur deux fois seulement, et pendant une seconde à peine, Jaguarette ferma complètement ses grands yeux, tandis que sa lèvre supérieure, agitée par un tremblement convulsif presque imperceptible, laissait voir ses dents blanches.

Quoique ce mouvement de physionomie eut passé rapide comme l'éclair sur la physionomie de la jeune fille, ses traits eurent, pendant quelques instants, une expression étrange, presque fatale.

Après, avoir fait demander par une négresse s'il pouvait entrer, le commandeur Bel-Cossim entra dans le salon, et vint interrompre les réflexions cabalistiques de sa femme.

LE COMMANDEUR

Bel-Cossim était un grand homme sec, vigoureux, basané, aux cheveux gris, aux sourcils noirs et épais. Sa physionomie sévère exprimait la fermeté, le calme et la réflexion habituels aux gens qui, ayant bravé et bravant chaque jour de grands périls, sont obligés de tirer toutes leurs ressources d'eux-mêmes.

Le père d'Adoe, homme humain, intelligent, avait suivi une marche opposée à celle de la plupart des planteurs. Au lieu d'accabler ses noirs de travaux au-dessus de leurs forces et de les

traiter avec une extrême rigueur, il avait essayé d'être à leur égard bon, généreux, juste et ferme, et de leur rendre la servitude presque douce.

Les nègres travaillèrent un peu moins que ceux des habitations voisines , continuellement stimulés par la terreur du* fouet du commandeur, mais ils vécurent plus longtemps que les autres esclaves toujours écrasés de travail. Aucun d'eux ne tenta de s'échapper, et M. Sporterfigdt, ayant à renouveler le personnel de ses esclaves beaucoup moins fréquemment que ses voisins, renouvellement toujours fort onéreux, regagna de la sorte ce qu'il perdait peut-être en n'abusant pas des forces de ses noirs.

Ce résultat ne satisfait pas encore le planteur ; les autres habitants le considéraient comme un novateur aussi dangereux que stupide. Il voulut que ses nègres

LE COMMANDEUR. Tl

fussent à la fois et plus beureux et plus laborieux \j que tous les noirs de la colonie.

En homme sage, il comprit que Tiutérêt est généralement le plus puissant mobile de l'humanité; il promit donc à ses nègres une petite paye, qui devait j s'élever en proportion de leurs labours. V

Gomme tous les gens qui ont peu de besoins, les esclaves sont essentiellement paresseux ; ceux du planteur, heureux de leur condition, se bornèrent au v' travail modéré qu'on leur imposait, ne sentant pas la nécessité de s'occuper davantage

, Le colon ne se rebuta pas, il connaissait à merveille le caractère des noirs; il savait que, malgré leur apathie, leur vanité était

extrême une fois mise en jeu ; il tâcha de leur créer des désirs afin que l'espoir de les satisfaire les excitât au travail. Quelques esclaves, plus laborieux que les autres, furent chargés d'un défrichement considérable ; ce labeur devait être récompensé par quelques objets de luxe \ achetés à Surinam et destinés à orner leur pauvre case, ou à parer leurs femmes ou leurs enfants.

L'effet de ce procédé fut prodigieux. Chaque chef \ de famille nègre voulut avoir dans sa case un buffet, une chaise, quelques gravures encadrées, et voir sa femme ou sa fille parée d'un beau mouchoir ou d'une chaîne d'argent.

Grâce aux promesses du planteur, le travail était un sûr moyen d'arriver à la possession de ces belles choses; bientôt presque tous les esclaves, à l'exception de quelques incurables fainéants, s'évertuèrent à gagner la petite paye que leur accordait le-colon pour satisfaire à ces innocentes vanités,

Quoique puérile en apparence, celle naïve ambition des noirs eut une influence énorme sur l'avenir de la plantation de Sporterfigdt. Les esclaves, au lieu de se considérer comme campés dans une terre de malédiction, et voués à un sort affreux, dont la fuite ou la mort pouvaient seules les délivrer, s'attachèrent peu à peu au sol par les liens de famille et par les jouissances du bien être..

Le colon reconnut bientôt qu'à défaut d'un but plus élevé, l'humanité envers If s noirs pouvait même être considérée comme une bonne affaire. Au lieu de voir ses esclaves décimés par la fatigue ou par le désespoir, pendant trente années qu'il dirigea son habitation, il n'eut pas besoin d'acheter un nègre. Toute une génération alerte, vigoureuse, intelligente, docile, née sur l'habitation, remplaça ses premiers esclaves.

Soumis à la condition la plus sévère, les noirs travaillent généralement moitié moins que de bons cultivateurs libres; les esclaves de Sporierligdt, au contraire, heureux et laborieux, rapportaient à leur maître des bénéfices considérables, quoiqu'ils fussent rétribués par lui.

Non -seulement il pouvait accomplir avec cinquante esclaves les travaux auxquels ses voisins devaient en employer cent, mais chez lui tout était traité avec un si grand soin, que le café et le sucre Sport erflgdt étaient cotés sur la place de Surinam beaucoup plus haut que les produits des autres habitations.

En présence de tels faits, de tels résultats, la jalousie, la haine de presque tous les planteurs de Surinam, s'exaspérèrent contre Sporteriigdt. Sa prospé-

LE COMMANDEUR

rilé les irritait; on fit tout au monde pour ruiner son habitation. On tenta d'y mettre le feu et de faire révolter ses noirs ; mais l'infatigable activité de Bel- Cossim le commandeur, portait fidèle de son maître, et la courageuse affection des esclaves, triomphèrent de cette malveillance opiniâtre.

Pendant la guerre des nègres rebelles, une partie des noirs de Sf orterfigdl fut enrégimentée. Tous se signalèrent par leur courage et par leur dévouement eu. salut de la colonie; quelques-uns même reçurent, comme Cupidon, des plaques d'argent en récompense de leur conduite.

Eu lin , la haine de quelques misérables ne connut plus de bornes; le pUnleur revenait à son habita* lion et passait près d'un hazier, lorsqu'il fut assassiné d'un coup de fusil dont il mourut quelques heures après.

Connaissant le zèle et la probité de Bel-Gossim, le planteur, mourant, qui n'avait d'ailleurs aucun parent à Surinam , le nomma tuteur et curateur d'Adoë, alors âgée de dix-sept ans.

Depuis celte époque, le commandeur avait géré fiiabilation selon les paternelles traditions de son maître ; les ennemis du colon défunt n'osaient pas menacer ta fille, mais ils poursuivaient Bel-Cossim de toute leur haine, et plusieurs fois il avait manqué de payer de sa vie son inébranlable résolution de suivre les généreuses volontés du planteur.

Lorsque Bel-Cossim entra dans la salle où se trouvaient Adoë, Jaguarette et la mulâtresse, il avait Tair plus grave que de coutume.

« Que veux-tu, Bel-Cossim? lui demanda Adoë avec bienveillance.

— La clef de la chambre aux armes, Massera ' .

— Eh ! pourquoi faire? » dit Adoë avec un étonnement qui fut partagé par Mami-Za.

Celle-ci, abandonnant ses cartes, regarda son mari avec surprise.

Alors le commandeur raconta comment Cupidon avait manqué d'être victime d'une embûche, ajoutant qu'il ne croyait pas que ces Indiens fussent les seuls ennemis cachés aux environs de

l'habitation. Il jugeait donc prudent d'armer les nègres et de poser des sentinelles pour être à l'abri de toute surprise. - « Mais on dit que Zam-Zam est du côté de la rivière de Démérari, dit Adoë, qu'il a brûlé l'habitation du Boémy, et que le major Rudchop est à sa poursuite avec sa troupe.

— Aujourd'hui il est là, demain il peut être ici. Massera, armons toujours les noirs, croyez-moi. Les Iudiens se hasardent rarement seuls hors de leurs habitations, et les carhets de? Piannakotaws sont loin d'ici.

1 Maître»*?.

— Tu as raison, Bel-Cossim, dit Adoc après un moment de réflexion, sans manifester la moindre frayeur; car depuis longtemps elle était accoutumée à braver les dangers sans cesse menaçants.

Jaguarette, donne-moi ma cassette, » dit la jeune fille.

Ce n'était pas par un manque de confiance envers le commandeur qu'Adoë gardait elle-même la clef des armes, l'habitude domestique voulant que le maître de ri) abi talion fût toujours en possession de cette clef. L'ayant donc prise dans un petit coffret d'ébène que lui apporta l'Indienne, Adoë la remit à Bel-Cossim, en lui disant, les yeux baignés de larmes : « Hélas ! combien de fois j'ai vu mon pauvre père te donner cette clef, en te disant : Je ne puis la remettre en des mains plus braves et plus loyales !

— J'ai été dévoué au père, je suis dévoué à l'enfant, Massera, » dit gravement le commandeur, généralement peu expansif et très-laconique.

A ce moment, Gupidon entra, et dit à Adoë d'un air sombre :

c Massera, un voyageur à cheval, accompagné de deux domestiques, vient de sonner à la cloche du pont-levis ; il demande à coucher pour cette nuit, car un orage menace. C'est le planteur de l'anse du Paliest, ajouta-t-il avec un sourire amer et une sorte de terreur.

— Oultok le borgne ! s'écria la jeune fille. Je n'aime pas cet homme; il me fait peur... Mais il n'importe, Cupidon, fais-le entrer. Et toi, Mami-Za, dis qu'on prépare le souper. »

Cupidon allait exécuter les ordres de sa maîtresse.

lorsque Bel- Cossim l'arrêta du geste, et dit à la jeune fille :

a Classera, Oultok le borgne est décrié dans tout* la colonie pour ses vices et pour sa cruauté. Dans ce temps-ci, il faut se défier des traîtres... Le poison et l'incendie se sont souvent cachés dans la valise d'un voyageur.

— Bel-Cossim, quoi qu'il arrive... quoi qu'on craigne, s'écria Adoë, jamais la maison de mon père ne sera fermée à celui qui, sans abri et au moment de l'orage, me demandera un asile.

— Massera, prenez garde ! ce n'est pas d'hier qu'on envie Sporlerfigdt!... Tous les moyens sont hoos pour les méchants I Oultok le borgne est méchant; votre générosité peut vous coûter cher!...

— Mais voulez-vous donc, Bel-Cossim, reprit Adoë d'un air surpris et fâché, voulez-vous que je laisse cet homme exposé à être englouti cette nuit dans le marécage qu'il serait obligé de traverser pour regagner l'anse du Paliest?

— Non, Massera, mais logez-le dans le petit bâtiment du canal, en dehors de l'habitation. Ainsi il ne pourra faire aucune mauvaise tentative.

— C'est impossible, Bel-Cossim, c'est impossible. Qultok est un colon et non pas un voyageur étranger. L'hospitalité veut que le colon qui en reçoit un autre lui cède sa chambre et son lit. Oultok occupera donc la chambre de mon père, de même que mon père a occupé la chambre d'Oultok lorsqu'il est allé une fois le visiter pour terminer quelques affaires.

— Mais, Massera, le bâtiment du canal...

— Je vous répète, Bel-Çossim, que la manifesta*

I.fcS VOYÀGfcÛfts. Î

tion û\hiq. telle méfiance serait nu oui rage pour un colon; jamais je n'outragerai l'homme sous le toit duquel mon père à dormi. Allez, Bel-Cossim, je le veux. »

Ces derniers mots furent prononcés par la jeune lille avec une inflexion si impérieuse et si résolue, que le commandeur se résigna, à regret, à exécuter tes ordres de sa maîtresse.

Adoë, suivie de Jaguarelte et de Mami-Za, alla s'habiller d'une façon plus cérémonieuse, quoiqu'elle fût vivement contrariée d'être obligée de faire les honneurs de Sporlerfigdt à un homme qui lui inspirait une profonde antipathie.

Quoique décidé à suivre les ordres de sa maîtresse, Bel-Cossim était beaucoup trop prudent pour ne pas prendre de grandes

précautions avant d'introduire dans l'habitation un homme aussi dangereux qu'Ouitok le borgne.

Les approches du canal étaient assez découverts pour que l'ennemi ne pût s'établir en embuscade près de ses bords, mais il faisait nuit si obscure que le commandeur craignit que Ouf tok ne fût accompagné de plus de gens qu'il ne l'annonçait.

Dans cette hypothèse, une fois le pont-levis baissé, il n'était plus temps de le relever. Aussi, pour s'assurer de la vérité, Bel-Cossim fit porter sur le revers de la berge du canal plusieurs fascins de roseaux trèssecs, auxquels on mit le feu.

À la lueur de cette flamme éclatante, qui un moment éclaira vivement tous les environs de la plantation, le prudent commandeur s'assura qu'en effet

Ta AVk.NTlHES O'HfcKCLLi: HARI>J.

Oultok le borgne était accompagné que de deux domestiques.

Le pont-levis abaissé, le colon entra.

Il semblait de mauvaise humeur et singulièrement contrarié du long retard qu'on avait mis à l'introduire.

« A quoi bon allumer ce feu... au lieu d'ouvrir tout de suite ta porte? drôle que tu es! dit-il insolemment à Bel-Cossim, habitué qu'était le planteur à traiter son propre commandeur avec le plus profond mépris. Pourquoi, répéta-t-il, ce feu ? Est-ce pour chasser les moustiques, ou en signe de réjouissance de ce qu'il arrivait un hôte à la maîtresse?

— Ce n'est pas pour chasser les moustiques, ce n'est pas en signe de réjouissance que j'ai fait allumer ce feu, répondit Bel-Cossim avec un imperturbable sang-froid.

— Pourquoi donc alors l'as-tu allumé?

— Parce qu'il le fallait, monsieur.

— Hum!... Tu fais bien l'impudent; tu te sens bien fort ici, dit le colon irrité, en suivant le commandeur et Cupidon qui portait une lanterne. Quand ton maître est venu coucher à l'anse du Paliest, je l'ai reçu avec plus d'empressement que ta maltresse n'en met à me recevoir.

— Massera Adoë va venir dans le salon, » dit le commandeur à Oultok.

Il lui ouvrit la porte de cette pièce. Le colon y trouva Mami-Za qui, d'après l'ordre de sa maîtresse, lui offrit, selon l'usage, du vin de Madère et quelques fruits confits dans le vinaigre épicé, en attendant le souper.

lks voYA«;nns. :g

Oultok refusa. Mumi-Za Je laissa seul.

La physionomie de cet homme était dure, sombiv et rendue plus repoussante encore par la perte de son <eil.

Le colon avait quarante ans environ. Grand et décharné, il avait dû être d'une complexion robuste ; ses traits, d'une pâleur marbrée, étaient plus fatigués par les excès de toute sorte que par Page.

Si le père d'Adoë avait été le type malheureusement trop rare des colons humains, Oullok le borgne était le type des colons impitoyables.

Blasé de bonne heure par l'abus de la domination la plus despotique et par la licence la plus effrénée, pour réveiller ses sens énervés il avait renouvelé dans de petites proportions, mais avec une égale barbarie, toutes les sanglantes et abominables débauches des Tibère, tous les caprices meurtriers d'Héliogabale, toutes les recherches gloutonnes des Vitellius.

Riche, vivant dans un pays d'une abondance merveilleuse, d'une fertilité sans égale, sous un climat dont l'habitude peut vaincre l'insalubrité, régnant par le droit, par la force et par la terreur sur la population noire et métis de sa terre, pouvant faire périr un esclave dans les plus affreux tourments eu payant une amende de cinquante louis, habitant au milieu d'une solitude reculée où les regards d'une justice partielle ne pouvaient jamais atteindre ; Oullok, comme beaucoup de colons aussi cruels que lui, avait jusqu'alors échappé à la rigueur des lois luimaises.

On avait pourtant quelquefois vu des esclaves, poussés à bout par la férocité des planteurs, se ré-

«O AVENTURES D'HERCULE UÂRDI.

voiler et égorger leurs maîtres ; effrayante punition d'une existence souillée de tous les crimes! Oultok lui-même avait failli être victime d'un de ses noirs. L'événement qui amena la perte de son œil prouve jusqu'à quel point cet homme poussait la cruauté.

Voulant châtier un nègre, il l'avait fait placer pieds nus. au milieu d'un plancher de dix toises carrées, hérissé de pointes de fer

très-aiguës. L'esclave, de quelque manière qu'il s'y prît pour échapper à ce supplice, devait traverser la moitié de cet instrument de torture.

Après avoir subi cette effrayante punition, l'esclave, reudu furieux par la douleur, se précipita sur le planteur, lui sauta au visage avec la férocité d'un tigre, le mordit à la gorge et lui arracha un œil.

Il est inutile de dire à quels épouvantables excès de cruauté le colon se porta contre le noir, qui périt dans des tourments inouïs.

Oultok portait un habit de voyage d'un brun sombre, orné de ganses et de boutons d'or. Ses boites à éperons d'argent massif étaient poudreuses. Il déposa sur un divan le couteau de chasse et les pistolets sans lesquels on ne voyageait jamais dans la colonie.

Cet homme semblait préoccupé, inquiet; son œil vif et mobile errait continuellement du parquet aux murailles et des murailles au plafond, comme s'il eût craint de fixer son regard quelque part.

Deux fois il passa ses mains décharnées sur son frot flétri par les excès , comme s'il eût été accablé par une réflexion sinistre; puis secouant tout à ioup sa longue chevelure poudrée, il redressa la tête avec

I/ENTREVUK. 81

audace, frappa vivement du pied, cl s'écria (rua ton de sombre ironie :

« Bravo..., Oultok le borgne! sois plus faible qu'un enfant. Aie des remords! Des remords, njouta-til avec un sourire amer... Sot que tu es , n'est-il pas trop tard pour te repentir du passé?... N'est-il pas trop tôt pour te repentir de ce que tu inérites dans l'avenir? Attends que le crime soit commis , alors il sera temps de te repentir, reprit-il d'un air de résolution féroce. . . Car , tonnerre et sang ! cette pâle chasseresse aux yeux noirs m'appartient , je le jure par l'œil que les ongles d'un esclave m'ont arraché, et l'enfer sait si je tiens ce serment.

À ce moment la porte du salon s'ouvrit , et la jeune créole parut accompagnée de Mami-Za et de Jaguarette.

i/ehtrévue.

Quoique la toilette d'Adoë fut de la plus extrême simplicité, elle faisait encore valoir la beauté de la jeune créole.

Elle accueillit les civilités et les remerciements du planteur d'un air froid et digne, qui cachait à peine l'antipathie qu'il lui inspirait.

La figure d'Oultok avait un caractère sinistre; mats, par un contraste étrange , cet homme savait, lorsqu'il le voulait, donner à sa voix et à ses paroles l'expression la plus douce et la plus insinuante, i. «

Son langage était flatteur, ses expressions recherchées, fleuries , sa conversation intéressante et rem* plie d'anecdotes curieuses.

Son érudition, qu'il savait mettre à la portée de tous, était grande et complète; cet homme, souvent las d'inventer des cruautés et des excès de toutes sortes, cherchait dans l'étude le

moven de charmer le profond isolement au milieu duquel il vivait parmi ses esclaves.

Mais au lieu d'adoucir le détestable naturel du colon, l'étude avait doublé son orgueil. Fier de son savoir, il voyait une si grande distance entre son intelligence et celle des malheureux qui l'entouraient, que son mépris pour les souffrances augmentait, encore.

Oultok voulait tout tenter pour plaire à Adoë. Elle lui inspirait un amour impétueux* dont la violence était encore doublée par les obstacles. La créole ne lui avait jamais caché ses ressentiments défavorables.

Le colon parut contrarié de la présence de Mami- Za et de Jaguaretie, qui allèrent prendre leur place accoutumée sur des tabourets près d'une petite table.

Pour n'être entendu que d'Àdoë, Oultok avait toujours parlé hollandais.

« Il y a bien longtemps, mademoiselle, dit-il, que je désire avoir l'honneur de vous présenter mes respects. Laissez-moi vous dire combien je suis heureux de l'occasion qui m'offre ce bonheur si désiré.

— L'hospitalité envers tous les étrangers est un devoir, monsieur ; jamais la maison de mon père ne sera fermée à celui qui viendra me demander un abri, répondit froidement Adoë.

I/ENTREVUE. 83

— ie ne puis me formaliser d'être assimilé à tous les étrangers, dit Oultok en souriant et en appuyant sur le mot tous, puisque je

dois à cette communion le bonheur d'être admis chez la plus bail** créole de Surinam. Quand la foule se compose de rois, peut-on se plaindre d'y être confondu? »

Adoë répondit à cette galanterie forcée par un signe de tête presque imperceptible et dit à Jaguarelje : a Petite, vois si le souper est bientôt servi. » Puis la créole resta muette.

Oultok cacha son dépit, et reprit avec la
pins parfaite aisance :

a Mais savez-vous, mademoiselle, qu'il faut vous admirer de vivre ainsi seule au milieu de ces déserts. Je ne parle pas de l'ennui que vous pouvez ressentir, car j'ai toujours eru que les roses jouissaient les premières de leur •parfum... Mais je parle du courage qu'il vous faut pour affronter les périls qui, dans ces temps do troubles, menacent toutes les habitations.

— J'ai appris de mon père à ne rien craindre, monsieur.

— Taiit pis, mademoiselle... Permettez-moi de vous le dire, je voudrais que vous fussiez la plus peureuse des jeunes filles. Vous auriez alors besoin d'un bras pour vous secourir, et peut être me eboisiriez-vous pour votre défenseur.

— Quelque résolue qu'elle soit, monsieur, une femme a toujours besoin d'un appui...

— Et vous me permettrez d'être votre chevalier, s'écria vivement le colon en interrompant Adoë.

— Je vous remercie, monsieur, j'ai un défenseur

U AVENTURES D'HEHCILE HARDI.

naturel... C est l'honnête homme en qui moi) père avait placé toute sa confiance et qui mérite toute la mienne.

— Il s'agit shiis doute de quelque haut dignitaire de la colonie, dit Oullok en feignant d'ignorer ce qu'il savait parfaitement.

— La personne qui mérite et qui a toute mu confiance, c'est mon tuteur... c'est... monsieur, dit Adoë en montrant BeUCossim qui entrait à ce moment.

— Ah!... dit le colon en jetant un regard dédaigneux sur le commandeur. Je suis alors fâché, mademoiselle, de n'avoir pas su plus tôt les qualités de monsieur ; le nom du collier eût été une sauvegarde pour le chien, comme dit le proverbe espagnol. »

Sans relever cette grossière allusion , Bel-Cossim se contenta d'échanger un regard avec la jeune fille.

Un nègre ouvrit les deux battants d'une porte qui communiquait avec la salle à manger, et le colon offrit sa main à Adoë, qui ne put la refuser.

La table était servie avec autant d'abondance que de recherche. La vaisselle était d'argent antique et massive, de grandes carafes de cristal remplies de vins de France plongeaient dans des seaux de porcelaine pleins de glace. Sur la table, un peu plus longue que large, on voyait quatre couverts ; l'un d'eux occupait la place d'honneur : il ne ressemblait pas aux autres. A côté de l'assiette était une grande coupe d'argent ciselé, d'un asseï beau travail; sa richesse contrastait singulièrement avec la simplicité d'un couteau et d'une fourchette de fer à manche de corne, placés auprès.

Voyant f étonnement d'Oultok, Àdoë lui dit avec une expression de tristesse imposante : « C'est Ja place de mon père, monsieur... » Et d'un geste elle montra au colon un siège situé en face d'elle de l'autre côté de la table.

Bel-Cossim s'assit respectueusement au bas bout.

Ces simples paroles d'Adoë — C'est la place de mon père, — firent un singulier effet sur Oultok.

Il regarda la jeune tille d'un air presque égaré en décrivant : « La place de votre père, mademoiselle !!!

— - Mon père est mort lâchement assassiné, dit Adoë d'un ton solennel. Depuis ce jour fatal, à chaque repas sou couvert est mis à la place qu'il occupait pendant sa vie. » Elle continua avec un douloureux attendrissement : « Ce couvert de fer est celui dont il se servait quand il était pauvre et quand il commença de créer cette habitation avec votre aide... mon ami..., dit la jeune fille à Bel-Cossim. Cette riche coupe d'argent, son trésor le plus précieux, lui a été donnée par les noirs de son habitation comme témoignage de leur reconnaissance... Il avait coutume de dire, en montrant cet humble couvert et cette riche coupe, qu'ils étaient l'emblème du commencement et de la fin de sa fortune. Pauvre père 1 ajouta la créole, emportée par la puissance des souvenirs, en oubliant son hôte et attachant des regards baignés de larmes sur le siège vide... Pauvre père! il me semble le voir encore, si bon, si vénérable !

— Assez... assez... mademoiselle, s'écria Oultok avec agitation ; puis il ajouta d'une voix basse et *mue : Pardon, mademoiselle; mais ces souvenir*

gic font mal. J'ai connu monsieur votre père# ; j'appréciais ses
nombreuses qualités, et je ne puis en entendre parler sans une émo-
tion cruelle- »

Tout entière à ses douloureuses pensées, Ado* trouva naturel
qu'elles fussent partagées par son hôte. Elle sut même quelque
gré à Oultok de la sensibilité qu'il venait de témoigner.

Bel-Cossim, depuis le commencement de cette scène, avait at-
taché un œil perçant sur le colon. Plusieurs fois celui-ci fut obligé
de baisser la vue sous le regard du commandeur.

Cet incident attrista encore le souper.

Lorsqu'on sortit de table, Àdoë salua gravement le colon, et lui
dit que Mami-Za le conduirait à sa chambre.

La mulâtresse prit une verrine, marcha devant Oultok, traver-
sa un long couloir, ouvrit la porte de la chambre destinée aux
hôtes de Sporterfigdt, posa sa lumière sur un meuble, et deman-
da à Oultok s'il avait besoin de quelque chose.

a Non... non... » dit-il brusquement.

Mami-Za sortit en lui disant d'un air grave cette formule
consacrée dans les habitations hollandaises :

« Le colon vous donne son lit ; que Dieu vous donne un pai-
sible sommeil. »

Puis elle ferma la porte et sortit.

« Un moment ! s'écria Oultok en faisant uu p*\$ vers la porte...
Cette chambre est celle de... »

Il ne put achever.

La mulâtresse, croyant que le colon rappelait, reparut et lui demanda ce qu'il désirait.

L'ENTREYUE. 87

Celui-ci hésita, dissimula sa première pensée, et ' reprit :

« Où sont donc mes gens?

— Dans le bâtiment des étrangers, Massera.

— Envoyez-les-moi... qu'ils viennent me déshabiller, » dit le colon. * ' '*

La mulâtresse s'inclina et sortit.

Resté seul, Oullok jeta un sombre regard autour de lui, et dit plusieurs fois avec un accent étouffé :

a Sa chambre! ! I C'est ici sa chambre!... Ce lit... Il a dormi dans ce lit... » et il s'en éloigna avec un mouvement presque convulsif.

S'approchant d'une, table chargée de cartons, il vit une montre accrochée à la muraille. Cette montre, comme beaucoup de montres des anciens temps, indiquait les jours, les mois et les heures ; il y jeta un coup d'oeil machinal, et s'écria: «Onze septembre, cinq heures,.. » Puis, tombant dans un fauteuil, un moment il cacha sa tête entre ses mains.

Après quelque temps de réflexion, il s'écria en se parlant à lui-même, presque avec un accent de rage: « Mais je deviens fou! archifou! Je ne me reconnais plus! Pour la seconde fois d'aujourd'hui, voici que je me trouble, voici que je parle comme un enfant, et il a fallu que cette dédaigneuse fût aussi émue qu'elle l'était

pour ne s'être pas aperçue de mon trouble... Il n'en est pas de même de ce Bel-Cossim... Le misérable m'a plusieurs fois regardé d'un air étrange... Mais il n'importe... Hâtons-nous de retourner à l'anse du Paliest avec ma proie .. Une fois chez moi, mon caractère reprend toute son énergie... Mais ailleurs, je suis assailli de lâches terreurs... Mais Tar-

poën et Siliba tardent bien à venir ! Ce commandeur aurait-il quelque soupçon?... Non, heureusement, les voici, je les entends.
»

La porte s'ouvrit, et deux mulâtres à Pair sombre entrèrent dans la chambre du planteur.

XI

TARPOEN ET SILIBA.

Ces deux esclaves, baptisés par le colon de noms si lugubres ¹, avaient une physionomie aussi farouche que celle de leur maître.

Jumeaux, ils se ressemblaient d'une façon singulière ; ils montraient pour Oultok rattachement aveugle et sauvage que les bêtes féroces apprivoisées témoignent quelquefois à l'homme qui les a domptées. Dévoués, intrépides, ils avaient souvent été les instruments passifs des barbaries du planteur.

Celui-ci ne se déshabilla pas. Avant de dire un mot à ses, esclaves, il sortit de sa chambre pour s'assurer que l'entretien qu'il allait avoir avec eux ne serait pas écouté, les cloisons qui divisaient les habitations étaient généralement très-minces.

Après un examen attentif, le colon, se croyant en sûreté, engagea néanmoins conversation à voix basse :

« Où êtes-vous logés? demanda-t-il à Tarpoën.

— Dans un petit bâtiment proche le séchoir du café, Massera, dit l'esclave.

* Le ttrpoën et le siliba sont deux poisons végétaux très*-»ub(iU.

TARPOEN ET SILIBA. >9

« — On vous v enfermera sans doute; mais les Tenélres?

— Nous y avons pensé, Massera ; elles ne sont pas grillées, s'il le faut avec nos ceintures nous pourrions descendre dans la cour.

— Sitôt que vous serez renfermés, \ous descendrez et vous m'attendrez près du pont-levis.

— Oui, Massera.

— Pourvu que l'Ourow-Kourow soit arrivé, dit le colon, en se parlant à soi-même.

— Au coucher du soleil l'Ourow-Kourow était avec ses fils dans la forêt, Massera.

— Comment le sais-tu?

— Il s'est caché avec un de ses fils dans les roseau* du hiry-biry pour tuer au passage le noir chasseur de celle habitation. \

— Une des plaques d'argent l les plus courageuses de la colonie, reprit l'autre mulâtre en faisant allusion à la distinction dont le courage de Cupidon avait clé récompensé..

— Comment sais -tu cela? dit Oultok avec étonnement.

— Par la plaque d'argent elle-même qui, au lieu d'être tué, a blessé un des Indiens, et a peut-être tué l'autre.

— Le noir vient de raconter cela tout à l'heure à la cuisine, ajouta Siliba.

— Ah! les misérables maladroits, s'écria le planteur en frappant du pied avec rage! donner ainsi l'éveil... Ils vont tout perdre... tout perdre... Comment

1 AU'imoï» a la récompense «jne Cupidon avait reçue du gouverneur.

tO AVENTURES D'HERCULE HARDI.

un vieux guerrier comme Ourow-Kourow a-l-il pu commettre une telle imprudence? Tout est manqué,, ces gens-ci sont peut-être en défense.

— Je le crois, Massera, dit Tarpoën; il y a {lu mouvement dans l'habitation. J'ai vu des noirs portant des armes traverser la cour.

— Malédiction sur l'Indien, répéta le colon, dans un nouvel accès de colère. Une si belle occasion 1

— Si tu le Yeux, Massera, nous pouvons mettre le feu au séchoir, dit Siliba.

~- Et, dans le tumulte, poignarder Bel-Cossim, reprit Tarpoën. Sans leur commandeur les noirs seront comme des poules sans Tagarmi '.

— Dès qu'ils verront les (lamines, reprit Siliba, les Indiens qui sont maintenant cachés dans les caféiers, cl qui attendent le si-

gnal, seront tout prêts à passer le pont-levis que nous leur abaisserons...

— Je sais déjà où loge la tille de Sporterfigdl, dit Tarpoën ; quoique fermée en dedans, sa porte s'ouvrira à ma voix ajouta-t-il d'un air mystérieux.

Mon frère et moi nous enlevons la fille pâle pendant l'incendie, demain au lever du soleil, elle est à bord du May-Praw qui met à la voile de l'anse du Paliest. Si on vient la chercher dans Ion habitation, ou ne l'y trouvera pas, et on la croira captive des Piannakotaws de l'Ourow-Kourow. »

1 L'agarmi, sorte de paon-faisan de la grosseur d'un dindon. Si l'on en croit quelques voyageurs et les traditions connues aux colonies, l'agarmi se rend maître de la basse-cour. Le matin il chasse tous les volatiles dehors de la cour, et le soir il oblige les Iraineurs à rentrer et à monter sur le perchoir, en les poursuivant à coups de bec, remplissant les fonctions des chiens pour le troupeau. Il est toujours libre de percher sur le toit de la basse-cour, ou sur un arbre voisin.

TARPOËN ET SIMON. 91

Quelqu'un avait paru réfléchir pendant que ses esclaves lui proposaient cet abominable plan., qui d'ailleurs ne différait que peu de celui auquel il s'était d'abord arrêté.

« Et si le feu ne prend pas au séchoir? et si on l'éteint? et si vous êtes surpris en le niellant, misérables? dit brusquement le colon.

— Tu n'es pas responsable du crime de tes esclaves. Massera, dit Siliba.

— Nous porterons la peine de noire maladresse, reprit Tarpoën.

— Et la torture ne vous fera-t-elle pas parler et tout avouer? » s'écria Oullok d'un air sombre.

Ces mots du planteur attristèrent plus qu'ils n'indignèrent les deux jumeaux. Ils échangèrent un regard douloureux, et Tarpoën dit à son maître avec une émotion concentrée et d'un ton de reproche :

« Siliba a-t-il dit une parole, a-t-il fait un geste quand, devant toi, je lui ai fait cette brûlure avec un fer rouge pour éprouver son courage? »

Et relevant la manche de la veste de son frèret il mit ? nu une profonde cicatrice que celui-ci avait au bras.

a Et Tarpoën a-t-il dit une parole, a-t-il fait un geste lorsque, devant toi, et pour éprouver son courage, je lui ai serré les tempes dans un cercle de fer? » reprit Siliba.

Et écartant l'épaisse chevelure de son frère, il fit voir au colon une empreinte circulaire d'un rouge brun qui sillonnait encore le front du mulâtre. Puis il ajouta : « Alors aussi, maître, tu craignais que la torture ne nous fît parler, et nous voulions te prou-

ver que tu n'avais rien à redouter de nos révélations si on nous accusait du meurtre de...

— Silence, dit le colon, en jetant à l'esclave un regard terrible.

•—Que Massera n'accuse donc plus ses esclaves! ses reproches les affligent, et ils ne les méritent pas.

— C'est bon... c'est bon, drôles; si vous restez muets au milieu des tortures, vous ne faites que voire devoir, dit Oultok, sans paraître louche de la justification de ses esclaves, agissant sans doute par calcul, comme les dompteurs de bêtes sauvages qui seraient dévorés à la moindre marque de faiblesse. Allons, dit-il, avec un sourire féroce, faites... incendiez... Celui qui a répandu le sang ne doit pas hésiter à allumer les torches... Mais comment mettez-vous le feu ici ?

— Le séchoir est bâti en bois, dit Siliba.

— Et notre hamac est en coton, dit Tarpoëu.

— Et j'ai apporté des mèches soufrées, reprit Siliba.

— Allez donc I... mais vous me répondez sur votre tête qu'il n'arrivera aucun mal à la tille pâle, ni à l'Indienne, dit le planteur.

— Sois tranquille, Massera, tes esclaves sauront charnier les flammes, dit Tarpoën.

— La fille de Sporterfigdt arrivera à l'anse du Paliest aussi fraîche qu'une rose caraïbe sur sa tige, reprit Siliba.

— Allez donc, et que Satan vous soit en aide, » dit Oultok.

Les deux mulâtres sortirent,

Le colon verrouilla intérieurement ses portes et se promena dans sa chambre d'un air agité.

Pendant que les deux jumeaux regagnent leur demeure hospitalière, nous conduirons le lecteur dans la case de Cupidon.

Si le sort des nègres était cruel dans quelques habitations, dans d'autres il eût fait envie à nos plus -A heureux laboureurs;

on s'en convaincra en jetant un coup d'oeil dans la case du Cupidon,

La maison du chasseur était construite près de la bevgue du canal. Son toit de feuilles de latanier était ombragé par un massif d'orangers qui , dans les ré* gions équinoxiales, arrivent à un développement que ces arbres n'atteignent jamais ailleurs. Il était cou* vert de fleurs et de fruits si nombreux que de Ion gués perches supportaient leurs basses branches qui ployaient sous le faix.

La case était entourée d'un petit jardin divisé en plusieurs carrés d'ignames, de patates, d'ananas, de melons musqués, légumes et fruits exquis que ce sol fertile donne presque sans culture.

La femme de Cupidon, belle négresse coromantyne nommée Jesabel, entretenait aussi un petit parterre de fleurs destinées à orner l'intérieur de sa case. Cette chambre se composait de deux pièces; l'une servait de cuisine, l'autre de chambre à coucher,

Dans là première de ces pièces, éclairée par les flammes des joncs marins qui répandaient plus de clarté que de chaleur, étaient Cupidon, sa femme et son fils Quaco, beau négryllon de dix à onze ans, et le gai musicien Touckely-Touk. Le chasseur avait invité ce dernier à partager son braf, sorte de hochepot de plantinset d'ignames cuits avec de la viande salée, du poisson fumé et du poivre de Cayenne, ragoût dans lequel excellait la ménagère Jesahel.

Le braf fut servi dans un plat de terre fabriqué par Cupidon lui-même. Un pipper-pot, composé de makely-fisy, excellent poisson frais qui ressemble au saumon, et qu'on fait cuire avec les gousses lendres de l'alinéa qui lui donnent une saveur aroma-

tique ; une belle tortue tle mer grillée dans son écaille, arrosée d'un jus de limon, çt saupoudrée de poivre rouge et de sel; enfin, un daguenou, gâteau de farine de maïs pétri avec du lait et du miel, complétaient le souper du ménage noir, souper dont les principaux mets, tels que les poissons et la tortue, étaient dus à la poche du négrrillon Quaco.

L'intérieur de la case était d'une minutieuse propreté. Sur un buffet on voyait une profusion de gourdes, de plats et d'écu elles faits avec des courges (produit du jardin), d'une belle couleur d'acajou et presque tous ornés de dessins et de couleurs vives.

Celle collection d'ustensiles de ménage était encore due à l'industrie de Cupidon qui , pendant les longues veilles de la saison des pluies, occupait ainsi ses loisirs.

Enfin, sur les murs de bois soigneusement lavés, on voyait dans des cadres dorés deux mauvaises gra-

v ures enluminées, représentant te prince et la princesse d'Orange.

Ces deux gravures, pour l'acquisition desquelles Cupidon avait longtemps économisé, Taisaient l'admiration et l'envie de toute la population noire et mêlée de Sporterfigdt.

Le souper, auquel le gros musicien s'apprêtait à faire honneur, était servi sur une table de bois d'acajou recouverte d'une belle natte de joncs tressée par Je sa bel.

Cupidon s'était débarrassé de ses armes, qu'il avait accrochées à la cloison. Son chien Manioc et «a chienne Cassave s'étaient couchés à ses pieds.

Les traits du noir respiraient le vif boubeur qu'on éprouve à se retrouver avec les siens lorsqu'on a échappé à un grand danger par son adresse et par

son courage.

« Il faut prendre des forces pour cette nuit qui sera peut-être rude, dit Cupidon à Touckely Touk, en lui servant une seconde fois du braf. Quand Bel- Cossim demande la clef des armes à la Massera, ce n'est pas pour rien, car Bel-Cossim ne s'alarme pas aisément. -

— Tu as raison Cupidon , prenons des forces, dit le musicien sans être effrayé de la quantité de braf qui fumait dans son écuelle de courge. Tout à l'heure, ajouta- t-il la bouche pleine, le commandeur m'a donné une carabine, un coutelas comme l'an passé. Que je ne souffle jamais de ma vie dans tin kiembateloë *, si je ne suis pas prêt à me servir

» Jonc creux dans lequel les nègre» soufflent avec le net.

96 AVKNTIKES D'HEKCI'Lff HARDI.

de mou mieux de l'un et de Tan Ire rontre ces courlis rouges de Pinnakotaws !

— Un malheur ne vient jamais seul, dit Cupidon. Si les Indiens sont au dehors, Oultok le borgne est au dedans de la case.

— Tiens, Cupidon, dit Totickely-Touk en posant sa fourchette de bois sur la natte qui servait de nappe, j'aurais autant aimé voir un spectre ' se balancer aux solives de ma case, ou un cross-crow* perché sur mon toit, que de voir arriver ce méchant homme dans

cette habitation. Sais-tu ce qu'il a fait dernièrement à l'anse du Paliest?

— Quelques barbaries nouvelles? »

Le musicien leva les mains au ciel, et, secouant la tête avec effroi, répondit :

« Un de ses noirs s'était enfui marron. Les chasseurs mulâtres d'Oultok, aussi cruels que leur maître, ont poursuivi l'esclave. Surpris et atteint, il s'est défendu et a blessé un des mulâtres. Ramené à l'anse \ du Paliest, Oultok le borgne lui a fait couper la \ète. Avec la moitié du crâne et un lambeau de la peau de ce malheureux, le colon a fait faire un coè'roma*. Les os des bras de la victime ont servi de baguettes, et le vieux Taïbo, musicien de l'anse du Paliest et père du supplice, a été forcé déjouer de cet infernal tambour pour faire danser les âoirs à cetle musique.

t Vampire ou spectre de la Guyane , chauve-souris monstrueuse q>ii suce le sang des hommes et des animaux. Ses ailes ont trois pieds d'envergure.

* Sorte de eorbean.

3 Petit tambour fait d'une moitié de caleha^e recouverte de peau d'agneau.

« Que le Massera d'en haut nous protège ! dit Jesabel en attirant son négillon près d'elle, et ett jetant un regard d'épouvante sur le gros musicien et sur Cupidon. Mais comment Ja fille de Sporterfigdt oset-elle recevoir sous son toit un pareil monstre? dit Jesubel.

— Mafsera Sporterfigdt (ses bontés sont dans nos cœurs), ajouta Cupidon, en manière de parenthèse (qui fut répétée par les autres convives avec un accent de vénération profonde); Massera Sporterfigdt, reprit-il, avait couché une nuit à l'anse du Paliest; sa fille ne pouvait pas fermer la porte au niait, e de Panse du Paliest. Tout colon, bon ou méchant, a le droit de demander asile à un autre colon. C'est la oi. »

La conversation des esclaves fut interrompue par l'arrivée du commandeur, qui parut à la porte de la case ; il fit un signe à Cupidon et sortit suivi du noir.

Il était alors environ dix heures du soir. Le plus profond silence régnait dans l'habitation. Un feu de branches de latanier sans cesse entretenu éclairait chacune des quatre berges qui dominaient le canal dont l'habitation était entourée. La sentinelle, chargée de ce service, était armée d'un fusil, et se promenait près de chaque feu, qui jetait au loin assez de flamme pour éclairer les mouvements qu'aurait pu tenter l'ennemi.

Tous les hommes en état de porter les armes étaient assis ou couchés dans une vaste grange et prêts à sortir à la première alerte.

« Les deux mulâtres d'Oultok sont couchés près du séchoir, dit Bel-Cossim à Cupicîôn ; ils sont aussi méchants que leur maître. Je crains que ces démons

ne fassent quelque mauvais coup. Ils se sont tout à l'heure longtemps entretenus à voix basse avec leur maître, je les ai vus, mais je n'ai pu les entendre. Lui ne s'est pas couché; il se promène tout habillé dans sa chambre... Tout cela, joint à la présence des Indiens dans la forêt, me donne des soupçons sur ces

deux misérables. Tu vas aller t'enfermer avec eux, et ne pas les quitter de la uuil. Prends Touekely- Touk, si tu le veux, et armez vous, car ils sont intrépides et capables de tout.

— Croyez-moi, Massera, dit Cupidon, faites-les mettre aux fers bien attachés par le col, par les pieds et par les mains dans la case aux punitions, et vous dormirez tranquille. Que ces bandits soient au moins une fois traités comme ils le méritent.

— C'est impossible ; la fille de Sporterfigdl n'y consentirait pas; ce serait violer, pour un soupçon, les lois de l'hospitalité eu usage dans la colonie. Qui outrage le valet outrage le maître. Peut-être d'ailleurs que mes craintes sont exagérées. C'est à ton courage, à ton adresse, à ta vigilance que je laisse le soin de veiller sur eux. De mon côté, je vais surveiller Oulfok le borgne, sans qu'il s'en doute.

— Mais, Massera, comment faire pour irf établir dans leur chambre avec Touckety-Touk ?

— Tu leur diras qu'en bons frères vous venez passer gaiement la nuit avec eux eu buvant du killdewil! ' ; ma femme t'en donnera uni' bouteille : ils n'oseront refuser de peur d'éveilloi les soupçons. Mais sois sobre...

1 Tu*-<liahle, espèce de rimai tiv.s-f m I

Ct'PIDOX. 9»

— Ah! Massera! dit Cupidou d'un ton de reproche...

— Non, nou, ditBel Cossira, je suis tranquille sur Ion compte; mais celte outre de Touckety-Touk?

— Il est vrai, Massera, que le gros musicien aime autant une gourde bieti remplie de kill-dewill qu'une calebasse vide recouverte d'une peau de chevreau ; mais je réponds de lui quand il s'agit du salut de Sporterfigdt et de la fille de Sporterfigdt.

— Va donc retrouver ces deux scélérats jumeaux, qui, je le crois, sont jumeaux en crimes comme ils «ont jumeaux en figure. Il se fait tard; voici bientôt l'heure des mauvais desseins.

— Soyez tranquille, Massera, Cupidon fera tout ce que peut faire un bon et fidèle serviteur.

— Je le ^ais. Allons, va, » dit Bel-Cossim; el le commandeur el l'esclave se séparèrent.

Une demi-heure après cet entretien, Cupidon et Touckety-Touk portant une lanterne, une gourde remplie de kill-dewill et quelques gâteaux de maïs nu dogae nous, entrèrent doucement dans la chambre où étaient les deux frères. Ils trouvèrent ceux-ci endormis ou feignant de dormir.

Cupidon ouvrit sa lanterne, en lira une bougie et à sa lueur examina la physionomie des deux mulâtres, couchés côte à côte dans le même hamac.

Leurs traits étaient assez réguliers, mais leur front plat et déprimé en arrière comme celui du serpent; la courbure de leur nez, crochu comme le bec d'un oiseau de proie; leurs lèvres, si minces qu'elles se \oyaient à peine ; leurs mentons, saillants, et la direction g'ngulière de leurs sourcils noirs, qui, s'abuis-

sant brusquement, se rejoignaient au-dessus du nez, et semblaient se perdre dans le pli profond qui les séparait, donnaient à leurs figures cuivrées un caractère sauvage et féroce.

Us semblaient jouir d'un sommeil paisible. Leur respiration était calme, mesurée. Tout dans leur pose était rempli de souplesse et d'abandon. Rien ne trahissait la gêne, la roideur qui accusent ordinairement un sommeil factice.

Après les avoir un instant contemplés en silence, Cupidon et Touckety-Touk échangèrent un regard Je doute; le gros musicien dit tout bas à son compagnon : « tls ont l'air de dormir... aussi paisiblement qu'un enfant bercé dans sa corbeille de jonc. Pour des affidés de l'homme qui fait des lambours avec des têtes de morts, ils ont un sommeil bien innocent ! » Sans lui répondre, Cupidon les examina de nouveau d'un regard perçant, rien ne lui annonça que les mulâtres le trompaient.

, Voulant tenter une dernière épreuve, il pencha la bougie et lit tomber une goutte de cire brûlante sur le front de Tarpoën.

Le mulâtre ne sourcilla pas. Le calme de sa respiration ne fut pas interrompu.

ull ne dort pas, dit Cupidon à voix basse au musicien. Cette douleur inattendue réveillerait un homme endormi.

-r- Au contraire, dit Touckety-Touk, son sommeil est tel qu'il ne sent rien.

— Qu'importe? c'est un traître. Exécutons les ordres de notre maître. Poignardons -les. Nous cacherons leur coppSf tu sais où,..
»

Et Capidon, tirant avec bruit un couteau de sa gaine, leva brusquement le bras, abaissa la lame si rapidement et si près de la poitrine découverte de Siliba qu'une ligne de plus, la peau du mulâtre était effleurée.

Siliba ne sourcilla pas, et continua de dormir avec la plus entière sécurité.

« Allons, allons! ils sont aussi dormeurs qu'un logaoo ¹ pendant l'hiver. Tant mieux, nous n'aurons pas à leur parler'; et j'aimerais mieux souffler avec mes narines dans une flûte de bronze rougi au feu, que de passer la nuit à boire avec de pareils scélérats. Crois moi, Cupidon, asseyons-nous là; fumons notre pipe en ne les quittant pas de l'œil; nous aurons l'avantage de ne pas partager avec eux le doguenou et le kill-dewill ; et demain matin, Sporterfigdt sera débarrassé de ces botes aussi porte-malheurs que TOurow-Kourow. »

Cupidon se rendit aux raisons du musicien. Les deux noirs prirent leurs pipes au tuyau de caroubier et au fourneau de terre, s'assirent au-dessous du hamac, et commencèrent leur veillée.

Les deux mulâtres ne dormaient pas ; mais tel était leur empire sur eux-mêmes, qu'ils s'étaient merveilleusement contenus pendant cette scène.

Cupidon était assis presque en travers de la porte et Touckety-Touk en travers de la fenêtre. Ils causaient et fumaient, et ne semblaient pas devoir céder à un sommeil involontaire, ainsi que les deux frères l'avaient espéré.

¹ Ai 6u paresseux, ainsi appelé par le* nègraa.

loi AVENrMr.s dhkkcilk hahui.

Ceux-ci étaient iellemonl habitués à se comprendre au moindre geste, ils avaient une intelligence si sagace, qu'au moyen de mouvements presque imperceptibles ils purent échanger quelques-unes de leurs

pensées.

Ainsi Tarpoën, mettant son doigt sur le cœur de Siliba, et l'y appuyant deux fois, fit entendre à son frère qu'il fallait poignarder les deux noirs.

Celui-ci, repoussant légèrement du coude le bras de son frère, lui fit comprendre par ce mouvement qu'il ne partageait pas celle idée, tandis que sa respiration qu'il éleva davantage, en exhalant un souffle sonore et prolongé, exprima clairement pour Tarpoën qu'il fallait compter sur le sommeil des deux noirs pour tenter quelque chose.

Malheureusement, Cupidou el Touckety - Touk semblaient puiser dans l'usage modéré dukill-dewill, alterné avec la pipe, nue loquacité toujours renaissante.

Les deux mulâtres furent donc obligés de se résoudre, pour cette nuit du moins, à ne faire aucune funeste tentative, ne voulant pas exciter les soupçons par un essai malencontreux.

Celte résolution était d'autant plus prudente que bientôt plusieurs coups de feu retentirent dans la direction des berges où étaient postées les sentinelles.

Cupidon et Touckety-Touk se levèrent précipitamment, coururent à la fenêtre.

Les deux mulâtres ne purent s'empêcher de paraître éveillés à ce bruit si rapproché...

« Ce sont quelques-uns de ces courlis rouges qui auront voulu s'approcher du canal, dit Cupidon, en regardant par la fenêtre ; mais voilà tous

CUPIDON. loi.

nos gens sur pied maintenant... Bon ! comme toujours la fille de Sporterfigdt paraît bravement son fusil à la main. Quand elle est à la tête de ses esclaves, la tribu entière des Piannakolaws viendrait attaquer Sporterfigdt rue nous ne les craindrions pas plus qu'un essaim de mouches.

— Est-ce donc pour venir nous chercher de la part de notre maître qu; vous êtes ici? dit Tarpoën, en feignant d'être étonné de voir les deux esclaves dans la chambre; nous demande-t-il pour aider à défendre Sporterfigdt?

— Donnez-nous des armes > et nous courons aux fortifications, dit Siliha. Et les deux mulâtres sautèrent de leur hamac.

— Des armes, dit Cupidon, c'est inutile, mon compère. On ne répond pas à notre feu. Je distinguerais à une demi-lieue le coup de fusil d'un Indien des coups de fusil d'un habitant. 11 n'y a que les nôtres qui ont tiré. C'est une alarme, rien de plus... Nous y sommes faits. Voici déjà nos gens. qui remettent leurs arrâes en place et qui rentrent dans la grange. ."•«'

— Holà ! Tortiv, dit ToùcHelv-Touk en s'adressant par la fenêtre à l'un de Ses camarades : qu'estce que ce bruit?

— La sentinelle de la berge de nord a vu à la clarté du feu un Indien sortir de la forêt... Il Tu laissé approcher assez près, et il a tiré; malheureusement il l'a manqué, et l'Indien a disparu. Il faut être bien audacieux pour oser s'aventurer ainsi, quand on voit par les feux allumés que l'habitation est sous les armes.

— Allons, ce n'est rien, dit Cupidon aux deux mulâtres; puisque vous voilà éveillés, et ce n'est pas sans peine, nous allons attendre le jour qui va bientôt paraître en finissant cette gourde de kildewill que nous avons apportée avec nous pour veiller gaiement en bons camarades au lieu de dormir.

— Nous acceptons cette offre comme vous nous la faites, » dit Tarpoëu, en jetant un regard sombre sur Cupidon.

Ainsi se termina cette nuit qui pouvait avoir des suites fatales pour l'habitation de Sporterfigdt, grâce à la prudence de Bel-Cossim.

Le soleil se leva et éclaira bientôt le départ d'Oultok et de ses deux mulâtres.

Lorsque Tarpoën arriva devant une des fenêtres du rez-de-chaussée de la maison, il passa deux fois son index sur son sourcil droit; la jalousie de la fenêtre s'entrouvrit, et un mouchoir tomba.

Le mulâtre regarda ce mouchoir d'un air de triomphe, et dit tout bas à son frère : « La nuit prochaine, la fille pâle ne nous échappera pas... »

Le farouche colon venait de partir de Spoierllgdl, lorsqu'un bruit de tambour se fit entendre, et bientôt le major Rudrhop.

l'ami du père de Hercule Hardi, entra dans l'habitation à la tête de deux compagnies de grenadiers.

Un nouveau mouvement tenté dans l'ouest, par Zam-Zam nécessitait un assez grand déploiement de forces, et pendant quelque temps les environs de Sporterfigdt devaient être le centre des opérations militaires des troupes coloniales.

LE MAJOR ET LE SERGENT

Pendant que Bel-Cossira allait prévenir la jeune maîtresse de Sporlerfigdt de l'arrivée des soldats , Mami-Za conduisit le major Rudchop dans la chambre que ce dernier devait occuper, et où il fut bientôt rejoint par son sergent.

Le major était un homme de cinquante ans environ, très-grand, très-large d'épaules et d'un embonpoint remarquable. On retrouvait en lui le flegme et la physionomie flamande dans toute leur pureté.

Ses épaisses moustaches d'un blond couleur de lin, ses cheveux de même nuance qu'il portait sans poudré et très courts, son front étroit, ses petits yeux d'un bleu clair, ses joues pleines et colorées; son nez gros, charnu, ça et là bourgeonné ; sa large bouche, dont la lèvre inférieure un peu pendante semblait toujours machinalement chercher le tuyau d'une pipe... tout, dans le major, rappelait le type de buveurs chers à Teniers. Si le costumé de cet officier supérieur, au lieu d'offrir à la vue une régularité guerrière, était presque grotesque, il attestait du moins une

grande entente des moyens de résister aux atteintes de ce climat dangereux et brûlant.

Par-dessus son serre-tête de toile de Hollande, Fritz Rudchop portait un immense chapeau de joncs; une robe de chambre de toile perse hermétiqueoient fermée au col et aux poignets lui tombait au

tot> AVENTURES D'HERCULE HAHM.

milieu des cuisses. Ce vêtement à la fois frais et léger était serré sur le large abdomen du major par un ceinturon de buffle garni d'une paire de pistolets et d'un poignard. Ses grandes bottes de peau de tapir, imperméables à l'eau et à l'épreuve de la morsure des serpents, lui montaient presque jusqu'à la ceinture, et complétaient son équipement. Enfin, quand le soleil était trop ardent, le major se servait bravement d'uu vaste parasol, sinon il portait à la main un grand bâton ferré, semblable à celui dont se servent les moutagnards suisses.

Ce n'était pas par faiblesse ou par pusillanimité que le major prenait ces précautions contre l'insalubrité du climat, car il montrait dans le danger la plus froide intrépidité ; mais il disait qu'un soldat doit entretenir sa santé et conséquemment ses forces avec autant de soin que son armure , se maintenir toujours en état de faire vaillamment son service, et qu'enfiu un major d'infanterie ne recevait pas une solde de quinze florins par mois pour se battre contre le soleil, contre la fièvre et contre les serpents, mais bien pour se battre contre les rebelles et contre les Indiens.

Quoiqu'il n'exposât pas non plus inconsidérément sa vie aux hasards meurtriers de ce climat , le sergent Pipper offrait un contraste frappant avec le major.

C'était un de ces vieux soldais qui ne sont à l'aise que dans un uniforme scrupuleusement boutonné et agrafé, et qui y vivent comme un animal à écailles dans sa carapace.

Pipper , âgé de quarante ans , était de taille

Lfc MAJOR ET LR SfeRGKNl . . 407

moyenne, maigre, osseux, basane; il portait un habit vert à collet orange, croisé et boutonné sur la poitrine, un col de cuir, une culotte et de grandes guêtres de cuir; ses cheveux gris, aplatis le long de ses tempes, allaient se réunir en une queue, serrée d'un ruban noir, qui lui tombait au milieu du dos.

Avant le combat, le sergent ornait cette longue queue de tout ce qu'il pouvait trouver de rubans, de clinquant et de verroterie, le tout en manière de déû guerrier porté aux Indiens, qui avaient souvent, dans la mêlée, tenté de le saisir par cet endroit de sa personne pour le scalper.

D'un flegme, d'un courage à toute épreuve, son épée au côté, sa giberne aux reins, sa carabine au dos, sa hallebarde en main, le sergent semblait marcher aussi à son aise au milieu des épaisses forêts et des savanes noyées de la Guyane, que s'il eût paradé sur la graud' place d'Amsterdam.

Le major autorisait sa troupe à une certaine désinvolture de costume qui désespérait Pipper, partisan effréné de la discipline et de la régularité militaires. Mais Fritz Rudchop, insensible aux lamentations de son sergent, persévérait dans ses idées ; et il faut, dire à sa louange que si ses soldats n'avaient pas une tournure beaucoup plus martiale que leur major, comme lui ils montraient dans le danger autant de bravoure que de sang-froid.

Tels étaient les nouveaux hôtes de Sporterfigdt.

Le lecteur connaît déjà quelque peu le sergent et le major par la lettre que celui-ci avait écrite au père. d'Hercule Hardi, lettre qui décida de l'embarquement du jeune héros pour la Guynne hollandaise,

Ne voulant pas paraître dans son costume de routé devant la maîtresse de l'habitation, qu'il avait quelquefois vue à Surinam, le major, aidé de Pipper, procéda à une toilette plus convenable, et se présenta devant Adoë vêtu d'un frac vert décoré des insignes de son grade.

La figure de la jeune créole était un peu fatiguée par les émotions de la nuit et aussi par le manque de sommeil ; car après l'alerte causée par les Indiens, elle avait pensé jusqu'au jour aux prédictions de la mulâtresse, à propos de cet Européen aux cheveux blonds, aussi courageux que beau, qui devait traverser les mers, et que le destin lui réservait pour époux.

Le danger même que venait de courir l'habitation faisait plus que jamais sentir à Adoë le besoin d'un défenseur. Quoique très-brave elle-même, elle eût confié avec joie le soin de son salut à ce mystérieux inconnu évoqué par la science cabalistique de Mami-Za.

Adoë, mise avec autant de goût que de simplicité, Suivie de Jaguarette, entra donc bientôt dans le salon; elle y trouva le major, qui, en l'attendant, faisait honneur au vin de Madère et aux plantains grillés que lui avait servis Mami-Za.

« Eh bien ! monsieur le major, dit Adoë en tendant gracieusement la main à Rudchop, nous voici donc encore en guerre? »

Le major baisa respectueusement la main blanche d'Adoë, et dit en se redressant : « C'est à craindre, mademoiselle, Zam-Zam a recommencé à faire des sienuès sur ce côté-ci de l'Essequebo; il a brûlé

LI MAJOR Bf 11 SERGENT. ' 109

deux habitations dont il ne reste que là braise... qui n'est pas bonne à grand'chose, sans compter des massacres, mais des massacres qui vous donnent la fantaisie de ne pas laisser à ce gueux-là un pouce de peau sur le corps, ou de lui faire pis encore si on pouvait parvenir à le pincer...

— Ah ! queUe fiorrrible guerre..., monsieur Je major.

— Oui..., mademoiselle..., c'est sérieux; tous nos prisonniers sont scalpés ou mangés. Eh bien! ça un bon côté... la discipline y gagne, on ne voit pas un traînard ;... craignant d'être bappés s'ils restaient en arrière, mes gaillards emboîtent furieusement le pas, se marchent sur les talons les uns des antres , et ne s'éloignent pas pour aller à la maraude, je vous en réponds.'

— Et Zam-Zam, sait-on où il est à cette heure , monsieur le major?

— On le croit dans l'ouest. M. le gouverneur voudrait l'empêcher de pénétrer au cœur de la colonie. Comme Sport erfigdt est sur la frontière , il pense avec raison qu'en prenant cette position pour point central de nos opérations , nous parviendrons ou à refouler les révoltés dans les montagnes, ou à nous en emparer. Voici , mademoiselle, la lettre du gouverneur ; il vous demande pour mes drôles un abri de deux ou trois jours, pendant lesquels ils vont s'occuper de se bâtir leurs maisons de campagne ici près

sur le bord de la Commewyne, avec quatre pieux, six feuilles de latanier et un paquet de ficelle.

— Vous pouvez disposer de Sporlertigdt tant qu'il vous conviendra, monsieur le major, je donnerai le*

UO AVfiNTtHKS D'HKRCULE HARDt.

ordres nécessaires pour que nos noirs aident vos soldais dans la construction de leurs cabanes ; une fois votre camp construit, j'espère bien que vous viendrez loger à Sporlerfigdt.

— J'accepterais de grand cœur, mademoiselle, mais dès que le pasteur n'est plus là, le troupeau s'éparpille et les loups en font provende. Quoique mon sergent Pipper puisse faire l'office de chien de berger, il commence à être un peu édenté. J'aime donc mieux coucher au bercail, du moins tant que je n'aurai pas mon capitaine pour me remplacer au camp; il doit rester encore deux ou trois jours à Surinam pour se reposer des fatigues de la traversée; car, comme dit le proverbe, d'Amsterdam à Surinam il y a le saut d'une fameuse puce...

— Ce capitaine arrive d'Europe ! s'écria la jeune créole, qui voyait ainsi se réaliser la prédiction de Mami-Za.

— Il arrive d'Europe, mademoiselle, et jamais la Hollande n'a envoyé de l'autre côté de l'Océan un jeune camarade plus intrépide.

— Ce capitaine arrive d'Europe... Il est jeune... il est intrépide, » répétait Adoë, qui ne pouvait croire à ce qu'elle entendait. Tout ce qu'avait prédit la mulâtresse se réalisait de point en point.

Aussi émue qu'étonnée, la jeune fille s'écria presque involontairement, et pour vérifier si le signalement de l'inconnu était complet : « Ce capitaine est blond, sans doute ? »

— Blond comme votre serviteur, dit le major ; seulement d'un blond plus jeune et plus avantageux. Mais comment diable savez-vous que mon capitaine

LE MAJOR ET LK SEROKXT

est blond ? demanda Rudchop, à son tour très-surpris. Moi qui lui ai vu naître, je ne me souviens pas plus de la couleur de ses cheveux que de celle de la perruque de notre bourgmestre.

— Je vous demandais s'il était blond, sans affirmer qu'il le fût, dit Adoë assez embarrassée. Mais comment avez-vous vu naître le capitaine ?

— Eh ! c'est tout simple, mademoiselle. H est fils d'un de mes vieux amis de La Haye. Quand j'ai quitté la Hollande, il y a dix ans... les crocs lui poussaient, et il ne demandait qu'à mordre, à ce que disait son brave homme de père ; aujourd'hui qu'il a toutes ses dents, il paraît que c'est un véritable lion,... un déterminé,... un enragé,... qui, si on l'écoutait, mettrait tout à feu et à sang, à mort et à sac. Ah ! si je ne craignais pas de vous ennuyer des prouesses de mon brave Hercule Hardi,... le bien nommé, mademoiselle, je vous en raconterais jusqu'à demain !

— Oh ! ne craignez pas cela, monsieur le major,... dites!... dites!... » s'écria la jeune fille.

Et le major raconta toutes les exagérations, ou plutôt toutes les aberrations du bonhomme Hardi, au sujet du courage d'Hercule, et termina ce magnifique portrait en ces termes :

« Enfin, mademoiselle, il a fallu tous les périls que présentent notre guerre et noire climat, pour décider Hercule à venir en tâler. Pour des dangers ordinaires, ce monsieur-là l'ait la petite bouche et le dégoûté, à ce que m'écrit son brave homme de père... Aussi vous comprenez, mademoiselle, que pour faire la guerre que nous faisons, c'est une fameuse recru»

Ut AVENTURES D'HERCULE HARDI.

que celle-là... Sans compter que je suis diablement aise de pouvoir mener au feu le fils de mon meilleur ami. »

Adoë et Jaguarette avaient écouté la narration du major avec une attention dévorante; les deux jeunes filles, plongées dans l'admiration la plus profonde, paraient des plus brillants dehors le héros de tant de traits de courage.

La jeune créole voyait une prédestination évidente dans le hasard qui non-seulement amenait Hercule à Surinam, mais qui l'amenait encore à Sportcrfigdt. A peine eut-elle quille la table après déjeuner, qu'elle alla se promener sous les berceaux d'orangers renfermés dans l'enceinte de l'habitation, pour rêver tout à son aise à celui qui avait déjà une influence si singulière sur ses pensées.

Le lendemain matin, le soleil levant trouva encore Adoë pensive.

Elle était à demi couchée sur un divan de jonc placé à l'ombre d'un énorme tamarinier dont le tronc disparaissait presque sous

les liges d'un vanillier. Cet arbuste grimpant s'était enlacé au moyen de ses vrilles jusque dans les plus hautes brandies de l'arbre d'où il laissait retomber en guirlandes ses rameaux Jlcxi-blcs charges de leurs longues gousses odorantes,

Placé au milieu d'un petit parterre de fleurs soigneusement entretenu par Cupidon pour le plaisir de la fille de Sporterfigdt, ce tamarinier était dans l'habitation l'objet d'un culte presque superstitieux.

Lors de la fondation de Sporterfigdt, un essaim d'abeilles sauvages nommées Wassy-Wassy par les .Indiens et une nombreuse compagnie d'oiseaux-mouches s'étaient établis sur cet arbre. Ils y vivaient dans la plus parfaite intelligence et s'y perpétuaient depuis longues années. On avait même remarqué que si des oiseaux étrangers venaient troubler les abeilles, leurs petits alliés emplumés, suppléant à la force par le nombre et par le courage, se précipitaient sur les intrus en masse intrépide et les repoussaient presque toujours victorieusement à l'aide de leur bec effdé comme une aiguille. De même aussi lorsque des abeilles étrangères osaient pénétrer dans le nid des oiseaux-mouches, l'essaim domicilié sur le tamarinier se jetait sur les assaillants et les mettaient à mort.

Ou avait nommé cet arbre, Varbre du Massera, parce que le colon de Sporterfigdt avait aimé pendant sa vie à se reposer sous son ombre, et avait toujours défendu d'iuquiéter les deux colonies alliées auxquelles le tamarinier prêtait son abri.

Comme toutes deux vivaient du suc des Ueursr le père d'Adoë avait fait planter le parterre des végétaux que chacune affectionnait, pour éviter toute collision entre les deux petits peuples.

Chaque matin et chaque soir, il leur apportait, en outre, de grosses touffes de fleurs de toutes sortes.

Dans la saison de l'accouplement, il mettait au pied du tamarinier une grande quantité de hriusi de colon

JI4 AVENTURES D'BfIRCUE HARDI.

et de duvet dont les oiseaux-mouches se servent pour construire leurs nids, grands comme une coque de noix, et où ils pondent deux œufs gros comme des pois.

Les abeilles sont d'une rare intelligence, elles reconnaissent ceux qui ont l'habitude de les soigner. Aussi à peine le colon arrivait— il sous l'arbre que lessaim bourdonnant s'abattait autour de lui, lui couvrait les mains, les cheveux, tandis que les oiseaux — mouches se perchaient sur ses épaules ou voltigeaient gaïement à sa portée.

Lorsque Adoë était toute petite, le planteur l'avait pour ainsi dire présentée aux deux colonies qui adoptèrent bien vite l'enfant de Sporterfigdt. En grandissant, Adoë remplaça son père dans les fonctions de pourvoyeur des abeilles et des oiseaux-mouches, et jouit bientôt du même privilège que le colon.

Cupidon, chargé de cultiver les fleurs, pouvait aussi sans crainte entrer dans l'enceinte et s'y livrer à ses travaux, mais ses droits n'allaient pas au delà.

S'il voulait pénétrer sous la voûte de verdure que formait le tamarinier, les abeilles commençaient à devenir menaçantes. Quant aux autres habitants de la plantation, s'ils tentaient seulement de passer les limites du parterre, ils couraient risque d'être

aussitôt assaillis et aveuglés par un essaim de deux ou trois mille abeilles furieuses, renforcées d'une centaine d'oiseaux-mouches, tout aussi résolu*. Les négrillons de Sporterfigdt avaient souvent et [articulièremen] pu se convaincre du danger qu'il y avait à s'aventurer dans celle formidable enceinte.

Lorsque la tille du colon voulait rester seule sans

LE TAMARJNifft OU MASSES A. il»

crainte d'être importunée, elle se rendait sous l'arbre du Massera.

Ainsi que nous l'avons dit, ^doë s'y était retirée le lendemain de l'arrivée du major Rude hop, afin de penser aux bizarres circonstances qui semblaient réaliser les prédictions de la mulâtresse.

D'ailleurs, l'arbre du Massera était sacré pour la jeune fille. C'était là que son père aimait à se reposer chaque soir, au coucher du soleil, pour voir les nègres, heureux et paisibles, rentrer dans leurs cases après les travaux du jour.

Lorsque Adoë devait prendre quelque grave résolution, elle se rendait sous le tamarinier, et là, dans sa louchante et naïve superstition, elle demandait à la mémoire de son père une inspiration ou un conseil.

Son mariage avec Je bel Européen lui semblait une chose si impérieusement voulue et arrangée par le destin, qu'Adçë ne mettait pas en doute que cette union ne dût avoir lieu.

D'ailleurs, Sporterfigdl avait souvent exprimé à sa Aile son désir qu'elle épousât plutôt un Européen qu'un colon, ces derniers

étant souvent décriés par leurs excès. La prédiction de Mami-Za se trouvait ainsi en rapport avec les dernières volontés du père d'Adoé.

La jeune fille se livrait, avec toute l'exaltation de son âge et de son caractère, aux rêves les plus romanesques. Parfois elle devenait triste en songeant aux dangers que devait courir le bel Européen avant que de devenir son époux ; elle s'affligeait de la mystérieuse influence de cette fatale panthère, qui, d'après les prédictions de Mami-Za, était le symbole du

116 AVENTURES D'HERCILE HARDÛ.

mauvais destin qui menaçait, qui attendait peut-être le jeune couple ; car, malgré son savoir cabalistique, la mulâtresse n'avait pas pu deviner si l'influence de la pan Mère serait triomphante ou vaincue.

Un autre sujet de graves préoccupations pour la jeune fille était de se figurer les traits de l'inconnu.

Elle avait bien souvent fait et défait son portrait. Tantôt il était d'une beauté trop délicate pour un homme ; tantôt . au contraire, son air guerrier était presque menaçant. Adoë se reprochait quelquefois de n'avoir pas osé interroger davantage le major au sujet de son ami.

Ces pensées l'absorbaient lorsque Jaguarette parut en dehors de la haie de lilas pourpres, de jasmin jaune et de sensitives qui bordaient le parterre.

La petite Indienne, la tête couverte d'un madras roulé en forme de turban, se courbait sous le poids d'une gerbe de fleurs qu'elle portait sur son épaule nue et brune.

« Voici le déjeuner des Wassy-Was\$yf Massera, » dit Jaguarette.

Adoë ne répondit pas ; il fallut que l'Indienne répétât les mêmes paroles pour que la créole levât les yeux d'un air distrait et répondit :

« Eh bien ! petite, apporte-les ici...

Que je vous les apporte ! s'écria Jaguarette

avec effroi... , que j'entre dans le parterre, que j'approche de l'arbre de Massera... Vous voulez donc que la pauvre Jaguarette soit mise à mort par ces méchantes bêtes ? Tenez, voilà déjà les abeilles qui prennent leur vol pour foudre sur moi... Pourquoi

IV. FAMARIMfcen lit MASSRKA. II

me haïssent-elles donc? que leur ai-je fait? » s'écria rindienne avec impatience.

En effet, par une singulière bizarrerie, jamais elle n'avait pu apprivoiser tes animaux , quoiqu'elle habitât Sporteriigdt depuis bien longtemps.

Plusieurs fois Adoë, voulant braver ce caprice d\$ ses gardiens ailés, était entrée dans le parterre en tenant ses bras enlacés autour de l'Indienne, comme pour la prendre sous sa protection , l'essaim avait été inflexible, il avait commencé par bourdonner sévèrement, puis une abeille, puis deux, puis trois, avaient si vivement piqué l'Indienne, malgré le patronage d'Adoë, que celle-ci avait renoncé à vaincre l'antipathie de ces animaux.

Aussi lorsque Jaguarelte dit à sa maîtresse qu'elle redoutait beaucoup trop les habitants de l'arbre pour les braver, Adoë répondit en sortant de sa rêverie :

« C'est vrai... j'oubliais... Laisse là les fleurs? et va dire à Cupio^pn qu'il prépare la barge, tout A l'heure j'irai me promener sur la Commewyne. »

Jaguarette déposa sur la haie son fardeau parfumé et courut exécuter les ordres de sa maîtresse.

Celle-ci prit dans ses deux bras le monceau de fleurs et l'apporta sous l'arbre.

, Alors ce fut un bruit joyeux, étrange, un spectacle à la fois extraordinaire et charmant ; une nuée d'abeilles, brillantes au soleil comme des paillettes d'or, tourbillonna autour de la jeune fille, en effleurant de leurs ailes diaphanes sa figure, ses bras et son cou, tandis qu'un essaim d'oiseaux-mouches , émeraudes et saphirs vivants, se posèrent sur sa tête et sur ses épaules, mais sans loucher aux fleurs, e\

seulement pour témoigner de leur joie à la voir.

Assise à l'ombre du tamarinier, Àdoë divisa la gerbe en plusieurs paquets qu'elle jeta çà et là autour d'elle et à ses pieds pour la pâture des deux colonies, gardant à chaque main un gros bouquet; composé de fleurs particulièrement aimées des abeilles ou des oiseaux-mouches , et qu'elle destinait à ses favoris.

Adoë, vêtue d'une longue robe de toile perse fond blanc, à légers dessins roses, était assise sur le divan de jonc ; un rayon de soleil brisé par le large feuillage du tamarinier tremblait sur le front pur et blanc de la jeune fille , effleurait les boucles de ses

cheveux noirs, dorait son sein charmant, et allait s'épanouir sur les deux gros bouquets qu'elle tenait sur ses genoux et qu'elle offrait à ses hôtes privilégiés.

Le bouquet destiné aux oiseaux-mouches se composait surtout de grandes fleurs de magnolia d'un blanc de lait, bordées de carmin, de quelques rameaux de grenadilles couverts de leurs larges fleurs pourpres à l'intérieur et ornées d'une sorte de couronne en filigrane blanc panaché de violet , et aussi de iolandes à pétioles grises, lavées de pourpre et striées de lilas.

Lorsqu'Adoë eut agité ce volumineux bouquet de sa main droite comme pour faire tin appel à ses favoris, trois oiseaux-mouches vinrent délicatement poser sur le bord d'une fleur de magnolia dont la moitié était éclairée.

Vus au demi-jour, les oiseaux-mouches semblaient d'un vert foncé ; mais au soleil ils éblouissent d'un bleu de saphir, glacé de vermeil et de cramoisi. Une

petite aigrette de plumes vertes, frangées d'or, se dressait sur leur tête où brillaient deux yeux de rubis, tandis que leurs ailes et leur queue paraissaient être de velours noir nuancé d'oultre-mer.

Après avoir un instant perché sur les fleurs, les oiseaux-mouches prirent leur vol , puis s'en rapprochèrent pour pomper leur nectar au moyen de leur langue déliée comme un fil écarlate; rien de plus joli que de les voir planer au-dessus du calice des fleurs, eu agitant si vivement leurs ailes, qu'on ne distinguait qu'un point prismatique, d'où jaillissait parfois une étincelle d'or, d'azur et de pourpre... Lorsqu'ils furent rassasiés, les oiseaux allèrent nicher au milieu de quelques boucles luisantes de la cheve-

lure d'Adoë, ou miroiter au-dessus de son beau front comme une vivante escarboucle.

Los abeilles, à leur tour, couvrirent de leur essaim doré le bouquet que la créole leur offrait de l'autre main, bouquet parfumé de cyroselle à grappes dû pg< tites fleurs roses, de banksias pomponnés d'un jaune pâle, ponctué de pourpre, de protées à feuilles d'argent, aux fleurs plumeuses d'un violet noir, et de glaïeuls écartâtes.

Arloc s'amusait tant à contempler les jolis hôtes du tamarinier, qu'elle n'aperçut pas le sergent Pi riper qui , boulonné jusqu'au menton, parut à la haie, et qui, après avoir fait le salut militaire, s'avança vers Adoë toujours à pas comptés, toujours la main gauche à son front.

A peine le sergent avait-il franchi la limite, que les essaims, apercevant cet intrus, se précipitèrent sur

IS) AVENTURES D'HKRCI'LE HA KM.

lui avec une (elle rage, qu'en une seconde lu figutv de Pipper prit toule l'apparence d'une ruche.

Cette attaque avait été si brusque, que la jeune fille n'eut pas le temps d'avertir Je sergent de son imprudence.

Celui-ci , aussi surpris que douloureusement atteint, voulut porter les mains à son visage ; mais elles furent à l'instant couvertes d'autres abeilles, et percées de mille aiguillons. Eu vain il en écrasa quelques-unes, les autres redoublèrent de furie, et le sergent fut obligé de faire demi-tour en fermant les yeux, de sortir du parterre en courant de toutes ses forces, et de se diriger

vers le canal pour s'y précipiter, seul moyen de se débarrasser de ces ennemies acharnées.

La jeune fille, inquiète du malheureux Pipper, se levait pour envoyer à son secours, lorsqu'elle entendit la voix du major, qui demandait à son sergent où diable il courait ainsi tout effaré. Ne recevant pas de réponse de Pipper, le major s'avança vers le parterre.

« N'approchez pas, monsieur le major! s'écria Âdoë. Prenez garde aux essaims!...

— Il y aurait un essaim de démons, belle demoiselle, répondit galamment le major en avançant toujours, que Fritz Rudchop ne... »

Le major ne put achever sa phrase. L'essaim, qui revenait de la poursuite du sergent, voyant ce nouvel ennemi, se précipita sur lui, et deux abeilles lui enfoncèrent si vivement leur aiguillon aux lèvres, que le major lâcha un terrible jurement et battit en retraite à tâtons en fermant aussitôt les yeux ; car il

I/KXTKEVIl.. fit

savait par expérience qu'on courait risque d'être aveuglé.

Une fois hors des limites sacrée» , les abeilles abandonnèrent le major, qui, malgré la douleur que lui causaient les piquûres de ses lèvres, dit d'un air capable :

« Je vois ce que c'est... C'est un essaim d'abeilles sauvages; ce sont elles qui viennent sans doule de conduire mon sergent jusqu'au canal, où il est sagement allé se jeter la tête la première. Certes, je n'avancerai pas contre de pareils ennemis. Je préfère

garder mes yeux pour ajuster les Pianuakotaws ou les rebelles, et surtout pour vous voir, mademoiselle. Je vous avais dépêché Pimper pour vous dire ce que je viens vous annoncer moi-même. En un mot, mon héros, mon capitaine Hercule Hardi, vient d'arriver de Surinam, et je désire avoir l'honneur de vous le présenter.

— Qu'il soit le bien-venu, dit Adoë avec un battement de cœur inexprimable. Je vous en prie, conduisez le capitaine au salon, je vais bientôt aller vous y rejoindre. »

Malgré les fatigues de la traversée, les traits d'Hercule n'étaient pas changés. Ils avaient la même expression de douceur et de naïveté un peu craintive.

fit AVENTURES D'HERCULE HARDI.

Sa figure très- insignifiante n'avait rien en soi qui méritât d'être remarqué; mais quand on savait, ou plutôt quand on croyait que cet homme, en apparence si timide et si ingénu, montrait dans le danger un courage de lion, il naissait de ce contraste un vif sentiment d'intérêt.

La réputation de bravoure d'Hercule s'étendait de plus en plus; comme il avait paru se proposer librement au gouverneur de Flessingue pour venir faire la terrible guerre de Surinam, on n'avait pu mettre en doute, dans cette occasion, sa résolution et son énergie; aussi avait-il été, au moment de son départ, élevé au grade de capitaine en récompense de ce généreux dévouement.

Les officiers de son régiment lui avaient donné un banquet pour le fêter de son avancement : le plus ancien d'entre eux avait porté un toast à l'intrépide Hercule Hardi, qui allait volontairement à la Guyane soutenir l'honneur du 17^e régiment d'infanterie

A force d'entendre parler de son courage, Hercule en vint quelquefois à se demander si véritablement il n'était pas aussi brave qu'on le disait. Ce problème occupa souvent la pensée de ce digne fils de tant de héros.

Pourtant il analysait parfaitement ce qu'il éprouvait en face du péril. C'était une sorte de stupeur qui le clouait à sa place, qui lui était même la faculté de fuir. Il entendait toujours son père vanter surtout ce sang-froid inébranlable, plus rare, disait le greffier, que l'entraînement aveugle qui vous pousse tête baissée dans la mêlée. Enfin, ce qui dominait par-dessus tout le caractère d'Hercule, c'était la crainte.

L'ENTREVUE. ttt

profonde, insurmontable qu'il avait de son père; il aurait marché sur des charbons ardents plutôt que d'oser lui désobéir. En arrivant à la Guyane, il sentit qu'il aurait pour le major Rudchop, cet homme redoutable, la même soumission aveugle qu'il avait eue pour le bonhomme Hardi, et que de la lutte de ces deux craintes, la peur du danger et la peur du major, il résulterait pour lui de nouvelles et cruelles épreuves.

Le vaisseau qui avait amené les troupes hollandaises devait rester pendant quelque temps à Surinam, et l'amoureux de Berthe la laitière, dont la vache noire avait fait si grande peur à Hercule, le pilote Keyser, chargé de surveiller l'armement des barges et des radeaux nécessaires à l'expédition, avait accompagné le jeune capitaine à Sporlerfigdt.

Pendant que le major baignait avec de l'eau et du jus de limon les piqûres des abeilles domiciliées sur l'arbre du Massera, Adoë, avec un trouble inexprimable, s'occupait de sa toilette.

Pour la première fois, depuis bien longtemps, elle s'impatiente contre Mami-Za qui ne la coiffait pas à son gré.

Deux fois elle changea de robes, mécontente de leur façon , quoiqu'elles fussent récemment arrivées de Paris, et qu'elles sortissent des magasins de la célèbre mademoiselle Roussaud : Tune était un élégant taraco d'un charmant taffetas , queue de serin , à manches plates et courtes garnies de dentelles. Elle trouvait que cette nuance la pâlisait trop ; elle se décida pour un juste de taffetas changeant, rose et gris à manches longues gantées de parement de sa-

m AVFNTl RKS D'HKHCULK HARDI.

tin vert tendre, rattachées par trois boutons de nacre. De larges boucles d'or à la Jeannette faisaient encore paraître plus petit le joli pied de la créole chaussé de taffetas vert. Enfin , un léger pouf de gaze blanche, orné de rubans gris et rose coquettement posé sur les beaux cheveux noirs d'Adoë , complétait une toilette qui eût fait l'envie des merveilleuses des Tuileries ou du Palais-Royal.

a Eh bien ! ma fille, lui dit la mulâtresse en rhabillant, qu'avais-je prédit ? ne voilà-t-il pas cet Européen tel que je l'avais annoncé ?

— - Tu es divine, Ma mi Za, répondit Àdoë en embrassant sa nourrice; mais le cœur me bat d'une telle force que je n'oserai jamais regarder le capitaine, et puis on le dit si brave... Il a peut-être Pair bien méchant. Et puis... enfin s'il allait ne pas m'aimer, dit la créole avec tristesse.

— Ne pas aimer ma.iitie! reprit Mami-Za avec fierté; quand même le destin ne l'y forcerait pas... je l'en défierais. '

— Mais cette panthère, cette panthère qui nous menace , Mami-Za , dit la créole en secouant la tête avec inquiétude, c'est peut-être l'indifférence de l'étranger qu'elle annonce , car tu ne sais pas toi-même ce que signifie ce malheureux présage. »

La mulâtresse resta un moment pensive et reprit : « Quoique je n'aie pu pénétrer ce mystère, je suis

sure que ce signe funeste n'annonce pas de l'indiffé-

rence. Il semble menacer loi et lui.

— Lui et moi! reprit la créole en retombant clans ses rêveries , pendant que la mulâtresse donnait le*

derniers soins à sa toilette et lui attachait un collier de perles.

Deux ou trois fois, la jeune créole avait demandé où était Jaguarette, ordinairement chargée d'aider Mami-Za dans son service auprès de leur commune maîtresse.

Elle arriva enfin au moment où Adoë mettait ses gants parfumés et falbalisés.

Lorsque l'Indienne entra, malgré l'étraugeté de son costume, elle parut si jolie à Adoë, que pour la première fois de sa vie la tille de Sporterfigdt ressentit un mouvement de jalousie involontaire contre sa sauvage camériste, et fronça ses noirs sourcils.

Jaguarette portait une tunique de soie, couleur souci , serrée autour de sa taille par un cordon de soie pourpre. Cette robe peu décolletée, mais assez courte et presque sans manches, laissait

voir les bras potelés et les jambes fines et rondes de la jeune esclave, ornés de cercles d'or rehaussés de corail; ses petits pieds étaient chaussés de mules de maroquin rouge brodées. Enfin, un petit turban de même couleur et de même étoffe que la tunique, posé avec grâce sur les cheveux noirs de Jaguarette, donnait un nouveau charme à sa physionomie piquante. Un beau collier de corail entourait le col élégant de la petite Indienne, et ses épaules à fossettes, à demi cachées par le corsage de sa robe, offraient des contours d'une finesse et d'une grâce extrêmes. .

Rien de plus enchanteur que Jaguarette ainsi parée de ce costume de fantaisie, présent du colon qui avait voulu que la suivante de sa fille fût vêtue d'une façon digne de l'héritière de Sporterfigdt.

tff AVENTURES D'HERCULE HARDI.

Nous l'avons dit, Adoë, par no sentiment ((«jalousie inexplicable, n'avait pas accueilli sans déplaisir l'arrivée de l'Indienne.

« Et pourquoi n'êtes-vous pas ici à aider Mami- Za? lui demanda la créole avec hauteur.

— Que Massera pardonne à Jaguarelle ! elle croyait bien faire en s'babillant avec soin pour recevoir l'étranger, dit l'Indienne avec soumission.

— Au lieu de vous vêtir de ces oripeaux ridicules qui vous font ressembler à ces bateleurs mexicains qui sont dernièrement venus à Paramaïbo , il fallait venir ici remplir votre devoir, » dit Adoë en jetant un regard dédaigneux sur la parure de l'Indienne.

A ces brusques paroles, la lèvre supérieure de Jaguarelle se releva par un mouvement presque imperceptible; ou vit un mo-

ment élincler ses petites deaJs d'une blancheur éblouissante, puis sa physionomie reprit son calme habituel, et elle dit avec l'accent d'un profond respect :

« Ces habits ont été donnés à Jaguarette par Je maître de Sporterfigdt. Elle les a mis pour faire honneur à sa maîtresse.

— Et vous me faites honneur, en vérité ! avec vos épaules nues, vos bras nus, vos jambes nues... C'est une honte d'oser vous présenter ainsi , dit Adoë, en déchirant avec impatience un de ses gauts qu'elle avait de la peine à mettre. Allez vous vêtir d'une façon plus convenable pour paraître aux yeux d'un étranger. »

Puis, prenant un autre gant, Adoë descendit au salon avec un trouble qu'elle ne pouvait vaincre. Hercule portait un uniforme vert à collet orange

L'ENTR«yU5. Iff

et à épaulettes d'argent. Lorsque la tille de Sporlerfigdl entra, il fit un profond salut.

Les offris de la prévention sont tels, que l'insignifiante et douce physionomie du capitaine annoncé par le destin parut à Adoë remplie de charme et de mût blesse.

Émue, tremblante, elle ne trouvait pas un mot à dire à Hercule. Deux fois en levant sur lui furtivement les yeux, elle remarqua que le regard du capitaine était obstinément attaché sur une personne sans doute placée derrière elle.

Adoë tourna la tête, elle vit Jaguarelle qui, malgré les ordres de sa maîtresse, l'avait suivie dans Je salon.

La fille de Sporterfigdt se mordit les lèvres de d4* pit; mais ne voulant pas paraître intimidée devant son esclave, elle dit à Hercule :

« Monsieur le major Rudchop m'avait annoncé votre arrivée, monsieur, et je suis fâchée de vous avoir fait attendre si longtemps.

r — Vous êtes trop bonne, mademoiselle , » reprit Hercule d'un air distrait, en ne cessant pas de n« garder Jaguarette dont le costume lui semblait sir.-* gulier.

Après quelques phrases d'une conversation assez embarrassée, Adoë dit à Jaguarette qui ne quittait pas Hercule du regard :

« Petite... allez prier monsieur le major de venir ici... »

Il fallut que la fille de Sporterfigdt répétât ces paroles avec un ton d'humeur très-marquée pour que l'Indienne obéît, ce quelle fit, en s'en alian.¹

m AVENTURES D'HERCULE HARDI.

lentement et en tournant à plusieurs reprises ses grands yeux noirs et brillants sur Hercule, qui baissa modestement la vue et rougit extrêmement.

« Cette jeune fille est sans doute une sauvage du pays? demanda-t-il à Adoë qui, stupéfaite de la conduite de sa suivante, pouvait à peine contenir son mécontentement.

— (Test une malheureuse Indienne que mou père a recueillie toute petite dans la forêt, après un engagement des colons avec les Piannakotaws, nos plus terribles ennemis... La nuit dernière,

ils ont encore tenté de surprendre cette habitation , mais nous les avons repoussés, ajouta la créole en baissant les yeux.

— Vous les avez repoussés, mademoiselle, » dit Hercule étonné.

Adoë, croyant plaire à un homme aussi courageux, répondit avec une sorte de coquetterie guerrière, en montrant le râtelier qui supportait ses

fusils :

a Ces armes sont les miennes , monsieur ; plus d'une fois, à côté de mon père, j'ai défendu cette habitation qu'il a fondée... Sans doute une telle occupation sied peu à une femme, mais, ajouta-t-elle avec exaltation , en jetant un regard passionné sur Hercule , il y a quelque chose de si enivrant dans le danger! on est si fier, quand on a bravé quelque grand péril ! N'est-ce pas, monsieur?

— On est fort heureux, en effet... quand on l'a bravé, mademoiselle, répondit Hercule.

— Oui, oui... vous avez raison, monsieur, ce n'est pas fier, c'est heureux qu'il fallait dire; pour les «mes courageuses, le porîl est un bonheur. Vous le

L'ENTREVUE. îî9

«avez, dit-on, mieux que personne, monsieur, et j'en crois votre autorité. »

Hercule ne put s'empêcher d'être frappé de la bizarrerie de son étoile en entendant Àdoë faire des allusions si directes à son courage.

Il baissa timidement les yeux, et évita de répondre pour ne pas entamer un sujet si délicat.

La réserve et la modestie d'Hercule augmentèrent encore l'admiration d'Adoë; aveuglée par sa prévention, elle aimait déjà.

Croyant obéir à la volonté de son père, elle ne cherchait pas à résister au sentiment qui la pénétrait de plus en plus. La rougeur de la jeune fille, le mouvement précipité de son sein, son embarras, eussent été pour Hercule des symptômes évidents de l'impression qu'il causait, s'il eût été inoins naïf. Cependant il s'était senti singulièrement ému en rencontrant parfois ses regards ; il commençait à croire qu'on lui avait peu exagéré en Hollande le caractère passionné des créoles.

Le silence que gardaient le capitaine et la fille de Sporlerfigdt commençait, à devenir embarrassant , lorsque Jaguarette entra dans le salon avec le major. Malgré les ordres d'Adoë, l'Indienne, qui se trouvait sans doute à son avantage sous les vêtements qu'elle portait, n'en avait pas changé.

Un coup d'œil irrité de sa maîtresse lui reprocha cette désobéissance; mais Jaguarette, bien décidée à ne pas s'apercevoir de la colère d'Adoë, détourna la vue et recommença à considérer Hercule avec une sorte d'admiration muette qu'elle ne cherchait pas à dissimuler.

Après l'arrivée du major, la conversation devînt plus animée. Hercule, enhardi par le bienveillant accueil de la créole, perdit un peu de sa timidité, causa de la Hollande, de son père, et à propos de ce dernier, donna quelques traces de sensibilité qui émurent délicieusement Adoë, ravie de voir un homme si intrépide éprou-

ver de tendres émotions et condescendre à se montrer si simple et si naturel.

Gomme si le hasard eût voulu enfin mettre le comble à la séduction qu'Hercule opérait sui* la créole, lé major, se souvenant d'avoir vu une flûte dans le bagage du capitaine, lui demanda s'il était musicien.

Hercule répondit avec modestie que quelquefois la musique charmait ses loisirs. Adoë le supplia de jouer quelques morceaux. Il ne se fit pas prier et enchantà la jeune créole, Mami-Za, et surtout Jagua-

relte.

Celle-ci, n'ayant jamais entendu d'aillre musique que le bruit aigu et discordant des instruments des nègres; fut si touchée de ces sons harmonieux, que deux grosses larmes roulèrent sur ses joues rondes, qu'elle ne put s'empêcher de tomber à genoux en joignant les mains dans une sorte d'extase.

Celte dernière circonstance courrouça tellement Àdoë, qu'elle ordonna à Mami-Za d'emmener à l'instant l'Indienne qui devenait folle, ajôula-t-elle avec

amertume.

Après le déjeuner, le major emmena te capitaine

an camp.

Telle fut la première entrevue de ces deux personnes que le destin semblait irrévocablement attacher l'uLe à l'autre.

L&Atkux. i5i

XVÎ.

La nuit qui vint succéder à ce jour si important dans la vie d'Adoë se passa sans alerte. Bel- Cossim avait prudemment posé des sentinelles, et fait allumer des feux sur chaque berge du canal, afin d'empêcher toute surprise de la part des Indiens qu'il supposait toujours cachés dans les bois.

Les troupes du major Rudchop, occupées à établir leur campement, n'avaient pu commencer leurs opérations militaires; et chasser de la forêt voisiné les cruels alliés de Zam-Zam, qui s'approchait de plus en plus, et dont la troupe féroce ne laissait après "elle que pillage, massacre et incendie.

Bel Cossim semblait se multiplier, et Cupidon le secondait avec une merveilleuse activité.

Àdoë se leva tard ; ne voyant pas paraître à sa toilette J&guartle, qui couchait dans une chambre continue à la sienne, elle demanda à sa nourrice où elle était. L'on s'informa et Ton sut que l'Indienne était sortie dans la campagne aussitôt que le pont-levis avait été baissé.

Oh était tellement habitué au\ caprices et au caractère fantasque de la jeune fille, qu'on ne s'occupa pas de sa disparition.

Lie major avait promis à Àdoë de venir dîner avec le capitaine. La créole attendit ce moment avec im-

131 AVENTURES D'HEKCULE HARDI.

patience, plongée dans une douce rêverie dont Hercule était l'objet.

Vers les trois heures, Jaguarette revint et se présenta devant sa maîtresse.

« Où avez-vous donc passé toute la journée? lui demanda sévèrement Adoé, • — Sur la savane et au bord de la mer.

— Eh! pourquoi avez-vous quitté Sporterfigdt sans ma permission? »

L'Indienne regarda sa maîtresse d'un air étonné et répondit :

« Jaguarette ne vous a jamais demandé la permission de se promener, Massera, pas plus que le passereau ne demande à Dieu la permission de voler. »

Cette réponse ne satisfait pas Àdoë. Elle reprit :

« Puisque vous voilà, je veux savoir pourquoi vous m'avez désobéi? Pourquoi n'avez-vous pas quitté le vêlement que je vous avais ordonné de quitter? Pourquoi, lorsque le capitaine a joué de la flûte, avez- vous témoigné une admiration tellement extravagante que j'ai été obligée de vous faire sortir du salon?

— Jaguarette est une fille des forêts, elle ne sait pas cacher ce qu'elle éprouve : la musique de cet étranger lui a donné envie de pleurer, et elle pleura.

— Et ne pouviez-vous aussi vous empêcher de regarder ce capitaine avec une avidité si déplaisante?

— Jaguarette a beaucoup regardé cet étranger parce qu'il est très-beau, et qu'il sera bientôt le mari de la fille de Sporterfigdt , comme l'a prédit Mami- Za. Jaguarette ne peut s'empêcher de regarder avec admiration celui qui doit rendre sa maîtresse heureuse. »

Il y avait une telle sincérité dans l'expression des naïves paroles de l'Indienne, que peu à peu la colère d'Âdoë s'apaisa. Elle se reprocha sa dureté et eut honte de la folle jalousie qui la faisait se rabaisser au niveau de son esclave.

D'un caractère vif mais généreux , Adoë voulut faire oublier à Jaguerette la dureté avec laquelle elle Pavait traitée.

L'Indienne , touchée jusqu'aux larmes de la bonté de sa maîtresse, se mit à ses genoux, lui baisa la main avec reconnaissance, et la bonne harmonie qui avait jusqu'alors toujours existe entre la créole et sa suivante fut ainsi rétablie.

L'heure avançait, Hercule et le major n'avaient pas encore paru.

L'impatience d'Âdoë était extrême. Bientôt, elle eut les craintes les plus vives sur le sort d'Hercule; car un nègre, envoyé par Cupidon, vint annoncer qu'un engagement avait eu lieu entre quelques éclaire urs de la troupe de Zam-Zam et les avant-postes du major Rudchop. Deux nègres rebelles avaient été tués, et les autres s'étaient retirés dans les bois.

L'anxiété d'Âdoë était à son comble , lorsqu'elle vit entrer le major et Hercule.

« Vous n'êtes pas blessé? s'écria-t-elle en s'adres- ■sant à Hercule; puis, rougissant de cet élan involontaire, elle se retourna vers le major, et lui dit : Ni vous non plus , monsieur le major?

— Pas encore, mademoiselle, pas encore, nous n'avons pas fait ce qu'il faut pour ça ; c'est seulement mon sergent Pippet que j'avais envoyé en reconnaissance, et qui a prêté quelques coups de fusil à ce»

o'èples à caleçons rouges. Le capitaine et moi nous nous recevons pour, mjeux que cela... et ce mieuxlà ne tardera pas, car un espion bien informé m'a donné tous les renseignements possibles sur la position de Zam-Zam. Demain, au point du jour, nous allons lui faire une petite surprise, en côtoyant la Gommewyne; et en parlant de la Commewyne, ça me rappelle que c'est sur sa rive que mon vieux Pipper a été surpris par les Pianakotaws, ensuite (le quoi il a manqué de servir de déjeuner pour le lendemain des noces de la fille du chef de la tribu, comme je l'ai écrit à votre père, capitaine. » Puis, en manière de plaisanterie, le major ajouta : « Ah çà!... n'allez pas tous laisser surprendre comme Pipper! Uu vieux Pandour comme lui, c'eut été coriace en diable, et ça se garde pour être mangé en daube. Au lieu qu'un gaillard comme vous... Eh! eh! ça se dévore tout de suite, comme on dit, sur le pouce et à la croque-au-sel.

— Ah! monsieur le major... pouvez-vous parler ainsi ! s'écria la créole avec effroi, tandis qu'Hercule répondit ces seuls mots avec un calme héroïque : . — Je tâcherai de n'être pas mangé. »

Ces paroles qu'Adoë trouva remplies de modestie et de fermeté, la touchèrent profondément; elle attacha un regard humide de larmes sur Hercule toujours impassible.

« Si vous me croyez, mademoiselle, reprit le major, vous ferez armer vos nègres cette nuit et on fera bonne garde sur vos berges. Si nos troupes étaient plus considérables, je vous offrirais un poste armé; mais nous sommes déjà bien peu nombreux, l'ennemi

est trois fois plus fort que nous, et pqr. nous lirqr d'affaire avec nos chevelure?, au pour mjeux djre, avec notre tête, il faut

mettre les njorceaux double^, et avaler deux Indiens d'une J)ouc|iée, n'esj-ce pa^, capitaine ?

— Mon opinion est absolument conforme \$ la vôtre, » répondit Hercule.

Quelle différence entre le capitaine, et le major, pensait Àdoë. Celui-ci est brave, mais il parle toujours de sa bravoure avec orgueil , tandis que le capitaine, aussi brave, plus brave même que le major, semble dédaigneux quand on parle d'actions de courage.

A ce moment Mamj-Za entra et annonça à Rudchop que son sergent Pipper demandait à lui parler.

Le major sortit, Hercule et Adoë restèrent seuls»

Si Adoë avait beaucoup songé à Hercule, celui-ci avait aussi beaucoup songé à la jeune créole. Elle éveillait en lui des sentiments jusqu'alors inconnus. Par un prodige de l'amour, prodige vieux comme l'amour, la préoccupation d'Hercule, au sujet de la fdle de Sporterfigdl, avait été telle, que pendant la nuit qui suivit sa première en Ire vue avec Adoë , au lieu d'être en proie à sa frayeur habituelle des nègres, des Indiens, des serpents, des tigres, il ne songea qu'aux beaux yeux noirs d'Adôë, à la fois si brillants et si doux.

Pourtant (faut-il avouer cette bizarrerie du cœur le plus candide et le plus neuf), Hercule Hardi fut quelquefois distrait de ces charmantes pensées par un souvenir furlif, donné presque malgré lui à la brune et sauvage beauté de la petite Indienne qui

l'avait contemplé avec une attention si singulière.

Seule avec le capitaine, Adoë, croyant obéir à la voix de la destinée et aux dernières volontés de son père , dit à Hercule d'un ton presque solennel , avec avec autant de franchise que de candeur :

«Nous allons nous séparer... vous allez être exposé à de grands dangers; nous sommes liés pour l'avenir par le destin , je dois tout vous dire. »

Hercule regarda la créole d'un air stupéfait. Celleci continua :

« Je suis orpheline et maîtresse de cette habitation. Mon père est mort en me recommandant de choisir pour époux un Européen au lieu d'un créole, si j'étais assez heureuse pour pouvoir faire ce choix... Les prédictions de ma nourrice, qui est douée de l'obiaï !, annoncent que j'aurai pour époux un Européen... qu'il sera plein de courage, mais qu'avant de se conclure , mon union avec cet Européen sera traversée par des périls de toutes sortes. Si j'en crois mou cœur, ajouta la créole en rougissant beaucoup, cet Européen, qui doit réaliser les vœux de mon père mourant, qui doit accomplir les prédictions de ma nourrice... cet Européen... et la jeune fille hésitait malgré sa chaste assurance.

•— Cet Européen est encore en Europe? demanda Hercule.

— Cet Européen est arrivé depuis peu de jours dans la colonie, dit Adoë en baissant les yeux.

— Depuis peu de jours dans la colonie? répéta Hefcule en regardant les poutres du plafond d'un air interrogatif.

i Sorte de seconde vue.

— Cet Européen esl dans cetie habitation.

— Dans cette liabi talion ? répétait encore Hercule en tournant les yeux vers Àdoë, sans la comprendre davantage.

— Cet Européen , c'est vous... Le destin a continué ce qu'avait dit mon père.

— Moi î... moi î... moi ! s'écria Hercule par trois tons différents.

— Si votre cœur ne dément pas la volonté de la destinée, vous mettrez un bouquet dans ce vase avant voire départ, dit Àdoë en se levant et montrant une coupe de porcelaine à Hercule. Si je l'y trouve lout à l'heure, je me regarderai comme votre fiancée; de ce jour je serai enchaînée à vous par un lien indissoluble; je prierai pour vous avec ferveur... Je supplierai le ciel de bénir une union dans laquelle je mettrai mon bonheur... mon avenir... ma vie... Si je ne trouve pas ce bouquet... » Puis, comme s'il lui était impossible de s'arrêter à cette pensée et sans doute vaincue par l'émotion que lui avait causée son singulier aveu, Àdoë n'acheva pas sa phrase et sortit brusquement du salon en mettant la main sur ses yeux.

Hercule resté seul crut rêver; presque effrayé de la franchise des aveux de la jeune tille, il éprouvait un trouble extrême.

Sans se rendre compte des sentiments qui l'agitaient, il éprouvait à la fois de la joie et de la crainte en songeant à la bizarrerie de cette aventure.

Àdoë lui paraissait belle, l'habitation de Sporterfigdt lui semblait non moins belle. Il ne s'agissait

pour posséder Tune et l'autre que de mettre quelques Heurs dans une coupe.

C'était une de ces résolutions négatives tout à fait, fuit à la hauteur de l'énergie d'Hercule. Il hésitait pourtant encore lorsque Rudchop, qui avait depuis une heure quitté Sporlerfigdt avec le sergent Pipper, envoya prier son capitaine de venir le retrouver au camp le plus tôt possible.

Voulant obéir aux désirs d'Adoë, Hercule sortit du salon pour chercher les fleurs nécessaires à la composition de son bouquet.

Bientôt il avisa le riant parterre qui entourait l'arbre du Massera. Par hasard il ne se trouvait aucun noir dans cette partie de l'habitation qui pût prévenir Hercule du danger auquel il s'exposait en allant affronter les essaims domipiliés sur le tamarinier.

Le capitaine s'approcha bravement de la haie.

Au moment où il la dépassait, un cri étouffé retentit derrière une des jalousies de l'habitation; mais Hercule ne l'entendit pas.

A la vue de l'étranger qui cherchait négligemment du regard les plus belles fleurs des plates-bandes, les abeilles se précipitèrent furieuses sur Hercule.

Mais, ô prodige ! à peine eurent-elles effleuré sa chevelure poudrée et son habit, qu'elles reprirent précipitamment leur vol en tourbillonnant, et regagnèrent l'arbre en toute hâte.

Hercule, baissé à terre pour ramasser des fleurs, s'était à peine aperçu du danger auquel il venait d'échapper, il continua paisiblement sa collection. Puis, avisant le divan de jonc placé à l'ombre du taraari-

pier, il trouva, cpmmode d'aller s'asseoir sur le siège pour parfaire son bouquet.

Par suite du même prodige, dont nous avons parlé, les abeilles continuèrent à se montrer quasi respectueuses envers Hercule, et le laissèrent se reposer dans ce sanctuaire inviolable..

Après avoir encore rêvé quelque temps à la singularité de cette aventure, le capitaine sortit du parterre , son bouquet à la main , et se dirigea vers le salon.

Pour expliquer par quel miraculeux hasard les essaims avaient laissé Hercule jouir des droits absolument réservés à la fille de Sporterfigdt , il suffira de dire que,, pendant la traversée et selon l'habitude hollandaise, les habits d'Hercule avaient été saupoudrés (Tassa- fœtida pulvérisé, afin de les mettre à l'abri des insectes ; or, les abeilles ont une telle aversion pour l'odeur de cette plante, qu'il suffit d'en disposer quelques paquets sur leurs ruches pour les forcer à les abandonner. C'avait donc été par antipathie et non par sympathie pour Hercule que les abeilles l'avaient laissé impunément parcourir le parterre et s'asseoir à l'ombre du tamarinier.

Lorsque le capitaine entra dans le salon , il fut très-étonné de trouver sur la table, près de la coupe de porcelaine où il devait mettre son bouquet, une magnifique épée dont la garde dorée était précieusement ciselée. A côté de cette épée était une longue chaîne d'or à laquelle pendait un médaillon représentant une figure d'enfant.

Malgré ses traits enfantins, on reconnaissait facilement Adoë. Enfin, une épingle attachait à la chaîne

un papier sur lequel se lisaient ces mots : « Si j'avais » pu clouter de la volonté du destin, ce qui vient de » se passer sous l'arbre du colon suffirait pour me » prouver que le ciel veut que

nous soyons unis... a Si vous apportez le bouquet , vous prendrez cette « épée... elle a appartenu à mon père... Ce médail- « Ion... ne le quittait jamais. Cette arme, ce portrait « si précieux pour lui , pour moi , sont des trésors « sacrés, ils doivent appartenir à celui qui sera mon <x époux , et vous le serez puisque vous apportez le « bouquet. Maintenant , que Dieu , eu vous protégé- « géant , protège la fille de Sporterfigdt... Votre « tiancée vous attend en priant pour vous. »

Cachée derrière une persienne, la jeune fille avait aperçu avec effroi Hercule s'approcher de l'arbre du Massera.

On comprend que l'issue incompréhensible de cette tentative dut frapper l'imagination de la créole, lorsqu'elle vit les hôtes privilégiés de l'arbre consacré à la mémoire du colon accueillir Hercule d'une façon si extraordinaire. Adoë ne douta plus un moment de la réalité des prédictions de Marai-Za.

Exaltée par cette dernière circonstance presque miraculeuse, elle crut devoir se dessaisir de ce qu'elle avait de plus précieux parmi les souvenirs de son père, en faveur de l'homme que le destin lui désignait si évidemment pour époux.

Hercule, agissant aussi machinalement que s'il eût été sous l'influence d'un songe, prit l'épée, mit dan* sa poche le médaillon et la lettre, et sortit de l'habitation pour se rendre au camp, qui n'en était pas éloigné.

Il marchait pensif depuis quelques moments lorsqu'il vil sauter légèrement de terre Jaguarette , qui avait épié son passage, eacbee dans le feuillage épais d'un palétuvier.

« C'est la jeune fille sauvage aux yeux noirs, » dit Hercule en s'arrêtant.

L'Indienne , après avoir regardé fixement le capitaine, se mit à genoux devant lui, lui prit la main et la porta à ses lèvres avec une tendresse respectueuse, en lui disant :

a Jaguarette est à toi , bel étranger ; elle t'aime , elle est ton esclave... Parle... elle te suivra... ou plutôt, suis-la ; elle te conduira dans un kraal où tu seras assis au-dessus des plus sages guerriers...

— Ma chère petite, reprit Hercule qui marchait de surprise en stupéfaction, vous me donnez une trèsmauvaise idée de votre réserve et de votre modestie. Vous feriez mieux , je crois , d'aller retrouver votre maîtresse. »

A ces mots, Jaguarette se redressa vivement, montra ses dents par ce petit mouvement convulsif qui lui était naturel , et dit avec fierté.

« Jaguarette n'a plus de maîtresse... Du jour où elle t'a aimé, elle a été libre. Celle qui t'aime ne doit obéir à d'autre volonté que la tienne.

— Eh bien ! alors, dit Hercule d'un air triomphant, puisque vous m'obéissez, je vous ordonne, ma chère, de me laisser tranquille. »

L'Indienne secoua tristement la tête, attacha ses grands yeux humides sur le capitaine et répondit :

« Jaguarette ne peut plus retourner auprès de s* maîtresse... Jaguarette est attachée désormais au bel

étranger comme la grenadille est attachée au* branches du pampelmousse.

— Grenadille et pampelmouset tant que vous voudrez , s'écria Hercule impatienté ; je n'ai que faire de vous; retournez à l'habitation... Vos discours sentent le libertinage, ma mie, et pour mettre un terme à vos poursuites , je dois vous déclarer que je suis fiancé à votre maîtresse; je puis le dire avec d'autant moins d'indiscrétion que la Providence semble avoir pris une trompette pour l'annoncer. »

5àguarctte fronça ses noirs sourcils et dit à Hercule:

a Mami-2a aprédit cela; je l'ai entendue. C'est vrai;

mais la panthère? La panthère, la Providence n'en

a-t-elle pas aussi parlé?... Et la panthère, c'est Ja-

guarctte, reprit-elle en frappant du pied avec orgueil.

— Je ne sais pas de quelle panthère vous voulez parler, dit Hercule. Le temps presse, le major m'attend. Allez revoir votre maîtresse, et ne dites plus de ces inconvenantes paroles. »

Après avoir un moment gardé le silence, l'Indienne, d'un air presque imposant, dit à Hercule :

« Je vais retrouver la tille de Sporterfigdt... mais dans huit jours , tu seras assis dans notre kraal audessus des plus sages guerriers, et moi, ton esclave, je te servirai à genoux. C'est moi qui te le prédis à mois tour. »

En disant ces mots, Jaguaretlè disparut à travers les hoziers.

Hercule regagna précipitamment son camp, presque épouvanté de l'effronterie tfe l'Indienne et assez inquiet de savoir s'il serait véritablement, huit jours

LA IOHÎ. 145

après, assis dans un kraal parmi les plus sages guerriers piannàkotaws, ainsi que Pavait prédit l'Indienne.

LA NUIT

La nuit était calme ; les feux allumés sur les berges de l'habitation de Sporlerfigdt jetaient au loiii leur clarté flamboyante.

Fatigués des travaux du jour, les noirs armés sommeillaient dans la grange, prêts à sortir à la première alarme.

Suivant les avis du major Rudchop, qui avait annoncé Tàp-proche des nègres révoltés, Adoë avait ordonné à Bel-Cossim.de mettre les noirs sous les armes. Celui-ci venait de parcourir les postes et de rentrer dans l'intérieur de la maison, lorsque minuit sonna.

En face du bras du canal qui défendait la partie orientale de l'habitation, s'étendait la plantation de caféiers dont on a parlé.

Entre cette plantation et le bord du canal, reslait une savane absolument découverte et éclairée par le feu allumé sur la berge.

Un jeune noir, son fusil sur l'épaule, se promenait sur la crête de cette berge et venait de temps en temps en alimenter la flamme qui y brûlait.

Par un effet de lumière naturel , l'ombre mobile de l'esclave en sentinelle se projetait gigantesque

sur la savane , partout éclairée , et allait se perdre , en ^élargissant, dans la lisière des caféiers.

Sortant d'un de ces massifs d'arbres, rampant comme un reptile, un Indien s'était glissé au milieu du rayon d'ombre, si on peut s'exprimer ainsi , que projetait la sentinelle. Avec une merveilleuse adresse, il en suivait les moindres mouvements, soit que cette ombre s'avançât, soit qu'elle s'arrêtât, suivant la marche du nègre.

L'Indien n'avait pu être aperçu de la sentinelle, dont la vue était encore éblouie par la clarté qui contrastait si vivement avec l'obscurité qui voilait le reste de l'horizon.

La distance qui séparait les caféiers du canal était telle, que les Piannakotaws , embusqués dans cette plantation, ainsi que l'avait craint le commandeur, auraient pif tuer d'un coup de fusil la sentinelle qui complètement éclairée leur offrait un point de mire presque infaillible.

Mais un coup de feu eût donné l'alarme, et les Indiens ne voulaient pas (enter une attaque de vive force.

L'arc et la flèche , d'une portée beaucoup moins longue et moins sûre que celle du fusil , mais d'un effet muet, étaient donc préférables à employer pour se débarrasser de la vedette sans bruit et sans éveil.

L'Indien s'était donc glissé dans l'ombre afin de s'approcher assez près de la sentinelle pour viser à coup sûr.

Il avait mis dans sa manœuvre cette patience opiniâtre, particulière aux sauvages; il ne pouvait s'avancer vers le canal qu'en profitant de§ rares instants

LA NUIT

pendant lesquels le nègre s'arrêtait pour alimenter le feu. L'immobilité de l'ombre permettait alors à l'Indien de gager quelque peu de terrain, mouvement qu'il n'aurait pas pu tenter pendant que l'ombre était en mouvement, puisqu'à mesure qu'il se, serait élevé vers le canal, l'ombre marchant toujours l'aurait laissé à découvert.

Lorsque le Piannakotaw se crut à portée, il profita du moment où la sentinelle était arrêtée de nouveau près du feu ; une flèche tirée à très-petite distance siffla, et le noir tomba sans pousser un cri.

Lorsque la sentinelle s'affaissa sur elle-même , l'ombre gigantesque disparut avec elle ; l'Indien resta éclairé par la flamme.

Alors, moitié courant, moitié rampant, avec uue agilité merveilleuse, il s'approcha du canal, se mit doucement à l'eau, et arriva au pied de la berge, sorte de muraille de terre qui s'élevait à pic, et la gravi I en y enfonçant de courtes et fortes broches de bois de fer pointues, dont il se servait ensuite comme de points d'appui pour s'élever progressivement.

Arrivé sur la crête du retranchement, il acheva la sentinelle qui respirait encore, et, par un raffinement de barbarie, il étouffa le feu sous le cadavre du noir.

Ce côté du parallélogramme étant masqué à l'intérieur par l'élévation du bâtiment d'habitation, les sentinelles placées sur les autres berges ne purent s'apercevoir que le feu de l'une d'elles était éteint.

Les Pian nakotaws, caché* dans les caféiers* attendaient que le feu fût éteint pour sortir de leur embuscade; ils arrivèrent bientôt au nombre de sept sur les bords du canal, qu'ils traversèrent à la nage, i. 10

escaladèrent la berge à leur lour, au moyen d'une corde de liane que le premier arrivé leur jeta.

Si Ton songe à l'adresse, à la légèreté, au silence de mort dont les Indiens enveloppent toutes leurs expéditions, on ne s'étonnera pas de l'adresse et de la célérité avec lesquelles fut exécutée cette audacieuse entreprise.

Sûrs de pouvoir exécuter leur retraite en se précipitant du haut en bas de la berge dans le canal qu'ils traverseraient à la nage, les Piannakotaws, d'après les ordres de l'Ourow-Kourow, qui avait attendu Cupidon au passage du biry-biry, commencèrent à se glisser un à un dans l'intérieur de l'habitation en descendant le revers de la berge qui s'inclinait en pente douce jusqu'au pied de la maison d'habitation. À peine étaient-ils arrivés dans cet endroit, qu'à travers une des lames des persiennes qui fermaient les croisées du rez-de-chaussée, deux petits morceaux de papier enflammé tombèrent à terre à peu «le distance l'un de l'autre...

À ce signal, convenu sans doute, l'Ourow-Kourow, chef des Indiens, prononça à voix basse, mais distincte, le mot wag.

Tous restèrent immobiles. ' ,!

Alors les persiennes s'enlr' ouvrirent doucement, Jaguarette parut, et, à la faible lumière qui éclairait intérieurement cet appartement, on put voir un hamac de coton où Adoë dormait profondément, sous l'influence d'un somnifère.

Jaguarette leva deux fois ses bras en l'air en tournant les paumes de ses mains du côté des Indiens;

BOISY-CRàY. 147

te chef et deux de ses gens s'approchèrent de la fenêtre, entrèrent dans la chambre.

Pendant que Jaguarette jetait uu voile épais sur la figure de sa maîtresse, les deux Indiens décrochèrent le hamac , le chargèrent sur leurs épaules, sortirent du rez-de-chaussée et gagnèrent précipitamment le sommet de la berge; là, ils attachèrent unecorde à chaque extrémité du hamac, le firent glisser jusqu'au bord du canal, où deux Indiens, nageant d'une main, le reçurent de Pau Ire. Le poids d'Âdoë était si léger, qu'ils traversèrent ainsi le canal à la nage, tenant le hamac un peu élevé au-dessus de Peau.

Arrivés à l'autre bord , ils traversèrent la savane, et disparurent dans la plantation de caféiers sans que personne dans l'habitation se fût aperçu de l'enlèvement de la fille de Sporlerfigdt.

Bousy-Gray, mots qui signifient, en patois nègre, les forêts pleurent, était le principal établissement des nègres rebelles, commandés par Zam-Zam.

Cette espèce de camp retranché occupait une île assez grande, située au milieu d'un immense marécage. Une forêt presque impénétrable l'entourait au sud, à Test et à l'ouest.

Au nord^ une jélée naturelle séparait ce biry-biry

d'un des bras de la rivière de Maroni, qui prend sa source au pied de la chaîne des montagnes Bleues, et se jette dans l'océan Atlantique à vingt lieues en» viron au sud de Surinam.

Les nègres et les Indiens connaissaient seuls ce chemin étroit et dangereux qui conduisait à Bousy- Crây ; partout recouvert de eaux ou trois pieds de vase ou d'eau, il restait toujours submergé, et ne se distinguait en rien du reste du marécage.

Bousy-Cray renfermait de grandes provisions de riz, d'ignames, dé manioc et de cassave ; une source d'eau vive fournissait de Teau en abondance; quelques parties de cette petite île étaient cultivées ; dans le cas d'un rigoureux blocus, elles pouvaient assurer ta subsistance des rebelles pendant assez longtemps. Ce blocus rie pouvait d'ailleurs beaucoup durer, les assiégeants devant apporter leurs vivres avec eux, et ne trouvant pas à les renouveler au milieu de ces solitudes. ^

Deux ou trois cents huttes, construites en planches et recouvertes de feuilles de latanicr, servaient de retraite aux nègres rebelles qui y habitaient avec leurs femmes et leurs enfants.

Au milieu de ce village on voyait la case de Zam- Zàiii. Elle était fort élevée, percée de quatre fenêtres, et dominait tout le marécage jusqu'à la lisière de la forêt.

A gauche-, et à peu de distance de cette maison, étaient les bains et l'habitation des femmes du chef lioir; une palissade

épaisse défendait ce gynécée de l'œil des curieux.

JJon loin de la case de Zam-Zam, on 'voyait une

BOUSY-CRAY. 149

chaumière d'une apparence bizarre ; des signe* cabalistiques peints avec le suc de différents végétaux, mélangé de gomme et de vernis, couvraient sa porte de bois de fer.

Baboïin-Knify , sorcière indienne de la tribu des Piannakotaws, alliés des rebelles, habitait cette de* meure. Selon la coutume de ces peuples, une obiaï ou sorcière négresse avait été envoyée à la fois en échange et en» otage, au çarbel des Indiens,

Zam-Zam , très-superstitieux , ne tentait aucune entreprise sans consulter la magicienne. Depuis quelques jours il était inquiet ; plusieurs petits partis des rebelles, envoyés en éclaireurs, avaient été complètement détruits par Pavant- garde des troupes du major Rudchop.

Les espions de Zam-Zam n'étaient pas revenus ; il attendait aussi vainement depuis deux jours un renfort de Piannakotaws.

Ne sachant s'il devait sortir de son repaire ou y attendre les blancs, il avait interrogé Baboùn-Knify.

Celle-ci, après de longues évocations magiques», lui répondit que l'épreuve du serpent pouvait seule mettre un terme à ses incertitudes ; que MamaJumboë (esprit supérieur) prononcerait sa volonté sur cette épreuve.

Qui exécutait la volonté de Mama-Jumboë était sûr de la victoire.

Zam-Zam conjura la magicienne de tenter l'épreuve du serpent.

Un jeune noir, désigné par le sort pour figurer dans cette terrible cérémonie propitiatoire, fut enfermé

ISO A.VKNÏLKES U' HERCULE HARDI.

pendant trois jours et soumis aux formalités religieuse» qui précédaient le sacrifice.

Le jour et l'heure de l'épreuve étaient veuus.

On entendit bientôt le roulement lugubre d'un coëroma, sorte de tambour ; les guerriers nègres, vêtus de caleçons rouges, les torses et les jambes nus, la tête recouverte d'une calotte d'osier et de joncs tressés, armés de fusils et de longs couteaux caraïbes, se rassemblèrent en silence sur la place qui entourait la demeure du chef et de la sorcière.

L'intérieur de la case de Baboùn-Knifv offrait un tableau bizarre, effrayant.

La porte et la fenêtre étaient fermées de manière à ne pas laisser entrer le moindre jour.

Quoiqu'on ne vît aucun luminaire apparent, la vive clarté qui régnait dans cette cabane donnait à tous les objets une teinte livide.

Celte lumière étrange et phosphorescente sortait par jets des profondes orbites d'une tête de mort placée près de la sorcière, sur un trépied fait d'ossements humains.

Deux veilleurs ou porte-lanternes¹, gros scarabées

i Cet insecte a été dessiné et décrit par mademoiselle de MeilUn, qui l'a nommé le Veilleur ; mais les Hollandais le désignent sous un nom qui rappelle le bruit qu'il fait entendre vers le soir, et qui ressemble assez au bruit de l'acier sur la meule lorsqu'on repasse un couteau. Ce remarquable insecte est ainsi surnommé porte-lanterne, à cause de la lumière qu'il répand la nuit, lumière beaucoup plus forte que celle d'une mouche à feu , quelle que soit son espèce, et A la faveur de laquelle on peut parfaitement lire, ht porte- lanterne a plus de trois pouces de long ; il a le corps épais et de couleur verte avec quatre ailes transparentes , sur lesquelles brillent une grande variété de couleurs... (Stedman. »— Voyage h Svrinam, tome 11.

BOUSY-CRAY. 151

de l'espèce des mouches à feu, enfermés dans la concavité du crâne, produisaient cet effet singulier.

Baboûn-Knify, quoiqu'elle eût quarante ans environ, était encore belle, d'une beauté sombre, presque farouche; ses cheveux noirs tombaient en longues mèches sur ses épaules; une couronne de coquillages de couleurs variées entourait son front élevé; une ceinture d'aloës serrait, à sa taille, sa pagne rouge qui retombait jusqu'à ses pieds. Ses bras étaient nus jusqu'aux épaules; elle appuyait son menton sur une de ses mains; de l'autre elle agitait machinalement sa baguette divinatoire, en regardant d'un air triste et distrait le plafond de sa cabane.

Au lieu de la chouette et du hibou, oiseaux symboliques des sorciers du Nord, Baboûn-Knify avait auprès d'elle, perché sur le sommet du crâne qui lui servait de lampe, ur\ vampire ou spectre de la Guyane, appelé perro- volador x au Mexique.

Rien de plus hideux que cette chauve-souris monstrueuse, haute d'un pied, velue et fauve; ses ailes noires et membraneuses, à demi étendues, avaient d'envergure le triple de sa hauteur. Ses pieds, palmés comme ceux des oiseaux aquatiques, étaient

t Le vampire, quand la personne qu'il veui attaquer est endormie, ce qu'il reconnaît par instinct, s'abaisse près de sa victime, en se soutenant toujours au-dessus d'elle par le mouvement rapide et continu de ses énormes ailes; puis, il fait un trou si petit qu'une tête d'épingle pourrait & peine y entrer, et qu'il ne cause pas la moindre* douleur. Ait moyen de cette ouverture, il suce le sang jusqu'à ce qu'il soit obligé de le dégorger; il recommence ensuite à s'écarter et à regoïger, tellement qu'il ne peut plus s'envoler que difficilement. (Sted inan. — Voyage à Surinam, tome u. — Voir aussi Buffon flisl, nal,)

terminés par de fortes griffes. Deux yeux ronds et brillants lui saient au milieu de sa tête brune, surmontée d'oreilles rondes et transparentes.

Baboïin-Knify avait à côté d'elle une sorte de petite cymbale de cuivre, qu'on faisait bruire en la frappant avec une racine ronde de palétuvier. A ses pieds était une boîte carrée en bois d'ajoupa couverte de signes cabalistiques. Au milieu de son couvercle, on voyait un trou rond, de deux pouces de diamètre et fermé par un grillage mobile.

Après être restée longtemps rêveuse, Babouin-Knify secoua tristement la tête, ouvrit la grille de la boîte, prit d'une main sa cymbale, de l'autre la racine de palétuvier, en frappa sur l'instrument quelques coups mesurés en cadence, disant à voix basse, Wannacoc! ï Wannacoë !!

Bientôt la tête plate d'un serpent noir et brillant comme l'ébène parut au dehors du trou, ses petits yeux d'un rouge sombre et vitreux s'attachèrent avec une sorte de Complaisance sur sa maîtresse, qui continuait de faire retentir sa cymbale de cuivre...

Le serpent, sortant de deux pieds environ en dehors de sa boîte, se tenait dressé ; il semblait par le balancement de son corps marquer le plaisir qu'il éprouvait à entendre l'étrange musique de la sorcière.

Bientôt Babouñ-Knify chanta doucement, avec un accent mélancolique, les paroles suivantes sur un air plaintif :

« Qui retrouvera l'enfant perdu ? Qui le retrouvera? Hélas, qui le rendra à sa mère éplorée... qui le lui rendra? On entoure l'op-pessaï d'un cercle de

1 Le sarigue.

BOUSY-CRAY. 15S

charbons ardents, el elle le travers! pour courir à ses petits... qu'elle voit loin d'elle... Hélas... Hélas! que n'ai-je aussi un cercle de charbons ardents à traverser pour pouvoir ensuite embrasser ma fille?... Où est mon enfant? Où est-elle? où est-elle? où est-elle? »

Le chant de l'Indienne fut interrompu par Zam- Zam, qui entra dans la cabane.

A sa vue, le serpent distendit la peau flexible et ridée qui surmontait ses yeux et parut irrité.

Le vampire agita ses ailes. La magicienne fit un signe de sa baguette ; le serpent rentra dans sa boîte, le vampire devint immobile.

Zam-Zam était un nègre Loango, de quarante ans environ, grand et robuste, au nez aplati, au front bas et déprimé, aux lèvres épaisses qui laissaient voir des dents blanches et limées en pointes aiguës, selon l'usage de ceux de sa tribu. Mode bizarre, qui donnait \ quelque chose de féroce à sa physionomie, déjà liasse \ et farouche. Ses cheveux crépus tombaient sur son . front, tressés en nombreuses nattes, au bout de chacune desquelles pendaient quelques grains de verroterie; sa barbe épaisse, hérissée, lui descendait jusqu'au milieu de la poitrine; il portait sur l'épaule gauche une longue pièce d'étoffe de coton bariolée de jaune et de rouge vif. Son caleçon blanc était serré autour de sa taille par un châle de l'Inde volé dans quelque habitation. Le nègre y. avait suspendu un poignard à manche d'argent. Des bracelets de verroterie entouraient ses chevilles et ses poignets. Ses sandales de cuir s'attachaient à ses jambes musculeuses par des courroies*de peau ; enfin, il portait au

154 âVENTURES D'HERCULE HARDI.

col une amulette renfermée dans un sachet fait de plumes d'oiseaux-mouches.

Intrépide, cruel, rusé, d'une infatigable activité, dominant les rebelles par son énergie, Zam-Zam était l'âme de l'insurrection et l'ennemi le plus redoutable que put avoir la colonie.

Lorsqu'il entra dans la case de Baboûn-Knify, le chef noir tressaillit et baissa respectueusement les yeux devant le regard sévère de la magicienne.

« Pourquoi entres-tu ici sans mon ordre? lui dilelle.

— Parce que nos guerriers attendent la volonté de Marna-Jutnboè ; le soleil s'abaisse, et si le grand esprit veut que nous allions attaquer les blancs, il faut que nous soyons sortis avant la nuit.

— L'homme est-il prêt ? dit la sorcière.

— Il est prêt, répondit Zam-Zam.

— A-t-il jeûné?

— Il a jeûné.

— Est-il purifié?

— Il est purifié.

— A-l-il fait le sacrifice de sa vie?

— Il l'a fait.

— S'attend-il à mourir?

— Il s'y atlend.

— La case de l'épreuve est-elle préparée?

— Elle est préparée. »

Et la sorcière sortit, suivie de Zam-Zam.

L'ÉVHEÎÎVF. DU SRRPENT. 15S

l'épreuve du serpent.

Le nègre destiné par le sort à subir l'épreuve du serpent avait été , nous l'avons dit, préparé à cette cérémonie propitiatoire par trois jours de jeûne.

Baboûn-Knify, Zam-Zam et quelques vieux noirs , experts dans la science des augures, devaient seuls assister à ce cruel spectacle.

Les rebelles, assemblés au dehors, attendaient avec une superstitieuse impatience l'arrêt du destin.

La case où devait avoir lieu l'épreuve était circulaire ; deux vases d'argile, remplis d'huile de palmachristi, au milieu desquels brûlait une mèche de coton , éclairaient cette lugubre scène.

Le chef nègre et trois vieux nègres étaient assis au bord d'un hamac suspendu aux solives du toit, à une assez grande distance du sol.

La sorcière plaça sa boîte en face de la porte , à l'autre extrémité de la cabane ; puis, avec sa baguette divinatoire, elle traça différents cercles cabalistiques sur le sol , recouvert d'un sable fin et humide.

Ces cercles, assez éloignés les uns des autres, devaient, selon que le nègre s'y arrêterait ou les traverserait pendant sa lutte avec le serpent sacré Wannakoe, servir d'indices à l'Indienne pour baser ses prédictions sur les bonnes ou sur les mauvaises chances de la guerre contre les blancs.

150 AVEm'RR* D'HERCULE HAtlDL.

Ces préparatifs terminés, Zam-Zam appela d'une voix haute : Hay-Soy !

La porte de la case s'ouvrit.

Un jeune nègre de vingt ans environ, vêtu d'un caleçon rouge, entra.

Zam-Zam poussa un cri particulier; la porte fut fermée en dehors.

Le noir, victime de cette effrayante épreuve, était dans un état d'agitation violente. Sa poitrine, sur laquelle il tenait ses deux bras croisés, s'élevait et s'abaissait rapidement; un tremblement convulsif agissait ses membres; ses yeux hagards, et si démesurément ouverts qu'un cercle blanc entourait leur noire prunelle, se portaient alternativement de Zam-Zam à Baboùn-Knify avec une expression de terreur profonde.

Adossé à la porte, il n'osait faire un pas.

« Approche... , approche... , lui dit la sorcière ; Mama-Jumboè\ le grand esprit, a dit que l'épreuve du serpent serait faite par toi... Es-tu prêt à mourir, si tu dois mourir?

— Je suis prête mourir... , répondit le nègre eu reprenant quelque assurance ; j'ai enterré mon fusil, mon couteau, mon arc et ma hache.

— Ceux de ta tribu ont-ils chanté sur toi leur chant de mort? reprit l'Indienne.

— Je me suis assis comme on asseoit les morts, la tête courbée sur mes genoux, mon menton entre les paumes de mes mains, pendant que ceux de ma tribu chantaient le chaut de mort : a II a pris la terre humide pour femme, et les ténèbres seront ses enfants. »

L'ÉPREUVE DU SERPENT

— Mama-Juhibôë à dit, par la voix dû sort, que tu serviras d'épreuve au serpent sacré Wannakoë... , dit la sorcière. Le veux-tu? Si tu meurs, ceux de ta tribu crieront ton hoïri, comme cri de guerre, en attaquant leurs ennemis... Ils orneront ta tombe des chevelures des Vaincus... Après des années d'années, les petits-fils des fils de ceux de ta tribu parleront encore de loi dans leurs kraals ; ils diront à leurs enfants qu'Hay-Soy a été choisi par Mama-Jumboë pour annoncer à ses frères s'ils devaient aller attaquer les visages pales ou attendre leur attaque... Veux- tu subir librement l'épreuve ? le veux-tu? »

La glorieuse énumération des avantages qui devaient récompenser son dévouement sembla faire une vive impression sur le nègre. Sa contenance parut plus ferme, plus résolue.

Il leva ses bras en l'air avec un mouvement de déli et d'exaltation, et s'écria : Marna- Jumboë... ! Marna- Jumboë ! j'attends le serpent noir!

Bâhoûn-Knify frappa précipitamment sur sa cymbale de cuivre en s'approchant de la boîte on était rêhferhié le reptile, en appelant :

« Wannakoë! Wannakoë! ... »

On entendit celui-ci s'agiter violemment.

il faisait trembler le couvercle de sa boîte sous les coups sourds qu'il donnait pour en sortir.

«Le serpent sacré va sortir... il sera furieux; une dernière fois . veux -tu servir librement d'épreuve devant Mâma-Jumboc ? » dit

la sorcière , en s'abàissa'rit e\ tenant son doigt prêt à ouvrir le grillage qui devait donrter passage au reptile...

Le nègre eut un moment d'hésitation.

Zara-Zam, lui montrant la porte, lui dit d'un air sombre : « Tu es encore libre de refuser l'épreuve, quoique le sort t'ait choisi... Mais ceux de la tribu t'attendent au dehors... Si tu as été lâche... si tu as refusé de subir le destin que Mama-Jumboë t'envoie..., ils demanderont la mort... Au lieu d'avoir le tombeau et le renom d'un guerrier, on arrosera ta tombe de lait de brebis. Ton nom sera une injure... les mères apprendront à leurs enfants à te maudire. »

Ces derniers mots de Zam-Zam émurent profondément le nègre, et il s'écria aussitôt :

tt Mama-Jumboë l'ordonne I je veux le serpent noir!... le serpent noir! » .

Et il s'avança de quelques pas au-devant de la boîte.

Baboùn-Knify leva le grillage.

Le serpent dressa vivement sa tête hors du trou , jeta ses yeux enflammés sur le nègre, que la sorcière lui désignait du bout de sa baguette eu répétant ces mots consacrés : Wannakoë, Wunbiay.

En moins de temps qu'il n'en faut pour récrire, le cruel et docile animal, long de sept à huit pieds et à peine gros de deux pouces, s'élança de la boîte, se leva en cercle sur lui-même, en élevant sa tête à trois pieds au-dessus du sol ; et avec la rapidité

de la foudre, il se jeta sur l'esclave, qui tendit vainement ses mains en avant pour le saisir.

Après lui avoir entouré le bras gauche d'un nœud, le reptile mordit le nègre à la gorge ; puis, sans lâcher prise , il fouetta quelque temps l'air de sa queue., et la cingla en lia autour du corps de la vie-

L'EPREUVE DU SERPENT

lime, qui , enlacée dans celle horrible étreinte, se sentit serrée comme dans un cercle de fer glacé.

Hay-Soy poussa un cri terrible ; de sa main droite , la seule qu'il eût de libre, il saisit le serpent près de la tête pour tâcher de l'étouffer ou pour l'arracher de sa gorge.

Il ne put y parvenir.

Une de ses veines était ouverte, son sang jaillissait, tandis que la* sorcière , murmurant quelques paroles mystérieuses, examinait curieusement sur quels cercles et sur quelles figures cabalistiques le noir marchait en se débattant.

Par un effort désespéré, celui-ci parvint à faire démordre le serpent en lui introduisant deux doigts entre' la mâchoire supérieure et la mâchoire inférieure, et en abaissant celle-ci avec tant de violence, qu'une dent du reptile resta brisée dans la plaie.

Rendu furieux par la douleur, le serpent se déroula vivement du bras du nègre, et resserra davantage le nœud dont il rétreignait au milieu du corps. Ces replis formaient les deux tiers de la

longueur du reptile; recourbant alors son cou comme celui d'un cygne, après plusieurs oscillations d'une rapidité extraordinaire ; il colla sa tête, plate et visqueuse , aux flancs du noir, et lui fit une nouvelle morsure.

Le noir, épuisé par cette horrible lutte, s'affaissa sur lui-même.

Sa chute fut bien significative , car Baboûn- Knify, en le voyant tomber au milieu d'un des cercles qu'elle avait tracés, battit des mains et s'écria : Marna- Jumhoë est pour nous! L'épreuve est contre

160 AVENTURES D'HERCULE HAHN!).

les blancs... Victoire aux noirs de la Saraméka!... Victoire aux Piannakotaws des montagnes' Bleues !.. .

Ces cris de triomphe furent répétés par Zam-Zam et par les trois nègres assis dans le hamac, qui se montraient avec enthousiasme la place occupée par la victime.

Le noir semblait privé de sentiment ; le reptile acharné lui avait fait une troisième morsure à l'épaule.

La sorcière, voulant terminer l'épreuve, frappa sur sa cymbale en criant à plusieurs reprises, d'une voix douce et harmonieuse : Wannakoé... Wannakoé!

À ce bruit, à ces mots, la fureur du serpent se calma comme par enchantement.

il redressa la tête... , la tourna du côté de l'Indienne, déroula les plis qui entouraient le corps du nègre, vint doucement ramper aux pieds de la sorcière et, sur un signe de celle-ci, rentra prestement dans la boîte qui lui servait de cage.

Lorsqu'il y fut enfermé, Zam-Zam et les chefs nègres descendirent du hamac où ils étaient alors restés par prudence, quoique la sorcière fut assez sûre de l'obéissance de Wannakoë pour ne pas craindre qu'il s'élançât sur un autre que sur celui qu'elle lui désignait !.

Tous entourèrent la victime , qui semblait sans vie.

1 Ces serpents , comme ceux que dressent les jongleur» indiens . sont, privés de deux crochets venimeux qui rendent leurs morsures mortelles. (Voir V Exhibition de Serpents du vova^e du capitalise James Riiey; vol. xi. Paris, Lenormand, 1818.

L'ÊPRBUVE DU SERPENT. . 461

Ses mâchoires étaient convulsivement serrées. Aidée de Zam-Zam, l'Indienne le souleva, l'adossa contre la cloison rie la cabane, et voulut lui faire boire quelques gouttes d'une liqueur qu'elle portait dans une petite gourde ; mais les mâchoires du malheureux nègre étaient si serrées, qu'elle ne put y parvenir.

Zam-Zam fut obligé de lui desserrer les dents à l'aide du manche de son poignard.

Les veines de ce malheureux étaient gonflées et fendues à se rompre, l'écume couvrait ses lèvres, il respirait à peine ; pourtant l'effet du breuvage que lui fit prendre l'Indienne fut si prompt et si actif, » que ces symptômes effrayants se dissipèrent : peu à peu il revint à la vie.

Zam-Zam et les autres noirs l'entouraient avec intérêt ; ayant survécu à l'épreuve, il devenait presque sacré pour eux.

L'Indienne prit un peu d'eau dans une courge, y jeta quelques gouttes de la liqueur dont elle avait fait boire plusieurs gorgées au noir, et bassina ses plaies avec ce mélange.

Poussant bientôt un profond soupir, il regarda autour de lui avec un étonnement mêlé de terreur.

« Marna- Jumlmë te protège, lui dit la çorcière ; il donnera la victoire aux noirs de la Sarameka. Tes plaies guériront. Ceux de ta tribu chanteront Ion nom; car laf volonté de Mama-Jumboë t'a défendu contre le serpent noir, et dans ton combat contre lui ta chute même annonce un triomphe...

— Le serpent noir !... Où est-il? répéta le nègre avec un nouveau mouvement d'eftrnj involontaire. F. 1!

t*2 AVENTURES D'HERCULE HARDI.

— Ne crains plus rien, » dit l'Indienne.

Et elle bassina de nouveau ses plaies, pendant que Zam-Zam allait annoncer aux rebelles que les plus heureux présages se réunissaient en faveur de leurs armes.

LE MESSAGE B

Les nègres accueillirent avec de grands cris de joie les espérances que leur donna Zam-Zam ; ils demandèrent sur-le-champ à marcher contre les Européens ; mais leur chef voulut attendre ses espions et un renfort que TOurow-Kourow, chef de la tribu des Piannakotaws, devait lui amener.

Un nègre placé en vedette à l'extrémité du marécage viut annoncer que la troupe d'Indiens s'approchait.

Ceux-ci, connaissant parfaitement la position et les sinuosités du chemiri submergé qui traverse le mare* cage, arrivèrent bientôt à Bousy-Cray.

Le chef des Piannakotaws était l'Indien que Gupidon avait blessé à l'épaule sur les bords du lac, et qui, plusieurs jours après, avait enlevé Adoë de l'habitation de Sportertigdt.

Tous étaient peints en rouge et tatoués en bleu comme lui.

Le costume de l'Ourow-Kourow n'avait pas changé; il portait seulement, comme marque distinctive du commandement, une espèce de hausse-ccJ, de plumes

LÇ MENAGER. tW

de diverses couleurs, attaché par un cordon de verroterie.

Tenant son fusil d'une main, il avait à sa ceinture son couteau à scalper et son casse-tête, règle de bois de fer de trois pieds de long, à l'extrémité de laquelle était enchâssée une pierre pointue.

Lorsque les Piannakotaws furent arrivés sur la place du village, ils commencèrent par s'étendre à terre, les uns pour dormir, les autres pour fumer leur pipe de caroubier, fidèles à leurs habitudes de passer dans l'indolence le temps qu'ils n'employaient pas à la chasse ou à la guerre.

L'alliance des Indiens et des esclaves rebelles était due à leur haine commune contre les Européens.

L'ardeur du pillage se j oignait chez les noirs à l'ardeur de la vengeance.

Les Piannakotaws ne pillaient pas ; appartenant à une race de Caraïbes anthropophages, encore assez nombreuse dans cette partie des Indes occidentales, ils scalpaient et mangeaient leurs prisonniers, plus peut-être par tradition guerrière et religieuse que par véritable goût pour leurs semblables. Ces abominables festins n'avaient lieu qu'à certaines fêtes religieuses, ou lors de quelque grande solennité.

Après avoir instruit le chef indien des résultats de l'épreuve du serpent, Zam-Zam lui dit :

a lion frère a-t-il rencontré des blancs sur sa route ? sait-il quelques nouvelles du major Budchop, ce vieux démon qui les commande?

— Les fils des montagnes Bleues ont vu les traees de visages pâles près de l'anse du Paliest, dit l'Indien dans son langage toujours un peu emphatique.

— Près de l'habitation d'Oultok le borgne? » s'ê- (-ri.i Zam-Zam.

L'Indien qui, comme ses pareils, n'aimait pas à parler inutilement, fit un signe de tête affirmatif.

« Est-ce que POurow-Kourow voulait attaquer Panse du Paliest? dit le noir. S'il le voulait, je lui demanderais de^ n'en rien faire. Tant que je commanderai les rebelles de la savane, l'habitation d'Oullok sera respectée par les miens... et je J'espère par nos fidèles allies les Piaonakolaws.

L'Indien regarda le nègre avec étonnement et lui dit:

« Oultok le borgne est bien cruel pour les noirs; comment mon frère de la Samareka l'aime-t-il?

— Parce que c'est lui qui me recrute de soldats, répondit Zam-Zam avec une sombre ironie ; il rend ses esclaves si malheureux, qu'ils s'échappent de chez lui pour venir augmenter nia troupe... tandis qu'il ne me vieul jamais un marron * des habitations où les esclaves sont bien traités ; au contraire, cinq de mes meilleurs soldats, séduits par ce qu'ils entendaient dire de la bonté des maîtres de Sporterfigdt, ont abandonné notre vie libre et guerrière pour aller se remettre en esclavage sous le fouet de Bel-Cossim.

— J'aime Oultok le borgne parce qu'il a servi ma vengeance, dit l'Indien d'un air mystérieux ; je hais Bel-Cossim et tout ce qui respire à Sporterfigdt , parce que l'ancien maître de Sporterfigdt a tué beau coup des nôtres dans un combat qu'ils ont livré contre son habitation. Quand Oultok m'a dit de ra-

* Nèffie fugitif.

LK MBSSAGER. <b!>

vager par le feu les habitations voisines de la sienne, pour que le café, le sucre, le riz et le coton devinssent rares, et qu'il vendit alors plus cher aux visages pâles son riz, son café, son sucre et sou coton, j'ai fait chanter le courlis rouge ! sur les habitations voisines ; quand Oultok m'a dit d'amener sous son toit la fille pâle de Sporterfigdt, je l'ai amenée sous son toit.

— La fille de Sporterfigdt ! s'écria Zam-Zam.

- — Nous la conduisions il y a deux jours à Panse du Paliest, lorsqu'un grand nombre de soldats des visages pâles nous ont surpris. Pendant que je leur résistais avec mes guerriers, trots fils des montagnes Bleues ont emporté la fille pâle à travers les forêts. '

— Vous la conduisiez à l'anse du Paliest! répéta le nègre. Eh! pourquoi?

— Parce que Oultok le borgne veut pour femme la fille de Sporlerligdt.

— Eh ! comment mon frère a-t-il fait pour parvenir jusqu'à cette fille, pour entrer dans cette habitation si bien gardée, dit-on, par Bel Cossim et par ses esclaves maudils?

— Il n'y a rien de bien gardé pour l'Ourow-Kourow et pour ses guerriers, répondit l'Indien avec orgueil. Le serpent poursuit et atteint partout sa proie... dans la savane, dans les eaux, sur les arbres... Nous avons traversé la prairie et le canal, aussi muets que le guerrier dans sa tombe, et nous sommes -arrivés sous les fenêtres de la maison.

— * Et personne n'a donné l'éveil?

* incendie.

— Une enfant de notre tribu... était sous le toit de Sporlerfigdt... Tant que le chat-ligre est jeune, il joue avec ceux qui ont osé le mettre à la chaîne ; mais plus lard il brise sa chaîne et se retourne contre ceux qui Font asservi...

— Cette Indienne vous a donc aidés? dit Zam- Zam.

— Elle nous a donné le signal.

— Et la fille pâle n'a pas crié?

— Celle qui nous a donné le signal connaît la vertu des plantes ; il y a des plantes qui donrient un sommeil profond comme la mort.

— El à cette heure, où est la fille de Sporterfigdl ? demanda Zam-Zam.

— Je te l'ai dit, mes guerriers la conduisent près d'Oullok le borgne ; il y a plusieurs chemins pour aller à Panse du Paliest, et ses guides connaissent les savanes noyées.

— Zam-Zam... ton allié, se serait aussi bien fiancé qu'Oullok le borgne à la fille pâle de Sporlerfigdt, » dit le noir.

L'Indien répondit avec un imperturbable sangfroid :

« Si mon frère de la Sam are ka m'avait demandé la fille pâle avant Oultok, je l'aurais amenée à son carbet.

— Mais qui nous empêche d'aller la ravir à Oultok? s'écria le rebelle, enflammé du désir de commettre un nouveau crime.

— Mon frère n'aime donc plus Oultok, lui demanda l'Indien en le regardant avec attention, puisqu'il veut lui ravir une femme qui lui est chère?

LE MESSAGE

— J'aime Oultok pour sa cruauté ; s'il perd cette femme, il deviendra d'autant plus cruel qu'il sera plus furieux ; les tortures redoubleront dans son habitation, dit le noir avec un sourire fa-

rouche. Alors, au lieu de dix fugitifs, j'en aurai vingt dans mon camp.

— Jamais l'Ourow-Kourow ne reprendra de la main gauche ce qu'il a donné de la droite. Jamais un fils des montagnes Bleues n'offensera celui qui a servi sa vengeance, » dit l'Indien d'un ton ferme.

Le noir, convaincu de l'inutilité de nouvelles instances, reprit avec orgueil, en montrant la case où étaient situés les bains de ses femmes :

« Zam-Zam a, dans ce carbet, les plus belles négresses et les plus belles samboë¹ de la Guyane... Elles n'attendent qu'un signe de leur maître pour être à ses pieds... Zam-Zam méprise la fille pâle d » Sporterfigdt ; il préfère la lice rampante et soumise à la chevrette opiniâtre et capricieuse. »

Qu'il fût ou non persuadé du dédain affecté de Zam-Zam, l'Indien lui répondit d'un ton solennel :

a Mama-Jumboë lit au fond des cœurs.

— Et Mama-Jumboë nous ordonne de marcher audevant des blancs, reprit le noir, décidé sans doute à rompre un entretien embarrassant.

— L'obiaï * de notre kraal 3 a dit aussi à nos guerriers que nous devons combattre les visages pâles, que nous aurions la victoire, et que nous offririons un sacrifice humain à Mama-Jumboë, dit l'Indien.

¹ Mulâtresses.

* La devineresse, S Village.

— Mon frère sail-il qu'un nouveau chef est arrive d'Europe pour se joindre à nos ennemis, et que ce »*hef est d'un grand courage? Un de mes espions, que j'avais envoyé à Surinam, Ta vu débarquer du vaisseau, et a entendu les blancs vanter sa bravoure.

— L'obiaï noire Ta dit aussi à un guerrier, reprit l'Indien avec une exaltation sauvage. C'est le visage pâle qui vient d'arriver par le grand lac salé qui sera vaincu. Nos guerriers enlèveront sa chevelure. Ils rattacheront au poteau sacré; ils le prendront pour but de leurs flèches; ils chanteront sa mort dans leurs chants funèbres; ils mangeront sa chair pour obéir à Mama-Jumboë ; ils mangeront sa chair pour que les Piannakotaws n'oublient pas que l'estomac d'un guerrier doit servir de noble tombeau à ses ennemis. Et cela sera... cela sera...,» ajouta l'Indien d'un ton sombre et prophétique.

Tout à coup on entendit un assez grand tumulte en dehors de la place.

Un nègre, ruisselant d'eau et de sang, grièvement blessé à la tête et à l'épaule , arriva en courant ; puis, comme si ce qui lui restait de forces eût été épuisé par une course précipitée, il tomba aux pieds deZam-Zam en disant d'une voix éteinte :

« Les blancs... les blancs... »

Et il mourut.

LA MAHC.HK. 10»

Le nègre rebelle qui Tenait prévenir Zam-Zam de l'arrivée des blancs avait découvert l'avant-garde du major Rudchop à trois lieues environ de Bousy- Cray.

Quoique blessé par les vedelles des troupes européennes, le noir avait eu le courage et la force de regagner File pour annoncer aux révoltés la présence de l'ennemi.

Les blancs, depuis qu'ils avaient découvert cet espion des rebelles, ne s'avançaient qu'avec la plus grande précaution.

La colonne du major Rudcbop se composait de huit cents hommes de (roupes coloniales et de cent chasseurs noirs fournis par différentes plantations. Cupidon commandait cette milice.

Soixante esclaves accompagnaient ce bataillon.

Us portaient des vivres, des munitions de guerre, des haches, et les instruments nécessaires à rétablissement des camps ; car cette partie de la Guyane était complètement impraticable aux charrois et aux bêtes de somme.

Il était quatre heures du soir. Les blancs se trouvaient alors à deux lieues environ de l'île occupée par Zam-Zam.

La forêt devenait de plus en plus épaisse : on n'y trouvait aucune route, aucun passage.

Les arbres immenses, touffus, formaient un dôme impénétrable au jour; les graudes lianes courant d'arbre en arbre ou rampant sur le sol, se croisaient en réseaux si serrés, si inextricables, que deux nègres armés de bâches frayaient difficilement un passage aux soldats qui les suivaient.

Un des rebellés, qui avait fait volontairement sa soumission à Bel-Cossim, et qui connaissait la position de Bousy-Cray, conduisait les Européens.

Ce noir ne pouvait se guider sur le soleil , tant la forêt était ombreuse et obscure ; il se dirigeait au milieu de ces sombres solitudes à l'aide d'observations d'une rare sagacité.

L'île était située au sud ; il avait remarqué que l'écorce des arbres est toujours beaucoup plus lisse du côté du midi : cette marque lui servait d'indication certaine pour ne pas s'écarter de la direction qu'il voulait suivre.

Il fallait tant de temps, tant de fatigues pour frayer le passage d'un homme au milieu de cette masse compacte de végétaux , que chacun des trois détachements du major marchait sur une seule file , précédée de deux nègres, chargés de percer une trouée dans la forêt.

Le corps de bataille commandé par le major, l'aile droite commandée par Hercule Hardi , l'aile gauche par le capitaine Human , s'avançaient donc sur trois files , assez rapprochées les unes des autres pour pouvoir se maintenir entre elles à portée de voix.

Cette manœuvre s'appelait marcher en file indienne.

Devant le guide qui conduisait la colonne, corn-

mandée par le major, marchaient deux fileurs armés de haches et de serpes, ils s'occupaient de percer une trouée dans l'espèce de muraille végétale qui leur barrait le passage.

Derrière le guide étaient Gupidon , le gros musicien Touckety-Touk et une dizaine de chasseurs noirs portant presque tous au bras gauche une plaque d'argent en témoignage de leur bravoure et de leur fidélité.

Le profond silence de la forêt n'était troublé que par les coups mesurés de la hache et de la serpe des esclaves. Ceux-ci, accablés de lassitude et de chaleur, s'arrêtèrent un moment et se reposèrent sur un monceau de branches vertes et de lianes qu'ils venaient d'abattre.

« Alloris, Touckety-Touk , dit l'infatigable Cupidon, en attendant que tu joues de la baguette d'ajoupa sur la peau de ton tambour de Loango, viens jouer de la hache sur l'écrée de ce palmier à demi déraciné, qui nous barre le passage. Avançons... avançons... peut-être trouverons-nous à Bousy-Cray quelque traces de Massera Âdoë... Est-ce Zam-Zam qui a enlevé notre malheureuse maîtresse? Sont-ce les Piannakotaws?... Maître Bel-Gossim penche pour cette dernière supposition depuis que la petite Indienne a disparu... Ah ! mauvaise nuit... fatale nuit que celle où Massera Adoë a été ainsi enlevée...

— Mauvaise nuit... surtout à cause de la trahison, dit le gros musicien ; sans cela aurait-on surpris Sporterfigdt?

— Allons, allons, à l'ouvrage, reprit Cupidon ; à toi ce palmier, Touckety-Touk , à moi ce latanier.

17! AVENU Htb D'HERCLLK HARDI.

— Je vais jouer d'autant plus volontiers de la hache sur ce palmier, dit le musicien en imitant son compagnon et en portant un vigoureux coup à l'arbre séculaire, d'autant plus volontiers , répéta-1- il T que L'instrument va donner à boire au musicien. »

En effet , une eau rose coula bientôt abondamment des profondes incisions que la hache avait faites au palmier¹.

Touckety-Touk prit une large feuille d'arum qu'il roula en cornet, la mit au-dessous d'une incision, remplit cette coupe végétale du jus du palmier, et but avec délices ce liquide frais et limpide.

Les nègres-sapeurs et Cupidon se désaltérèrent aussi à de pareilles sources. Un moment le bruit incessant de la hache cessa sur cette ligne.

Les sapeurs, qui précédaient la file droite et la file gauche, discontinuèrent aussi leurs travaux, croyant que le guide, dont ils suivaient parallèlement la marche, hésitait avant que de s'enfoncer davantage dans la profondeur de la forêt.

Les esclaves, ayant repris leurs Çorces, recommencèrent leur pénible travail.

L'un d'eux, voulant déblayer le passage en écartant le tronc moussu d'un caroubier, se servit du manche de sa cognée comme d'un levier pour le soulever, et le fit tourner sur lui-même. L'esclave portait pour tout vêtement un caleçon et une chemise bleue. A peine avait-il dérangé le tronc d'arbre, qu'un serpent couleur orange pâle, à peine gros comme un tuyau de plume, mais long de trois pieds,

1 Ce liquide fermenté devient du vin de palmier, liqueur très-foi te •t très-enivrante.

s'élança de l'arbre sur lequel l'esclave était courbé, entra par sa chemise entrouverte, et le piqua près du cœur.

Le nègre poussa un cri terrible en s'écriant : Un way-pay * ! je suis mort !

Puis il porta vivement la main à sa poitrine ; mais le serpent lui échappa, se glissa dans les plis de la toile, et fil à ce malheureux deux nouvelles piqûres au dos et à l'épaule.

L'esclave tomba. •

Son teint noir devint d'un gris de cendre ; ses yeux s'injectèrent ; il fut saisi d'un tremblement convulsif ; ses membres se roidirent.

La morsure de ce serpent était mortelle. Sachant que tous secours seraient vains. Cupidon, Touckely- Touk et l'autre esclave, saisis d'horreur, se tenaient éloignés de leur compagnon, qui agonisait dans des douleurs atroces, tandis que le way-pay, se tortillant en tous sens autour de sa victime, la déchirait encore.

« Prenons garde ! prenons garde ! s'écria Cupidon. Le way-pay est à l'aboma ce que le pilote est au requin * ; il doit y avoir près d'ici un serpent boa. »

A peine le noir avait-il prononcé ces paroles, que, par un mouvement plus rapide que la pensée, il saisit son fusil qu'il avait déposé près de lui , visa dans la direction du trou du caroubier et tira sur un objet qu'il venait d'apercevoir.

* Le serpent-plume.

* Mademoiselle de tteillau assure que presque toujours 1*» serpenta boas, appelés abomas par les Indiens, sont accompagnés do waypayt comme \e» requins le sont par les pilotes.

Aussitôt les nègres furent enveloppés d'une sorte de tourbillon de feuilles, de branches rompues mêlées à des jets d'une vase épaisse.

On entendit dans le fourré un bruit sourd et, si cela se peut dire, pesant comme celui d'un immense fléau qui aurait brisé d'énormes branches d'arbres et battu une terre marécageuse.

Par deux fois Cupidon vit s'élever et s'abaisser avec furie la queue colossale d'un serpent boa ; cette partie du corps du reptile, d'un brun rougeâtre tacheté de jaune éclatant, avait au moins vingt pieds de longueur. Au moment où Cupidon , remis de sa première émotion , prenait le fusil de Touckety- Touk pour achever le monstre qu'il était certain d'avoir blessé , le serpent cessa tout à coup de se débattre , ondula à travers les lianes comme une énorme vague , laissa voir quelques parties de son dos au-dessus des grandes herbes et disparut du côté de l'aile droite sans être atteint d'un second coup de feu que lui tira Cupidon.

« Un aboma!... un aboma! Prenez garde à la 61e droite! s'écria Touckety-Touk ; préparez vos armes... il est blessé. »

Après un moment de silence , il reprit en mettant ses deux mains devant sa bouche , en manière de porte-voix : Entendez-vous?

Trois à quatre coups de feu suivis de ces mots : Il est mort!... il est mort! répondirent au musicien.

« Que Dieu soit béni! dit Cupidon; l'aboma est mort ; mais le pauvre Loango est mort aussi. Le waypay est là caché sous son cadavre... Il nous guette peut-être, » ajouta-t-il en s'éloignant avec précaution

du corps du malheureux noir qui avait cessé d'exister après une courte agonie.

Bientôt le serpent Pippet accourut, il venait de la part du major Rudchop , qui marchait au centre de la file, demander pourquoi on faisait halte et pour* quoi on tirait ainsi?

Gupidon lui apprit le sujet de l'alerte, et lui montra le corps inanimé du noir.

Le sergent contempla ce triste spectacle avec uu imperturbable sang-froid, et dit à Cupidon : « Les effets d'habillement sont chers , le diable sait quand nous rentrerons à Paramaïbo. On use jusqu'à sa peau dans ces marches damnées ; les boutiques de marchands de toiles et de tailleurs sont très-rares dans la forêt, il ne faut pas gaspiller les vêtements de la compagnie des Indes; dépouillez-moi ce gaillard-là, on fera un paquet de sa chemise et de son pantalon ; un des esclaves porteurs ajoutera cette défroque à son fardeau. »

Touckety-Touk regarda le sergent avec effroi.

« Et le way-pay qui est encore là, dit-il. On dit qu'il est plus méchant encore quand il vient de tuer' quelqu'un.

— As-tu doue peur de mourir deux fois? dit le sergent. Si tu crains que le way-pay ne te mange, prends un bâton et secoue la chemise de ton camarade, le serpent en sortira. »

Le musicien hésitait à commettre ce qu'il regardait comme un sacrilège.

Pippet haussa les épaules , coupa une branche flexible d'ajoupa, et s'approcha du cadavre du noir :

à l'instant même le reptile siffla légèrement, sortit des plis de la chemise, et s'élança sur la jambe du sergent, heureusement dé-

fendue par une épaisse guêtre de peau.

Pipper laissa le reptile s'enrouler autour de sa cheville, et au moment où le way-pay essayait vainement d'entamer le buffle, le sergent lui abattit la tête d'un coup de baguette avec une extrême dextérité, en disant sans manifester la moindre émotion :

« Le vieux Pipper a la peau trop dure pour tes dents. » Puis il déroula gravement le serpent qui était resté lové autour de sa guêtre, le prit par la queue, le fit pirouetter et le jeta dans les branches d'un arbre , en disant :

« Le way-pay n'est pas sain pour la nourriture de l'homme ; ce n'est pas comme le boa, qui est un manger des dieux. Heureusement , ici , il y a du choix, le pays étant extrêmement fertile en serpents. Eu parlant de manger, je me rappelle que depuis la halle d'hier soir je n'ai mis sous la dent que trois œufs d'oiseau-mouche et un lézard , car le major est chiche de ses provisions; pour économiser le temps et les vivres, il nous fait faire nos trois repas d'une bouchée. Mais si le boa est tué par l'aile gauche, il y aura de quoi faire un fameux régal de viande fraîche ; un tronçon d'aboma, comme disent les peauxrouges, bien grillé sur des charbons, assaisonné avec un peu de kill-dcwill et de poudre pour le mortifier, vaut toutes les anguilles du monde, vaut même mieux, parce que c'est plus gros. J'en ai fait goûter un jour au major, il s'en léchait les doigts; mais quand on parle du diable, on en voit les cornes, » ajouta Pipper

en se retournant vers Rudchop, qui venait s'informer lui-même du sujet de la halte.

Après avoir montré aussi peu de sensibilité que son sergent à l'endroit de la mort du pauvre Loaugo, le major demanda au

guide à combien de lieues on se trouvait alors de l'île de Bousy-Cray.

Le noir répondit qu'on devait en être à deux lieues environ. »

Après quelques moments de réflexion, le major dit : «. Il est quatre heures, Zam-Zam doit être préparé à nous recevoir, si son espion n'est pas mort en route. Nous ne pouvons pas tenter une attaque ou une surprise de nuit ; le soleil sera couché avant que nous soyons à Bousy-Cray. Campons ici ; demain, au point du jour, nous nous remettrons en route, et c'est alors que le four chauffera.

— Quant à nous chauffer davantage, reprit le sergent en s'essuyant le front , ça sera difficile ; on ne peut pas dire que nous soyons ici absolument dans une glacière ; mais le major sait ce qu'il dit, et nous sommes faits pour lui obéir. »

Sans répondre aux observations de son sergent, le major s'écria : a Holà! hé! le capitaine Hardi... capitaine Human ! faites hajle, et ralliez-vous à moi, nous allons camper. Faites faire, en vous avançant vers nous, un abattis de bois de latanier par vos sapeurs et par vos gens, cela nous déblaira toujours du terrain et nous servira pour établir le camp. M'avez-vous entendu?

— Oui, major, répondit le capitaine Human.

— Oui, monsieur le major, » répondit le capitaine

Hardi. Et les soldats s'occupèrent activement des préparatifs de leur campement au milieu de la forêt.

La position du major était sans doute très-dangereuse en raison du voisinage de l'ennemi ; mais il fallait renoncer à toute

marche de nuit, car chaque pas qu'on faisait dans cette forêt coûtait une heure de travail et de fatigues.

Le serpent boa blessé par Cupidou avait été achevé par les noirs de l'aile gauche. Pourtant, quoiqu'il eut reçu deux balles dans la tête, il donnait encore quelques signes de vie, lorsque plusieurs nègres, qui lui avaient passé une longue liane autour du col, le traînèrent au milieu d'une petite clairière.

Couvert de larges écailles, il avait trente pieds de longueur et trois de circonférence; son dos, d'un bleu verdâtre et foncé, était semé de taches blanches irrégulières, entourées d'un cercle noir; des nuances fauves tиграient ses flancs d'un beau jaune brun, son ventre était d'un gris sale; sa tête petite, plate, à moitié fracassée, se distinguait à peine sous le sang qui la couvrait; de temps à autre, il ouvrait encore faiblement ses mâchoires armées de dents aiguës.

Les noirs et un grand nombre de soldats, partageant le goût du sergent" Pipper, fondaient l'espoir de leur souper sur les dépouilles du monstre.

Un nègre, tenant d'une main la liane qui entourait le col du boa, monta sur un caroubier, passa la tige flexible dans une fourche formée par un branchage de l'arbre, et jeta ensuite le bout de cette corde végétale à ses compagnons, qui hissèrent ainsi perpendiculairement le reptile, Ainsi suspendu par le

col, il se tordait encore par quelques mouvements convulsifs.

Le noir prit alors un large couleau entre ses dents, quitta l'arbre, se cramponna au boa qui tournoyait toujours, et le ser-

rant entre ses jambes et ses genoux, comme s'il se fût attaché à un mât, il se mit en devoir de le dépouiller.

Lui enfonçant son couteau près du col, ii lui fit une profonde incision afin de commencer à enlever la peau. A cette douloureuse blessure, le monstre épuisa ses dernières forces en mouvements furieux, son œil expirant brilla sous le sang qui le couvrait, il ouvrit deux fois ses mâchoires , et froissa ses dents les unes contre les autres en donnant quelques coups de queue si formidables que les spectateurs de cette scène se reculèrent avec effroi.

Le noir, toujours cramponné au col du reptile, qui ne pouvait l'atteindre, suivait toutes ses oscillations convulsives, tournoyait, ondulait avec lui, attendant la fin de cette terrible agonie pour continuer sou opération...

Bientôt les mouvements du boa devinrent moins saccadés, sa queue pouvait à peine se lever de terre, il s'agita faiblement, il expirait...

Lé noir prolongea l'incision qu'il avait faite au i'o), et continua ainsi, en descendant, et en enlevant à mesure la peau jusqu'à la queue de l'animal...

C'était un spectacle à la fois étrange et effrayant que de voir, aux derniers rayons du soleil couchant, qui traversaient à peine la voûte des grands arbres, ret homme noir, à moitié nu, couvert do sang, et

i«O AVENTURES D'HERCULE HAKDI.

étreignant entre ses bras et ses genoux ce cadavre

immense !

Les soldats <Ju major et les noirs , depuis longtemps habitués à camper au milieu des forêts , déployèrent une dextérité et une célérité peu communes dans leur établissement. Le sol déblayé sur une étendue circulaire de deux cents pas de diamètre, ils construisirent au centre de cette clairière une cabane pour leurs officiers.

Le bois de latanier, sorte de palmier très-élevé cjuï croît en abondance dans les forêts de la Guyane, leur avait fourni à la fois les poutres, les cloisonç et la couverture de ce logement rustique. Les fruits délicieux qui croissent à l'extrémité du latanier, et qu'on nomme choux-palmistes, furent réservés pour le souper des soldats qui ne furent pas tentés de partager le régal si vanté par Pipper.

Rien de plus simple et de plus ingénieux que la construction des cabanes dont on a parlé.

Le latanier, ordinairement haut de cinquante pieds ot de douze à quinze pouces de diamètre, est d'un bois très- dur, mais seulement à la superficie.

A l'exception de Técorce et de l'aubier d'un pouce d'épaisseur, l'intérieur de cet arbre est rempli d'une moelle spongieuse, qu'on enlève très-facilement; on

scie alors l'arbre dans sa longueur et on le débile en planches solides et légères de sept à huit pieds ; On les pose perpendiculairement sur les traverses qui unissent entre eux les quatre poteaux principaux de la cabane solidement fichés en terre; de longues lianes nommées lay-tay, aussi souples que fortes, servent de cordes pour attacher ensemble toutes les parties de ces cabanes.

Le toit incliné se compose aussi de planches de latanier; de grosses gerbes de feuilles du même arbre sont placées sur cette couverture et étroitement liées entre elles au moyen des tiges flexibles de tay-lay.

Telle était l'habitation élevée en moins d'une heure par les noirs pour le major et pour ses officiers.

L'établissement des soldats et des esclaves était beaucoup plus simple : ils plantaient quatre pieux en terre, les recouvraient d'un toit de feuilles de latanier et suspendaient sous cet abri les hamacs tissés en coton dont chacun était pourvu, évitant ainsi l'humidité du sol et la rosée du ciel extrêmement abondante pendant les nuits des contrées équinoxiales.

Le soleil s'abaissait rapidement ; il colorait d'une teinte de pourpre le sommet des arbres qui entouraient le carap»

Malgré les périls et les, fatigues de la journée, malgré les dangers qui les attendaient peut-être durant la nuit * les soldats éprouvaient un grand sentiment de joie et de bien-être, en songeant au repos momentané dont ils allaient jouir. Ils se débarrassaient de leurs armes qu'ils suspendaient sous leur toit, après les avoir soigneusement visitées ; d'autres s'occupaient du souper; d'autres enfin, choisis par le sort, se pré-

185 WKNTURKS D'HERCULE HARDI.

paraient à pousser une reconnaissance clans diverses directions.

Ces vedettes devaient défendre le camp de toute surprise pendant la nuit.

La forêt était toujours si épaisse , que les nègres armés de haches frayaient déjà le passage à ces sentinelles, afin que les allées étroites au bout desquelles les factionnaires seraient placés vinssent toutes aboutir au camp.

Le major ne pouvait songer à défendre, par les moyens ordinaires, la position qu'il occupait.

Le désavantage de cette position le servait en cela que la forêt, sans route ni chemin, était aussi impénétrable pour l'ennemi que pour lui-même, et qu'un corps de troupes ne pouvait y manœuvrer sans découvrir le secret de sa présence par le bruit des abattis d'arbres nécessaires à sa marche.

Connaissant d'ailleurs la manière de combattre des nègres et des Indiens , il était sûr qu'ils n'abandonneraient pas leur retranchement presque inexpugnable de Bousy-Cray, pour venir s'aventurer en grand nombre dans la forêt.

Il n'avait à craindre que l'enlèvement partiel de ses vedettes par quelques rebelles isolés. Pour éviter ce danger, il plaça, au bout de chaque route qui communiquait à son camp , un poste de cinq à six hommes; deux sentinelles intermédiaires devaient donner l'alarme en cas d'attaque.

Après avoir chargé son infatigable sergent Pipper de faire de nombreuses rondes de nuit, le major entra dans sa cabane, où il trouva ses officiers.

Parmi ceux-ci était Hercule Hardi.

LE CAMP. ISS

Depuis son départ de Sporterfigdt, le fils du greffier avait subi de dures épreuves; sa résignation stoïque ne l'avait pas abandonné ; il avait puisé dans le conflit de terreurs qui l'assiégeaient continuellement . une sorte d'énergie factice qui finissait par ressembler à du courage; la peur d'un danger lui en faisait braver un autre ; la crainte de rester seul en arrière au milieu de la forêt lui donnait la force de marcher en avant avec sa troupe, quelque danger que sa troupe dût affronter.

En attendant le repas frugal que lui préparait Pipper, qu'il appelait gaiement sa ménagère, le major devisait avec ses officiers sur les fatigues de la journée.

ce Eh bien ! capitaine Hardi, demanda-t-il à Hercule, comment trouvez-vous nos forêts? Que ditesvous de notre file indienne? Mille diables! on n'a pas ses coudées franches comme sur les esplanades de La Haye ou d'Amsterdam !

— Je ne regrette plus les esplanades de La Haye ou d'Amsterdam, monsieur le major, répondit Hercule.

— Ah ! votre père me l'avait bien dit, reprit le major. Vous êtes un véritable aventurier... Que u'êtes-vous né du temps des flibustiers, vous eussiez été un Bras-de-Fer... un Mont bar s l'Exterminateur... Mais il ne faut pas non plus faire trop le dégoûté , mon brave ami , nous aurons demain une chaude besogne. D'après les rapports de nos guides, Bousy-Cray est une position très-forte, et les rebelles, qui y sont acculés comme des loups dans leur lanière, feront une résistance enragée. A propos, savezvous nager?

lÉi AVENTURES D'HERCULE HARDI.

— Un peu, monsieur le major, dit Hercule.

— Un peu... diable! ce n'est guère, reprit Rudchop, car nous avons un lac à traverser... Mais avec votre sang-froid et votre audace, on se tire toujours d'affaire... Je vous verrais pieds et poings liés, au milieu d'un fleuve, que je ne serais pas inquiet de vous... S'il est vrai qu'il y ait un Dieu pour les ivrognes, il y en a au moins un pour les crânes... A propos de ça, quand vous traverserez le lac, n'oubliez pas, en nageant, de trémousser toujours très-vivement une de vos jambes. C'est un mouvement de contre-temps assez difficile ; mais on y arrive en ne comptant que sur ses deux bras et sur une jambe pour nager, et en abandonnant complètement l'autre au trémoussement' dont je vous ai parlé.

— Et que fait-on de cette autre jambe, monsieur le major? demanda Hercule, très-étonné.

— Eh parbleu ! mon brave, on effraye les caïmans, qui ne manqueraient pas de vous happer si vous nageiez tranquillement en vous gobergeant dans l'eau; mais en voyant le trémoussement précipité de votre jambe qui bat et trouble l'eau autour de vous, ça contrarie, ça dégoûte ces animaux, et ils vont manger ailleurs ; je vous dis cela, parce que le lac de Bousy-Cray, que nous aurons à traverser à la nage, est fameux pour ses caïmans. Ce sont, du reste, les plus beaux de la Guyane ; j'en ai un à Paramaïbo, suspendu au plancher de ma chambre en manière de curiosité... Il a, pardieu, plus de vingt-cinq pieds de long de la tête à la queue ; il a été tué par un nègre dont il avait dévoré les deux négrillons.

— Major, dit Pipper, en entrant et portant sur

LÉ CAMP. tS5

une large feuille de latanier une énorme tranche de serpent grillé, voici un morceau de rable du compère que nous avons sa-

lué tout à l'heure de cinq à six coups de fusil : c'est cuit à point et ça embaume, » dit le sergent en dilatant ses narines...

Le major prit le mets étrange que lui offrait Pipper, et dit à Hercule :

« C'est étonnant... je ne puis jamais toucher à du boa, sans me rappeler ce pauvre père Vanhop, qui ne voulait pas me donner ses bottes ; alors je soupire, et je me dis en moi-même, en ra'-adressant à cette classe de reptiles en général : Ah ! vous avez mangé mon trésorier, mes gaillards, eh bien! nous vous mangerons à voire tour. Il 41e faut pas faire aux aulres ce que vous ne voudriez pjks^uon vous fasse, ajouta philosophiquement le major. Puis, tendant la feuille de latanier à Hercule, il dit : Capitaine, si le cœur vous en dit ? »

Hercule, épouvanté, révolté de cette abominable nourriture, allait exprimer son dégoût, lorsqu'un lieutenant, entrant avec précipitation, dit au major :

« Un des chasseurs noirs, qui s'était engagé à travers les lianes en avant des sapeurs, a entendu trèsdistinctement le cri de guerre et de reconnaissance des Piannakotaws du côté du sud...

— Ces brigands-là ne nous laisseront donc pas manger un morceau et dormir tranquilles ! s'écria le major, en se levant avec vivacité du tronc d'arbre où il était assis. Puis, il reprit : Mais ce noir ne se trompè-l-il pas? le tigri-fowlo cbanle toujours le soir en se perchant, et comme les guerriers indiens imi-

tK<> AVENTURES D'HERCULE HARDI.

tent ce cri-là pour se reconnaître, c'est peut-être uu de ces oiseaux que le noir a entendu?

— Pardonnez-moi, major; il y a toute apparence que ce sont des Indiens, car l'esclave a plusieurs fois distingué le mot Oron-wo*.. Après ce cri-là, vous savez que ce mot est le garde à vous! des Indiens; seulement, au lieu de venir de terre, ce cri semblait venir du ciel.

— Du ciel! le diable y est donc monté? s'écria le major; du ciel ! cet esclave rêve.

— Mais , major, dit le sergent , vous oubliez que les flèches barbelées que vous avez reçues Tannée dernière venaient comme qui dirait des nuages, vu que les Indiens nous visaient du haut des palmiers.

— Ce que Pipper dit là est pardieu très-vrai... t capitaine Hardi, reprit gravement Rudchop. Et s'adressa nt à Hercule : J'avais oublié cette circonstance... figurez-vous une embuscade aérienne... Rien de plus diabolique, car les feuilles des arbres cachent ennemi ; et , tandis que vous levez le nez en l'air pour les chercher et les ajuster, ils ne manquent pas d'abuser de leur position pour vous cribler la figure; j'ai été témoin d'un superbe coup d'adresse à ce propos-là. Un sous-lieutenant de ma deuxième compagnie regardait ainsi en l'air pour tâcher de déquiller quelques-uns de ces mangeurs de chair humaine; qu'est-ce qu'il reçoit? une flèche barbelée dans chaque œil en manière de longue vue : c'est malheureusement un de ces coups extraordinaires qu'on ne revoit pas.

— Surtout celui qui l'a reçu, dit ironiquement Pipper.

— Aussi , reprit le tnaajor , je le dis toujours, if n'y a rien de pis que ces embuscades aériennes ; ce qu'on peut faire de mieux pour les déjouer, c'est d'en établir de pareilles et de pincer des vedettes

et des éclaireurs sur les branches de ces arbres, comme on met des matelots en vigie au bout des mais ; je sais bien que c'est se battre un peu à la manière des singes et des écureuils, et qu'il faut être un furieux équilibriste pour faire le coup de sabre ou le coup de fusil à cheval sur une branche d'arbre; mais c'est égal, il n'y a pas de choix : c'est le seul moyen de rendre aux Indiens la monnaie de leur pièce; et après tout vous verrez qu'il y a du bon dans cette manœuvre, capitaine Hardi , ajouta le major en se retournant vers Hercule. Je vais vous donner une douzaine de démons incarnés que j'appelle mes grimpeurs; lorsque vous serez à portée de la voix qu'on entend . vous monterez en embuscade sur le premier tronc d'arbre que vous trouverez à votre convenance ; alors courez de branche en branche sans vous inquiéter du reste : les plus solides sont les meilleures, vous verrez ; on finit par s'habituer à marcher comme ça, et même à la longue on trouve les autres promenades monotones. »

Hercule regardait le major d'un air hébété.

Rudchop se dit à lui-même : « Rien ne le surprend ! il est vraiment incroyable. » Puis il reprit : « Quand vous aurez ainsi voltigé et éclairé le dessus , vous éclairerez le dessous..* , ou plutôt vous commencerez par le dessous, ajouta le major en réfléchissant. J'ai mes raisons pour cela : ainsi donc , partez et avancez dans la direction où on a entendu les voix ;

à mesure que vous marcherez dans la forêt, vous laisserez des vedettes intermédiaires entre vous et le camp; elles seront à portée de voix l' une de l' autre, elles m'avertiront de vos mouvements. Si, après quelque temps de marche , Vous n'entendiez plus la voix, faites halte ; établissez-vous de votre mieux dans

l'endroit où vous vous serez arrêté... jusqu'au lever du soleil ; vous nous servirez ainsi de grand guide. »

Hercule trouvait ces deux missions effrayantes : une pareille marche de nuit, soit sur les arbres, soit à travers la forêt, lui semblait mortelle; mais l'habitude qu'il avait d'obéir aveuglément au major l'emporta sur la peur ; n'osant pas faire une objection , il se résigna, se leva et dit :

« Je suis prêt , monsieur le major. »

Rudchop regarda ses Officiers, et leur montra Hercule avec admiration. « Mais soupez avant que de partir... mangez un morceau avec nous et buvez un verre de rhum, capitaine?

— Je n'ai pas faim, monsieur le major, je préfère partir tout de suite. »

Le malheureux disait vrai; le dégoût que lui inspirait le détestable mets du major lui avait ôté l'appétit, les périls qu'il entrevoyait le frappaient de stupeur. En ne faisant rien pour échapper à ces dangers, Hercule agissait comme ces gens fatigués de la vie qui courbent la tête sous les coups du sort, en le bénissant de les délivrer d'une misérable existence.

Pour des gens aussi prévenus en faveur du courage d'Hercule que l'étaient le major et les officiers que celui-ci avait endoctrinés, la résolution d'Hercule était le comble de l'intrépidité.

Malgré sa rudesse, Rudchop le contemplait avec un vif intérêt.

« Que le diable m'emporte ! s'écria-t-il, si je ne vous trouve pas le plus brave jeune homme que je connaisse! Ordinairement, mon sergent Pipper ne marche qu'avec moi et ma compagnie de

carabiniers. J2h bien ! pour vous prouver le cas que je fais de vous, je joins aux douze grimpeurs mon vieux Pipper et vingt-cinq carabiniers ; ils serviront sous vos ordres. Je leur devais cette récompense de leur bravoure.

w- Je vous remercie, monsieur le major, dit Hercule, assez indifférent à la marque de considération que lui donnait son supérieur.

— Quand les Indiens poussent ainsi leurs cris de guerre, c'est qu'ils ne craignent pas d'être entendus, dit gravement Pipper. Nous serons attaqués cette nuit, je n'en doute pas ; je ne vous demande que cinq minutes, major, pour aller faire ma queue de combat et rassembler les carabiniers.

Tu es un vieux fou, dit Rudchop; il faut vouloir tout ce que tu veux. Allons... va... et reviens

vite. »

On se souvient que le sergent, par une héroïque jactance imitée des Indiens, qui, ne gardant sur leur tête rasée qu'une touffe de cheveux, semblent défier leurs ennemis de les saisir par cet endroit, si favorable au scalpage ; on se souvient, disons-nous, que le sergent attachait à sa longue queue tout ce qu'il pouvait trouver de brillant et de clinquant.

Cette arrogante parure lui avait été plusieurs fois fatale. Les Indiens, comprenant toute la vaniteuse

\H AVENTURAS DHEttO.lle HARDI.

forfaulene de celte queue ornée, s'étaient acharnés à combattre Pipper, l'avaient fait prisonnier, et sans le plus miraculeux

hasard, il n'échappait pas à l'épouvantable sort qui l'attendait.

Pendant l'absence de son sergent, le major donna de nouvelles instruction!» à Hercule sur les embuscades aériennes, sur l'avantage de porter toujours un petit . poignard très-affilé entre sa veste et son uniforme, cette dague meurtrière étant d'une excellente ressource pour les combats corps à corps, dans le cas où on venait à être désarmé.

« Les Indiens vous vovaut étendu à terre et sans armes ne se défient pas de vous, disait le major ; ils vous mettent ordinairement le genou sur l'estomac et vous prennent par les cheveux pour vous scalper ; c'est alors que, glissant adroitement votre main droite sous votre habit, comme si quelque chose vous dé* mangeait, ou si un de vos boutons vous gênait, vous tirez votre dague et vous poignardez mon Indien. Ça ne vous empêche peut-être pas d'être scalpé tout de même, mais au moins vous avez la consolation de ' penser que vous êtes vengé.»

Le major donnait ces dernières instructions à Hercule, lorsque le sergent reparut.

La cabane où se tenaient les officiers était faible- * ment éclairée par une lampe, faite d'une calebasse, dans laquelle brûlait une mèche de coton, arrosée d'huile de palma-chrisli .

Quand Pipper arriva, nou-seuleineut sa figure sèche et tannée parut environnée d'une auréole de lumière, mais l'intérieur de la Initie fut sensiblement éclairé.

Rien de plus simple que ce phénomène : le sergent avait ingénieusement fixé à sa queue, nu moyen de plusieurs grosses épingles, deux beaux, porte-lanternes, scarabées phosphores-

cents dont nous avons tu la sorcière faire usage pour illuminer sa case d'une manière si funèbre. A ces enjolivements, le sergent avait ajouté deux grelots, un morceau de drap écarlate pailleté d'argent, et une touffe de plumes de perroquet.

Le major et les officiers partirent d'un éclat de rire en voyant ce singulier attirail.

Pipper garda un imperturbable sang-froid, et dit à Rudchop :
« Major, les carabiniers sont armés et prêts à marcher.

— Allons, mou brave, dit le major à Hercule, en le serrant entre ses bras, à demain matin... et à la moindre alarme, faites tirer quelques coups de feu en Tait, et nous serons près de vous... Et toi, mon vieux Pipper, ajouta le major en se tournant vers son fidèle servent, prends bien garde à toi, et défend ? la queue, comme dit le proverbe. »

Puis, serrant encore une fois la main d'Hercule, Rudchop Taccompagna jusqu'au seuil de sa hutte, le vit s'enfoncer dans l'étroit sentier que les sapeurs noirs avaient tracé; il suivit quelque temps sa marche, grâce à la lueur que répandait la queue du sergent, qui brillait dans l'obscurité comme une étoile ; puis, lorsqu'il ne vit plus rien : « Allons, Toiny, dit-il à un de ses esclaves, tire de la cantine deux bouteilles de rhum, que nous puissions boire un coup à la santé de notre brave capitaine, ça lui portera bonheur. »

Après avoir glorieusement soupe avec ses officiers.

Rudchop monta dans son hamac, accorda encore une dernière pensée au fils de son vieil ami le greffier, et s'endormit profondément.

Fatigués de leur journée de marche, les soldats imitèrent leur commandant, et, à la réserve des sentinelles, le camp des Européens fut bientôt enseveli dans un lourd sommeil.

L OUBOW-KOUHOW.

La lune se leva brillante, lumineuse; ses vifs rayons, en traversant les arbres, donnaient une apparence fantastique aux masses de verdure sur lesquelles ils se jouaient.

Hercule marchait silencieusement au centre de sa troupe, ayant à ses côtés le sergent Pippev. .

Peu à peu la forêt devint moins épaisse, Jfes nègres sapeurs n'eurent plus qu'à débarrasser la route de quelques lianes.

La petite troupe se trouvait alors sous une haute futaie de pamplemousses assez espacés les uns des autres pour que la clarté de la lune y pénétrât facilement.

Parfois, on entendait au loin un cri singulier et retentissant; il semblait venir du ciel et s'éloigner^

plus en plus.

Les Européens marchaient depuis une demi-heure ;

ils avaient laissé derrière eux sur la route du camp des sentinelles qui, presque à chaque instant, s'inter-

L'OUROW-KOUROW. 193

rogeaient et se répondaient par ces mots : Garde à vous!

Une sorte de chemin frayé s'ouvrit bientôt devant

Je détachement à travers la futaie. Celle-ci diminua

beaucoup de hauteur, se changea en un taillis assez épais du milieu duquel s'élançaient çà et là quelques flèches de cocotiers et de palmiers.

On reconnaissait à ces traces que celle partie de la forêt avait été autrefois défrichée et cultivée par les nègres rebelles.

Tout à coup la route qui serpentait fit un brusque coude, et le détachement se trouva sur la lisière d'une immense clairière.

Un ruisseau assez rapide la traversait dans sa largeur, et coulait au milieu d'une herbe épaisse.

De quelque côté que la vue se portât, on découvrait la lisière de la forêt, qui environnait de toutesparts cette vaste plaine , complètement éclairée par la lune.

Les cris des Indiens avaient complètement cessé. L'embuscade aérienne devenait inutile.

Hercule avait marché presque machinalement derrière le guide. La fatigue, l'émotion, le jeûne, commencèrent à réagir sur son cerveau.

Il se croyait quelquefois sous l'empire d'un songe, il éprouvait cette situation étrange qu'on ressent lorsqu'on a la conviction qu'on fait un rêve horrible, et que pourtant ce rêve continue malgré vous.

Alors l'on se résigne et l'on hâte de tous ses vœux le moment de la catastrophe qui doit vous éveiller par l'émotion violente qu'il vous cause.

Ce lieu où allait s'établir la grand'garde du détachement offrait un campement parfait.

On comprend la surprise et la joie des soldats; au lieu de poursuivre une route difficile, périlleuse, qui pouvait être environnée d'embuscades, au lieu de faire halte dans un endroit rétréci, et de risquer ainsi d'être entourés à l'improviste, ils allaient attendre le jour au milieu d'une plaine où ils ne pouvaient risquer d'être surpris.

En cas d'attaque, leur retraite sur 'le camp était assurée par la route qu'ils laissaient derrière eux, et avec laquelle ils communiquaient au moyen de leurs vedettes, dont on entendait les cris -de veille.

Hercule dépêcha un bas officier au major pour le prévenir que l'avant-garde était parfaitement postée, et pour lui donner des détails circonstanciés sur sa position.

Le sergent, avec une intelligence remarquable, après avoir préalablement consulté Hercule, qui approuva ses dispositions, plaça un peloton de réserve à l'entrée du chemin qui communiquait au camp; des sentinelles avancées durent observer sur tous les points la lisière de la forêt, et donner l'éveil au détachement au moindre mouvement, à la moindre apparition.

Ces mesures prises, les soldats, que ce surcroît de fatigues avait harassés, se préparèrent à dormir. Ils ne marchaient jamais sans leurs hamacs; à défaut de pieux pour les suspendre, ils les étendaient sur l'herbe.

Le plus profond silence régna dans cette solitude.

Hercule, après avoir lutté quelque temps contre le sommeil , ôta son épée et ses pistolets de sa cein-

L'OUROW-K-OUROW. 495

ture, et se coucha sur le hamac que son esclave lui avait apporté.

Avant de s'endormir, le fils du greffier, au milieu des idées confuses qui se croisaient dans son esprit affaibli, ne put s'empêcher de songer à Adoë, qu'il trouvait charmante, et dont la conduite bizarre l'avait singulièrement frappé.

La jeune fille lui avait paru aussi douce, aussi bonne que belle. Il se voyait avec elle habitant en paix, non pas Surinam, pays d'insurrection, de serpents, d'anthropophages, mais quelque cité tranquille de Hollande ; il aurait alors le droit de résister aux belliqueuses volontés de son père.

Avec quel bonheur il se rappellerait les tribulations passées !

« Si cet heureux moment arrivait jamais, se disait Hercule, en se retournant sur son hamac, je ne maudirais pas l'épouvantable vie que je mène depuis mon départ d'Europe; car, bien tranquille au haut de mon paradis, je regarderais sans crainte dans l'enfer... Mais, ajoutait en soupirant le fils du greffier, ceci est peut-être un songe , comme ce qui m'arrve depuis quelque temps est peut-être aussi un songe. Gela n'est pas naturel. Je commence à le croire. »

Ici, le monologue d'Hercule fut interrompu par un singulier phénomène.

Il était couché non loin du ruisseau dont on a parlé.

Ce ruisseau, large de cinq ou six pieds environ, coulait entre deux rives verdoyantes.

Tout à coup , Hercule crut voir le bord opposé à celui près duquel il se trouvait onduler doucement

comme si le sol eût été mouvant et intérieurement soulevé; puis cette rive, couverte d'herbes, sembla s'élever progressivement de deux pieds , et tout redevint immobile.

Ne pouvant se rendre compte de cette singularité, Hercule l'attribua à une illusion causée par le sommeil qui appesantissait malgré lui ses paupières; il reprit le cours de ses pensées.

Plusieurs fois, pendant cette rêverie, la ligure sauvage de Jaguaretle traversa le souvenir du capitaine, et vint contraster avec le doux visage d'Adoë.

Hercule ne se rappelait pas sans inquiétude l'expression de colère presque farouche avec laquelle la petite Indienne l'avait quitté, lorsqu'il lui eut vivement reproché la légèreté de sa conduite.

Cette réflexion d'Hercule fut encore interrompue.

La rive du ruisseau s'éleva de nouveau par un mouvement presque insensible.

« Je rêve sans doute tout éveillé , se dit Hercule en fermant à demi les yeux. J'aime mieux rêver en dormant. »

Et il céda bientôt au sommeil , contre lequel il luttait depuis longtemps.

Tout à coup le cri du tigri-fowlo se fit entendre.

La rive gauche du ruisseau s'abîma , quarante Piannakotaws couverts de fange semblèrent sortir des entrailles de la terre, sautèrent le ruisseau d'un bond , et se précipitèrent en silence sur les soldats endormis.

Ceux-ci , surpris , furent massacrés à coups de hache et de casse-tête.

Au cri imitai if du tigri-fowlo , d'autres Indiens,

L'OUROW-KOUROW. 197

embusqués dans la forêt , se jetèrent à l'improviste sur les sentinelles, qui, entendant un grand tumulte derrière elles, s'étaient retournées du côté du ruisseau.

Ces soldats tombèrent sous les coups des Indiens presque sans dire une parole.

Surpris pendant son sommeil comme les autres soldats, le sergent Pippet était parvenu à saisir son sabre, et luttait vigoureusement contre trois Piannakotaws ; accablé par le nombre, désarmé, il allait périr : déjà un Indien le saisissait par sa funeste queue et levait sur lui sa hache, lorsque l'Ourow- Kourow , qui commandait cette embuscade, étendit son casse-lête d'un air impérieux, et dit d'une voix retentissante :

« Que les visages pâles soient exterminés , mais que la queue battante soit respectée , ainsi que le chef ! ce chef a de l'or à ses habits : s'il vit encore, qu'on l'épargne ! »

Cet ordre sauva la vie d'Hercule.

Saisi par deux Indiens qui le tenaient immobile, il ne fit pas un mouvement pour leur Échapper, ne prononça pas un mot, et les

regarda d'un œil fixe et stupide.

Entendant la voix de l'Ourow-Kourow, un des Indiens abaissa son couteau, qu'il tenait déjà près de la chevelure d'Hercule , et dit :

« Voici le chef des visages pâles ! voici l'or de son habit ! »

Et arrachant les épaueltes du capitaine, il les offrit à l'Ourow-Kourow; celui-ci les attacha sur son baudrier de plumes en manière de trophée, tout en

examinant le malheureux Hercule, toujours immobile.

Une des principales vertus des Indiens est de savoir se résigner avec un noble silence, avec une impassibilité dédaigneuse, au sort qu'ils ne peuvent éviter. Ils citent avec orgueil le guerrier qui, en mourant, ou en tombant dans le piège que lui a tendu l'ennemi , insulte à la joie de son vainqueur par son silence et par son mépris. Ils n'ont, au contraire, aucun respect pour le vaincu qui éclate en injures et en provocations impuissantes.

Sous ce rapport, il existait une différence complète entre Hercule et le sergent.

Pipper, furieux d'avoir été dupe de l'embuscade des Indiens, se débattait de toutes ses forces, malgré les entraves dont il était chargé, et poussait des cris de rage si furieux , que l'Ourow-Kourow le fit bâillonner, de peur qu'il ne donnât l'éveil aux sentinelles du chemin qui conduisait au camp.

Hercule, au contraire, ne faisait pas un mouvement : les bras croisés sur sa poitrine, il regardait autour de lui presque sans voir.

L'Ourow-Kourow, frappé d'admiration pour un stoïcisme que ceux de son peuple placent au premier rang des vertus guerrières, contemplait Hercule avec enthousiasme, et dit, en le montrant à ses Indiens :

« L'homme au cœur fort reste muet devant la mort qui l'attend... L'homme au cœur faible (et il désigna Pipper) s'irrite comme une femme... Le sacrifice de l'homme au cœur fort sera doux à Mama- Jumboë ; il aime à voir fumer le sang des guerriers courageux ; nous mangerons sa chair dans un festin

L'OUROW-KOUROW. 199

solennel... La queue brillante, le cœur faible, sera mangé par les femmes , auxquelles il ressemble par ses cris de colère impuissante. Maintenant, séparonsnous... Enlevez sur vos épaules la queue brillante et celui que, pour son courage, je nomme le lion superbe (de ce moment Hercule fut ainsi baptisé), ei que demain le soleil nous retrouve dans notre kraal. »

Les ordres de l'Ourow-Kourow furent exécutés. Pipper, enchevêtré dans un réseau de lianes, ne pouvait faire un mouvement. Deux Indiens le chargèrent sur leurs épaules, et ils s'enfoncèrent bientôt avec leur fardeau dans les profondeurs de la forêt.

Hercule Hardi subit le même sort ; par une marque de considération toute particulière pour le jeune capitaine, l'Ourow-Kourow ne quitta pas ceux des siens qui emportaient le lion superbe.

Deux mots expliqueront le succès de l'embuscade des Indiens.

Sachant les Européens campés dans la forêt , ils espéraient que, lorsque leur cri de guerre retentirait, on enverrait un détachement en avant pour éclairer la marche de l'ennemi.

Guidé par les cris des Indiens, qui s'éloignaient de plus en plus, ce détachement , arrivant au milieu de la clairière dont on a parlé, devait nécessairement s'y établir comme dans une excellente position avancée.

Un long fossé de quatre pieds de profondeur, creusé sur une des rives du ruisseau, et recouvert de joncs et d'herbes coupées, servait de retraite aux Indiens, qui s'y embusquèrent.

Dans le cas où, contre toute probabilité, les soldats eussent traversé le ruisseau à l'endroit même où les

Indiens se tenaient cachés, ceux-ci, comptant sur leur adresse et sur leur agilité, fussent brusquement sortis du fossé, et eussent pris rapidement la fuite vers la forêt.

Nous suivrons les Piannakotaws qui emmènent à leur kraal, éloigné de six lieues environ de cette scène , le lion superbe et la queue brillante.

Le kraal, ou village des Indiens Piannakotaws dont l'Ourow-Kourow était le chef, s'étendait non loin du bord de la mer, entre deux affluents des rivières d'Iracouba et de Commana.

Un bois de cocotiers et de palmiers l'ombrageait au nord; au midi, des cultures de riz, de la plus verdoyante fraîcheur, s'élevaient à perte de vue.

Les carbets, ou huttes des Indiens, construits en formes coniques, et recouverts de longues feuilles de lalanier séchées par le soleil, s'élevaient sans ordre à mi-côte d'une petite colline.

Au milieu de ces cabanes, les dépassant de huit à dix pieds, on voyait le tabouï, ou grand carbet, espèce de halle de soixante

pieds de longueur sur dix de largeur.

Dans ce bâtiment se rassemblaient les guerriers et les vieillards de la tribu lorsqu'on devait prendre quelque grave résolution.

C'est aussi là qua les prêtres évoquaient Marna- Jtimhoë, on Jawahon le grand esprit. C'est enfin dans le tahouï que se consummaient les sacrifices humains dont on a parlé.

La seule différence qui existait entre le tabouï et les autres car-bels, c'est qu'au lieu d'être clos par un mur il était seulement entouré d'une galerie à jour formée des troncs d'arbres qui soutenaient le toit.

Lorsque les guerriers, les vieillards ou les sacrificateurs ne l'occupaient pas, le tabouï servait de lieu d'assemblée aux femmes, qui venaient y tisser, avec des fils de coton de diverses couleurs, les hamacs dont se servent les Indiens. D'autres tressaient des pa garas, ou corbeilles de jonc, d'un travail si parfait qu'elles sont impénétrables à l'eau.

Ce jour-là, le soleil dans toute sa dévorante ardeur jetait ses rayons verticaux sur le kraal aux toits d'un brun doré , et sur les palmiers et les cocotiers qui l'ombrageaient.

Les feuilles épaisses et lustrées de ces arbres que la nature semble avoir voulu préserver de l'action torréfiante de la chaleur des tropiques par un vernis dur et brillant, étincelaient comme de la porcelaine verte; quelques cigognes fendaient le ciel, d'un bleu sombre.

Les vastes rizières déroulaient au loin leurs tapis d'émeraudes de chaque côté d'un chemin calciné qui poudroyait au soleil.

À l'horizon , on -voyait les derniers massifs de la forêt noyés dans une vapeur rougeâtre; la chaleur était étouffante ; la brise, au lieu d'être fraîche, ap-

portait un air lourd et chaud comme celui qui sort d'une fournaise.

Le tabouï , ou grand carbet du kraal, était rempli de femmes indiennes qui y venaient chercher la fraîcheur à l'ombre de grandes pièces de coton rayées .de bleu et de blanc, nommées sagapore. Ces vastes rideaux, suspendus entre les pilastres rustiques qui supportaient le toit , jetaient un demi-jour dans l'intérieur du tabouï.

Un événement assez romanesque était le sujet de l'entretien général.

Baboûn-Knify, la sorcière indienne, qui avait été envoyée au camp de Zam-Zam en échange d'une devineresse noire, venait de retrouver sa fille en arrivant au kraal, donl elle était partie depuis plusieurs mois.

Cette fille, qu'elle avait perdue tout enfant , était Jaguarette.

Après l'enlèvement d'Adoë par les gens de l'Ourow-Kourow, croyant sa maîtresse désormais au pouvoir d'Oultok le borgne, la petite Indienne, satisfaite dans sa vengeance et dans sa jalousie, avait abandonné Sporterfigdl, et s'était réfugiée dans le kraal.

Environ deux ans avant sa fuite de l'habitation, Jaguarette avait rencontré dans ses courses vagabondes à travers les bois un vieux Piannakotaw qui s'était cassé la jambe en tombant d'un arbre. Sans secours au milieu de ces solitudes, il avait cherché un

refuge contre les bêtes féroces dans une caverne où il s'était péniblement traîné.

Jaguarette lui avait offert de le faire conduire à

Sporterfigdt ; il y aurait été parfaitement accueilli et soigné. Les Indiens n'avaient pas encore, ouvertement du moins, pris part à l'insurrection des noirs de la Saraarekn. On les recevait et on les employait même assez souvent dans les habitations des frontières, soit comme messagers, soit comme chasseurs.

L'Indien refusa. Jaguarette lui promit de revenir lui apporter quelques vivres, un hamac pour se coucher, et de la poudre , car celle de l'Indien était épuisée, et il pouvait avoir à se défendre contre les bêtes féroces.

La convalescence de ce vieillard dura environ un mois. A certains signes que Jaguarette portait sur les bras, il reconnut qu'elle appartenait à sa tribu. Cette découverte augmenta encore son affection pour sa bienfaitrice; lorsqu'il fut guéri, il lui promit de tout faire pour lui témoigner sa reconnaissance : chaque mois, il devait revenir au même endroit pour la voir et recevoir ses ordres, quoique son kraal fût éloigné de plus de dix lieues de Sporterfigdt.

Il faut le dire à la louange de Jaguarette; tant que sa jalousie ne fut pas excitée contre Adoë , elle demanda au Piannakotaw, qui, dans sa tribu, avait l'influence que possèdent toujours les vieillards sur ces peuplades, elle lui demanda, disons-nous, de faire respecter Sporterfigdt par les Indiens, ceux-ci s'étant bien-tôt déclarés alliés de Zam-Zam contre les Européens.

Mais lorsque, par un hasard étrange, Jaguarette se fut éprise d'Hercule Hardi ; mais lorsqu'elle se crut destinée à réaliser les prédictions de Mami-Za en jouant, à propos du mariage de sa maîtresse et

du bel Européen, le rôle fatal de la panthère, Jaguarette, connaissant l'amour d'Oultok le borgne pour Adoë, et les relations mystérieuses qui existaient entre le colon et l'Ourow-Kourow, dépêcha le vieil Indien vers le planteur pour lui annoncer que si l'Ourow-Kourow voulait s'emparer de la fille de Sporterfigdt , il trouverait aide et secours dans l'habitation.

Ces propositions furent malheureusement acceptées , couronnées de succès ; la petite Indienne prit une part active à l'enlèvement de sa maîtresse.

Ainsi cruellement vengée de sa rivale, rêvant passionnément à Hercule , ne songeant qu'aux moyens d'aller le rejoindre , même aux risques de sa vie, Jaguarette habitait le kraal depuis quelques jours.

Au retour de Baboûn-Knify, le vieillard que Jaguarette avait sauvé raconta cette histoire à la sorcière, • lui parla des marques et des signes tatoués que la petite Indienne portait au bras.

Baboûn-Knify devint pâle comme la mort, et tomba privée de sentiment, en s'écriant :

« Ma fille !!... »

Jaguarette était sa fille.

Selon l'habitude de plusieurs tribus nomades , Baboûn-Knify avait suivi son mari dans une expédition guerrière contre

Sporterfigdt.

L'Indienne portait son enfant sur son dos, dans un petit hamac de coton ; elle venait de le suspendre aux branches flexibles d'un ajoupa pendant une halte que faisaient les Indiens lorsqu'ils furent surpris par le père d'Adoë et ses noirs.

Le colon chargea si vigoureusement à la tête de ses

esclaves, que le mari de Baboûn-Knify fut tué : les autres Indiens furent mis en déroute, et la malheureuse mère, fugitive comme ses compagnons, perdit sa fille pendant cette attaque.

Nous avons dit comment le colon, recueillant Jaguarelte dans la forêt, l'avait élevée à Sporterfigdt.

Pour mettre à jour les différentes positions des acteurs de ce récit, il nous reste à dire que les trois Indiens chargés de conduire Adoc à l'habitation d'Oultok le borgne n'étaient pas encore de retour au kraal.

Nous laisserons donc les femmes indiennes s'exclamer sur l'heureux et étonnant hasard qui réunissait Jaguarette à Baboûn-Knify, et nous conduirons le lecteur dans le carbet de la magicienne.

Jaguarette était assise sur une natte de joncs ; Baboûn-Knify, agenouillée devant sa fille, semblait absorbée dans une contemplation muette.

Sur les joues brunes et un peu amaigries de la petite Indienne, on voyait les traces récentes de larmes séchées ; l'expression de sa physionomie était douce et triste.

Sa mère la regardait avec amour, avec adoration ; elle ne se lassait pas d'admirer sa beauté; elle eu était Hère, elle en était heureuse.

« Les beaux cbeveux! les beaux cbeveux! s'écriait-elle.tout à coup, en pressant la tête de Jaguarette dans ses deux mains, et elle baisa ses cheveux noirs et brillants... les beaux bras! et elle baisa ses bras... le beau col! » et elle baisa son col...

Et c'étaient des soupirs, des élans de joie, des éclats de rire, des sanglots qui tenaient du délire.

«Ma fille... ma fille!... j'ai retrouvé ma fille, » s'écriait Babouin-Knify. Elle ne pouvait se lasser de prononcer ces mots.

Malgré le bonheur qui rayonnait sur le visage de sa mère, les traits de Jaguarette restaient assombris. La magicienne se cacha la figure avec un pan de sa robe, et s'écria: «Elle ne m'aime pas!... elle est triste! elle ne m'aime pas!... Je devrais mourir demain qu'aujourd'hui la vue de ma fille me rendrait folle de joie, et mon enfant resle froid devant mon bonheur!... Elle ne m'aime pas!... »

Et la malheureuse femme éclatait de nouveau en sanglots déchirants.

Émue de sa douleur, Jaguarette se jeta au col de sa mère, fondit en larmes, et lui dit d'une voix étouffée : a Votre tille est malheureuse... elle aussi mourrait demain avec joie, si aujourd'hui elle pouvait revoir celui qu'elle aime ! »

La magicienne se redressa vivement, ses noirs sourcils se froncèrent ; elle éprouva un accès de jalousie sauvage : le cœur de sa fille ne lui appartenait pas tout entier ; il était rempli d'un autre amour.

Craignant de froisser, de blesser son enfant, eu lui laissant pénétrer ses ressentiments, elle baissa la tête et pleura en silence.

Mats, lorsque Jaguarelte lui eut confié son amour, son amour si dédaigné par Hercule, qui lui avait préféré Adoë, la physionomie de la magicienne s'enflamma de courroux.

Sa fille était malheureuse !

« Cet Européen combat nos guerriers et nos allies de la Sainareka, s'écria la magicienne, il préfère la fille pâle de Sporterfigdt, la fille de celui qui a tué ton père!... Mon enfant... oublie-le... méprise-le, hais-le. Il est faux et méchant comme ses pareils... Tu es la fille d'un des plus braves chefs des Piannakotaws, tu aimeras un jeune guerrier qui viendra suspendre à la porte de notre carbel les chevelures des ennemis qu'il aura tués, la peau des tigres qu'il aura chassés... Nous quitterons le kraal pour retourner dans les montagnes Bleues où tu es née..., où sont les tombeaux de nos pères. Là, nous ne verrons ni les noirs ni les blancs. Aucun étranger n'a foulé le sol de nos belles vallées. L'air y est plus pur, le soleil plus brillant que dans les basses terres... que mon enfant, mon doux et cher enfant m'y accompagne!... Elle trouvera là le bonheur, le repos; chaque jour je sacrifierai pour elle au grand-esprit... et le grand-esprit, qui entend mes prières, qui me protège, puisqu'il m'a rendu ma fille, lui enverra pour époux un fier et noble guerrier des montagnes Bleues... »

Jaguarette laissa parler sa mère, secoua tristement la tête et dit : « Nos guerriers ont, comme moi, le teint couleur de Fécorce des grenadilles, et l'Européen que j'aime, ô ma mère ! a le teint uni et rosé comme la fleur caraïbe... Nos guerriers ont des yeux

noirs et farouches; l'Européen que j'aime a un doux regard et des yeux bleus comme l'aile du papillon couleur d'azur... Nos guerriers ont la voix rude; l'Européen que j'aime a une voix mélodieuse et tendre... Nos guerriers sont vêtus de plumes et de peaux; ils ont l'air féroce et sauvage... Ah! si vous aviez vu l'Européen que j'aime, ô ma mère ! comme il était beau avec ses vêtements verts brodés d'or, et sa brillante épée, et les franges étincelantes qu'il porte sur son épaule, en récompense de son courage! Il est aussi beau que brave... Il est si brave que les plus vieux guerriers des blancs n'en parlent qu'avec respect... Non... non... votre fdle ne retournera jamais dans les montagnes Bleues où elle est née, ma mère! elle y mourrait. Pour que Jaguarette vive, il faut qu'elle respire l'air que respire le bel Européen. Avant de le voir, en entendant seulement parler de lui, elle l'aimait déjà, elle voulait lui paraître belle. Quand elle l'a vu, il lui a semblé qu'un lien invisible l'attachait tout à coup à lui... Elle n'a pu détacher ses yeux de ses yeux; où il regardait, elle regardait ; s'il parlait, elle ne pouvait s'empêcher de répéter tout bas ses paroles; s'il souriait, elle souriait; s'il soupirait, elle soupirait ; et puis de ce jour, ma mère, Jaguarette a mortellement haï celle que la destinée semblait promettre pour épouse à l'Européen. Cellelà était la fille de Sporterfigdt, celle-là avait traité Jaguarette comme sa sœur... Et pourtant Jaguarette, plutôt que de la voir unie à l'Européen, a trahi sa bienfaitrice; elle l'a livrée entre les mains de l'affreux tOulok le borgne... Je vous le dis, ma mère, votre fille ne revenu jamais les montagnes Bleues... Elle

LES DEUX INDIENNES. >oO

doit vivre où vil le bel Européen, ou mourir loin de lui...- Oh! avec quelle joie elle traverserait Je grand lac des visages pâles, si

l'Européen veut remmener comme esclave dans son pays ! » ajouta l'Indienne en joignant les mains avec passion.

Baboûn-Knify contemplait Jaguarette absorbée dans une stupefaction douloureuse.

L'amour de sa fille pour Hercule lui semblait si passionné, si exalté, la pauvre enfant paraissait subir une influence tellement incompréhensible, que la magicienne attribua la domination d'Hercule à une cause surnaturelle.

Renversant sa tête en arrière, levant les mains au ciel en manière d'invocation, Baboûn-Knify s'écria d'une voix sombre et désolée :

« L'Européen a charmé la fille de mon sang... Je le vois... hélas!... je le vois... c'est un enchanteur plus méchant et plus noir que l'oiseau-tigre! Son philtre a été puissant... Son philtre est encore toutpuissant. Mais je saurai le conjurer... J'invoquerai Mama-Jumboô pendant que la lune sera croissante; j'invoquerai Yawahon pendant qu'elle sera décroissante; je saurai lire dans le cœur palpitant d'un ramier la cause de la puissance infernale de cet esprit de ténèbres. Quand je la saurai, je la détruirai ; l'enchantement cessera, ma fille reviendra à la raison... L'amour (Je sa mère remplacera dans son cœur cette passion qui la tue et qui me tue... Si mes sortilèges ne sont pas supérieurs à ceux de l'enchanteur, ajouta la magicienne d'un air farouche, je nourrirai pendant neuf jours mon serpent sacré, mon serpent Wannakoë du suc vénéneux de la rossay mélangé à I. »

quelques gouttes de mon sang; alors ses morsures redeviendront mortelles... Waunakoë m' obéit, il me vengera. Les sorts des visages pâles, si puissants qu'ils soient, ne mettront jamais ce

féroce enchanteur à l'abri du poison du serpent sacré, lorsque Wannakoë" aura bu ma haine avec mon sang. »

Jaguarette sourit tristement, et dit : « Si l'Européen est un enchanteur, ses yeux bleus, son regard tendre, sa douce voix, son courage et sa bonté sont ses philtres... ô ma mère! Avant d'arriver jusqu'à lui le serpent Wannakoë m'entourera le col et les bras de ses froids anneaux, ses dents empoisonnées déchireront mon sein.

— Jamais une lille des Piannakotaws n'a aimé uu Européen!... s'écria Babouï-Knify en se tordant les bras avec désespoir ; le démon est caché sous les traits de ce magicien; il veut me ravir ma fille au delà du grand lac des Européens pour la faire servir de victime à ses affreux maléfices ! Retrouver ma fille, mon enfant, que j'ai tant pleurée pour la perdre ainsi ! pour la perdre peut-être à jamais... cela ne sera pas... cela ne sera pas; ma fille n'abandonnera le kraal que pour retourner avec moi aux montagnes Bleues.

— Que ma mère me pardonne, dit Jaguarette ; mais ce que je ressens est plus fort que moi. Où est l'Européen... il faut que j'y sois. Les blancs sont en marche, j'irai au-devant d'eux; ils auront pitié d'une femme; je le verrai, et je retrouverai les forces qui m'abandonnent. »

A ce moment on entendit un assez grand tumulte au dehors du carbel.

LES PRISONNIERS. 2ii

L'Ourow-Kourow et ses Indiens amenaient Hercule et Pipper prisonniers.

En arrivant dans Je kraal, TOurow-Kourow s'était dirigé vers le tabouï ou grand carbet; quatre de ses guerriers, se relevant tour à tour, portaient Pipper et Hercule attachés dans deux hamacs.

Les Indiens avaient usé de toutes leurs ruses habituelles pour dérober la connaissance de leur marche aux Européens.

I/Ourow-Kourow 7 en massacrant F avant-garde des blancs, avait rempli ses engagements avec les rebelTes de la Sarameka, il les envoya prévenir du succès de son embuscade. Il revenait à son kraal pour assister à une solennité religieuse qui réunissait deux fois par année tous les membres de la tribu.

Dans cette circonstance,Ja capture de la queuebrillanle et du lion superbe, comme ils appelaient Pipper el Hercule, leur était doublement précieuse.

Quoique le sergent ne montrât ni grandeur ni dignité dans l'infortune, les Indiens connaissaient sa bravoure, et ils le considéraient comme un de leurs ennemis les plus acharnés.

Quant à Hercule, il déployait un calme si stoïque, il regardait ceux qui l'entouraient avec un si magnifique dédain, que les Pian-nakotaws, habitué)» à juger

Ht AVENTURES D'HERCULE HARDI.

du courage par le sang-froid, ne pouvaient douter que le capitaine ne fut un des chefs les plus redoutables des Européens.

Le sacrifice de ces deux prisonniers devait donc être singulièrement agréable aux dieux des Indiens.

Hors de la portée des vedettes, l'Ourow-Kourow avait ordonné qu'on ôtât le bâillon du sergent.

Après avoir donné cours à sa colère, Pipper s'était enfin endormi au bercement du hamac.

Depuis la veille, Hercule n'avait pris aucune nourriture ; l'émotion des nouveaux périls qu'il venait de courir augmentant encore l'espèce d'hallucination où il était tombé par suite du jeûne et de la lièvre, il se crut tout à fait sous l'influence d'un songe. Ses yeux brillèrent d'un éclat inaccoutumé, ses joues se colorèrent; un sourire sardonique effleura ses lèvres, et il Unit par se rassurer complètement en se disant : « Il est évident que ce rêve -là, vie que je mène depuis quelques jours, n'est ni possible ni probable; plus les événements deviendront inouïs, effrayants, plus je serai près du dénoûment de ces horribles visions; une commotion violente, la mort, je suppose, me rappellera sans doute à la réalité en me réveillant en sursaut, car je suis sûr de n'avoir pas quitté Flessingue ; ce sont toutes les effrayantes histoires de monsieur mon père, à propos de son ami le major Rude hop, qui me trottent dans la tête et qui me donnent le cauchemar. Heureusement que demain matin je me retrouverai dans mon lit à rideaux de serge verte à dessus blancs et rouges ; encore tout ému de mon rêve affreux, avec quel bonheur je verrai les joyeux rayons du soleil traverser

LES PRISONNIERS. Si 3

ma fenêtre, dorer les pousses vertes du houblon qui grimpe au treillage, et aller s'épanouir sur les chenets de cuivre si bien entretenus par les soins de dame Bal bine. »

Telles étaient les pensées d'Hercule, lorsque les Indiens arrivèrent au kraal.

On délivra les prisonniers de leurs liens ; on les conduisit dans un carbet soigneusement fermé et gardé. Là, ils purent s'étendre sur une natte, et prendre quelque nourriture.

Le sergent avait déjà été prisonnier des Indiens ; sans une fuite inespérée, il eût été mangé au déjeuner de noces de la fille de l'Ourow-Kourow.

Il était donc très au courant des préliminaires de ces abominables festins ; il frémit en voyant que les ignames et le poisson salé qu'on venait de leur apporter dans des courges noires et rouges, en signe de deuil, étaient saupoudrés d'une sorte de poivre noir très-aromatique et très-précieux, nommé par les Indiens piment de mort.

Ce rare ingrédient se récoltait fort difficilement. Les PiannakolawS , croyaient être très-agréables à leurs dieux en aromatisant ainsi les victimes qu'ils leur destinaient.

Hercule ne mangea pas.

Malgré l'imminence du danger et la signification funèbre du piment, le sergent avait conservé un trèsvigoureux appétit. Il se mit en devoir de le satisfaire, en disant à Hercule :

« Je sais que j'ai l'air de faire une petitesse en mangeant autant d'un poisson qui est accommodé avec du piment que ces peaux rouges aiment beau-

coup comme assaisonnement de leurs mets ; on pourrail croire que je veux les flatter en tâchant de me rendre meilleur

afin qu'ils me trouvent plus à leur goût quand ils vont nous dévorer ; mais je suis audessus de ces apparences... je mange parce que j'ai faim, voilà tout... Faites comme moi, capitaine, prenez des forces... Nous en aurons besoin... tout à Theure... »

Hercule partit d'un éclat de rire sardonique qui fit tressaillir le sergent.

((Diable!... vous riez, capitaine!... Hum... je conçois qu'à la rigueur on ne gémisses pas... mais rire quand on est dans le garde-manger de ces démons... je trouve qu'il n'y a pas de quoi être trèsgai... vu que ça peut devenir assez triste...

— Comment, triste ! s'écria Hercule, dont le cerveau commençait à être complètement dérangé. Tu trouves cela triste, toi, sergent? Ah! ah! ah! moi, je trouve cela fort réjouissant, au contraire. Seulement, je trouve que nous ne courons pas encore d'assez grands dangers d'être mangés, épluchés, rongés jusqu'aux os!... Qu'est-ce oje cela? morbleu ! ventrebleu !... Oh ! je ne me contente pas de si peu, moi ! je voudrais autre chose, comme qui dirait un chaos, un tremblement d'univers ; qu'il pleuve du feu; qu'il vente du plomb fondu; que les rivières coulent de l'airain en fusion; que sais-je, moi? je voudrais quelque chose de si épouvantable qu'on n'eût jamais rien vu de pareil, quelque chose enfin qui amène la lin du monde... Morbleu! sacrebleu ! ventrebleu ! cela amènerait peut-être la fin de mon rêve, » ajouta- 1- il entre ses dents,

Ébahi, abaissant le morceau de poisson qu'il portait à sa bouche, Pipper regardait Hercule avec une admiration mêlée de crainlc.

« Ah ! quel homme I quel homme ! disait-il. Le major avait bien raison. Sur le point d'être rôti tout vif, voilà qu'il Irouve que ce n'est pas encore assez ; il veut des rivières de plomb fondu, des plaines de feu, la fin du monde ? Faut-il qu'il soit amateur de dangers ? Certes, je ne me crois pas plus poltron qu'un autre, j'ai vu le feu, je puis dire que j'ai été sous la dent des Indiens, et que, passé l'humiliation qu'éprouve un honnête homme à servir de plat du milieu à ces canailles rouges, j'ai bravé la mort en soldat... mais au moins, mille diables ! je me trouvais satisfait, ^ je ne demandais pas davantage ! tandis que ces dangers sont pour le capitaine comme petit lait pour uu ivrogne. Ah ! quel homme ! quel homme ! quel homme ! » répétait le sergent en secouant la tête.

La nuit était venue ; une faible lueur brilla à travers les ais de la porte du carbet ; cette porte s'ouvrit, un personnage enveloppé d'une longue pagne entra mystérieusement.

l'entrevue.

Baboûn-Knify laissa tomber le manteau de coton dont elle était enveloppée, et parut aux yeux étonnés des prisonniers dans son costume étrange.

La magicienne avait habité quelque temps les environs de Paramaïbo, lorsque les Piannakolaws n'étaient pas encore en guerre déclarée contre les colons. Connaissant la vertu d'une grande quantité de plantes, elle possédait de nombreuses recettes pour les maltdies des nègres. Dans ses fréquentes communications avec les Hollandais, elle avait passablement appris leur langue.

En arrivant au kraal, l'Ourow-Kourow, rempli de conlianec, de respect pour la magicienne, lui avait raconté le succès de son em-

buscade contre les Européens, et comment la queue brillante et le lion superbe étaient tombés en son pouvoir.

Au portrait que le chef indien fit d'Hercule, un secret pressentiment avertit Baboû-Knify que cet Européen ihélaît autre que l'enchanteur dont le charme infernal obsédait Jaguarelle.

L'Ourow-Kourow, bien résolu de faire périr ses prisonniers, voulait savoir de la sorcière si le sacrilice se présentait dans des circonstances favorables, et à quelle heure du jour il serait plus agréable nu y dieux des Indiens.

La mère de Jaguarelle pouvait donc hâter ou reculer de quelques moments la mort des deux victimes. Le chef indien n'eût pas osé désobéir à ses ordres, toujours sacrés.

La magicienne était doublement irritée contre Hercule : il lui avait enlevé le cœur de sa fille; il l'avait rendue victime d'un effroyable enchantement; enfin, dernier sujet de haine, il se montrait supérieur à la sorcière par la force et la durée de ses maléfices.

Après son entretien avec Jaguarette , Baboû-

Knify avait eu recours à toutes les ressources de son art mystérieux, aux évocations les plus formidables pour délivrer sa fille de l'obsession dont elle la croyait victime.

Vains efforts! Après ces dernières tentatives, allant de nouveau interroger Jaguarette sur l'état de son cœur, elle la trouva plus passionnée que jamais pour l'Européen.

La magicienne n'en pouvait plus douter : la puissance de l'enchanteur blanc , comme elle appelait Hercule, était plus grande,

était plus redoutable que la sienne.

Bien décidée à bâter le moment de la mort du prisonnier, elle craignait que la mort d'Hercule ne mît pas fin au charme qu'il avait jeté sur Jaguarette.

L'Indienne venait visiter le lion superbe pour tâcher de pénétrer ce secret.

Elle en avait facilement obtenu la permission de rOourow-Kourow, prétextant quelques observations nécessaires à l'accomplissement de ses prophéties.

Baboun-Knify, artificieuse et dissimulée, s'approcha de la natte où était attaché Hercule.

Elle donna à sa physionomie une grande expression de douceur et de commisération, et lui dit dans son langage métaphorique :

« La saison des pluies et des tempêtes noires succède à la saison des fruits et des fleurs; la défaite succède au triomphe. Hier vainqueur, aujourd'hui vaincu, celui qu'on nomme le lion superbe sait que telle est la guerre; elle a ses jours de revers; mais il a bravé par son silence les Piannakotaws..., les

aiglons des montagnes Bleues... Les Piannakotaws ont admiré le chef des visages pâles. »

A mesure que la raison d'Hercule s'affaiblissait devant l'ardeur de la fièvre, il devenait de plus en plus ironique. Il regarda la magicienne d'un air narquois, et répondit d'un ton badin et cavalier :

« Que le diable m'emporte si je comprends un mot à ce que vous venez me chanter, la bonne femme.

— Je crois, capitaine, dit Pipper en anglais, que c'est une manière de prêtresse du pays qu'on nous envoie à notre dernier moment pour nous consoler. Ecoutez-la tranquillement , ça vous aidera à vous endormir, ce que je vais faire, si je peux... Dans le cas où elle voudrait venir me prêcher, dites-lui que ce n'est pas la peine... que je me suis préparé moi-même à ma façon. »

Et Pipper se retourna sur sa natte.

Baboiin-Knify reprit, en s'adressant à Hercule, d'une voix basse et avec un accent de profond intérêt :

« Les visages rouges, comme les visages pâles, ont le don des enchantements... Les visages rouges savent lire dans les cercles mystérieux que trace le serpent, en entourant la tige sacrée du Waremboë... Us peuvent composer des philtres; ils sont les frères en magie des visages pâles qui savent aussi faire des enchantements. Que leur grand esprit soit Yawaouw, Mama-Jumboë, ou le Dieu des blancs, ils doivent s'aimer et se secourir dans le malheur. Mon frère m'entend-il?

— Il faudrait être sourd ou dormir comme Pipper, qui ronfle comme un canon ; mais pourquoi

diable dites-vous qu'il faut nous aimer?... Ventrebleu! corbleu! je ne me sens pas du tout disposé à vous aimer. .. la belle aux yeux doux. Eh I eh ! eh ! » dit Hercule en riant d'un air capable.

La magicienne dissimula la colère que lui inspirait la dédaigneuse insouciance d'Hercule, et reprit à voix basse :

« Pourquoi le lion superbe ne parle-t-il pas en face à celle qui lui parle en sœur? Ne devons-nous pas nous entendre? La lune qu'il interroge pour les maléfices... est aussi la lune que j'inter-

roge... La nuit qu'il invoque pour présider à ses charmes... est aussi la nuit que j'invoque... Toi, comme moi, ajouta-t-elle . en se rapprochant d'Hercule, nous puisons dans nos veines le sang nécessaire à nos philtres. Ceux qui ont la même mère doivent s'aimer et se secourir... Notre mère est la magie... Que nos lèvres disent les pensées de notre cœur... Mes lèvres disent les miennes... je veux sauver le lion superbe, et je viens l'arracher au supplice... mais je ne puis le sauver qu'à une condition... sans cette condition, Mania-Jumboë rendrait sa fuite impossible. Je le jure par la pâle clarté de la lune., je le jure par l'heure sacrée des enchantements...

— Ceci me rappelle , dit Hercule de plus en plus égayé, le refrain si connu... que j'adorais dans mon enfance... Au clair de la lune, mon ami Pierrot... Eh!... eh!... Prête-moi ta plume pour écrire un mot... Eh !... eh !... eh !... »

La magicienne regardait Hercule sans comprendre ses paroles; mais l'expression moqueuse de la physionomie du capitaine, en redoublant sa haine

et sa rage, lui ôtail tout espoir d'arriver à ses fins. Pourtant elle reprit :

« Si tu as fait quelque enchantement... délivre à l'instant ta victime, et lu es sauvé. Prononce les paroles mystérieuses qui délient ce que des paroles mystérieuses ont lié... Mama-Jumboë sera satisfait, et tu seras libre:.. Si pour rompre ton charme il te faut, comme à nous... un cœur de ramier... des feuilles argentées du lotos, et des graines de tumhoë recueillies sur la grève pendant la tempête , je t'apporterai ce qu'il te faudra... Mais il faut

que tu rompes le charme! s'écria Baboûn-Knify, en se contenant à peine... Il le faut ! »

Elle prononça ces derniers mots avec tant de véhémence que Pipper s'éveilla.

Hercule eût été dans son bon sens, que la persistance et le langage étrange de l'Indienne l'eussent presque rendu fou.

Déjà sous l'empire de son exaltation cérébrale, cet entretien bizarre mit le comble à son aberration.

a Un cœur de ramier, des feuilles de lotos... quel diable de ragôût est-ce là, cuisinière de Belzébut ? » s'écria-t-il.

Puis, passant sans transition d'une idée à une autre, il dit à la sorcière :

« C'est étonnant comme j'ai envie de chanter ; ça me rappelle un certain petit air que mon père me cornait toujours aux oreilles :

Le tambour résonne, La trompette sonne ; En avant, soldats, Courons aux combats !

— Allons... voilà que le capitaine chante une chanson de guerre, maintenant ! dit Pipper ; il ne pense jamais qu'à la bataille. Ah! quel homme!... quel homme ! »

A cette dernière et cruelle insulte, Baboûn-Knify contint à peine sa colère; pourtant, voulant épuiser tous les moyens pour amener Hercule à détruire l'enchantement qui frappait Jaguarette, elle reprit diun ton suppliant :

« Frère I frère !... ta sœur t'en conjure, renonce à ta vengeance... Tu es puissant, je le sais... tu peux, par ta magie, me forcer, pauvre créature, à venir à tes pieds, comme le serpent attire à lui l'oiseau tréblant qu'il fascine... Aie pitié!... aie pitié de cette pauvre créature!... Si tu savais ce qu'elle souffre... tu me comprends... aie pitié d'elle !... Tiens !... ajoute la sorcière, cédant à toute la puissance de son amour maternel, et songeant véritablement à sauver Hercule, dans l'espoir de délivrer Jaguarette ; je le vois, on ne peut te tromper... tu as un regard d'aigle, tu lis dans les cœurs... Eh bien!... oui... irritée contre toi... je voulais te faire rompre l'enchantement dont tu as frappé ma fille, et te livrer ensuite au supplice... mais tu as pénétré mon dessein... Eh bien! écoute... et vois... »

Ce disant, la sorcière ouvrit la porte du carbet*

Elle montra à Hercule les Indiens qui servaient de sentinelles, au loin le chemin qui conduisait à la forêt.

«Romps le charme, je te délivre de les liens, et je te sauve... Deux mots de moi à ces guerriers, et ils vont quitter cette porte... Regarde. <. »

Et elle alla près des deux Indiens et leur dit quelques paroles d'un air solennel.

Les deux Piannakotaws s'inclinèrent, prirent la main de la sorcière, qu'ils portèrent sur leur tête, et abandonnèrent leur poste.

et Tu le vois... tu le vois... romps le charme, et tu es libre... Tous nos guerriers sont rassemblés près du grand tabouï. Ils consacrent au Grand-Esprit leur poudre et leurs munitions de guerre, pour que leu coups soient certains. Femmes, enfants,

vieillards, assistent à cette cérémonie. Personne ne peut s'opposer à ta fuite... Je te servirai moi-même de guide... et quand ton évasion sera découverte, pour empêcher qu'on ne te poursuive, je dirai à notre tribu que Marna- Jumboë t'a fait enlever par un de ses aigles aux sept ailes, et ils me croiront.

— Diable... acceptez... acceptez, capitaine, s'écria le sergent. Elle a raison ; il n'y a pas un chat sur la route d'ici à la forêt... Acceptez... Si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour le vieux Pipper... Ne poussez pas la crânerie jusqu'à refuser une pareille proposition... C'est comme si vous vous tiriez un coup de pistolet à bout portant, et à moi aussi pardessus le marché. »

Pourloule réponse, Hercule fredonna de nouveau le refrain qui devenait l'idée fixe de son cerveau délirant :

La trompette sonne, Le tambour résonne ; En avant, soldais,
Courons aux combats !

«Tu chantes ton chant de guerre! s'écria la sor-

cière exaspérée. Tu me refuses donc?... Tu veux donc la mort?... Tu mourras... tu mourras... mais d'un supplice épouvantable... d'un supplice que ceux de notre tribu ne raconteront à leurs enfants qu'en frémissant de terreur. Entends-tu?. . . entends-tu ?. . . » Hercule haussa les épaules et reprit machinalement :

La trompette sonne, Le tambour résonne

La sorcière sorlit furieuse.

Les sentinelles revinrent fermer la porte. Le sergent se recoucha sur sa natte en disant : « Ah! quel homme! quel homme!...

Auprès de lui César est un poltron. »

Ivre de fureur et de vengeance, la magicienne courut près de TOurow-Kourow , dit qu'elle avait consulté Marna- Jumboë et que la réponse du Graud- Esprit était celle-ci : De grands malheurs menacent, si le visage pâle ne pfrit pas au milieu du plus affreux supplice avant le coucher du soleil.

Les avis de la magicienne avaient une telle autorité sur les Indiens, que la sanglante cérémonie fut fixée pour le coucher du soleil qui commençait à descendre.

Deux poteaux furent fichés en terre au milieu du

grand tabouï ; une immense cuve de terre cuite , remplie d'huile de palme, fut posée sur une assise de pierre formant un fourneau.

On y alluma un feu ardent, et bientôt le liquide devint bouillant.

Les couteaux à scalper, des flèches très-aiguës, des espèces de tenailles faites de bois de fer et d'autres instruments de torture furent disposés autour des poteaux de la chaudière avec une horrible symétrie.

Quatre Indiens tatoués d'un rouge vif, avec des dessins noirs représentant des serpents entrelacés, s'occupaient des préparatifs du supplice.

Deux chanteurs funèbres, coiffés de longs bonnets de plumes, tenant à la main des flûtes de roseau, faisaient de temps à autre retentir le tabouï des sons les plus lugubres et les plus discordants.

La foule des Indiens se pressait autour des poteaux, attendant avec une farouche impatience la promenade de la mort.

Cette cérémonie était pour les victimes courageuses une sorte d'ovation, de dernières consolations que la barbare générosité de leurs ennemis leur accordait.

En présence de ces horribles apprêts, les guerriers vaincus mettaient à honneur de rester impassibles et de braver d'un front serein le supplice qu'ils allaient subir.

Baboùn-Knify, retirée dans son carbet avec sa tille, voulait que celle-ci n'apprît l'arrivée et la condamnation des Européens qu'après leur mort.

Elle hâtait de tous ses vœux le moment où le soleil s'abaisserait à l'horizon.

Celui qui avait jeté un charme si fatal sur sa fille mourrait alors; peut-être sa mort romprait-elle l'enchantement.

Par instinct, par pressentiment ou par hasard, depuis la matinée, Jaguarette éprouvait une angoisse extraordinaire. Elle se sentait oppressée, inquiète.

Sa mère voyait dans ces symptômes une nouvelle preuve de la fatale influence du magicien.

Le carbet, comme toutes les cases indiennes, n'avait qu'une porte ; le jour y arrivait par une ouverture faite au toit et destinée au passage de la fumée.

« Je ne sais pourquoi je souffre ici, au cœur, dit Jaguarette en mettant sa main sur sa poitrine. J'étouffe... l'air me manque... ma vue se trouble. »

Elle se leva pour aller à la porte et l'ouvrir.

Baboûn-Knify, qui s'était placée à l'entrée du carbet, s'avança précipitamment, et lui dit :

a Reste, reste, ma fille. A cette heure du jour, l'air est enflammé, il brûle plus qu'il ne rafraîchit.

— Hélas ! ma mère, le feu du jour est une brise douce et fraîche auprès du feu qui consume votre fille. »

On entendit au loin et assez distinctement les sons aigus des flûtes de roseaux. Les musiciens jouaient un air funèbre; la marche des condamnés était commencée.

La sorcière, pour empêcher ce bruit de parvenir jusqu'aux oreilles de sa fille, dit à Jaguarette, avec une gaieté affectée :

a Mon enfant est triste ; elle pense trop au présent ; elle oublie le passé. Il faut que je ramène le i. 15

sourire sur ses lèvres pâles, en lui rappelant les chants qui la berçaient toute petite. »

Et la magicienne prenant un coëroma, sorte de tambour de basque, suspendu à la cloison, se mit à l'agiter bruyamment pour couvrir le son des flûtes qui devenait de plus en plus distinct.

S'accompagnant de ce bizarre instrument, elle chanta ces paroles naïves avec l'accent monotone et mélancolique particulier aux chants sauvages :

« L'enfant est endormi dans son berceau d'écorce.

Le vent se lève pour le bercer dans les branches du pamplemousse.

Les oiseaux attendent son réveil pour chanter.

Les fleurs attendent son réveil pour s'épanouir, embaumer l'air.

Sa mère n'attend pas son réveil pour l'aimer. »

Pendant quelques moments Jaguarelte , distraite de ses pensées par ces chants qui réveillaient en elle des souvenirs confus et lointains, ne lit pas attention au bruit croissant de la marche funèbre.

Sa mère agitait de plus en plus vivement son tambour.

Pourtant entre deux chants, pendant un intervalle de silence, l'aigre retentissement des flûtes indiennes parvint jusqu'au carbet.

Celte musique infernale était accompagnée de hurlements sauvages et aigus, imitant le cri du hibou, l'oiseau de mort des Indiens.

Jaguarette connaissait assez les usages des siens pour comprendre la signification de ces cris.

Elle regarda sa mère avec terreur et lui dit :

p Un sacrifice se prépare ! j'entends les cris de

mort... Oli ! fermez... fermez bien la porte... la vue d'un le! spectacle porte malheur!...

— C'est pour cacher ce spectacle à ma fille que je ne voulais pas lui laisser ouvrir cette porte... J'espérais étouffer ce bruit funèbre sous celui du coëroma.

— Oh! ma mère! agitez... agitez votre tambour, que je n'entende pas ces chants de mort ! ! ! Je savais bien que ce jour était fatal ! mes pressentiments- ne me trompaient pas... La fleur pâle et violette du sasseyer se ferme à l'approche de l'orage ; mon cœur se serre à l'approche du malheur... Quels sont ces infortunés, ma mère?

— Des prisonniers de la tribu des Arrakoës, les plus cruels ennemis de notre tribu. »

A ce moment , le cortège s'approche tellement du rarbet qu'on distingue les cris de la foule.

Avant que Baboïin-Knify ait pu reprendre son tambour, Jaguarelle entendit ces mots :

« Les visages pâles vont à la mort... et ils sont braves devant la mort!

— Les visages pâles! s'écria l'Indienne, vous me trompiez, ma mère!... »

Et avant que la magicienne eût pu s'opposer à son mouvement, Jaguarette courut à la porte, l'ouvrit et vit passer Hercule et Pipper, assis sur une natte et portés sur les épaules de quatre sacrificateurs. L'émotion de l'Indienne fut si violente qu'elle tomba sans mouvement entre les bras de sa mère

ÎÎ8 AVENTURES D'HERCULE HARDT.

XXIX.

Le premier mouvement de Jaguarette, en revenant à elle, fut de s'écrier : «Sauvez-le, ma mère!... Pour l'amour de votre fille, sauvez-le!...»

La magicienne leva les yeux au ciel et dit avec désespoir : a Hélas ! hélas! le maléfice dure encore!... elle l'aime toujours!...

— Sauvez-le! répéta Jaguarette... Vous le pouvez... Les chefs obéissent à vos paroles; elles sont sacrées pour eux... Vous leur direz que le Grand- Esprit ordonne qu'on mette les Européens en liberté... Sauvez-le , ma mère! ajouta la jeune fille d'un ton de menace effrayant , sauvez-le , ou je meurs à vos yeux ! Cet ongle est teint de wourara * ! o

Et elle montra à sa mère un de ses ongles entièrement couvert d'une couche de gomme brune et luisante.

Voyant sa fille en possession de ce poison si subtil, la magicienne resta stupéfaite, et cacha son visage outre ses mains.

1 Voir Bancroff, Histoire naturelle de la Guyane et le Voyage de Siedman ; ce poison, d'une extraordinaire subtilité, se compose d'une substance gommeuse produite par le suc de différentes lianes. Les Indiens et les nègres empoisonneurs portent cette gomme ainsi ppliquée sur l'ongle; en trempant l'ongle dans un vase pendant quelques secondes, l'eau devient un poison mortel et rapide comme la foudre. Les noirs se donnent instantanément la mort en tenant leur doigt pendant quelque? minutes entre leurs lèvres.

« Sauvez-le... ou je meurs... répéta Jaguarettu.

— Je ne puis pas le sauver ! s'écria la magicienne. J'ai tout fait pour l'engager à rompre le charme qu'il a jeté sur toi ; il a résisté à ma volonté. Dans ma fureur, j'ai prédit à l'Ourow-Kourow les plus affreux malheurs si le sacrifice était retardé d'un moment; il doit mourir au coucher du soleil.

— Au coucher du soleil! répéta Jaguarette.

— Hélas! oui, répondit sa mère. Mais renonce... renonce à ton affreux projet.

— Merci, ma mère... Vous m'avez dit l'heure de sa mort; je pourrai mourir avec lui. Au soleil couchant, vous n'aurez plus de fille... si l'Européen n'est pas libre.

— Quand je devrais t'arracher cet ongle ! s'écria la magicienne en se précipitant sur sa fdle, je t'empêcherai de l'empoisonner.

— Faites un- pas de plus... dit Jaguarette en mettant son ongle près de ses lèvres... et je me tue à l'instant...

— Malheur!... malheur!... s'écria sa mère en cachant sa (ête dans ses mains .

— Il n'est plus temps de pleurer ! s'écria l'Indienne. Et montrant un rayon de soleil qui entrait par l'ouverture du toit et qui coupait obliquement la cloison» elle dit avec un sang-froid plus effrayant que la colère :

— Ma mère, voyez cet espace éclairé par le soleil ; de moment en moment l'ombre l'envahit. Ainsi les ombres de la mort s'approchent de l'Euro'péen... ainsi les ombres de la mort s'approchent de votre

filles, puisque vous ne voulez pas sauver le visage pâle...»

Sans répondre à sa fille , la sorcière se précipite hors de la cabane, traverse le peuple, et arrive au grand tabouï, suivie de Jaguarette.

L'heure du supplice était venue.

L'Ourow-Kourow et les chefs indiens étaient assis sur les sièges de guerre, sorte de troncs d'arbres creusés si profondément , que ceux qui s'y plaçaient avaient la tête presque au niveau des genoux.

Les Indiens causaient entre eux du sang-froid inaltérable que le lion superbe continuait de montrer. 1

Ils attendaient avec une curiosité féroce le moment du supplice, impatients de voir si cette constance ne se démentirait pas au milieu des tortures.

« Ma sœur vient hâter le sacrifice, dit l'Ourow- Kourow à la magicienne. Elle nous a dit que l'heure du coucher du soleil était le moment le plus propice pour immoler les blancs, et que Mama-Jumboë menaçait de grands malheurs si le sacrifice était retardé. Nous obéirons aux ordres du Grand-Esprit; l'heure approche , et les sacrificateurs sont prêts. L'huile bout ; les couteaux sont aiguisés... Quand le soleil aura disparu derrière le palmier, les visages pâles mourront de la mort des guerriers... Si j'avais un fils, je demanderais au Grand-Esprit qu'il lui donnât le courage du lion superbe... L'Ourow-Kourow a bien vu des fêtes de mort , jamais il n'a rencontré d'homme plus calme devant le supplice que le visage pâle. »

Après un moment de silence, l'Indien ajouta avec enthousiasme :

« Le lion superbe est un grand chef ! » Espérant profiter de l'admiration qu'Hercule inspirait aux Piannakotaws , Baboùn-Knify lui dit d'un air grave, solennel :

« Pendant que nos frères faisaient les apprêts du sacrifice, j'ai encore interrogé les nœuds sacrés de Wannakoë, ils annonçaient toujours de grands malheurs si les visages pâles ne mouraient pas au coucher du soleil... Pourtant, par trois fois la branche de tulipier auquel le serpent s'est enroulé a été brisée. Je ne puis interroger Mama-Jumboë sur ce mystère que lorsque la lune brillera... à l'heure de minuit... Il faut donc que le sacrifice soit retardé jusqu'à demain... Le signe du tulipier est sans doute un avertissement que le Grand -Esprit m'envoie pour m'annoncer que ses oracles ont été mal interprétés. »

En disant ces derniers mots , Baboiin-Knify chercha sa fille des yeux , et la vit au premier rang des spectateurs.

Elle tenait son ongle empoisonné près de ses lèvres.

L'Ourow-Kourow regarda la magicienne avec un sombre étonnement, et lui répondit :

« Les ordres de Mama-Jumboë- ne se contredisent pas... Il a menacé de malheurs affreux, si les visages pâles ne mouraient pas au coucher du soleil... Us doivent mourir... »

Baboùn-Knify jeta .un regard désespéré sur sa fille, et reprit :

« Souvent la vue la plus perçante s'obscurcit... le bras le plus fort faiblit... En interrogeant tantôt les

volontés du Grand-Esprit... en lisant dans les signes mystérieux où, seule, je puis lire, je me suis sans doute trompée... La seconde épreuve me le prouve... Il faut que l'Ourow-Kourow suspende le sacrifice jusqu'au moment où j'aurai pu invoquer Yawahon , au milieu du silence de la nuit.

— Et si ma sœur ne s'est pas trompée ! s'écria le cbcf indien avec une impatience farouche , si Marna- Jumboë voulait que le sacrifice lui fût offert le soir, les malheurs dont il nous menace par ta bouche désoleront notre tribu... Femme... femme... prends garde.

— Babouñ-Knify n'a rien à craindre, dit fermement l'Indienne. Elle a toujours été écoutée des sages et des chefs guerriers... C'est à l'Ourow-Kourow de tout redouter de la colère de Marna- Jumboë, s'il méprise ses avertissements.

— Le soleil baisse ! le soleil baisse ! s'écria le Pianuakotaw avec une anxiété terrible... Mais, surmontant bientôt son hésitation, il dit à la sorcière : Le sang des visages pâles ne peut que plaire à Mania - Jumboë... J'écoulerai sa première parole... »

El le Piannakolaw sifila d'une manière particulière.

A ce signal bien connu, des hurlements sauvages éclatèrent de toutes paris; les bourreaux avivèrent le feu, prirent les couteaux à scalper; les musiciens firent retentir les apoutas ; les rangs des guerriers s'ouvrirent , et les sacrificateurs amenèrent Hercule et Pipper.

On allait les attacher aux poteaux lorsqu'un Indien, traversant la foule, arriva près de l'Ourow-Kourow et lui dit :

« Tes guerriers amènent prisonnière une femme des visages pâles. »

L'étonnement, l'espèce de rumeur que causa cette nouvelle, furent tels, que le supplice demeura suspendu.

Le soleil disparut de l'horizon...

a Le soleil est couché, dit la magicienne d'un ton solennel à l'Ourow-Kourow. Tu le vois, malgré ta volonté, les visages pâles n'ont pas été mis à morl... Avant le coucher du soleil, l'avertissement que Marna- Jumboë m'envoyait par la seconde épreuve du tulipier était donc tel que je l'avais interprété... puisque le Grand-Esprit a voulu que cette fois encore les Européens échappassent au supplice. »

A ce moment, on vit Adoc amenée par trois individus.

Les Indiens, suivant les ordres de l'Ourow-Kourow, avaient conduit Adoë à l'habitation d'QuIllok le borgne. Depuis deux jours, ce planteur avait disparu de l'anse du Paliest avec ses deux mulâtres, Tarpoën et Siliba.

Croyant bien agir, les Piannakotaws ramenèrent la fille de Sporterfigdt au kraal de leur chef.

En voyant sa maîtresse, Jaguarette fut frappée de stupeur.

Tour à tour agitée par la honte, par la colère, par

la jalousie, elle jetait de sombres regards sur Adoë et sur Hercule qui, déjà attaché au fatal poteau, regardait la cuve d'huile bouillante d'un air hébété.

Baboïin-Knify avait profité du tumulte occasionné par l'arrivée de l'Européenne pour courir auprès de sa fille.

Elle employait les prières, les menaces, la persuasion, pour la décider à abandonner son funeste projet de suicide, puisque, pour ce jour du moins, les Européens étaient sauvés.

En effet, le soleil avait tout à fait disparu, et la nuit, sans crépuscule sous les tropiques, avançait rapidement.

L'Ourow-Kourow, frappé des paroles de la magicienne, et voyant d'ailleurs le moment du sacrifice passé, donna ordre de reconduire les prisonniers dans leur carbet.

Adoë vit Hercule attaché au fatal poteau, et poussa un cri perçant.

Celui-ci, malgré son aberration, reconnut la fille de Sporterfigdt. Sa venue, au milieu de cette peuplade, ne sembla pas l'étonner, il avait presque perdu la faculté de raisonnement. Souriant d'un air courtois à la créole, il lui dit simplement : « Comment vous portez-vous, mademoiselle? Mille pardons de ne pouvoir vous présenter mes humbles respects. »

Hercule ne put pas en dire davantage, ses gardiens l'entraînèrent, et il fut bientôt attaché de nouveau sur une natte, au milieu de la case qui lui servait de prison.

Le cri d'Adoë, le mouvement d'Hercule, n'avaient pas échappé à Jaguarette.

LA PRISONNIERE. S5b

Elle serra violemment le bras de sa mère, et lui dit : « Ma mère voit celle femme... son père a tué mon père...

— La fille pâle de Sporterfigdt ! Le Yawahon nous l'envoie, » dit tout bas la magicienne.

Voyant le supplice différé, les Indiens se dispersèrent.

L'Ourow-Kourow resta seul dans le tabouï avec quelques vieillards et quelques guerriers.

Adoë était debout devant eux ; son air était noble, digne et fier. De temps* à autre, elle jetait les yeux vers le carbet où elle avait vu enfermer Hercule et Pipper.

Le chef indien, sachant que la magicienne parlait hollandais, lui fit signe de venir, et lui dit, en lui montrant Adoë : « Ma sœur gardera dans sa case cette fille des visages pâles... son père était Sporterfigdt, un de nos plus cruels ennemis... Que ma sœur interroge cette nuit Mama-Jumboë, lorsque la lune sera brillante... et que demain, au point du jour, le sacrifice de cette femme pâle puisse être offert au Grand-Esprit. »

L'Ourow-Kourow se retira.

« Suivez-moi, » dit Baboûn-Knify à la jeune fille.

Heureuse d'entendre parler sa langue, Adoë s'écria :

« Dieu soit loué ! je puis au moins me faire comprendre. Au nom du ciel, répondez-moi; ce capitaine européen que j'ai vu tout à l'heure est-il prisonnier depuis longtemps ? A-t-il été blessé? Quel est le sort qui l'attendait? Si vous voulez faire une noble action, si vous voulez gagner une grande récompense, aidez-

le..., aidez-nous à retourner à Sporlerligdl où j'habite.

— Les deux Européens doivent mourir demain uinsi que vous, dit la magicienne d'un air farouche.

— Jaguarette! s'écria la créole, en voyant pour la première fois la petite Indienne qui, la tête baissée sur sa poitrine, s'avançait lentement.

« Vous ici, vous ici ? Je trouvais que votre sommeil avait été bien profond pendant la nuit fatale où les Indiens m'ont enlevée

de Sporterfigdl... Dieu fasse que ce mystère ne me soit pas expliqué... maintenant, » dit Adoë en jetant un triste regard sur Jaguarette.

Celle-ci ne répondit rien.

«Pendant dix années, j'ai été pour vous une sœur... La maison de mon père a été comme votre maison... dit Adoë. Si vous avez quelque reconnaissance de mes bontés, usez de l'influence que vous devez avoir sur les gens de votre nation pour les empêcher. de commettre un meurtre abominable. Cette femme dit que les deux Européens sont menacés de mort.

— Celte femme est ma mère... dit Jaguarette.

— Votre mère! s'écria Adoë au comble de l'étonnement. Puisque vous êtes sa mère, ajouta-t-elle en s'adressant à la magicienne, je n'ai rien à craindre. Jaguarette vous dira que, recueillie toute petite par mon père, elle a été élevée et traitée à Sporter/igdt comme ma compagne. Je vous le répète, si mes soins pour votre fille méritent quelque reconnaissance , vous pouvez faire plus que vous acquitter, en facilitant la fuite de ces Européens et la mienne. Vous devez en avoir les moyens. »

Baboùn-Knify écouta Adoë avec un silence glacial, et lui répondit d'une voix solennelle : « La fille de Sporterfigdt aurait reconnu ma fille pour sa maitresse, et l'aurait servie à genoux, qu'elle n'aurait encore rien fait... Le prix du sang ne peut jamais se payer...

— Le prix du sang ! s'écria Adoë.

— Le planteur de Sporterfigdt a tué son père... dit Baboùn-Knifv d'une voix sourde... montrant Jaguarette.

— C'est impossible... vous mentez... dit fièrement Adoë, les yeux brillants d'indignation... Mon père était le plus humain des hommes... Jamais il n'aurait commis une cruauté pareille.

— Ne vous a-t-il pas dit qu'il avait recueilli l'enfant dont il prit soin après une attaque des Indiens ?

— S'il en est ainsi, reprit Adoë, mon père a défendu sa vie et sa maison contre ceux qui l'attaquaient.... vous ne pouvez lui en faire un crime. Et toi... Jaguarette, dit Adoë d'un ton plus affectueux que suppliant, oublieras-tu le temps que tu as passé à Sporterfigdt?»

L'Indienne baissa la tête ; mille sentiments contraires se combattaient en elle. Le souvenir des bontés de sa maîtresse la touchait ; mais elle ne pouvait penser sans désespoir qu'Hercule et Adoë, réalisant les prédictions de Mami-Za, se marieraient, s'ils pouvaient parvenir à recouvrer leur liberté.

Sachant combien sa mère avait d'influence sur l'Ourovv-Kourow, l'Indienne voulut réfléchir avant de répondre à Adoë; pour éviter une réponse directe, elle lui dit :

« Jaguarette n'oublie pas le« bienfaits. La case de sa mère est pauvre ; mais elle est au service de la fille de Sporterfigdt, qui doit avoir besoin de repos. »

Et précédant Adoë, qui la suivit agitée des plus pénibles angoisses, elle se dirigea vers le carbet.

Après d'assez longues réflexions, Jaguarette alla trouver Babou-Knify.

a Ma mère... vous aimez voire fille? »

La magicienne leva ses yeux au ciel, ses yeux qui se remplirent de larmes.

«Vous pouvez empêcher Jaguarette de mourir... vous pouvez rendre la tribu des Piannakotaws la plus puissante tribu des montagnes Bleues... tous pouvez vous montrer généreuse et rendre à la liberté la fille de Sporterfigdt, qui a traité votre fille comme sa sœur...

— Que dis-tu ? s'écria la magicienne.

— L'Ourow-Kourow a dit que le lion superbe était un grand chef! Il est le plus vaillant des visages pâles. Tous nos guerriers admirent son courage. Eux toujours sans pitié... ils ont vu pourtant les apprêts de son supplice avec peine. Cela est-il vrai , ma mère?

— Cela est vrai,, TOurow-Kourow a dit que jamais guerrier n'a affronté plus bravement la mort.

— Le vieillard que j'ai sauvé m'a racoté qu'autrefois deux visages pâles avaient combattu avec notre tribu.

— Jusqu'à leur mort, dit la magicienne, ils ont été pour nous de braves et fidèles alliés.

— Eh bien ! que ma mère dise à l'Ourow-Kourow de sauver le lion superbe, pourvu que le lion superbe devieitne un de nos guerriers et qu'il prenne Jaguarelle pour femme.

— Ma fille a perdu la raison, s'écria la sorcière. L'Ourow-Kourow admire le courage du lion superbe, mais il veut son trépas... J'ai annoncé à la tribu les plus grands malheurs, si le lion superbe n'était pas sacrifié.

— Les paroles de ma mère sont des ordres pour les Piannakotaws. Elle a fait retarder le supplice de l'Européen; elle peut changer les chants de mort en chants de joie.

— Jamais l'Ourow-Kourow n'y consentira.

— Si vous lui ordonnez au nom de Mama-Jumboë de prendre le visage pâle pour allié, le chef obéira. Jaguarette heureuse... bien heureuse, ne vous quitterait plus alors, dit l'Indienne d'un ton suppliant. Vous qui n'avez vu votre fille que triste et en larmes, vous la verriez calme et gaie. Hélas ! ma mère, vous vous plaignez de ce que mon amour pour vous est froid ; oh I ne croyez pas cela ; le malheur pèse si cruellement sur mon cœur, que ma tendresse pour vous ne peut se faire jour... Les roses caraïbes ne fleurissent pas sous les ronces... ma mère ! »

La magicienne se sentit profondément émue, elle contemplait avec une résignation douloureuse le charmant visage de la petite Indienne, le chagrin y avait déjà laissé de cruelles empreintes.

Celte vue réveilla toute sa colère, toute sa haine contre Hercule, qui rendait sa fille victime de ses maléfices. Elle s'écria impétueusement :

a Non... non! cet infernal enchanteur a fait perdre la raison à ma fille; qu'il meure... qu'il meure!

— Adieu, ma mère, » s'écria Jaguarette en laissant éclater ses sanglots, et en se jetant dans les bras de la magicienne.

Désespérant de calmer l'exaltation de sa fille, la sentant capable de se tuer si Hercule mourait, la magicienne consentit,

après de pénibles hésitations, à tenter de le sauver.

Elle se rendit près du chef indien.

Le guerrier qui veillait à la porte de l'Ourow- Kourow alla le réveiller.

« Que ma sœur soit la bienvenue! dit le chef en sortant de sa cabane ; que ses paroles préservent de tous les malheurs! Qui l'amène au milieu de la nuit? sommes-nous donc menacés de quelque grand danger?

— Je le crains... Depuis hier les inspirations que Mama-Jumboë m'envoie sont étranges. Je n'ose croire à ce que m'annoncent les nœuds mystérieux du serpent sacré Wannakoë... Mon frère est un sage et un guerrier... il aidera peut-être mon esprit à sortir de cette incertitude... Hier j'ai dit à mon frère : De grands malheurs menacent si les visages pâles ne sont pas sacrifiés avant le coucher du soleil.

— Telles ont été les paroles de ma sœur, et j'ai hâté le moment du sacrifice.

— J'ai voulu, cette nuit, une seconde fois, interroger la destinée ; le Grand-Esprit m'a voulu éclairer.

— I/oracle est donc changé ?

— Il est le même.

— Les visages pâles doivent donc mourir?

— Ils ne doivent pas mourir.

— Je ne comprends pas, ma sœur.

— Mama-Jumboë a dit et dit encore : De grands malheurs menacent si les visages pâles ne sont pas mis à mort. Mais le Grand-Esprit n'a pas dit que ces malheurs menaçaient la tribu.

— Qui menacent-ils donc ? »

Après un moment de silence, la magicienne reprit : « Mon frère se souvient-il des deux guerriers

des visages pâles qui ont combattu avec les Pianna-

kotaws?

— Ils étaient braves et fidèles ; ils sont morts sur les rives du lac de Parima.

— Mon frère se souvient-il des prédictions que j'ai faites quand les visages pâles sont venus demander aux Piannakotaws de marcher avec eux contre les Annakoës? »

Après quelques moments de réflexion, le chef indien répondit :

ce Ma sœur a dit que les Piannakotaws seront heureux dans leurs entreprises; que deux visages pâles, envoyés par Marna-Jumboë, serviraient à notre tribu, parce qu'ils venaient du grand pays des blancs de l'autre côté du lac salé, et qu'ils savaient des choses mystérieuses que les visages rouges ne savaient pas, J. 16

— Il en a été ainsi ; ils nous ont appris à manier les fusils d'Europe, à forger le fer des blancs, et à le rendre dur en le trempant dans la source de l'Oyapok. »

Baboûn-Knify resta quelque temps silencieuse; puis elle reprit d'un air inspiré, en montrant les étoiles de la croix du sud qui

étincelaient alors comme des diamants au milieu des profondeurs azurées du

ciel :

a La brise des nuits s'apaise ; elle se tait pour laisser parler celle à qui le Grand -Esprit se dévoile. Chaque rayonnement de l'étoile est une parole qu'elle entend... chaque rayonnement de la lune est une phrase qu'elle entend... la lumière, qui arrive seulement aux yeux des autres, arrive comme un son 4iix oreilles de Baboûn-Knify; elle entend... elle entend... les mêmes paroles qu'elle a répétées hier k son frère: mais la flamme de l'incendie, mais la clarté de la lune, mais la lumière du soleil, mais l'ombre de la nuit, donnent des apparences différentes au même objet. Hier, j'avais dit : Si le sacrifice des visages pâles n'a pas lieu avant le coucher du soleil, de grands malheurs menacent... Maintenant... ce qui était obscur se dévoile... l'arrivée de la fille de Sporterfigdt m'a éclairée... Puisque le sacrifice n'a pas eu lieu, ce ne sont pas les Piannakotaws qui sont menacés, ce sont les visages pâles.

— Les visages pâles! répéta le chef avec un air de surprise incroyable, comme s'il eût douté de ce qu'il entendait. Mais le lion superbe est le plus brave de leurs guerriers, s'écria-t-il ; comment sa vie peut-elle être fatale à son peuple?

— Si la vie de ce chef redoutable était employée à combattre son propre peuple, s'il devenait Pallié le plus fidèle et le pins brave des Piannakotaws... s'il était pour eux ce qu'ont été les deux blancs morts sur les rives du lac Parima, sa mort ne serait-elle pas fatale aux fils des montagnes Bleues, qu'elle priverait

d'un allié courageux ? Sa vie ne serait-elle pas fatale aux Européens, qui trouveraient en lui un adversaire redoutable?

— La vérité est la vérité... ma sœur Ta dit en cela... mais qui nous prouve que le lion superbe sera notre allié fidèle comme les autres visages pâles!

— %Qui le prouve? s'écria la magicienne d'un ton imposant. L'oracle que le serpent sacré a rendu... Si la mort du lion superbe devait être favorable à notre tribu, l'Esprit m'aurait-il annoncé par trois présages réitérés que j'interprétais mal la volonté de Mama-Jumboë, lorsque je demandais la mort de l'Européen? »

Ces dernières paroles parurent convaincre l'Indien. Il baissa la tête et sembla réfléchir.

« Enfin, reprit la magicienne, mon frère sait si j'aime ma fille... si je l'ai pleurée dans mes regrets...

— Depuis quinze ans, les larmes de ma sœur n'ont pas cessé de couler... Le jour où elle a retrouvé sa tille a été un jour de fête dans son cœur, je le sais... Mais pourquoi ma sœur me parle-t-elle de sa tille?

— Ce que j'ai de plus cher au monde, c'est elle. . . Eh bien ! qu'elle soit l'épouse du lion superbef s'il consent à servir avec nos guerriers.

— Ta fille... l'épouse du visage pâle I s'écria l'Ou-

244 AVENTURES D'HBRCULE HARDI.

row-Kourow stupéfait. Ta fille I... Songes-tu bien que s'il nous trahissait...

— Il gérait puni de la mort des traîtres, et ma fille partagerait son sort... Crois-tu maintenant que je risquerais la vie de celle que j'ai pleurée quinze ans, si je n'avais pas lu dans l'avenir que le lion superbe serait le plus brave, le plus fidèle allié des Piannakotaws? »

Cette dernière raison détruisit les dernières hésitations de l'Indien. Il dit à la magicienne :

« Et l'autre visage pâle, la queue brillante? et la fille de Sportertigdt?

— Si mou frère croit mes conseils, il montrera aux Européens que les fils des montagnes Bleues sont humains et généreux. Us renverront la jeune fille et le guerrier pour annoncer à leur nation que le lion superbe reste parmi nous...

— Et si le lion superbe refuse de rester parmi nous? demanda le chef.

— Il mourra... la fille de Sporlerfigdt mourra... la queue brillante mourra... Et la prédiction du Grand-Esprit sera encore réalisée. Mon frère le voit... Qu'il meure ou qu'il soit des nôtres, la perte du lion superbe sera toujours un grand malheur pour les visages pâles, car ils l'auront contre eux, ou ils ne l'auront plus parmi eux. »

Le chef indien baissa la tête en signe de consentement, et dit à Baboûn-Knify :

« Qui parlera au guerrier européen?

— Toi, grand chef; je lui dirai ta parole dans son langage.

L'ÉPREUVE

— Que le Grand-Esprit vous guide et vous entende ! » dit TOurow-Kourow.

Quelques moments après, Baboûn-Knify, pour la seconde fois, entra dans la prison d'Hercule avec TOurow-Kourow.

l'épreuve.

Fatigué des émotions de la journée, en rentrant dans son carbet, Hercule était tombé dans une sorte d'assoupissement fiévreux et agité. Il ne dormait pas, et pourtant des figures étranges lui apparaissaient vaguement.

Lorsque la magicienne et le chef indien entrèrent, et que Baboûn-Knify eut tiré Hercule de son état de torpeur, il ouvrit machinalement les yeux et crut continuer ses visions bizarres.

Pendant la scène qui va suivre, et qui eut Pipper pour auditeur, Baboûn-Knify servit d'interprète à TOurow-Kourow.

Il dit d'une voix haute et solennelle :

« Celle à qui Mama-Jumboë parle en secret dira mes paroles au lion superbe, et elle me rapportera ses réponses. »

La magicienne traduisit cette phrase à Hercule, qui répondit par un affreux bâillement.

Le chef indien continua :

« Le lion superbe a vu sans trembler les apprêts

de la mort... Les fils des montagnes Bleues admirent son courage; ils lui offrent d'être leur frère... Si le visage pâle veut prendre Tare et le casse-tête parmi les Piannakotaws, il subira de très-dures et de très-cruelles épreuves... S'il en sort triomphant, il pourra s'asseoir parmi les guerriers et les sages... Il pourra dire, en parlant des fils des montagnes Bleues... les miens... Le lion superbe veut-il connaître ces épreuves?

— Dites toujours, reprit machinalement Hercule.

— L'homme fort parle peu, agit beaucoup, » dit le chef, frappé de l'énergique concision de la réponse d'Hercule.

Et il ajouta d'un ton un peu emphatique :

« Que le lion superbe écoute : le feu éprouve le fer, l'eau éprouve le bois, la corde éprouve l'arc, les douleurs éprouvent le guerrier.

— Capitaine, ils veulent nous embaucher, dit le sergent, qui s'était éveillé eu sursaut.

— Si le lion superbe veut être de nos guerrier?, au lieu de servir de festin sacré à notre tribu, dit l'Ourow-Kourow, il annoncera sa résolution demain, au lever du soleil, en mettant sur sa tête un bouclier, un arc, des flèches, une peau de serpent, et il entrera à reculons dans le grand tabouï, où seront assemblés les sages de la tribu *.

— Ça ne sera guère poli de se présenter comme ça devant des sages, dit Pipper, sans compter que des flèches, un bouclier et une peau de serpent ne feront

1 Mœurs des Indiens de la Guyane. V. III, p. 403, Voyage de Stedman. — Id. du docteur Bancroft. — Id. oVALava, — Tous ces détails sont d'une rigoureuse exactitude.

L'EPREUVE

jamais une coiffure bien commode... Si c'est là la haute paye qu'ils nous offrent pour nous amorcer, je ne serai pas de leur écot.

— Le sun-otyo est un oiseau bavard et étourdi î Malgré sa barbe grise, la queue brillante imite le sun-olyo ; qu'il imite plutôt le fier silence du lion superbe, » dit la magicienne d'un air méprisant.

L'Indien continua l'énumération des épreuves que devait subir le néophyte.

« Quand le lion superbe aura demandé à être au nombre des fils des montagnes Bleues, il gardera pendant deux jours un jeûne très-rigoureux. Il ne se nourrira que des fruits du sybay, qui sont amers et nauséabonds; il ne boira que de l'eau des marais, qui est fétide... Le guerrier doit savoir souffrir la faim et la soif.

— La pitance vaut la solde, » dit l'incorrigible Pipper.

L'Ourow-Kourow continua :

« Chaque jour les autres guerriers viendront chanter au lion superbe leur chant de mort ; ils lui donneront cent trente-cinq coups... avec des racines de palmier desséchées et arrachées de

terre pendant une nuit d'orage... Les coups seront très- forts, sur le dos, sur les bras et sur les jambes. Le dos porte l'arc, les bras combattent, les jambes marchent... Pendant cette épreuve, le lion superbe se tiendra debout, les mains croisées sur sa tête, le talon droit appuyé sur le genou gauche.

— Véritable tour d'équilibriste, dit le sergent.

— Pendant qu'on l'éprouvera par le fouet, continua l'Indien, le lion superbe ne manifestera ni inipa-

£4d AVENTURES D'HERCULE HARDI.

tience, ni douleur; alors on mettra chaque soir en trophée, sur son hamac, les racines qui auront servi à T'épreuve... elles lui appartiendront...

— Allez ! allez ! ne vous arrêtez pas en si beau chemin ; qu'est-ce que ces misères-là? dit Hercule.

— Le lion superbe va voir que les autres épreuves de l'eau, du feu et des fourmis feraient pâlir les plus braves, reprit TOurow-Kourow. Le neuvième jour, tous les guerriers ayant le tatouage de combat s'assembleront; la flèche sur Tare, le couteau à scalper à la ceinture,. ils entreront brusquement dans le carbet où le lion superbe sera couché. Affaibli par le jeûne, par les coups qu'il aura reçus, les guerriers pousseront des hurlements épouvantables; ils l'attacheront dans son hamac, et ils le plongeront au fond de la rivière froide, où il restera jusqu'à ce que chaque guerrier ait dit onze fois Mama-Jumboè et Yawahon ; alors on retirera le lion superbe de la rivière... Le guerrier doit traverser les lacs et disparaître sous les eaux pour surprendre son ennemi.

— Ils se figurent sans doute que cet exercice-là vous fait pousser des nageoires, dit Pipper.

— Quand on aura retiré le lion superbe de l'eau, on le suspendra dans son hamac mouillé, entre deux arbres : on entassera au-dessous une grande quantité de suaky-way, herbe très-puante qui se consume sans flamber; on y mettra le feu, de manière que le lion superbe sente vivement la chaleur sans être atteint par les flammes, et qu'il souffre des maux étranges... ainsi le guerrier doit braver le feu... La seule fumée qui entourera le lion superbe de toutes

l'ÉPREUVE. 24\$

Paris lui causera une très-grande souffrance., et il tombera dans une pâmoison qui fera croire qu'il est mort.

— Allons donc... allons donc... voilà que cela commence à signifier quelque chose, s'écria Hercule d'un ton sardonique.

— Quand les guerriers verront le lion superbe comme mort, ils chanteront d'un ton funèbre... les Piaï les accompagneront sur l'apoula... alors on creusera un tombeau pour y ensevelir le lion superbe... les guerriers doivent savoir mourir...- Avant de le mettre dans la tombe, le menton sur, les genoux, les mains sur les oreilles, on lui attachera un collier et une ceinture de feuilles remplies d'herbes *panso-bokes, grosses fourmis rouges dont la piquée est plus cuisante qu'une piqûre d'abeille sauvage... Les morsures des panso-bokes seront si cruelles, que, malgré sa langueur et sa faiblesse, le lion superbe bondira de sa fosse comme un tigre piqué par un serpent ; il deviendra presque fou de douleur... Ainsi le guerrier doit sortir un jour de sa tombe pour aller dans le grand kraal toujours vert de Mama-Jumboë... Alors les épreuves

seront terminées. On raserà les cheveux du lion superbe, on lui versera sur la tête du kil-dewill presque bouillant à travers un crible, on lui imprimera sur la figure le tatouage indélébile des fils des montagnes Bleues. On lui coupera l'oreille droite pour racheter la chair de son corps, qui aurait dû être servie au festin sacré de Mama-Jumboë. On lui donnera un arc d'honneur, un collier de plumes ; alors il sera guerrier des Piannakotaws, et à la première bataille contre les Européens, il devra rapporter

au tabouï onze chevelures de visages pales... Le lion superbe est-il prêt ? »

Hercule avait écouté l'Ourow-Kourow avec une stupeur croissante; quand l'Indien eut terminé, il haussa les épaules sans répondre un mot.

« Toujours grand... toujours calme... dit l'Indien.

— Il ne se démoralise pas... toujours le même! dit Pipper. Comme il foudroie ce sauvage par son silence ! Ah !. quel homme ! »

Le chef et la magicienne se regardèrent, échangèrent quelques mots en indien, et Babouñ-Knify dit à Hercule :

« Il y a encore loin d'ici au lever du soleil. Cœur intrépide réfléchira. »

Puis, se retournant vers Pipper, elle lui dit :

« Que la queue brillante nous suive, on l'attachera dans un autre carbet.

— Si ça vous gêne, ne m'attachez pas, et laissez-moi m'en aller, » dit le sergent.

Tous trois sortirent ; Hercule resta seul, plongé dans ses réflexions.

Bientôt sa porte s'ouvrit de nouveau, et Jaguarette parut.

l'amour.

En entrant dans le carbet, Jaguarette était pâle, émue, tremblante; de l'entretien qu'eHe allait avoir

avec Hercule dépendait, pour ainsi dire, leur vie à tous deux.

« Qu'est-ce encore? » s'écria impatiemment le capitaine.

Puis il ajouta, au comble de l'étonnement :

« C'est la petite sauvage de l'habitation de mademoiselle Sportfigdt, la fille de l'abominable sorcière de tout à l'heure, qui voulait, à toutes forces, me prendre pour un enchanteur!... Mais .celte effrontée me poursuivra donc partout ! que je veille, que je dorme ou que je rêve.

— Il faut que je vous sauve ! » s'écria l'Indienne en fondant en larmes.

Elle tomba aux genoux du capitaine d'un air suppliant :

« Maudissez-moi. i. mais laissez-moi vous sauver! Acceptez d'abord ce que le chef indien vous a proposé tout à l'heure.

— Accepter ses coups de fouet ! son jeûne ! ses graines amères ! sa fumée puante ! ses flammes brûlantes ! son plongeon dans l'eau froide ! son ensevelissement ! ses fourmis rouges et son tatouage ! quand je puis être débarrassé de cet épouvantable cauchemar en un quart d'heure ! allons donc ! ma mie... mais vous êtes folle, archi- folle... Laissez-moi tranquille... morbleu... cor-

bleu..*. ventrebleu... Quel démon vous pousse à venir ainsi m'excéder ? Votre sorcière de mère va venir encore me dire que je vous ai charmée, coureuse que vous êtes ! tandis que c'est vous qui me relancez jusqu'ici, dans le pays des songes. »

i\$î AVENTURES D'HERCULE HARDI.

L'Indienne baissa humblement le front, et répondit d'une voix douce et tremblante :

« Accablez-moi, frappez-moi... mais laissez-moi vous sauver... C'est par mon conseil que ma mère et l'Ourow-Kourow sont venus vous trouver pour vous demander à rester parmi les nôtres. Il n'y a pas d'autre moyen de vous arracher au terrible supplice qui vous attend ! Il faut que vous soyez sauvé, car si vous mouriez, je mourrais de votre mort : vous ne savez donc pas tout ce que j'ai souffert depuis que je vous ai quitté «à Sporlerfigdl; vous ne savez pas les affreuses tortures que j'endure depuis que vous êtes prisonnier; vous ne savez donc pas enfin que je vous aime, que votre vie est ma vie?» s'écria l'Indienne avec un accent déchirant et passionné.

Celui-ci, stupéfait, recula d'un pas ; sa pudeur virginale s'alarmait, et il répéta machinalement :

« Elle m'aime... la sauvage m'aime; quel cauchemar !

— Ne me repoussez pas! dit Jaguaretle avec exaltation, en levant vers lui ses grands yeux baignés de larmes et en joignant ses mains. Ne me méprisez pas... écoutez... écoutez... vous aurez pitié de la pauvre Jaguaretle... Elle a toujours été malheureuse, parce qu'elle a toujours été fière... elle est fille d'une race de guerriers des montagnes Bleues, qui ont toujours commandé... et elle était

comme nne esclave, moins qu'une esclave à Sporlerfigdt! On lui donnait de brillants colliers... on lui donnait un riche coussin pour se coucher dans le salon aux pieds de sa maîtresse, comme on donne un collier et

un coussin au chien favori du maître. . . Tant qu'il est alerte et gai... on le flatte... on le caresse... s'il est triste et maussade, on le rudoie...

« Sans doute, nia maîtresse était bonne pour moi comme elle était bonne aussi pour Elpy, son épagneule favorite. Ah! si vous saviez combien j'ai souffert en grandissant... Jamais un mot pour mon âme, pour mon cœur. Pourvu que la petite Jaguarette fût gaie, pourvu qu'elle portât bien le costume éclatant dont on la paraît, pourvu qu'elle agitât le chasse* mouches avec adresse, qu'importait le reste?... Ma maîtresse avait un Dieu qu'elle priait, qu'elle disait bon, miséricordieux, puissant... Ce Dieu lui envoyait des bonheurs, elle l'en remerciait... et jamais elle ne m'a fait connaître ce Dieu, si bon, si grand!... Moi, je me rappelais avec amertume que, toute petite, j'avais une mère qui invoquait pour moi notre Dieu à nous, pauvres Indiens... Ma maîtresse n'assistait jamais aux danses grossières des esclaves. Quand j'étais enfant, ces danses m'amusaient à voir. Plus tard, je ne sais pourquoi, elles me tirent honte. Je compris que la fdle de Sporterfigdl ne pouvait y assister. Un jour elle me demanda pourquoi je n'allais plus le dimanche au bamboula des noirs. Cette question me navra... Qu'étais-je donc à ses yeux pour ne pas rougir comme elle?... A mesure que j'avais en âge, je devenais rêveuse, triste... je recherchais la solitude... je m'en allais dans la forêt... sur le bord de la mer... je pleurais en regardant le ciel et les vagues déserts comme mon cœur. Quand je revenais à l'habita-

tion, on me grondait d'être chagrine ; s'il y avait des étrangers, on me faisait dan-

ser le loango en m'accompagnant du talboë x. De tout cela, je souffrais beaucoup. Bien des fois j'ai été sur le point de quitter Sporterfigdt pour retourner dans les montagnes Bleues. Mais j'aimais ma maîtresse, et je sentais que je l'aurais adorée si elle m'avait traitée comme un être de son espèce. Souvent la mulâtresse Mami-Za nous faisait des prédictions : un jour, — et Jaguarette baissa la tête avec confusion, — un jour, elle prédit à la Massera qu'un bel Européen traverserait les mers pour venir l'épouser... que ce mariage s'annonçait heureusement, mais que pourtant beaucoup de dangers le menaçaient. Dans les cartes de Mami-Za, ces dangers étaient représentés par une panthère. Je ne sais pourquoi-, malgré moi, il me vint à l'esprit qu'une destinée fatale me réservait ce rôle cruel. Le colon de Sporterfigdt m'avait appelée Jaguarette... cela me parut un pronostic fatal. D'abord, oh! je vous le jure... d'abord je fis tout pour échapper à cette pensée. Elle m'obsédait sans relâche le jour ; la nuit, elle me poursuivait dans mes songes... Un vieil Indien de notre tribu, que j'avais secouru et que 'je voyais quelquefois en secret, me dit que c'était sans doute la volonté de notre Dieu , Mama-Jumboë, et que je devais lui obéir... Je luttai encore... Mais, — et Jaguarette dit les mots suivants d'une voix si basse qu'Hercule l'entendit à peine, — mais du jour où j'ai vu àSporleriîgdt le bel Européen, qui, selon les prédictions de Mami-Za, devait épouser ma maîtresse, j'ai cédé aux conseils du vieil Indien... j'ai résolu de traverser de

1 Sorte d« tambour de basque.

tout mon pouvoir l'union de la fille de Sporterfigdt, car je t'aimais.

a Tu avais éveillé dans mon cœur les passions les plus violentes contre ma maîtresse... Oh! que je l'ai abhorrée du jour où elle m'a obligée de paraître devant loi avec un vêtement d'esclave ! Oh ! que je l'ai abhorrée quand j'ai vu que ton regard ne quittait pas le sien... qu'une tendre émotion colorait son visage, et qu'elle souriait de bonheur. Depuis ce moment, j'ai juré sa perte, et je sens là que la prédiction de Mami-Za doit s'accomplir... La panthère sera triomphante... le bel Européen sera mon époux... la fille de Sporterfigdt mourra de rage et de désespoir en voyant ma félicité, s'écria l'Indienne avec un accent de joie sauvage et féroce.

— Voilà que le cauchemar se développe et prend des proportions gigantesques, dit Hercule, j'épouse* rai la sauvage et j'aurai une petite famille de sauvageons, ah ! ah ! ah ! — » et il éclata de dire.

Outrée de la gaieté d'Hercule, le voyant insensible à toutes ses protestations d'amour, Jaguaretté fut sur le point de s'abandonner à une violente indignation. Pourtant, une dernière fois elle supplia Hè rente...

« Aie pitié de moi, lui dit-elle avec un accent déchirant. Reste avec nos guerriers, prends-moi pour ton esclave, et la fdle pâle est sauvée...

— Le tambour résonne, La trompette sonne. »

chantonna Hercule pour toute réponse.

Pendant quelques moments, Jaguaretté, accablée de honte, de douleur, de rage, resta sa tête cachée

«6 AVENTURES D'HRBCULE HARDI.

dans ses mains, puis elle se releva brusquement ; sa physionomie, jusqu'alors triste ou exaltée, prit tout à coup une expression de méchanceté diabolique. Ses lèvres se relevèrent convulsivement ; elle serra avec rage ses petites dents blanches les unes contre les autres, ses grands yeux, arrondis par la colère, brillèrent d'un sombre éclat, et elle s'écria d'une voix vibrante : « Que la fille de Sporterfigdt meure donc... et toi aussi... et la queue brillante aussi... et Jaguarette aussi... Celui qui n'est pas à moi ne sera au moins ni à la fille de celui qui a tué mon père, ni À personne au monde. »

Et elle sortit du carbet, dont elle ferma la porte avec violence.

Le lendemain, au lever du soleil, Àdoë, Hercule et Pipper furent amenés dans le grand tabouï, au milieu de toute la population indienne, avec une pompe lugubre.

L'Ourow-Kourow, revêtu des insignes du commandement, s'avança, suivi de Baboiin-Knify, qui lui servait d'interprète, et dit à Hercule :

« Les Piannakotaws admirent le lion superbe ! par son rohrnge cl par sa sagesse, il est l'égal des plus grands chefs ; s'il veut être un de nos guerriers... et prendre pour épouse une fille des montagnes Bleues... nous

LE SUPPLICE. Sb7

L'aimerons ; son noble courage servira de chant de guerre... nous lui abandonnerons, pour qu'il en dispose comme il le voudra, la fille pâle de Sporterfigdt et la queue brillante... Si le lion superbe veut renvoyer ces prisonniers à Surinam, je leur donne-

rai un guide et mon anneau d'argent pour sauf-conduit... ils pourront traverser ainsi sans dangers les postes des nègres rebelles de la Samareka... Que le lion superbe dise oui... et sous ses ordres nous marcherons à l'instant contre les soldats des visages pâles, et il rapportera onze de leurs chevelures comme premier trophée de sa victoire et de notre alliance. »

A peine le chef avait-il prononcé ces paroles que la foule cria bruyamment : « Que le lion superbe prenne l'arc parmi nos guerriers... une femme parmi nos jeunes filles, Mama-Jumboë le veut... qu'il apporte onze chevelures des visages pâles, Yawahou l'ordonne !

— Quel courage ! il est même admiré parmi nos ennemis les plus acharnés, pensait Âdoë en jetant un regard passionné sur Hercule, qui paraissait complètement étranger à ce qui se passait autour de lui.

— Quel sang-froid ! disait Pipper. Pour qui connaît les Indiens, il est impossible de faire un plus grand honneur à une peau blanche, rouge, noire ou cuivrée, que celui qu'ils font au capitaine. »

L'Ourow-Kourow continua en imposant silence à la populace et en montrant les apprêts du supplice :

« Si le lion superbe refuse les offres que moi et nos frères lui faisons... à l'instant... lui... la fille paie de Sporterfigdt... et la queue brillante seront I. 17

25^e AVENTURES D'HERCULE HARDI.

mis à mort... Il faudra que la souffrance du lion superbe soit égale à son courage ; c'est la seule manière d'honorer les cœurs

forts... »

Un murmure farouche accueillit ces paroles de l'Indien.

a Veux-tu... veux-tu prendre un arc parmi les nôtres? » dit l'Ourow-Kourow d'une voix tonnante.

Hercule avait complètement perdu la raison.

«Vite, vite, que le cauchemar finisse... que la terre tremble, que le ciel m'écrase, va au diable, et dis-lui de me réveiller, et... mou père... dame Bal bine... Puis le capitaine chantonna de nouveau son éternel refrain :

Le tambour résonne, La trompette sonne.

— Il chante son chant de mort, cria le chef indien. Il refuse nos offres ! à mort les visages pâles 1

— A mort les visages pâles ! » répéta le peuple. On entendit un cri perçant, et Ton vit Jagu&reite

se précipiter, suivie de sa mère, dans un étroit passage qui aboutissait à la place.

« Que les loango, que les coëroma retentissent ! dit TOurow-Kourow. Guerriers, entonnez le chant de mort? »

Alors un affreux tintamarre, formé par les sons bruyants de ces instruments barbares, éclata et assourdit les prisonniers ; les cris de rage de la populace se joignirent aux chants lugubres des guerriers qui commencèrent une marche funèbre autour des victimes.

«Adieu! vaillaut Hercule... à ce moment su-

prême, je puis vous dire combien je tous ai aimé dès que je vous ai vu, dit Adoê ; à votre arrivée à Sporlerfigdl, mon cœur vous a choisi pour mon fiancé...

— Adieu, mon brave capitaine, dit le sergent. Vous allez mourir comme vous avez vécu, sans rien craindre... Vous emporterez sous les dents de ces bandits l'estime et l'admiration du vieux Pipper qui se connaît en crâneries. »

Le sacrificateur, s'approchant de Pipper destiné à servir de première victime, le délia.

Pendant que deux de ses aides maintenaient le sergent, il le saisit par sa malencontreuse queue en brandissant son couteau à scalper, et s'écriant : a Elle va tomber... la queue brillante., elle va tomber... »

Il n'y avait plus aucun espoir de salut pour les prisonniers.

Tout à coup une épouvantable détonation fit trembler la terre sous les pieds des spectateurs.

Plusieurs des piliers qui supportaient le toit du tabouï fléchirent, ce toit craqua, el, après avoir un moment oscillé , il s'affaissa au milieu d'un fracas horrible.

Plusieurs carbets voisins s'écroulèrent aussi.

Au même instant, une colonne de flammes, s'éleva ut au milieu du kraal, jaillit presque jusqu'au ciel avec une nuée d'étincelles...

La commotion souterraine avait été si violente, la crainte et la surprise des Indiens si profondes qu'il se passa un moment de stupeur* et tous restèrent immobiles et glacés de terreur.

Mais rOuw-Kourow, reprenant le premier ses sens, s'^écria, en se précipitant vers le foyer de 1 tn-

cendie, qui commençait à s'étendre d'une manière effrayante et à embraser les toits de latauier :

« Gourons tous au feu... courons tous sauver l'autre poudrière du kraal ! »

A ces mots, toute la populace, hommes, femmes, enfants se précipitèrent , saisis d'épouvante, sur les pas du chef, et le tabouï à moitié détruit resta désert.

Après le premier moment de stupeur, Pipper, délivré de ses liens par le sacrificateur qui allait le scalper, ne perdit pas de temps, il courut délivrer Hercule et Adoë.

Il débarrassait celle-ci de ses derniers liens, lorsque Jaguarelle parut.

Ses cheveux à moitié brûlés, sa ligure noire de poudre étaient ensanglantés.

« Pardon... pardon..., Massera, dit-elle, en se jetant aux genoux d'Adoë. Jaguarette a manqué vous perdre, elle vous sauvera peut-être; mais à l'instant suivez-la... s'écria-l-elle en se relevant, en prenant sa maîtresse par la main et en montrant au loin les rizières.

— Vous suivre, dit Pipper; cela n'est guère prudent d'après ce qui s'est passé.

— Massera,... au nom du Dieu que vous priez, suivez-moi, s'écria l'Indienne... une minute de plus, et vous êtes à jamais perdue. »

Comprenant l'urgence de sa situation, Adoc lui lit signe de marcher en avant; l'Indienne partit rapide comme une flèche, la jeune créole la suivit, Pipper l'imita ; mais étonné de ne pas entendre les pas d'Hercule, il se retourna, elle vil qui, bien que libre, demeurait à la même place.

« Eh ça ! capitaine, lui dit le sergent en s'arrêtant un moment; c'est trop fort!., vous avez une telle rage de périls, que vous vous amusez à rester là... pour attendre le retour des peaux rouges... Pardonnez au vieux Pipper; mais il vous arrachera, malgré vous, au danger. » Il prit alors Hercule par la main, et l'entraîna rudement sur la pente escarpée que les fugitifs descendaient en courant; l'impulsion donnée au capitaine par le sergent fut décisive, il suivit presque malgré lui les pas du sergent.

Après une course d'une rapidité extraordinaire à travers les rizières qui ne pouvaient conserver l'empreinte de leurs pas, Jaguarette et ses compagnons arrivèrent sur la lisière de la forêt.

Sans leur donner le temps de se reposer un instant, l'Indienne les fit entrer dans un ruisseau peu profond qui traversait le bois.

Ils v marchèrent environ une heure en descendant son cours, de sorte que toute traee des fugitifs était parfont effacée depuis leur départ du kraal.

l'orage.

Quinze jours s'étaient écoulés depuis qn'Adoë, Hercule et Pipper avaient fui du kraal des Piannakotaws sous la conduite de Jaguarette.

La scène que nous allons décrire se passait au lever du soleil , à une petite distance de l'habitation de Sporterfigdt.

Î6t AVENTURES D'HBRCULE HARDI.

Au milieu d'une clairière partout entourée de grand» massifs de verdure et à laquelle on arrivait par un étroit sentier, deux chevaux sellés et bridés étaient attachés à un arbre.

Un homme, Oullok le borgne, se promenait avec agitation ; tour à tour il regardait sa montre, ou se courbait vers la terre et écoutait avec attention si personne ne venait.

Le colon portait un costume de voyage ; ses traits étaient encore plus sombres et plus livides qu'à l'ordinaire.

Tout à coup un léger craquement dans les buissons se fit entendre : le mulâtre Tarpoën parut devant son maître.

«Eh bien!... sont-ils partis? dit impatiemment Oultok.

— Le major et le capitaine viennent de monter à cheval et de quitter Sporterfigdt ; je les ai vus passer, . .

— Afin d'aller chercher le ministre à Paramaïbo sans doute, et revenir avec lui et le gouverneur pour ces fiançailles que l'enfer confonde ! s'écria Oultok.

— Et le sergent ? et Cupidon ? et cet infernal Bel- Cossim? reprit -il.

— Le sergent et Cupidon accompagnaient le major.

— Et Bel-Cossim, le plus dangereux de tous ?

— It va sans doute sortir de l'habitation avec les esclaves pour aller au travail; c'est aujourd'hui le dernier jour de la récolte. L'orage menace; aucun esclave, femme, enfant ou vieillard, ne peut

rester à Sporterfigdt... dans une demi-heure les noirs et les Samhoës, tous, jusqu'aux domestiques de la Massera,

L'OKÀGK. İÖS

ttront à la caféière. Dès que Siltha aura vu partir tel derniers esclave», il sera ici...

• — Si Lucifer m'est en aide, ce sera donc au moment où je croyais à jamais tout désespéré, que je réussirai dans mon entreprise, s'écria Oultok se parlant à lui-même et en marchant à grands pas. Voulant par ma présence dissiper les soupçons qui auraient pu s'élever contre moi au sujet de l'enlèvement de cette fille intraitable, hier je me suis hardiment présenté à Sporterfigdt comme il y a un mois. Je venais, ais-je dit, témoigner mon indignation de ce que les Indiens, en conduisant Àdoe à Panse du Pâli est, semblent m'a voir cru capable de me rendre complice de leur crime; j'ai ajouté que je regrettais de ne m'être pas alors trouvé chez moi, car j'aurais épargné à la fille de Sporterfigdt les cruelles aventures qui ont suivi son enlèvement... On m'a cru ou non, peu m'importe... J'avais déjà mon projet, que quelques paroles de Bel-Cossim sur la rentrée des récoltes venaient de faire naître; sans cela j'aurais peut-être fait payer cher à ce brutal major la grossièreté de ses remarques sur mon bonheur inexplicable. Mon habitation se trouvait au centre du théâtre de la guerre, disait le major, et pourtant elle avait été jusqu'alors épargnée par les noirs ou par les Indiens. Quant au fiancé, ajouta Oultok, avec un mouvement de rage, sans mon dessein, je serais parvenu à lui faire perdre son sang-froid glacial, en lui proposant un duel à mort... sot que j'aurais été! il est intrépide et a, dit-on, l'habitude du danger... je me vengerai bien mieux en lui enlevant celle qu'il aime, au moment même où il croyait la posséder à jamais...

Pou riant que le bourreau écorche vif celui qui m'a fait quitter Panse du Paliest au moment même où les gens du fidèle Ourow-Kourow m'amenaient la fdle de Sporterfigdt... A cette heure, en ma puissance, sur mon maypraw i, elle verserait des larmes de colère et de désespoir... qui ne seraient entendues que par les oiseaux de mer... Mais patience... demain n'est pas si loin d'aujourd'hui; si mon plan réussit... je n'aurai rien à regretter. Quand cet insolent commandeur m'a dit ce matin, au moment de son départ, de son ton hypocrite, que sa maîtresse espérait bientôt me revoir à l'habitation, il ne croyait pas si bien dire, sans doute. Mais Siliba ne revient pas ! Puis, comme s'il eût voulu tromper son impatience, en s'entretenant avec son autre esclave :

« On n'a pas de nouvelles de la petite Indienne? Qu'as-tu entendu dire hier à son sujet dans la maison de Sporterfigdt?

— Le sergent Pipper, qui dînait à l'office, a dit qu'après avoir conduit le capitaine et la fille pâle jusqu'aux premiers défrichements de la plantation, l'Indienne s'était jetée aux genoux de sa maîtresse pour lui baiser la main... et lui demander pardon... puis, se relevant, elle avait porté son doigt à ses lèvres en regardant fixement le capitaine, et elle était tombée morte... comme frappée de la foudre... Elle avait sans doute du wouroura sur l'ongle, ajouta le mulâtre avec un horrible sang-froid.

— L'Indienne ne parlera plus... dit Oultok, en souriant d'un air sombre.

1 Sorte (la Lâtinif nt d* plaisance à voiles el à rames.

— Tu n'as rien su de plus ?

— Rien, Massera ; à peine avons-nous eu pris no- Ire repas, que le commandeur est venu nous chercher et nous a conduits au delà du canal dans une case isolée... il nous a été impossible de rentrer dans l'enceinte de l'habitation... D'ailleurs, depuis l'enlèvement de la fille pâle, Bel-Gossim a rendu les berges impraticables, il faudrait maintenant une échelle posée dans un canot pour les escalader.

— On se défiait de nous, sur mon âme, dit le colon avec une sombre ironie... Ce misérable Bel-Cossim n'a-t-il pas veillé toute la nuit à ma porte... ne l'entendai-je pas marcher... n'entendai-je pas le bruit que faisait sa carabine lorsqu'il la passait contre la cloison. Mais Siliba... Siliba ne revient pas... »

Pendant qu'Oullok le borgne attend le digne ministre de ses scélératesses , nous rappellerons noire héros Hercule Hardi à l'attention du lecteur.

De retour à la plantation , le capitaine avait été, durant deux ou trois jours, dans un état assez difficile à expliquer. D'abord il avait dormi trente heures sans interruption; puis, s'éveillant avec une horrible défaillance, il avait mangé comme un boa , et s'était immédiatement rendormi pendant dix ou douze heures.

A son réveil, le passé lui apparut comme un songe ; quand Adoë lui parla de son courage, de l'intrépide sang-froid qu'il avait montré au milieu des épouvantables dangers qu'il avait bravés, il sourit d'un air embarrassé et la supplia de ne lui plus parler de ces aventures. Tant de modestie eut achevé l'enchan-

W AVENTURES DHBRUCLE HARDI.

tement de la jeune fille, si déjà elle n'eût pas éprouvé pQur Hercule la passion la plus profonde.

De son côté , le capitaine , ravi d'avoir échappé à tant de périls , montra ce qu'il était naturellement , naïf, simple et bon. La certitude de retourner bientôt en Europe , la guerre étant glorieusement terminée, lui donna même un enjouement, une sorte de gaieté douce qu'il n'avait pas encore témoignée. Trouvant Àdoë très de son goût , il voulut plaire , et comme il l'aimait, qu'il était rassuré sur l'avenir, il fut aimable, se vit aimé et attendit l'heure, le moment de la cérémonie nuptiale avec autant d'impatience qu Adoë. Le moment était venu, Hercule devait se marier le jour même où l'inferral Oultok méditait un nouveau crime.

Marchant à grands pas dans la clairière où nous l'avons laissé, tout à coup Tarpoën met son doigt sur sa bouche et dit à son maître . « Massera, voici Siliba... le voici... »

En effet, presque à l'instant , l'autre mulâtre parut à travers les branches...

«Partis... tous partis, Massera! s'écria-t-il. Je les ai vus, il ne reste à Sporterfigdt que les malades... et tous les esclaves sont à la caféière, jusqu'aux gens des cuisines et de la maison. »

Le ciel est comme une fournaise du côté du sud... et il n'y a pas un moment à perdre pour sauver toute la récolte.

Oultok, sans répondre à ses esclaves, s'approcha d'un des chevaux, prit dans les fontes une paire de pistolets à double coup , les passa à sa ceinture , se munit d'une sorte de longue et forte écharpe de

coton qu'il roula autour de son bras gauche, et dit à Siliba : a Tu te tiendras avec ces deux chevitux sur la lisière du bois, en face le pont-levis.

— J'ai entendu... dit l'esclave.

— Et toi , dit-il à Tarpoën , suis-moi; tu te rendras à l'entrée et en dehors du pont-levis ; si tu vois, quelqu'un, tu siffleras.

— J'ai entendu... » répondit l'esclave.

Ouliok le borgne s'avança précipitamment vers la plantation.

Les mulâtres ne l'avaient pas trompé; tous les esclaves étaient au travail, car l'ouragan menaçait.

Le ciel se couvrait partout d'une vapeur rousse; ce voile épais, sans intercepter les rayons du soleil, leur donnait un étrange reflet : tout se colorait de cette nuance fausse et rougeâtre que prennent les objets lorsqu'on les regarde à travers une glace teinte en pourpre pâle.

Il ne faisait pas un souffle de vent, l'atmosphère était étouffante, et pourtant les cimes des arbres s'agitaient de temps à autre presque convulsivement , sans doute ébranlées par les puissants courants électriques. Des milliers d'oiseaux, avertis par leur instinct, poussaient des cris aigus et s'abattaient au pied des arbres, s'y cachaient dans la mousse ou se glissaient sous les hautes herbes. Les reptiles, au contraire, oubliant leur férocité, montaient aux plus hautes branches et s'y enlaçaient fortement.

Les senteurs des plantes, cette respiration embaumée, des végétaux, s'exhalaient par bouffées, comme si les fleurs eussent expiré par le manque d'air.

Les oiseaux étaient muets; un morne silence

fedS AVENTURES D'HERCULE HARDL

régnaît partout , et cependant, de temps à autre, on entendait un grondement sourd , étrange, inexplicable.

Ce phénomène commençait par un murmure vague comme celui de la mer qui se brise doucement sur la grève ; puis le bruit augmentait, grandissait, grandissait... devenait pareil aux roulements lointains de la foudre, s'éteignait peu à peu , et mourait dans un silence de tombe...

Adoë se promenait dans le jardin d'orangers qui entourait l'habitation.

Sa figure souriante, épanouie, heureuse, ne portait déjà plus aucune trace des émotions terribles qui l'avaient naguère si violemment agitée.

Tout entière au bonheur d'être bientôt unie à Hercule , elle rêvait avec délices à ce moment fortuné.

Le bonheur est un tel prisme, qu'il colore en beau les objets les plus tristes.

L'approche de l'orage plaisait à Adoë.

Heureuse, sereine et calme au milieu d'un port assuré, elle aimait à voir venir la tempête.

Après s'être quelque temps promenée sous les berceaux d'orangers, elle s'avança vers le pont-levis, d'où l'on découvrait au loin les savanes , les bois et l'horizon , afin de mieux jouir du

spectacle de l'ouragan, un des plus imposants tableaux de la nature.

A l'exception de deux petits enfants noirs qui jouaient à la porte de l'habitation, il ne restait personne à Sporterfigdt ; Mami-Za elle-même était à Surinam pour surveiller le précieux transport* d'une caisse de modes récemment arrivée de France.

L'OÏUGE. 269

Adoë s'apprêtait à passer le pont-levis, lorsqu'elle vit Oultok le borgne à l'autre bout.

Marchant d'un pas rapide, il vint à elle.

L'expression de la physionomie de ce misérable était à la fois si sardonique et si farouche, que la créole, épouvantée, fit quelques pas en arrière et regarda autour d'elle avec inquiétude.

Pourtant, reprenant son sang-froid, elle lui dit :

« Je vous croyais parti,, monsieur...

— Oui... mais je reviens pour te chercher, fille rebelle ; car cette fois tu vas être à moi ! s'écria-t-il en saisissant la main d'Adoe et en tâchant de lui jeter autour du visage la longue écharpe dont il s'était muni.

— Au secours ! cria la créole en se débattant et en parvenant à dégager sa tête du voile qui l'entourait.

— Oh! tes cris sont inutiles... il n'y a personne ici, dit Oultok , qui voulait attacher les mains d'Adoe pour pouvoir l'emporter plus facilement sur son cheval.

— Au secours! mon Dieu ! au secours !

— Dieu est sourd , dit Oultok , qui , après avoir attaché la main droite d'Adoë, était parvenu à lui passer Fécharpe autour de la taille, et tâchait de lui saisir aussi la main gauche.

— Au secours , capitaine ! » cria la malheureuse tille.

Les deux négrillons , épouvantés, se sauvèrent dans l'intérieur de l'habitation et fermèrent la porte.

« Ton fiancé est à Surinam. Tout à l'heure, ùsoii tour, il criera aussi au secours en ne te trouvant

plus ici, » dit OuHok ; irrité de la résistance désespérée de la créole , il meurtrissait dans ses poignets de ferles mains délicates d'Adoë, et était parvenu à lui lier ainsi les mains derrière le dos.

Adoë, incapable de faire un mouvement, poussait des cris lamentables en appelant au secours.

Le vent, qui commençait à s'élever et à gémir eu longs sifflements, couvrait sa voix.

Oultok, maître enfin de sa proie, la prit dans ses bras, et, chargé de ce léger fardeau, il s'avança précipitamment vers le pont-levis pour sortir de l'habitation et rejoindre Siliba, qui l'attendait au dehors avec son cheval.

Au moment où il allait passer le pont, l'esclave siffla, et Oultok vit à cent pas de lui quelques noirs et Bel-Cossim, qui accourait à leur tête.

Oultok n'avait pas le temps de monter à cheval.

Se voyant surpris, le colon, par un mouvement plus rapide que la pensée, se rejeta dans l'intérieur de l'habitation avec Adoë

dans ses bras, la laissa glisser par terre; et en se cramponnant aux cordes qui hissaient le pont-levis, il le leva au moment où Bel- Cossim allait y mettre le pied.

«Bel-Cossim! s'écria Oultok d'une voix railleuse à travers les ais du pont, grâce à toi... la place de Sporterfigdt est sûre... tu ne peux plus maintenant escalader les berges... et je suis seul dans l'intérieur de l'habitation avec ta maîtresse. »

Puis, après avoir solidement attaché les cordes qui soutenaient le pont-levis, il se retourna pour s'emparer de sa victime.

Agile et exaltée par la terreur, Adoë s'était vive-

L'OftAGÈ. 171

meut relevée pendant que le colon hissait le pontlevis, et, quoique gênée, par l'écharpe qui lui attachait les mains derrière le dos, elle avait couru de toutes ses forces vers le tamarinier du Massera... A peine arrivée sous l'arbre, épuisée, haletante, elle tomba à genoux, suppliant Dieu... son père... de la sauver des violences d'Oultok...

Celui-ci, voyant la créole fuir et se diriger vers cet arbre, ne se pressa pas de la rejoindre; il voulait savourer avec une cruauté réfléchie, le désespoir de sa victime.

S'approchant à pas lents de l'épaisse haie qui environnait le parterre redouté, il dit d'une voix cruelle et railleuse : « Enfin, fille intraitable et insolente... je vais être vengé de tes mépris... de tes refus... Aux éclats de la foudre qui gronde sur ma tête et que je défie... au milieu des convulsions de la nature qui semble épouvantée du nouveau forfait que je vais commettre... tu ras être à moi... Il est impossible... qu'avant une heure on ait pu tra-

verser le canal et escalader les berges. Je suis seul ici avec toi... lu es faible... je surs fort... aucune puissance humaine ou divine ne peut t'arracher de mes mains... Entends-tu, fille de Sporlerflgdt? entends -tu?... »

En disant ces dernières paroles d'une voix retentissante, Oultok, avait presque atteint la haie du parterre...

L'ouragan tonnait avec furie... des trombes de poussière, de sable, de feuilles arrachées, s'élevaient en l'air avec un bruit formidable et obscurcissaient encore la lumière douteuse du soleil.

Adoë, toujours à genoux, priait avec ferveur. Pett-

dant sa lutte avec le colon, ses longs cheveux noirs s'étaient déroulés sur ses épaules nues ; l'indignation, la terreur, l'enthousiasme religieux, coloraient son teint, animaient ses yeux ^elle était sublime ainsi.

Après l'avoir un instant euore contemplée avec mie admiration sauvage, Oultok franchit la porte de la haie, et d'un bond fut au milieu du parterre et s'avança vers le tamarinier...

Les abeilles, rendues plus furieuses encore par l'ouragan, se précipitèrent sur Oultok avec une rage inexprimable... l'essaim entier couvrit sa figure... Atteint en même temps aux yeux, aux lèvres et aux mains, il poussa un cri terrible, se retourna, et tâcha de retrouver la porte à talons... mais ce fut en vain... Aveuglé... 'étourdi par une douleur atroce, courant çà et là... ne sortant pas du même cercle... se heurtant aux arbustes... il finit par s'embarasser les pieds dans des tiges rampantes de grenadille et tomba sur le sol.

On eût dit que cette chute, en assurant le triomphe des abeilles, redoublait encore leur furie.

Elles s'acharnèrent sur Oultok qui, la face contre terre, les mains crispées, labourait la terre de ses ongles, mordait le sol, poussait d'horribles gémissements.

Enfin, les douleurs du colon devinrent si épouvantables, qu'il perdit tout sentiment.

A ce moment l'orage éclata dans toute sa terrible splendeur... Adoë, à geoux, tournant vers le ciel enflammé son beau visage rayonnant de reconnaissance et de pieuse exaltation, s'écria :

« Gloire à Dieu qui m'a sauvée sous cet arbre que mon père a béni.

L'OftAGE. 273

Après un pénible travail, Bel-Cossim parvint à escalader les berges avec quelques noirs. Pendant que ceux-ci allaient abaisser le pont-levis devant Hercule, le major, le gouverneur et le ministre, qui arrivaient de Surinam, Bel-Cossim chercha de tous côtés sa maîtresse...

Il s'approcha de la haie du parterre, et vit un spectacle à la fois horrible et touchant.

Oultok le borgne expirait dans les dernières convulsions de l'agonie.

Adoë, agenouillée, priait.

Tarpoën et Siliba, apprenant la mort de leur maître, avouèrent qu'ils étaient les auteurs du meurtre du colon Sporterfigdt. Ils ex-

pirèrent au milieu des plus cruelles tortures, sans vouloir avouer que leur maître avait été le complice, ou plutôt l'instigateur de cet assassinat.

Il est inutile de dire qu'après tant de traverses, le capitaine Achille-Victor-Hercule Hardy épousa Adoë Sporterfigdt.

La guerre étant terminée, Hercule et sa femme quittèrent la Guyane et revinrent en Europe.

Bel-Cosim et Mami-Za restèrent à Sporterfigdt pour gérer l'habitation en l'absence de leurs maîtres.

Le major et son fidèle sergent accompagnèrent Hercule et sa femme à Flessingue.

Hercule, nommé major, fut fêté à son arrivée avec une sorte d'ivresse, car les lettres de Rudchop au u 18

greffier avaient été mises en circulation dans la ville par le bienheureux père, qui pleurait de joie et d'attendrissement.

Néanmoins , malgré ses folles imaginations , le bonhomme Hardy s'était aperçu qu'il adorait son fils depuis qu'il le savait exposé aux plus grands dangers.

On ne saurait dire son bonheur lorsqu'il revit Hercule sain et sauf, ramenant de Surinam une femme aussi belle que bonne.

Renonçant à ses idées guerrières, le greffier tomba aux genoux de son fils et le supplia d'abandonner désormais le métier des armes, lui jurant sur l'épée du grand-père Hardy qu'il avait fait plus que pas un Hardy pour la gloire de la famille.

Hercule consentit sans trop de peine aux volontés de son père.

Il acheta non loin de Flessingue une très-belle terre qu'il nomma le Nouveau Sperterfigdt, à la pieuse et douce joie d'Adoë, qui vécut la plus heureuse des femmes, car son mari était sans contredit le meilleur des hommes.

Berthe la laitière fut nommée surintendante de la laiterie de la ferme, et notre ancienne connaissance Follette, la génisse noire, devenue plus sage avec l'âge, fut une des premières acquisitions d'Hercule, qui voulut ainsi prouver combien il avait peu de rancune.

Enfin, le major Rudchop et son sergent Pipper, établis à Flessingue, vinrent passer chaque année, à la joie d'Hercule et d'Adoë, ce qu'ils appelaient leur semestre au Nouveau Sperterfigdt.

Où voyait encore à Flessingue, au commencement

de ce siècle, chez M. Jacob Hardi, fils d'Hercule, l'un des plus riches armateurs de la ville, un grand tableau peint par Sunbourg, représentant le kraal des Indiens, au moment où Hercule, attaché au fatal poteau, refuse de servir dans les rangs des Pianakotaws, et de prendre une femme parmi eux.

Malgré les modestes observations d'Hercule, le greffier n'avait pas eu de repos, et n'en avait pas laissé aux autres, qu'il n'eût obtenu ce tableau, destiné à perpétuer éternellement un des plus hauts faits de la famille des Hardi.

Cédant au caprice du vieillard, Hercule, Pipper et Adoë, acteurs de ce drame sinistre, avaient donné au peintre des renseignements assez précis, pour que cette terrible scène fût rendue avec exactitude. Un seul détail chagrinait Pipper, qui revenait obstinément à cette observation, à savoir : qu'on ne voyait pas sa

queue de combat si mirifiquement ornée. Comme le digne sergent était représenté de face, on passa outre à son grand mécontentement.

Au-dessus de la bordure du tableau, dans un cartel soutenu par deux lions rampants (souvenir du lion superbe), on lisait cette inscription héroïque, composée par le greffier, qui n'y voulut rien changer :

Hercule-Victor-Achille Hardi , surnommé le lion superbe par les farouches Indiens anthropophages qu'il a domptés par son courage , est menacé des plus épouvantables supplices , s'il ne prend pas les armes parmi ces Indiens féroces, nommés Piannakotawsy et s'il ne choisit pas une épouse parmi les jeunes filles de leur tribu... Hercule-Victor-Achille

ÏÏ* AVENTURES D'HERCULE HARDI.

ffardi, fidèle à la beauté, à l'honneur et à son pays, refuse intrépidement les offres séduisantes qu'on lui fait et demande à grands cris le supplice des braves.

FIN DIS AVBNTURBI D'iftRCOLK HàRM*

TABLE DES MATIÈRES

Cuap. I. Les Lavandières b

— II. Hercule-Achille- Yictor Hardi 12

— III. La Le lire 17

— IV. LeVolontaire 29

— V. Le Lac 40

- VI. La Plantation .. 555
- VII. Adoë el Jaguare'tle* & 9
- VIII. Le Commandeur; 70
- IX. Les Voyageurs • 74
- X. L'Entrevue 81
- XI. Tarpoën et Siliba 88
- XII. Cupidon. * . . 93
- XIII. Le Major et le Sergent 105
- XIV. Le Tamarinier du Massera. T 112
- XV. L'Entrevue 121
- XVI. Le? Aveux 151
- XV₁F. La Nuit a 143
- XVUI. Bousy-CraY 147
- XIX. L'Epreuve du Serpent 155
- XX. Le Messenger 162
- XXI. La Marche 169
- XXII. Le Camp 180
- XXIII. L'Ourow-Kourow 192
- XXIV. Le Kraal 200
- XXV. Les deux Indiennes 205

DE SURVILLE

DU TEMPS DE l'eMPIRE.

Vers la fin de février 1810, par une belle matinée d'hiver, une voiture de voyage entra dans la cour d'un joli hôtel situé rue Chantereine.

Un vieillard âgé d'environ soixante ans parut sur le perron. Cet homme, grand et maigre, encore vigoureux, était vêtu d'un habit noir à la française, portait des faces poudrées, une queue et une espèce de petite bourse, autrefois appelée crapaud.

Ce personnage, valet de chambre ou plutôt homme de confiance du colonel Raoul de Blansac, marquis de Surville, s'appelait M. Dauphin.

La famille de Surville ayant presque entièrement péri pendant la révolution, ce fidèle serviteur s'était

retiré, lors de la terreur, au fond de la Touraine, avec le marquis encore tout enfant, et l'y avait élevé jusqu'à l'âge de quinze ans. A cette époque, le jeune marquis fut recueilli par une parente de sa famille, madame la maréchale princesse de Montlaur, et resta près d'elle jusqu'au moment où il entra comme volontaire dans un régiment de cavalerie.

Depuis, le vieux Dauphin avait constamment suivi son maître dans toutes ses campagnes, conservant un sérieux, un calme imperturbable au milieu des périls où son affection pour Raoul l'avait souvent engagé.

La portière de la voiture de voyage s'ouvrit, et il en sortit un homme enveloppé de pelisses, la figure à moitié cachée dans un bonnet de martre et dans une immense cravate.

«Y a-t-il bon feu chez le colonel, vieux Dauphin?» dit sourdement l'homme aux fourrures, en s'avançant rapidement vers le vestibule.

Dauphin fit un mouvement assez brusque pour barrer le passage au voyageur, et lui dit : « Je n'ai pas l'honneur de connaître monsieur.

a Comment ! vous ne reconnaissez pas le meilleur ami de votre maître, monsieur Dauphin ? s'écria Pinconnu en relevant son bonnet et laissant voir un front assez bas chargé d'une forêt de cheveux noirs, crépus, légèrement grisonnants sur les tempes, deux yeux vert de mer et un nez camard.

— Monsieur Ànacharsis Boisseau ! s'écria Dauphin ; ah! mille pardons, monsieur! »

Et il passa rapidement devant le nouveau- venu, qu'il introduisit dans un petit salon du rez-de-chaus-

sée, meublé à la grecque, selon le goût de l'époque.

Lorsqu'Anacharsis Boisseau, débarrassé de ses fourrures, se fut installé devant un excellent feu, il apparut en frac vert, en pantalon de tricot gris et en boîtes noires à la Sowvaroff; sur les

boutons dorés de son babil on voyait ces deux lettres N E, Napoléon Empereur , qui annonçaient que M. Boisseau appartenait à la diplomatie française ; sa physionomie était ouverte et riante, il paraissait âgé de trente-cinq à quarante ans.

— u Comment! c'est vous, monsieur? répéta Dauphin. M. le marquis..., M. le colonel, voulais-je dire, vous croyait encore en Espagne.

— Dieu merci, j'en arrive; et si Ton m'y reprend* à aller en Espagne, que je sois pendu, comme j'ai manqué de l'être... Ah ça! Raoul est encore, couché?

— M. le marq... M. le colonel?... Non, monsieur, il est chez monseigneur le prince de Neufchâtel, qu'il doit précéder à Vienne.

— Comment ! Raoul va à Vienne?

— Monsieur n'a donc pas vu la voiture de voyage dans la cour ?

— Raoul part bientôt ?

— Ce soir même, monsieur...

— Au diable! moi qui venais justement m'établir chez lui... pendant quelques jours...

— M. le marquis sera bien désolé.

— Eh! comment va-t-il? Toujours brillant, toujours brave, toujours galant?

— Ah ! monsieur Anacharsis, pour brave, il n'y a pas un plus brave que M. le marq... M. le colonel, voulais-je dire.

— Ne vous gênez pas avec moi , Dauphin , dites M. le marquis tant que vous voudrez.

— Vous êtes bien bon, monsieur, c'est le titre de la famille, et je ne puis réhabituer à ne pas le donner à mon maître ? Cela sonne mieux à mes vieilles oreilles que ce mot : Colonel.., Mais il se fâche quand je l'appelle autrement.

— Ah ! si j'étais marquis... je ne me fâcherais pas, moi, d'être appelé par mon titre... Mais ses blessures?

— La dernière... ce coup de feu à l'épaule que nous avons reçu à Wagram, va tout à fait bien... nous étions alors colonel au 17^e dragons. On appelait notre régiment les marquis, parce qu'il n'y avait pas dans l'armée un régiment mieux tenu. Les soldats étaient soignés, pimpants, comme des petites maîtresses, ce qui ne les empêchait pas de se battre comme des démons, et pourtant, monsieur, quand nous avons pris ce régiment-là, les soldats en étaient si malpropres, si farouches, si indisciplinés, qu'on les nommait les sangliers.

— Diable ! dit Anacharsis, et cette métamorphose de sangliers en marquis fut longue, sans doute?

— Trois mois à peine, monsieur.

— Trois mois !

— Oui, monsieur ! et quels hommes, quelles figures, quels bandits ! M. le marquis en a conservé un échantillon à son service, un nommé Glapisson ; vous le verrez, c'est-à-dire qu'on ne peut pas s'imaginer les horreurs que ces monstres-là avaient faites en Espagne. Et quand ils nous ont rejoints en Allemagne, est-ce qu'ils ne se sont pas révoltés ; est-ce qu'ils ne se

sont pas mis à massacrer un nouveau colonel qu'on leur avait donné pour les mater , le fameux colonel Picol, qui sortait pourtant des mameluks, et qu'on disait le plus terrible militaire de la grande armée.

— Peste... quels gaillards!... Et c'est Raoul de Surville qui a succédé à cet infortuné colonel Picol ?

— Oui, monsieur... Ce fut alors que Napoléon nous envoya pour dompter les sangliers. Figurezvous, s'il vous plaît , M. le marquis avec ses vingtquatre ans, sa jolie figure, sa voix douce et sa tournure de grand seigneur, arrivant au milieu de ces vieux pandours, dont beaucoup avaient servi en Egypte. Mais, dit M. Dauphin en s'interrompant, tenez, voici un quidam qui vous racontera le reste mieux que moi, » et il montra à Anacharsis un homme de quarante-cinq environ, en pantalon et en veste d'uniforme qui entra timidement dans le salon.

Cet homme était Jean Glapisson, ancien brigadier de dragons du régiment de M. de Surville. Il servait alors le colonel comme piqueur, chargé de ses chevaux de guerre.

Celaït une de ces figures bronzées, cuivrées, taunées, immortalisées par Gharlet, portant des cheveux ras et de longues moustaches noires. Sachant l'attachement du colonel pour Dauphin, Glapisson respectait infiniment ce dernier, qui lui imposait d'ailleurs beaucoup par ses grandes manières de majordome.

« Tenez, Glapisson dit Dauphin, racontez à monsieur comment nous vous avons domptés et changés de sangliers en marquis. . . Car vous étiez alors. . . un sanglier... et par ma foi, des plus farouches, Glapisson. h. 2

— Ah I monsieur Dauphin, dit Glapisson en baissant les yeux d'un air honteux et embarrassé, en tortillant son bonnet de police

— Figurez-vous, monsieur Anacharsis, dit le valet de chambre, qu'avec son air sainte-n'y-tooche, ce malheureux-là, qui ne donnerait pas une chiquenaude à un enfant, c'est une justice à lui rendre, s'est permis de faire rôtir des moines en Espagne!!!

— Ah! dame, monsieur Dauphin, écoutez -donc, c'est pas nous qui avons commencé ; les révérends avaient fait cuire dans le four de leur couvent un maréchal-de-logis-chef de l'escadron , et notre timbalier. C'était pas beau, non plus! dit doucement Glapisson.

— Et les religieuses d'Astorga, vilain monstre? répondit Dauphin avec indignation.

— Ah ! dame, monsieur Dauphin, la mère abbesse avait empoisonné la citerne du couvent... Sur cent cinquante cavaliers de ma compagnie, il y en a eu soixante-deux qui sont morts en se tordant comme des enragés. D'après ça, on pouvait bien rire un peu avec ces dames!

— Taisez- vous, abominable scélérat, et racontes à monsieur comment M. le marquis est venu à bout de vous tous, vieux démons incarnés! et surtout ôtez votre chique infecte ; je crains ses suites pour le parquet, et vous n'êtes pas ici au corps-de-garde. »

Glapisson ôla sa chique, la mit dans le turban de son bonnet de police, passa ses longues moustaches entre son pouce et son index, se hancha légèrement à gauche, toussa modestement, et

commença en ces termes, en s'adressant à Anacharsis Boisseau :
—y

«C'est lotit simple, monsieur; quand nous sommes arrivés d'Espagne à l'armée du Nord , ça nous a dérangés de nos habitudes ; nous étions habitués à faire la guerre en corps francs, à fusiller ces gredins de paysans, tant nous nous méfions d'eux, à écarteler les senoreSy en récompense de ce qu'ils nous sciaient entre deux planches, etc., etc., enfin à faire les cent dix-neuf coups pour avoir la paix. Nous voilà en Allemagne, bon; nous croyons, nous, qu'on pouvait traiter les meynhers comme les senores, mais ce n'était plus ça.. D'abord, on nous ôte notre colonel, le vieux Ledoux, le brave des braves, cinq blessures, onze campagnes, l'œil crevé d'un coup de lance, le nez de moins... un trou-pier fini, qui ne connaissait que son drapeau, que l'honneur de la France, et qui se promenait tous les soirs à Astorga dans une vinaigrette traînée par quatre sacristains , attelés avec des grelots et des panaches !

— Si on a vu pareille abomination! dit Dauphin, se joignant les mains.

— - Et même, reprit Glapisson, qu'un dragon de mon peloton, qui était le cocher, me dit que c'était un petit maigre qui tirait tout. Enfin, c'est pour dire que le colonel Ledoux était le père du soldat. On nous l'ôte à notre arrivée en Allemagne, et on nous envoie le colonel Picot, un dur à cuire, qui sortait des mameluks ; il commence par nous faire les grosses dents, nous lui répondons par les nôtres, en vrais sangliers ; enfin ça va de manière à ce qu'où ne pouvait pas dire que le colonel et nous, nous nous caressions. Un jour, à quelques lieues d'Heildeberg, nous avons des raisons avec noire bote, pour un petit veau

île rien «lu (oui que nous avions dépecé pour l'histoire de rire, et que nous emportions en quartiers sous nos chabraques... Finalement, nous trouvons que le paysan est dans son tort, nous l'enfermons dans sa cassine, nous y mettons le feu, tant pis, ça le regarde... Bon ! voilà que le colonel Picot prend ce prétexte-là pour nous traiter comme les derniers des derniers. Notre ancien colonel, lui , nous aurait pris par la douceur, nous aurait dit : Mes enfants, vous aviez le droit de tuer le veau et de brûler la maison : mais y enfermer le paysan.... c'est bête.... Oui, oui, c'est bête, que nous aurions répondu eu reconnaissant nos torts. Touché de ça , le colonel Ledoux nous aurait dit : Alors, c'est bien, n'en parlons plus. Nous nous serions fait écharper pour lui ; mais aussi, lui, c'était le père du soldat.

— Ah ça, finirez-vous, avec vos regrets, dit Dauphin ; nous parlerez-vous du colonel Picot ?

— M'y voilà, monsieur Dauphin, m'y voilà... Le colonel Picot, lui, comme je vous le disais, nous traite comme les derniers des derniers, s'ébourifle, lire son sabre, nous ordonne d'aller éteindre le feu... Nous répondons que nous ne sommes pas des pompiers, alors il tombe sur nous et nous massacre. D'abord nous prenons ça très-bien ; pourtant quand nous voyons une douzaine de dragons blessés, on s'impatiente, on se monte ; finalement on lui envoie deux coups de mousqueton, il en meurt... Bon, nous voilà bien, sachant ce qui nous attend ; nous nous barricadons dans le village, en envoyant nos officiers et nos sous-officiers se promener où il leur plaira, bien résolus à nous faire tuer jusqu'au dernier plutôt que

de nous rendre et de dénoncer ceux qui avaient tiré sur le colonel Picot.

— Ah ça mais , vous étiez de véritables diables enragés, dit Boisseau.

— Il ne s'agit que de savoir prendre le soldat, monsieur, le colonel Ledoux... le bravé des braves... nous aurait...

— Encore, dit Dauphin. Finirez-vous, Glapisson ?

— M'y voilà, monsieur Dauphin. Finalement, le petit caporal apprend nos farces, et dit : « Il n'y a que le colonel Surville qui soit capable de venir à bout de ces brigands-là; s'ils ne nomment pas ceux qui ont tiré sur le colonel, le sort décidera et on en fusillera un par peloton. » Le colonel Surville arrive avec un trompette pour nous conter ça. C'était la veille du combat d'Arnheim, sur les huit heures du s[^]ir. Dame, monsieur, quand nous voyons cette jeune barbe oui venait nous arrêter et nous fusiller à lui tout seul, d'abord ça nous a fait rire comme des bossus. Il fait sonner à cheval par son trompette ; nous nous mettons aux fenêtres.

— Soldats , je suis votre colonel : l'empereur m'envoie vers vous; si dans un quart d'heure vous n'êtes pas rangés en bataille sur la place, ou si vous ne m'avez pas dénoncé les misérables qui ont tiré sur le colonel Picot, nous nous fâcherons. »

En entendant ce joli petit jeune homme nous dire ça, ça fut des rires, des sifflets, des cris à n'en plus finir : Cbarivari pour le colonel ! charivari pour le colonel !

Lui, sans se déconcerter, tire sa inoutre, regarde l'heure, et dit de son petit air tranquille : « A neuf

heures précises vous serez sur la place, en bataille. » Ce sang-froid nous fit de l'effet. Nous nous disons : « C'est un brave ; ce qui ne nous empêche pas de faire un lapage d'enfer, en criant

qu'on nous rende notre ancien colonel Ledoux ; qu'on nous promette de ne pas nous décimer, et alors nous nous rendrons. Le quart d'heure se passe; le colonel relire sa montre, fait sonner à cheval, bien entendu nous ne descendons pas ; alors il se met à nous dire : Vous ne voulez pas vous mettre en bataille? — Non! non! — Eh bien! je vois ce que c'est, dit le colonel : on attaque demain la redoute d'Ârnheim au point du jour, vous ne voulez pas vous battre, vous avez peur ; vous êtes un tas de...

— Assez, assez, dit Dauphin en interrompant à temps Glapissou.

— - Et il nous tourne le dos, reprit le dragon. Dame, monsieur, à ces mots-là, en nous entendant traiter de lâches, c'était à qui dégringolerait les escaliers ou le long des fenêtres, à qui débarriquerait les portes pour courir après le colonel; nous étions comme des tigres déchaînés ; c'est un hasard qu'il n'ait pas été massacré ! Cinq ou six dragons, j'en étais, nous accourons sur lui, furieux, le sabre à la main. Il se retourne, croise ses bras sur sa poitrine, nous regarde d'un œil... sapristie... quel œil ! et nous dit : Halte !.. d'une voix si ferme, si calme que nous nous arrêtons tout court, comme à un commandement de parade. — Remettez, sabre, nous dit-il de la même voix. Il n'y a que le premier pas qui coûte : nous rengainons... en un moment; les autres dragons arrivent; nous l'entourons en vociférant... U nous appelle là-

ches!... Il faut le fusiller comme le colonel Picot !... Mais lui, pas plus ému que rien du tout, toujours les bras croisés, nous laisse crier. Au bout de quelques minutes, il dit.: Silence dans les rangs!... on l'écoute.

— • Je vous dis que vous êtes des lâches, reprit-il, parce que si vous aviez du cœur, dans deux heures, vous auriez enlevé la redoute d'Àrnheim (vous savez, monsieur, que les dragons se battent aussi à pied) ; mais vous n'oserez pas. — Nous n'oserons pas!... nous n'oserons pas! que nous disons en fureur... Mais conduis-nous-y donc à ta redoute ! Nom de nom de nom... et tu verras si le 17^e dragons a jamais boudé au feu I — Il n'y a pas de bravoure sans discipline, reprend le colonel. — Mais nom de nom, on en aura pour le quart d'heure, de la discipline... Où est-elle ta redoute ? Mène-nous-y, nous n'en ferons qu'une bouchée, et après, ton compte sera bon !

— Oui, oui, à la redoute, qu'il nous mène à la redoute, après on lui donnera son compte ! Et voilà que c'est nous qui forçons le colonel à se mettre à notre tête. — Sois tranquille! pour ça, on t'obéira comme des mécaniques... Nous voulons d'abord te prouver si nous sommes des lâches... Mais après... tu verras... que nous lui disions. — Enfin, il consent à nous commander, l'état-major arrive, nous faisons la frime d'obéir très- bien, pensant qu'après... vous comprenez... Finalement le colonel se met à notre tête, il nous traite comme des nègres, nous patientons toujours. Nous partons à la nuit fermée, à deux heures du matin la redoute était en notre pouvoir avec vingt-cinq pièces de canon; nous étions huit cents

hommes, l'ennemi était deux mille cinq cents... Vous pensez bien, monsieur, que quand nous avons vu notre jeune colonel au feu, brave comme un lion, recevoir deux blessures, nous n'avons plus guère pensé à lui donner son compte; car, après tout, voyez-vous, le soldat a du bon, faut savoir le prendre; aussi, quand après l'affaire il nous a fait former un carré, nous lui avons tous

demandé... Eh bien! colonel, comment nous trouvez-vous ? Sommes-nous des lâches ? Heim ?

— Vous vous êtes bien battus, c'est tout simple, ce n'est pas assez : il faut que ceux qui ont tiré sur le colonel Picot se déclarent, sinon ils feront fusiller cinquante ou soixante de leurs camarades.... Et je défie ceux qui ont commis ce mauvais coup d'avoir

le courage de cette lâcheté-là Un dragon qui était

par terre avec un bisciaïen dans les reins , entend ça et dit : — C'est moi, colonel. C'était vrai ; et il crève. Un autre dragon qui n'était pas blessé, voyant ça, avoue aussi : c'était encore vrai. Le colonel le fait arrêter ; le lendemain le dragon passe à un conseil de guerre et est fusillé. Depuis ce jour-là, monsieur, le colonel a fait du régiment tout ce qu'il a voulu; nous nous serions fait hacher pour lui jusqu'au dernier; d'un mot il nous aurait fait entrer dans un trou de souris. Le 17e dragons a toujours été à l'ordre de Tannée; et pour la tenue, c'était un régiment si ficelé pour la propriété des personnes, que nous avions tous des brosse à dents dans notre paquetage. Voilà comme le colonel u fait des marquis avec des sangliers. »

A ce moment du récit de Glapisson; le colonel entra dans le salon.

« Raoul !

— Ânacharsis ! »

Ces deux exclamations échangées, les deux amis s'embrassèrent cordialement.

Raoul de Surville avait vingt-huit ans environ. Après la bataille de Wagram , il avait quitté son régiment pour revenir auprès de l'empereur, comme aide de camp.

Simple cavalier pendant le consulat , nommé officier sur le champ de bataille, il avait été bientôt remarqué par Napoléon, qui le prit pour officier d'ordonnance.

Ce premier pas fait, la carrière de M. de Surville fut aussi rapide que brillante ; de grands biens appartenant à sa famille lui furent rendus. On a vu qu'il justifia tant de faveurs par un courage à toute épreuve. En outre, souvent chargé de missions délicates, il les remplit avec autant de supériorité que de bonheur. Le colonel de Surville était d'une loyauté chevaleresque, d'un esprit plein de charme et de gaieté; il chantait avec une grâce parfaite, dessinait à ravir, et dansait comme on dansait sous les règnes de Tréuis et de Vestris; généreux jusqu'à la prodigalité, rempli de goût et d'élégance, il avait,

chose rare alors, les manières les plus exquises, précieuse tradition du dernier siècle.

Il devait cet avantage à un séjour de deux ans fait en Touraine , pendant sa première jeunesse , chez madame la maréchale princesse de Monllaur, alliée de sa famille, qui, à Page de soixante-dix ans, avait conservé toute la vivacité , toute la fermeté de son rare et excellent esprit.

Tant et de si séduisantes qualités, jointes à une figure enchantresse, avaient assuré de nombreux et éclatants succès au colonel de Surville.

Un des traits les plus saillants de son caractère était une bonté, une délicatesse adorables; la plus fervente amitié avait toujours survécu à ses passagères amours ; d'une discrétion profonde, nul ne portait plus loin que lui le respect, la reconnaissance, la religion pour les femmes qu'il avait aimées* •

Ce qui le distinguait surtout de cette classe vulgaire et méchante des roués du dernier siècle, c'était ces sentiments d'honneur et de probité envers les femmes, poussés jusqu'au rigorisme. Sentiments d'autant plus rares, qu'ordinairement les hommes traitent la femme qui leur a tout sacrifié , beaucoup plus mal qu'ils n'oseraient traiter un de leurs compagnons de plaisirs les plus indifférents, sans autre excuse à cette brutalité que le dévouement et la faiblesse d'une pauvre créature qui ne peut se plaindre.

M. de Surville croyait au contraire que la femme à qui vous deviez un moment de bonheur devait être sacrée pour vous.

S'il était infidèle, il faisait oublier son inconstance

à force de dévouement; si on lui était infidèle, il trouvait dans le souvenir de la félicité passée et dans l'espoir d'un plaisir nouveau, le moyen d'excuser la déception présente ; et puis les consolations ne lui manquant jamais, il ne pouvait avoir de ces rancunes ingrates et impitoyables des gens qui ont plu par accident une fois dans leur vie.

Le colonel était d'une taille moyenne, pleine de souplesse et de grâce.

Ses yeux noirs et brillants donnaient à sa, noble physionomie une expression remplie d'esprit et de vivacité. Ses cheveux châ-

tains étaient soyeux et bouclés; ses lèvres vermeilles, presque toujours souriantes, laissaient voir des dents d'un émail éblouissant.

Un riche et élégant uniforme d'aide de camp de l'empereur, vert et or, faisait encore valoir ce charmant extérieur.

« Ce bon Anacharsis !

— - Ce cher Raoul ! répétèrent les deux amis, en s'examinant avec intérêt.

--Qu'est-ce donc que ton vieux Dauphin vient de me conter?... Vraiment tu pars... et ce soir encore , sans me donner>un jour? dit Boisseau.

— Malheureusement , il m'est impossible de retarder mon départ d'une heure... Je viens des Tuileries, où j'ai reçu les derniers ordres de l'empereur ; je dois être à Vienne le 3 mars au plus tard , car le prince de Neufchâtel y arrivera le 5 ou le 6. Mon pauvre Anacharsis, si tu savais combien je regrette ce contre-temps! Comment aussi ne m'as-tu pas écrit un mol?..

— Que diable veux-tu?... je te ménageais une surprise... Tiens, j'aurais dû m'en défier, car les surprises ne m'ont jamais réussi... Te souviens-tu, il y a deux ans, à ton retour d'Italie? Je te prends au débotté, je te dis : « Raoul , il faut que je te mène souper chez mademoiselle Nanteuil , première cantatrice du Théâtre de l'Impératrice : ça sera une charmante surprise, car elle ne m'attend pas. »

— Oui, et je me souviens que ce fut au contraire toi qui fus fort surpris de ce que tu vis chez elle... Mais je te croyais en Espagne, en mission...

— Raoul, dit gravement Boisseau en montrant ses tempes grisonnantes , vois-tu cette blancheur prématurée?

—En effet, mon pauvre Anacharsis, lorsqu'il y a un an je te quittai, rien n'annonçait. cet hiver précoce.

— Eh bien ! mon ami , cette gelée blanche, pour me servir de ta comparaison, cette gelée blanche est le fruit d'une nuit, d'une seule nuit... dans un pays terriblement chaud ! ! pourtant.

— Comment cela, Anacharsis?... explique-moi ce phénomène... Est-ce l'émotion?... l'amour? un jaloux espagnol?... quelque danger?...

— Oui , mon ami , un danger, un grand danger , mais dans lequel il n'y avait , hélas ! pas le moindre amour, pas la moindre jalousie. Voici le fait. Tu sais, qu'il y a deux ans, je m'ennuyais comme un mort, malgré mon immense fortune ; grâce à ta recommandation, je fus nommé auditeur au conseil d'Etat , attaché à la section des affaires étrangères... J'assistais à mon tour aux séances que présidait l'em-

pereur... Un jour le grand homme, après avoir beaucoup parlé, en tailladant à son ordinaire sa table à grands coups de canif, s'était un moment appesanti , comme cela lui arrivait quelquefois en se courbant sur son pupitre et en appuyant sa tête sur ses deux bras ; la discussion avait continué, malgré son sommeil. Il s'agissait des affaires d'Espagne. Au bout d'un quart d'heure le grand homme se réveille, reprend la discussion où il l'avait laissée... et la question qu'on agitait est résolue... Je te parle du sommeil de l'empereur, parce que c'est à son assoupissement passager... bien pardonnable d'ailleurs dans sa position, que j'attribue l'étrange aberration dont j'ai été victime.

— Ah ! mon Dieu! tu m'épouvantes...

— Écoute... écoute... la séance terminée, l'empereur se retire dans son cabinet; un quart d'heure après, l'huissier de service vient , de la part de Sa Majesté, me chercher à la buvette, où on nous traitait, du reste, à merveille. Je me souviens même que je mangeais une aile de bartavelle ; je laisse mon aile sur mon assiette. Je suis l'huissier, et je me trouve en face du grand homme. J'étais aussi près de lui que je le suis de toi. Il me regarde de son œil gris, véritable œil d'aigle, en se fourrant trois ou quatre prises de tabac dans le nez. Après nf avoir un instant contemplé en silence*, il me dit : « Je ne « vous avais pas encore vu, c'est étonnant; vous « n'avez pas la physionomie que je vous supposais. » Je saluai profondément, me trouvant très-honoré de ce que le grand homme se fût donné la peine de me supposer une physionomie. Enfin, il me dit de sa

2t LE COLONEL DE SURVILLE.

voix brève, en me montrant un paquet cacheté : « Vous partirez à l'instant pour Madrid avec ces « dépêches; cousez-les; cachez-les bien dans la douce blure de votre habit ; si vous êtes attaqué par une « guérilla et que vous y restiez, ces papiers ne tomberont pas au pouvoir de l'ennemi... Le roi d'Es- « pagne vous donnera des ordres ultérieurs. C'est « une mission périlleuse, très-périlleuse ; mais, ajouta « le grand homme d'un air riant, en me pinçant « l'oreille gauche, cette mission vous va comme un « gant ; vous êtes un vrai brûlot; vous avez fait vos « preuves en Tyrol... »

— Ah çà ! quelle preuve avais-tu donc faite en Tyrol ?

— . Aucune, mon ami , aucune.; mais attends la lin... Étourdi de ce que j'entendais, incapable de répondre un seul mot , je balbutiai quelques paroles inintelligibles; je saluai de nouveau très-profondément, et j'allais me retirer , lorsque l'empereur reprit d'une voix sérieuse, presque émue : « Ah çàï « vous savez bien qu'en tous cas j'aurai soin de votre « mère, au moins! Je la consolerais, car je sais que « vous êtes un bon fils.- Allez... soyez parti dans « deux heures. Je compte sur vous... Je n'ai pas « oublié le Tyrol... Je n'oublierai pas l'Espagne! »

— Ta mère!... Mais je croyais que tu l'avais perdue il y a longtemps, dit le colonel, de plus en plus étonné.

— Eh ! sans doute, mon cher ami , tout cela était le résultat d'un détestable quiproquo. Le grand homme, sans doute encore sous l'influence de son appesantissement passager, me prenait pour un cer-

IBS DBUX AMIS. 25

(ain Boitot... un enragé, qui avait été envoyé en Tyrol pour y fomenter l'insurrection contre l'Autriche...

— Ah! je comprends maintenant...

— Que te dirai-je , mon cher Raoul ? je n'osai pas, tu le sens bien , décliner F honneur que me faisait Fempereur ; je pris les diables de dépêches. Je partis, et à vingt lieues de Madrid, une belle nuit , je tombai en plein dans une guérilla... Je ne sais pas si je t'ai confié que je porte un gilet de flanelle sur la peau?

— Non, mon cher Anacharsis, tu ne m'avais pas encore fait cette confidence; mais quel rapport?...

— Tu vas voir pourquoi je te donne ce détail hygiénique. Tu sauras donc que je porte un gilet de flanelle ; j'avais très-adroitement caché mes dépêches entre flanelle et chair. Comme ma flanelle est d'un rose tendre, les sauvages l'ont prise pour mon enveloppe naturelle (je ne dis pas cela par fatuité...). Toujours est-il que cette méprise flatteuse sauva mes dépêches, mais faillit me perdre. Furieux de ne rien trouver sur moi, les brigands me mirent une corde au col, et j'allais être accroché à un arbre, lorsque le hasard, ou plutôt la Providence, envoya sur la route un convoi... La guérilla se dispersa; je me joignis au convoi, j'arrivai à Madrid avec mes dépêches; mais l'émotion avait été telle... en me sentant la corde au col, que tu en vois les traces fatales ; mes cheveux en ont pâli.

— Ce pauvre Anacharsis !...

— Je remis mes lettres... Mais quand le roi Joseph nie détailla le diabolique métier que je devais aller

faire en Portugal pour contreminer la diplomatie anglaise, toujours sous le nom de cet enragé de Boitot, j'expliquai le qui-proquo, et comme je ne parus pas sans doute répondre suffisamment aux exigences de la mission qui m'était destinée, toujours sous le nom de Boitot, on me renvoya en France... Cela m'expliqua de reste pourquoi le grand homme ne m'avait pas trouvé la physionomie qu'il s'attendait à me voir lorsqu'il me prenait pour ce déterminé.

— Ah ça! et maintenant quels sont tes desseins?

— Eh ! mon Dieu ! dégoûté de la carrière diplomatique, je revenais vivre et m'établir tout à fait à Paris.., avec mille projets;

mais voici que tu pars... Ion diable de voyage vient tout changer, car j'avais une foule de choses à te demander encore.

— Parle... veux-tu embrasser une autre carrière? dispose de mou crédit, je t'en supplie.

— Pas du tout : l'ambilion m'a passé, l'ambition des allai res, des emplois du moins. Il m'en reste une autre.

— Laquelle?

— Celle de voir le grand monde, le grandissime monde... Je voudrais me lancer .. et j'avais compté sur loi... Marquis de l'ancien régime, colonel de l'empire, lu connais les deux aristocraties, celle d'autrefois et celle de nos jours... J'espérais donc que, grâce à loi je pourrais me faufiler dans ces sociétés si brillantes, si recherchées.

— Sans doute, sans doute, reprit Raoul qui semblait réfléchir depuis quelques moments. Je puis l'ouvrir la porte de ces deux mondes... en le présentant avant mon départ chez une femme de mes amies,

de mes parentes, qui tient à l'empire par son mari, et à l'ancien régime par sa naissance. Une fois reçu chez elle et recommandé par moi... comme le meilleur, comme le plus ancien de mes amis, peu à peu le cercle de tes connaissances s'agrandira, et tu verras bientôt la société que tu veux connaître... Mais dismoi... N'es-tu pas antiquaire, ou quelque chose d'approchant?

— Voilà comme je fus antiquaire : il y a trois ans, me trouvant à Naples, je m'intéressai particulièrement à la prima donna du théâtre de San-Carlo... J'ai toujours eu du goût pour le théâtre... Un certain lord Williams Clark trouva plaisant de m'enlever ma

Diva... Bien!... Huit jours après, j'apprends que mon dit lord convoitait une riche collection de médailles et de camées, je donne un tiers au-dessus de la valeur, et, à mon tour, je lui souffle ses médailles !

— Jusqu'à présent, mon pauvre ami, vos enlèvements mutuels me semblent tout uniment des débarras...

— Tu as peut-être raison, car une fois possesseur de ces diables de médailles, je n'en savais que faire. Aussi, par désœuvrement, je me suis cru obligé de feuilleter Winckelman.

— A merveille! à merveille!... Écoute-moi!... Tu me connais, Anacharsis... Tu sais si j'attache la moindre vanité à la naissance?

— Ah ! mon cher Raoul... à qui dis-tu cela?

— Eh bien ! tu veux aller dans un certain monde ; si l'on ne s'y présente pas comme gentilhomme ou comme soldat, on y est, sinon mal vu, du moins sans

signification... En t'y présentant, au contraire, comme antiquaire, comme savant, ça te classe tout de suite. Tu n'as plus de prétentions aux succès du cœur?

— Aucune... aucune... Je ne prétends jamais qu'au cœur de quelque Diva... française ou étrangère, et j'ai tout ce qu'il faut pour appuyer ces prétentions-là...

— De mieux en mieux, tu es antiquaire. Tu te donnes quarante ans ; tu étales tes précoces cheveux gris, tu entres immédiatement dans la catégorie des oncles, des chaperons, des tuteurs, des confidents et même des complaisants de charmantes femmes, ce qui n'est pas un rôle à dédaigner.

— A dédaigner, je Je crois bien ! dis donc que c'est un rôle à ambitionner au contraire! On se rend nécessaire, et quand on a le bon esprit de ne vouloir rien autre chose que d'être agréable aux autres, on s'assure une fort bonne position.

— Je te vois dans les meilleurs principes ; maintenant, je te garantis le plus grand succès...

— Dis-moi, Raoul, je vais avoir l'air de te dire une bêtise énorme, mais il me semble que pour ce monde-là, j'ai un nom bien vulgaire? Heimî Boisseau!... J'avais eu l'idée, pour donner à mon nom un petit air étranger, d'y ajouter un double w et d'en faire Boisseaw.. . Mais ça se prononçait la même chose... D'un autre côté, me faire nommer de Boisseau ou Saint-Boisseau, ça ne signifierait pas grand'— chose non plus, j'y ai renoncé; et pourtant cela m'inquiète...

— Mais lu es fou!... archi-fou! N'es-tu pas antiquaire? n'es-tu pas savant? Est-ce que Monge,

LES DEUX AMtS. 27

Chaptal, Donon. Berlhollé, onl des noms aristocratiques? N'as-tu pas cinquante mille éciis de rente... Avec cela... te dis-je, avec ton caractère prévenant et obligeant, ta position est bonne, crois-moi,... tranquillise-toi...

— Mais quelle est donc celle femme de tes amies ou de tes parentes qui doit m'ouvrir les battants de ces grands deux mondes?

— Madame la duchesse de Bracciuono...

— La jeune duchesse de Bracciano... qu'on dit si ra vissamment belle. . . Ah scéléral! . . archi-scéléral ! . . .

— Tu te trompes, mon pauvre Ànacharsis...

— Ta, la, ta, je me trompe! on sait (a discrétion, mais on sait aussi tes étourdissants succès... Crois-tu donc qu'on soit si fort relégué dans la banque et dans la bourgeoisie, qu'on n'ait pas entendu dire que le colonel de Surville était la coqueluche des plus jolies femmes de la coui*?

— Je te le répète, mon cher Anacharsis, tu te trompes... tu verras par toi-même la fausseté de les soupçons... Bien plus, un certain service que j'aurai peut-être à le demander te prouvera mieux encore que je ne puis avoir aucune prétention sur le cœur de ma cousine.

— Un service! je suis à toi.

— Je ne puis encore m'expliquer... Je dois voir ce matin madame de Bracciano... En allant lui faire mes adieux, je lui parlerai de ta présentation; si elle l'accueille, comme je l'espère... alors, mon ami, je te dirai tout.

— Et le duc de Bracciano, quel homme est-ce?

— Ancien conventionnel, il s'appelait Jérôme Mo-

risson pendant la révolution; c'est un homme de haute capacité, l'empereur l'a employé dans de grands emplois civils. Dernièrement, il l'a nommé duc et lui a fait épouser ma cousine, mademoiselle Jeanne de Souvry, fille du vicomte de Souvry et nièce de la maréchale princesse de Montlaur.

— Pur mariage de convention, alors, à moins que le duc ne soit un homme aimable.

— C'est tout un roman d'héroïsme et de dévouement que cette union, de la part de ma cousine, bien entendu. Quant au duc, c'est un homme de cinquante ans, sombre, taciturne, d'un esprit ironique et morose, mais d'une rare intelligence et d'une fermeté qui approche quelquefois de la dureté. Il s'est montré impitoyable dans le gouvernement de plusieurs provinces étrangères; par cette froide énergie, il a rendu beaucoup de services. L'empereur fait grand cas du duc de Bracciano, quoiqu'il ne ressente pour lui aucune sympathie... Il l'emploie comme un excellent instrument, et disait un jour, en parlant de lui, dans son langage pittoresque : «...J'aime Bracciano, comme « on aime une bonne barre de fer qui ferme bien une « porte, ou qui soutient bien un toit. »

— Grand homme ! comme il vous peint cela d'un trait, dit Anacharsis. Ah ça ! et tu ne veux pas que je t'appelle scélérat, quand tu es le parent, l'ami intime d'une jeune et charmante duchesse qui a pour mari une si vilaine barre de fer?

— Non, te dis-je... ce soir, peut-être tu sauras comment je ne suis que l'ami... mais l'ami le plus dévoué... le plus vrai de madame de Bracciano, car

elle ne m'a jamais aimé, elle ne m'aime pas et ne m'aimera jamais autrement !

— Et elle, est-elle aussi spirituelle que belle?

— Il est impossible d'avoir un esprit plus charmant, plus naturel, une éducation plus cultivée, plus de talents, plus de savoir même, et moins de prétention à une supériorité qui lui est acquise à tant de titres ! Mais tu dois avoir besoin de repos, Dauphin veillera à ce que rien ne te manque. Je verrai tantôt madame

de Bracciano ; en revenant, je te dirai le résultat de mon entretien avec elle, et peut-être, je le répète, aurai-je à mettre ta discrétion et ton amitié à Tépreuve. »

Vers les deux heures, le colonel se rendit à l'hôtel de Bracciano, situé rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Madame de Bracciano attendait M. de Surville dans un Irès^élégant boudoir blanc et or (il y avait alors des boudoirs) rempli de fleurs et meublé avec toute la lourde somptuosité de l'époque.

Jeanne de*Souvry, duchesse de Bracciauo, avait vingt ans environ. Elle n'était pas d'une beauté régulière, mais de grands yeux bruns frangés de longs cils noirs, une pâleur rosée, une bouche gracieuse qu'effleurait presque toujours un sourire doux et

mélancolique, de beaux cheveux châains négligemment noués à la Paméla, lui donnaient un charme inexprimable.

Elle semblait rêveuse et triste.

Un exemplaire de Werther, en allemand était à demi ouvert auprès d'elle : ses deux mains croisées sur ses genoux, elle agitait machinalement du bout de son joli pied les crépines massives d'un fauteuil de bois doré.

Un valet de chambre annonça M. de Surville.

Jeanne et Raoul restèrent seuls.

« Quel brusque départ ! dit madame de Bracciano à M. Surville, en le regardant avec intérêt; vous allez à Vienne ?

— Oui, ma chère cousine... je suis désolé de partir... et pour plus d'une raison. »

Après uu assez long silence, Raoul reprit d'un air ému :

« Je voudrais vous parler avec une entière franchise... J'ai quelque chose de grave à vous dire; je suis votre ami, votre parent, et pourtant je crains que mes paroles ne vous blessent ; ne croyant pas mon départ si soudain, voulant prendre quelques renseignements encore avant de vous faire part de mes soupçons... j'avais jusqu'ici retardé cet entretien.

— De quels soupçons? dit madame de Bracciano étonnée.

— Ecoutez-moi, dit Raoul d'un ton" de cordialité affectueuse, vous savez, n'est-ce pas, combien je vous ai aimée?... Malheureusement vous aviez de moi une si mauvaise opinion, que mes soins ont été repoussés.

— Une mauvaise opinion de vous! Non, Raoul,

itou ; seulement j'avais entend u parler de votre légèreté, de votre inconstance, quoique vous n'ayez jamais eu, dit-on, et je le crois fermement, à vous reprocher envers une femme aucun mauvais procédé, aucune perfidie.

— Si mon inconstance était mou seul défaut, pourquoi n'avoir pas essayé de me rendre fidèle? Cela vous était si facile !

— Oh ! c'était une trop grande tache à entreprendre, mon cher cousin ; vous étiez et vous êtes beaucoup trop à la mode, beaucoup trop recherché, et, si cela se peut dire... beaucoup trop heureux. »

Madame de Bracciano avait prononcé ces mots avec un accent singulier ; Raoul la regarda fixement ; elle haïssa les yeux, et reprit après quelques moments de silence : — Et puis vous avez sur l'amour des idées qui ne seront jamais les miennes; vous ne voyez qu'une distraction charmante, qu'un plaisir éphémère, où je verrais, il me semble, le destin de toute ma vie ; aussi je n'ai jamais fait la coquette avec vous ; je vous ai dit : Soyons bons amis, et ne parlons plus d'un sentiment qui ne peut exister entre nous. Vous m'avez comprise, Raoul ; vous êtes toujours resté mon ami, et je le sais, le meilleur de mes amis, » ajouta madame de Bracciano, en tendant sa main au colonel.

Celui-ci la baisa avec une respectueuse tendresse, et dit, après quelques moments d'un silence presque embarrassé : «

« Je pars ce soir, et pour bien longtemps peut-être. Promettez - moi qu'eu faveur de cette sincère, de cette vive amitié à laquelle vous croyez, vous

S2 LB COLONEL DE SURVILLE.

m'entendrez sans mal interpréter mes paroles. Ce que j'ai à vous dire est tellement étrange, que je n'en aurais pas le courage si votre bonheur, si votre avenir, peut-être, ne me semblaient pas menacés.

— Expliquez-vous, Raoul? Vous m'effrayez presque.

— Écoutez-moi donc... et, encore une fois, si ce que je vous dis vous blesse, si je vous semble céder à des sentiments indignes de moi... rappelez- vous que je suis un homme, et incapable d'une action méchante ou honteuse...

— Mais, en vérité, Raoul, je ne sais que penser. Qu'avez-vous à m'apprendre? Pourquoi cet air grave! Pourquoi surtout ces doutes? Ne sais-je pas, mon Dieu, qui vous êtes? qu'il n'y a pas au monde un caractère plus noble, plus généreux que le vôtre?

—Allons... vous me donnez du courage, dit Raoul, et il reprit : Mariée à seize ans... par un dévouement sublime...

— Raoul ! dit Jeanne avec un accent de reproche.

— Oh ! je suis impitoyable, quand je parle de vos adorables qualités... N'éprouviez-vous pas la plus vive répugnance pour le mariage que l'empereur voulait vous faire faire? Et quand, malgré le noble silence de votre famille, par une frivole indiscretion, vous avez appris qu'en faveur de votre union avec le duc de Bracciano, les grands biens de votre tante lui seraient rendus, et que deux de vos vieux parents exilés seraient rappelés... ne vous ctes-vous pas généreusement sacrifiée...

— Raoul... Raoul... Je vous en prie, pas un mot de plus...

— Et pourtant... j'aurais encore tant de choses à dire... mais vous le voulez... je me tais... A votre entrée dans le monde, jeune, charmante, spirituelle, vivant presque toujours séparée d'un mari qui avait deux fois votre âge, et que ses importantes fonctions absorbaient entièrement, vous avez été entourée d'hommages; ces hommages ont été vains... Élevée par votre tante, madame la princesse de Montlaur, vous aviez tous les charmes de la vertu, sans en avoir le pédantisme. Je vous avais vue tout enfant, pendant un séjour de deux ans que je fis, presque enfant moi-même, chez votre tante. A mon premier retour de l'armée, lorsque je vous revis belle et grande dame... parée de tant de séductions, je devins amoureux de vous, amoureux comme un insensé... mon

aveu ne vous toucha pas... rien de plus simple... ni moi, ni personne ne réunissait les qualités qui pouvaient vous' plaire. Vous rêviez déjà sans doute l'idéalité qui devait un jour combler vos vœux les plus chers et les plus secrets...

— En vérité... je ne sais... dit madame de Bracciano en rougissant.

— Permettez-moi de continuer, dit Raoul : je ne cessai pas de vous voir; vous m'intéressiez si vivement que, presque malgré moi, je me mis à vous étudier en silence. Je vous aimais tant, mais d'un sentiment si désintéressé, que je sacrifiai des amours peut-être sérieux à cette observation pour moi si attachante;... bientôt à certaines bizarreries... à certain changement dans vos habitudes, je dirai presque dans votre maintien... je soupçonnai... je fus certain que vous aimiez...

— Raoul, dit sévèrement madame de Bracciano ..

— Jeanne, reprit le colonel avec un accenl rempli d'émotion, tandis que ses beaux traits exprimaient la plus vive sollicitude, Jeanne, je vous le jure sur l'honneur, si je cherchai à pénétrer votre secret, ce ue fut pas par une curiosité jalouse ou vulgaire, ce fut par un intérêt loyal... fraternel... ce fut peut-être par le pres-sentiment... qu'un jour celte surveillance cachée ue serait pas sté-rile pour votre bonheur...

— Mais enfin, me direz-vous?...

— Quelques moments encore... et vous saurez tout, reprit le colonel. Dans le monde où je vous rencontrais presque chaque soir, en vain j'interrogeai vos regards, je ne découvris rien. D'ailleurs, l'attitude nonchalante, ennuyée, la rêverie presque

continuelle que vous portiez au milieu de ce brillant tumulte, et dont rien ne pouvait vous distraire, tout me disait que la personne qui vous occupait n'était pas de notre société habituelle. Souvent vous vous plaigniez à moi... de n'avoir pas d'occupations qui vous attachassent ; le dessin, la musique ne vous plaisaient plus; vous voulûtes chercher quelques distractions dans l'étude des langues étrangères, vous vous mites à apprendre l'allemand... Choisii l'étude de l'allemand... pour se désennuyer, ajouta le colonel en souriant malgré lui, me parut peu naturel; pourtant je n'attachai pas d'abord une grande signification à cette fantaisie... Go qui me frappa davantage, ce fut de vous entendre, vous,, jusqu'alors élevée dans les principes de votre tante, toute monarchique et toute catholique, embrasser des théories presque républicaines... D'abord, cela me parut un

jeu d'esprit propre à faire briller votre imagination, un paradoxe bizarre, amusant à soutenir, pour une femme de votre naissance ; mais bientôt je vous entendis défendre ces thèses étranges avec tant d'opiniâtreté, quelquefois même, permettez-moi de vous le dire, avec tant d'aigreur, que je fus convaincu que ce n'étaient pas vos idées, mais celles d'un autre... que vous souteniez si ardemment.

— Votre sagacité est vraiment merveilleuse, mon cher cousin, dit madame de Bracciano en rougissant et sans pouvoir cacher un léger dépit. Comment doue, avec des renseignements si positifs, n'avez-vous pas découvert le nom de ce "fortuné rival?

— Je n'ai pas de rival... Jeanne... dit tristement Raoul, en attachant sur Jeanne un regard rempli du plus affectueux intérêt. Depuis longtemps j'ai renoncé à toute prétention sur votre cœur... Si Herman Fors ter était mon rival, il y aurait de ma part

peu de générosité peut-être à vous dire les choses lâcheuses que je dois vous dire sur cet homme... »

En entendant prononcer le nom d'Hennan Forsler, les joues de madame de Bracciano devinrent pourpres, elle resta un moment stupéfaite; puis, codant malgré elle à un sentiment de colère, de voir son secret surpris, et d'entendre parler ainsi de l'homme qu'elle aimait, elle s'écria, l'œil brillant d'indignation :

a Voilà bien les hommes! la jalousie, l'envie, dénaturent les caractères les plus généreux! Si l'on dédaigne leurs hommages... ils vous épient bassement... pour surprendre une confiance, ou pour bâtir je ne sais quel roman ridicule, à l'aide des rapprochements les plus insignifiants... Allez... vous êtes la dernière

36 LE COLONEL DE SURVILLE.

personne que j'aurais crue capable d'une telle lâcheté! . Vous... vous!! oublier assez ce que vous êtes pour calomnier un malheureux enfant... proscrit... abandonné...

— Pourrai-je douter maintenant de voire amour, en vous entendant défendre si vivement cet étranger?

— Eh! pourquoi ne le défend rais-je pas? vous l'attaquez bien. Après tout, pourquoi donc rougiraisje d'un sentiment aussi pur qu'il est profond et dévoué? De quel droit venez-vous épier ma conduite, pénétrer mes secrets? Gomment, encore une fois, vous que je croyais noble et loyal, osez-vous jouer un tel rôle ?

— Le seul rôle que je tienne à jouer auprès de vous, Jeanne, dit le colonel d'une voix émue et touchante, est celui de votre ami ; il m'impose des devoirs. Maintenant la glace est brisée, je continuerai jusqu'au bout, j'ai la conscience de ce que je suis, de ce

que je fais. Peu m'importent votre haine, vos mépris à cette heure... Vous serez plus juste un jour, mais aujourd'hui vous m'entendrez... Herman Forster est employé comme secrétaire par votre mari ; compromis, malgré sa grande jeunesse, dans une des sociétés secrètes d'Allemagne, il s'est réfugié en France... Le hasard l'a fait accueillir chez vous... Noble et généreuse à l'excès, son infortune, peutêtre noblement soufferte, devait éveiller toutes vos sympathies... Cet étranger est beau, son air est candide, ses paroles expriment les sentiments les plus purs... et pourtant je ne sais quel secret pressentiment... me dit que cet homme est dangereux... qu'il vous sera fatal...

— Un secret pressentiment ! s'écria madame de Bracciano avec une nmore ironie ; et c'est sans autre preuve qu'un vague soupçon, que vous, dans la position la plus brillante qu'un homme de votre âge puisse rêver... vous venez calomnier un orphelin... qui n'a d'autres ressources que celles qu'il trouve ici? C'est sur des riens que vous basez une accusation aussi odieuse?

— Eh ! ce sont aussi des riens, de vagues soupçons, qui m'ont découvert votre amour. Me suis-je trompé? Je vous dis que cet homme a dans le regard quelque chose de morne, de glacé que je ne puis définir... Sombre et taciturne... il n'a ni l'entraînement ni la gaieté de son âge...

— Étranger, proscrit, seul au monde... il faut qu'il soit joyeux, n'est-ce pas?

— Eh ! vive Dieu... vous l'aimez ! et lorsqu'à dixhuit ans l'amour d'une femme comme vous ne fait pas oublier tous les chagrins... c'fst qu'on a autre chose que cet amour dans l' âme...

— Et qui vous dit, monsieur, qu'il sait l'intérêt qu'il m'inspire?

— Ce ne serait pas modestie , ce serait de l'ingratitude à lui de ne s'en être pas aperçu... Mais non, il le sait, et cette dissimulation même m'effraye, je tous le répète, Jeanne. Il est des impressions qu'on ne peut expliquer et dont pourtant la réaction est toute-puissante. Eh bien ! oui , l'influence de cet homme, influence dont vous ne vous rendez peut-être pas compte, m'épouvante pour vous... Je sais combien votre esprit est ardent et généreux. Vous ip'avez dit cent fois, et je vous crois, que si vous ai*

miez, vous n'hésiteriez pas un moment à sacrifier votre position, fut-elle mille fois plus élevée encore. Vous connaissant ainsi, je tremble pour vous, parce que l'homme que vous aimez n'est pas digne des immenses sacrifices que vous serez capable de lui faire... Ne me regardez pas avec colère, Jeanne... Je n'ai aucun intérêt à vous parler ainsi... Je pars ce soir pour bien longtemps... pour toujours peut-être; car la guerre peut recommencer, et la vie du soldat a ses hasards... Me croyez-vous assez misérable pour mentir ou pour trouver une odieuse jouissance à vous laisser un soupçon au cœur? Vous le savez, Jeanne, je le dis sans orgueil, mais avec conviction, je suis avant tout homme d'honneur, vous n'en avez jamais douté... Eh bien! sur l'honneur, je vous jure qu'il n'y a en moi ni envie, ni jalousie, ni dépit , l'influence que cet homme a sur vous me fait trembler pour votre avenir... Je ne puis vous dire autre chose, et il faut que ce .sentiment soit bien puissant, pour m'avoir fait surmonter toutes mes répugnances à vous parler ainsi...

— Mais c'est à devenir folle!... Qu'avez-vous à lui reprocher? qu'a-t-il fait? qu'a-l-il dit? Des doutes aussi persistants que les vôtres ont une cause au moins! !... un rien les a fait naître... je le

veux, mais enfin ce rien existe... Tel imperceptible que soit le point de départ de vos effrayants soupçons, où est-il?

— Que vous dirai-je... ce sont de ces nuances qui échappent souvent à l'analyse et qui laissent pourtant une impression inefaçable. Tenez... par exemple, il

'y a peu de jours, nous étions ici dans ce caboulot, vous,

Herman et moi. Vous étiez rêveuse, triste; vous veniez de me donner une lettre que vous aviez reçue d'un de nos amis d'Espagne ; je la lisais... lorsque par hasard je jetai les yeux sur Herman. De ma vie je n'oublierai le regard fixe qu'il attachait sur vous, le sourire sardonique, presque cruel, qui donna tout à coup à sa figure un caractère d'indéfinissable méchanceté... Je fus si frappé que je ne pus retenir un mouvement. Herman Forsier tourna vivement la tête vers moi ; voyant que je l'examinais, il fronça les sourcils et rougit comme s'il eût été impatient de se voir deviné. Sans doute cette scène semble insignifiante; pourtant elle m'a laissé sous le coup d'une sorte de terreur. »

Après quelques moments de silence, madame de Bracciano dit au colonel avec douceur :

« Écoutez-moi, Raoul, vous êtes le meilleur, le plus noble des hommes; pardonnez-moi le mouvement de dépit involontaire que j'ai ressenti ; je vous crois incapable de calomnier qui que ce soit, mais je me crois aussi entraînée par trop d'affinité, par trop de sympathie, vers ce qui est grand et généreux, pour m'intéresser à un cœur perfide et méchant... Les sentiments vulgaires sont si loin de votre cœur... que vous ne pouvez les comprendre et même vous les avouer, lorsqu'ils vous surprennent à votre insu. Ce que vous croyez un pressentiment de votre intérêt pour moi...

n'est peut-être qu'un mouvement involontaire de jalousie contre un homme que vous enviez sans doute, quoique son bonheur soit bien triste. Croyez-moi... votre amitié s'inquiète et s'alarme à tort : je vous le jure, je ne connais pas une âme plus

pure, un caractère plus élevé que celui de ce pauvre étranger... Je ne sais pas ce que l'avenir me réserve, mais, quoi qu'il arrive, quelque chose me dit que ma confiance en lui ne sera jamais trompée... »

.M. de Surville allait répondre à madame de Bracciano, lorsque la princesse de Montlaur entra.

Quoique la maréchale princesse de Montlaur eût soixante-dix ans passés, sa taille élevée paraissait encore parfaitement droite et dégagée. On ne pouvait avoir un plus grand air; cette extrême dignité était tempérée par une expression de bonté charmante, de spirituelle ironie ou de cette douce gaieté si rare chez les vieillards.

La princesse de Montlaur portait une simple et longue robe de satin gris, un mantelet, des mitaines et un bonnet de dentelles noires à l'ancienne mode. Ses cheveux blancs étaient crêpés et légèrement poudrés.

« Bonjour, mon enfant, dit-elle à madame de Bracciano en l'embrassant sur le front ; puis tendant sa main blanche et maigre au colonel qui la baisa respectueusement, elle lui dit : Eh bien I Raoul... quand partez-vflus ?

— Mais ce soir, madame; je venais prendre vos ordres pour Vienne»

— Ce soir?... déjà? Voire empereur est sans pitié!

— Hélas! madame, dit Raoul en souriant, je n'ai malheureusement pas le temps de recommencer notre interminable querelle et de défendre mon empereur contre vous.

— Mais je vous prie bien de croire que je ne l'attaque pas du tout... Je le juge... c'est bien assez, il trouverait même que c'est trop, j'en suis sûre.

— Oh ! quant à cela, il aime aussi peu la critique que s'il était roi légitime...

— Pouvez-vous parler ainsi, vous, Raoul ! un des nôtres !... comment vous êtes- vous laissé éblouir, ensorceler ainsi ?

— Mais , vous-même , ma tante î dit madame de Bracciano, qui s'était remise de son émotion, et affectait de sourire... je vous ai vue aussi ensorcelée à votre retour des Tuileries après votre entrevue avec l'empereur...

— Vous, madame? dit Raoul étonné, je ne savais pas...

— Hélas ! on cache ses péchés le plus qu'on peut ; j'aime mieux vous conter cette belle équipée, car Jeanne , avec son charme de fée , finirait par vous persuader, et à moi aussi, que je suis bonapartiste; voici comme cela s'est passé : Un malin , quelques jours avant le mariage de ma nièce, mon valet de chambre m'annonce un monsieur... je ne sais plu* qui; aide de camp de l'empereur; je vois entrer un très-beau jeune homme , qui , dans les meilleurs termes du monde, me vient prier, de la part de Sa Majesté l'Empereur et Roi, s'il vous plait, de vouloir bien me rendre le lendemain à midi aux Tuileries.

•fti LE COLONEL DE SÛRVILLE.

Cet ordre, déguisé en prière, me parut assez peu rassurant ; je ne m'étais jamais gênée pour dire ma pensée sur ce régime-ci , et je songeais, à part moi , à l'exil de cette spirituelle et charmante duchesse de Chevreuse... Enfin, je répondis à cet aide de camp que je me rendrais aux ordres qu'il me transmettait. Le lendemain, je fis une prière à ma patronne, je pris mon grand courage, je m'enveloppai bien dans mon coqueluchon, et j'arrivai aux Tuileries... Ah! mon cœur se serra douloureusement en montant cet escalier où, pour la dernière fois, je vis cette belle et adorable reine... Enfin, ajouta la princesse, en surmontant son émotion , j'entrai dans la galerie de Diane, je ne sais pas comment ils l'appellent maintenant ; j'étais attendue, car depuis les huissiers jusqu'aux gentilshommes de service...

— Jusqu'aux chambellans, madame la maréchale, dit eu souriant le colonel.

— - La princesse menaça Raoul du doigt, et reprit : Les chambellans de service furent pour moi de la plus respectueuse prévenance. On m'annonça, ce qui me parut d'une étiquette un peu sauvage, et je me trouvai face à face avec Y Homme du Destin. Un moment, j'eus peur, mais mou vieux sang gaulois me monta au cœur, je fis bonne contenance, et, comme dit certaine nièce moqueuse, je pris mon air de princesse, et je montai sur mon grand cheval d'Espagne et du Saint-Empire. Après m'avoir un instant examinée d'un œil perçant, Bonaparte me dit : « J'ai voulu vous voir, madame la maréchale. »

Je fis une demi-révérence, et je répondis très-sèchement, d'un ton de victime révoltée :

a J'ai du obéir aux ordres de l'empereur. »

Il reprit :

« Votre mari était un excellent général... il a beaucoup fait pour l'armée, dans son temps ; et puis il a été fidèle à son roi... cela est beau... sous tous les régimes, madame la maréchale. »

Ces mots éveillèrent en moi un souvenir bien cruel... Les larmes sont rares chez les vieillards; pourtant je pleurai; alors, Bonaparte, avec une expression de sollicitude exquise, avec une vénération toute filiale, me prit la main, et la baisa respectueusement, en me disant avec une douceur inexprimable :

« Pardon, ma bonne mère ; je ne voulais pas vous attrister. »
Pauvre soldat ! Il y avait dans ses traits, dans son accent, quelque chose de si bon, de si pénétré, que, je l'avoue, malgré la bizarre familiarité de cette expression : Ma bonne mère ! je fus tout émue, plus émue cent fois que lorsqu'à la fin de notre entretien il m'annonça qu'il me rendait nos bois de l'Anjou, et du Maine en considération de la noblesse de mon caractère et du mérite de mon mari.

— Et du mariage de Jeanne avec le duc de Bracciano, quoique vous ne fussiez pas instruite de cette circonstance* ajouta mentalement Raoul.

« Eh bien ! ma tante , pourquoi vous étonner de ce que Raoul ait été ensorcelé comme vous?

— Mais qu'est-ce que cela prouve? Que j'ai eu une surprise de sensibilité, voilà tout : et j'en suis d'autant plus désolée, que maintenant je ne puis dire tout le mal que je pense de son empereur (et elle montrait Raoul), il m'a comblée, je dois me (aire

malgré moi... Et puis il faut bien me résigner à admirer les victoires qui étonnent l'Europe entière...

— Quand je vous disais, ma tante, -que vous étiez très-bonapartiste.

— Je ne suis pas bonapartiste du tout, madame la duchesse; je suis reconnaissante, et il n'y a malheureusement pas beaucoup de gens de cette opinion-là. Mais dites-moi, Raoul, avant de nous quitter, sermonnez donc bien Jeanne. Ah! elle qui parle, je pourrais la traiter de républicaine, et Dieu sait qu'elle n'a pas d'excuses à invoquer en faveur de cette abominable opinion.

— Peut-être, dit tout bas le colonel, en pensant à Herman.

— Moi, ma tante! quelle folie...

— Triste folie, mon enfant, d'ailleurs j'ai toujours jugé des avocats par les causes qu'ils défendaient et des partis par les hommes qui les embrassaient... Aussi, tenez, sans aller plus loin... Comment pouvez-vous être d'une opinion qui est celle de ce petit Allemand, qui est domestique de votre mari...

— Ma tante, M. Herman Forster n'est pas un domestique...

— Ne reçoit-il pas des gages de M. de Bracciano?

— Ma tante... quelles expressions, des gages... des gages!...

— Comment voulez-vous donc que je dise?... Nous appelions toujours domestiques, et cela sans aucune intention blessante, je vous l'assure, nos gens d'intérieur, comme secrétaires, intendants, écuyers... Mon frère a eu pour domestique un intendant à 1,500 livres par an; l'avocat Duresuel, qui est au-

jourd'hui quelque chose, comme sénateur ou fournisseur, et comte, je crois, par-dessus le marché. Je ne vois donc pas en quoi cet Allemand serait humilié de recevoir des gages de M. de Bracciano. Mais il s'agit pas de ses gages, mais de lui... Eh bien! mon enfant, rien qu'en voyant un tel représentant de l'opinion que vous vous amusez à défendre, ne devriez-vous pas renoncer à un jeu d'esprit qui peut vous commettre avec de pareilles gens?»

Le colonel ne disait pas un mot pendant cette scène : il se contentait de jeter un regard expressif sur madame de Bracciano. Celle-ci , impatientée des observations de la maréchale, lui répondit avec assez de vivacité :

« En vérité, madame, vous êtes aujourd'hui bien cruelle.... Que vous a donc fait ce pauvre M. Herman? Il est déjà si malheureux? Pourquoi l'accabler encore?

— Je ne vous comprends pas, Jeanne, dit madame de Montlaur avec une expression d'étonnement et de sévérité. Il ne peut y avoir rien de commun entre cet homme et moi. Je n'ai jamais manqué de pitié pour les malheureux, mais je trouverai toujours souverainement déplacé qu'un étranger oublie assez ce qu'il doit à ceux qui l'accueillent avec bonté, pour exaller devant eux une révolution qui leur a conté un père, un aïeul et tant de parents et d'amis...

— Ma tante .. vos reproches m'atteignent aussi...

— Non, mon enfant, pourquoi vous atteindraient-ils? Bonne et généreuse à l'excès, vous vous intéressez aveuglément au malheur... Rien de mieux... Votre imagination romanesque et rêveuse se berce d'idées

qui ont, si vous le voulez, quelque semblant de grandeur; il n'y a pas très-grand mal à cela... Vos défauts ne sont que l'exagération naturelle de vos belles qualités... Ne parlons plus d'ailleurs de ces misères; je trouve cet Allemand le plus ridicule du monde, avec ses airs d'apôtre et sa chevelure à l'enfant; malgré son air doux et sa jolie figure, il m'a tout l'air d'un drôle fort madré... Et puis, avez-vous remarqué ces mains? des ongles pâles et livides... C'est une sottise, si vous voulez, mais je me défie toujours des gens qui ont des mains pareilles...

— Ma tante, quelle folie 1...

— Folie, tant que vous voudrez, mais cela est. D'ailleurs, qu'il ne soit plus question de cet étranger... Seulement, ma chère, ne laissez pas vos clefs à votre secrétaire quand ce mélancolique petit monsieur vient travailler avec votre mari.

— Oh ! madame, quels odieux soupçons ! » s'écria la duchesse indignée.

La maréchale, sans s'apercevoir de l'émotion de sa nièce, se tourna du côté du colonel et lui dit :

« Voilà comme elle est toujours : à l'entendre, le mari est impassible... J'ai pourtant de bonnes raisons pour dire ce que je dis... L'autre jour elle était aux Tuileries avec son mari...; je vais, par hasard, dans la bibliothèque pour prendre un livre; en passant près de l'escalier, qui est-ce que je vois? Cet Allemand qui rôdait près de la porte de la chambre de Jeanne... au lieu de s'occuper du travail que M. de Bracciano lui avait donné à faire pendant son absence.. Je vous dis, moi, ajouta madame de Montlaur, en se retournant vers sa nièce, que vous avez

M. LE DUC DB BRACCIANO

chez vous pour plus de deux cent mille écus de diamants, et un jour ou l'autre vous serez dévalisée , si vous n'y faites pas attention. ! »

Madame de Bracciano, pâle, agitée, allait éclater, lorsque le colonel lui dit à voix basse : « Silence ! vous vous perdriez. »

A ce moment, M. de Bracciano entra chez sa femme, qui contint à peine son émotion pendant que la maréchale aspirait longuement une prise de labac d'Espagne.

M. LE nUC DE BRACCIANO.

Les ennemis de M. de Bracciano disaient qu'il ressemblait à une fouine qui aurait eu la jaunisse. Ses traits fins et rusés, ses petits yeux perçants, qui regardaient toujours par -dessus on par-dessous ses besicles d'or, son teint bilieux, rendaient cette comparaison assez raisonnable.

Cette apparence chétive était loi» d'annoncer la volonté de fer, la froide et impitoyable énergie de cet homme , un des plus puissants leviers qu'eût employés l'empereur !

Pour ajouter à ce contraste, la voix de M. de Bracciano était faible; son accent, grêle et toujours d'une égalité parfaite.

On racontait que, revêtu d'un pouvoir presque dictatorial en Tyrol, il avait ordonné, sans témoigner

la moindre émotion, le supplice de huit condamnés (nécessaire et terrible exemple), de cette petite voix aiguë comme le cri d'une cigale.

Après avoir respectueusement salué madame de Montlaur, avoir dit bonjour à sa femme avec cordialité, le duc, s' adressant au colonel :

«Est-il vrai, mon cher colonel, que vous partiez pour F Allemagne? J'arrive du conseil d'État : on m'a dit que vous devanciez à Vienne le prince de Neufchâtel.

— Il est vrai, monsieur, je venais faire mes adieux à madame la duchesse et prendre ses ordres.

— Vous savez l'objet de votre mission... Ce n'est, d'ailleurs, plus un secret... L'empereur l'a officiellement annoncé au conseil... Il divorce avec l'impératrice Joséphine, il s'unit à l'archiduchesse Marie- Louise, et le prince de Neufchâtel va épouser Sa Majesté Impériale au nom de Sa Majesté.

— Voilà l'impératrice délivrée du poids de sa couronne, se dit madame de Bracciano.

— Votre empereur épouse la fille des Césars ? s'écria la maréchale après quelques moments d'étoucement et de silence... Puis elle reprit avec une sorte de compassion: Pauvre soldat... il n'a pas lu Molière... Il fait là un mariage de Georges Dandin.

— Ah ! madame! dit le colonel.

— Eh! sans doute, reprit la maréchale, est-ce que le grand philosophe du grand siècle n'a pas dit: Et j'aurais bien mieux fait, tout riche que je si*t>, de ni allier en bonne et franche paysannerie! Ah ! les hommes... les hommes! Les exemples ne leur servent jamais de rien.

M. LE DUC DE BRACCIANO

— Madame la maréchale , dit gaiement Raoul, avouez au moins que .M. de Sottenville serait, je crois, mal venu à dire... Silence, mon gendre, à un pareil gendre !

— Eh ! mon Dieu ! votre empereur croit, en s'alliant avec. l'Autriche, qu'elle lui sera fidèle, vous verrez... vous verrez si, un jour ou l'autre, ce soursnois de ministère anglais, que je déteste, car j'ai toujours exécré l'anglomanie qui nous a perdus, ne jouera pas auprès de cette puissance le rôle de Clitandre..., ajouta la maréchale en aspirant de nouveau une forte prise de tabac. Eh ! alors mon pauvre soldat de dire : Tu Vas voulu, Georges Dandin, mais il sera trop tard.

— Vous voyez loin! madame la maréchale, dit le duc de Bracciano d'un air sérieux et en paraissant frappé des paroles de la princesse de Montlaur.

— C'est que j'ai vu longtemps et beaucoup... » dit celle-ci avec mélancolie'.

Pendant un moment, les acteurs de cette scène demeurèrent muets, absorbés par des pensées différentes.

Le duc de Bracciano rompit le premier le silence, et dit au colonel: « Puisque vous allez à Vienne, seriez-vous assez bon pour vous charger de quelques réclamations auprès de la chancellerie de l'Empire. Il s'agit d'un pauvre garçon que j'emploie comme secrétaire-interprète... Il a été compromis dans je ne sais quelle affaire politique. C'est une tête folle, ardente, un Bru lus de dix-huit ans qui prend ses souvenirs de collègue pour des idées, et ses amplifications pour des convictions politiques... un enfant qui

ne rêve que révolutions et régénérations... Tout le monde a été comme ça... à son âge.

— - Tout le monde? monsieur le duc, dit la maréchale d'un air glacial ; je ne le crois pas.

— Nous sommes convenus, madame la maréchale, de ne jamais parler politique, car j'aurais 4e chagrin de ne pas toujours partager vos idées, dit M. de Bracciano d'un air impassible ; puis il reprit en s'adressant au colonel : Eu un mot, il s'agit de ce pauvre diable d'Herman, que vous avez vu souvent ici ; il est malheureux comme les pierres, orphelin... et je voudrais faire lever l'arrêt qui le proscrit, afin qu'il puisse retourner dans son pays. »

Madame de Bracciano rougit, et Raoul arrêta pour ainsi dire au passage un regard d'étonnement qu'elle jetait à son mari.

La maréchale parut insensible à cette nouvelle, et le duc reprit : « J'en ai déjà dit deux mots à notre ambassadeur, M. de Narbonne. Je ne doute pas que votre recommandation, et peut-être celle du prince de Neufchâtel, ne puisse être utile à mon protégé, qui mérite d'ailleurs tout mon intérêt et à qui madame de Bracciano veut aussi beaucoup de bien. »

Ces derniers mots furent prononcés d'un air si naturel, si simple, qu'ils dissipèrent les soupçons qui s'étaient un instant élevés dans l'esprit du colonel.

«Je ferai mon possible pour vous être agréable, monsieur, reprit-il, et vous pouvez compter sur mon désir de remplir vos vues. » Puis, saluant madame de Bracciano, il allait prendre congé d'elle, lorsque, se souvenant de Boisseau, il lui dit : « Me

perm«îttez-vous, ma cousine, et vous, monsieur, de vous recomman-

M. LE DUC DE BRACCIANO

der, avant mon départ, un de mes meilleurs amis, M. Anacharsis Boisseau? Il est arrivé ce matin même ; je ne pourrai pas avoir le plaisir de vous le présenter; mais si vous le permettez, il vous remettra une lettre de moi. .. »

La maréchale regarda Raoul avec surprise, en entendant le nom de Boisseau, et prit, sans mot dire, une forte prise de tabac.

« Il était attaché à l'ambassade d'Espagne, reprit Raoul. Il a quitté la diplomatie pour s'occuper exclusivement d'antiquités. C'est un homme de fortune et de loisirs, rempli de cœur, de loyauté. Je l'aime comme un frère, et je vous saurai un gré in* fini, ma cousine, de ce que tous voudrez bien faire pour lui.

— Vous pouvez être sûr que, recommandé de la sorte et par vous, il sera de nos amis, dit la duchesse.

— Pourrai-je aussi espérer votre bienveillance pour mon cher Boisseau, madame la maréchale? dit le colonel en souriant.

— Pour M. Anacharsis Boisseau ? Mais comment donc, je serai enchantée de faire sa connaissance ! comme disent vos belles fournisseuses et séria teu ses,» reprit en riant la maréchale ; puis elle ajouta d'un Ion plus digne et plein de bonté : a Vous savez, Raoul, que, quoi que disent les philosophes et les gazetiers, personne n'a moins de fierté que nous autres, ou plutôt que per-

sonne plus que nous n'est fier de compter avec le véritable mérite. Monsieur votre père était un très- grand seigneur, et il se faisait gloire d'avoir pour amis l'excellent, le vertueux Tronchet, et notre charmant abbé Delille. Mon oncle ne m*1

parlait jamais sans un touchant ressouvenir du hon Maréchal', qui fut pendant vingt ans son médecin et son ami. J'accueillerai donc M. Anacharsis Boisseau comme il méritera de l'être, et, si je vous crois, il sera accueilli à merveille, quoique son nom grec et païen sonne assez mal à mon oreille chrétienne. Vous le savez, j'aime mieux les villageois que les bourgeois, mais j'aime encore mieux les bourgeois que les parvenus...

— Je vois avec peine que M. Boisseau m'enlèvera vos bonnes grâces, madame la maréchale, dit Jérôme Morisson, due de Bracciano, eu s'inclinant d'un air sec et poli...

— Je sais la valeur des mots, monsieur le dur, M. Colbert n'était pas parvenu. . . Il était arrivé... » répondit la princesse de Montlaur, en se campant fièrement sur son grand cheval d'Espagne et du Saint-Empire, comme disait sa, nièce, et en faisant sentir à M. de Bracciano l'inconvenance de son observation ironique.

Voulant détruire cette légère cause de dissentiment, le colonel reprit gaiement : « Je vous livre donc mon pauvre Boisseau, madame la maréchale, je le confie à votre générosité et à la vôtre, ma cousine. » Puis se retournant vers M. de Bracciano, il lui dit en lui serrant cordialement la main : « M. Boisseau est mon meilleur ami... Je n'ai pas besoin de vous faire de nouvelles recommandations, n'est-ce pas?

— Soyez tranquille, mon cher colonel...

— Allons... adieu Raoul... Revenez-nous hien-

1 Premier chirurgien de Louis XIV,

tût... Vous savez qu'à mon âge... on part quelquefois bien brusquement... dit la princesse de Montlaur en souriant avec mélancolie.

— Il reviendra pour causer encore avec vous du pauvre soldat l'empereur, dit Jeanne en tendant sa main à Raoul.

— N'oubliez pas mon protégé, dit le duc.

— Je n'oublierai rien, » dit le colonel en répondant à ces différentes marques d'amitié, et eu jetant un regard expressif sur sa cousine.

Le soir même le colonel partit pour Vienne.

Deux ou trois jours après le départ du colonel, madame de Bracciano était assise dans son boudoir; Herman Forster, à quelques pas d'elle, avait les yeux timidement baissés. Quoiqu'il fût âgé de vingt-cinq ans, sa ligure était si juvénile, qu'il paraissait avoir dix-huit ans à peine. On ne pouvait voir des traits plus candides, une physionomie plus enchanteresse ; ses longs cheveux blonds, séparés sur son front à la mode des étudiants allemands, tombaient en nombreuses boucles sur son col, un profil d'une pureté antique, de grands yeux bleus chargés de mélancolie, une bouche presque toujours effleurée par un triste et doux sourire, complétaient cette ravissante ligure.

Sa taille mince, svelte, aisée, ne perdait rien de sa grâce sous les simples vêtements qu'il portait. La

seule chose qui déparait ce séduisant ensemble étaient des mains courtes aux ongles plats et livides, mains fatales qui semblaient à la princesse de Montlaur d'un fâcheux pronostic.

Conservant le costume des universités allemandes, il portait une redingote bleue, un pantalon de pareille étoffe et des bottines noires qui lui montaient au-dessous du genou. •

Herman semblait résister à une prière que lui faisait Jeanne.

« Monsieur Herman, disait-elle d'une voix attendrie, pourquoi me refuser cette preuve de confiance? Ne voyez pas, je vous en conjure, dans ma demande un sentiment de curiosité indiscrete, c'est l'intérêt le plus vrai qui me guide...

— Hélas ! madame la duchesse, répondit Herman d'une voix enchanteresse, avec un accent d'indéfinissable mélancolie, que vous dirai-je? Rien dans ma vie passée ne mérite votre attention. Ce sont des malheurs vulgaires, monotones, arides; c'est la vie du pauvre et de l'orphelin dans sa triste uniformité. Il n'y a dans ces douleurs, madame, ni poésie, ni grandiose... ajouta Herman avec amertume.

— Est-ce donc un reproche que vous me faites ? dit doucement madame de Bracciano» Pouvez- vous interpréter ainsi mes questions? »

Puis, après un silence, elle ajouta :

« Vous avez raison, j'ai eu tort de vous faire cette demande. Ce sont les gens heureux qui peuvent jeter un regard satisfait ou indifférent sur les temps qui ne sont plus... Hélas! pour l'infortuné, chaque souvenir est un chagrin.

RECITS. Si>

— Oui, mais le malheureux qui compte ses aimées par les souffrances, 5e console en pensant que chaque jour sa tâche avance.» » répondit Herman.

Il y eut, dans l'accablement douloureux, dans le regard vague dont il accompagna ces mots quelque chose de si désespéré, que les yeux de Jeanne se mouillèrent de larmes.

« Après tout, dit Herman, je ne pourrai jamais, madame, m'acquitter envers vous... Vous êtes la première, la seule personne qui ayez daigné me dire quelques paroles de pitié.

— De pitié ! ! ! . . . murmura Jeanne.

— Quelque cruelle que me soit cette triste confidence, je la dois à ma bienfaitrice.

— Ah! je comprends si bien la susceptibilité des âmes délicates. Mais rassurez-vous... je suis digne de vous entendre..» Les âmes souffrantes ne sont-elles pas soeurs ? » ajouta madame de Bracciau, en baissant la voix et les yeux.

Herman ne parut pas l'entendre, et commença son récit en ces termes :

a Je perdis mon père étant tout enfant. Il occupait les modestes fonctions de receveur dans un bourg voisin de Vienne ; ma mère ne lui survécut que peu de temps ; elle avait concentré sur moi toute sa tendresse. Les seuls souvenirs de mon enfance datent de cette fatale époque. La nuit, je m'éveillais quelquefois, je trouvais presque toujours ma mère en larmes, vêtue de ses vêtements de deuil, assise auprès du moi, et me* contemplant avec

une anxiété douloureuse. J'ai conservé pieusement quelques lignes tracées de sa main, pendant ses longues insomnies... Je ne de-

vais les lire que plus tard... « Un secret pressentia ment l'avertissait, écrivait-elle, qu'il lui restait peu « de temps à vivre ; elle voulait passer ce temps à « regarder son enfant... se privant pour cela de som- « meil... » Bientôt elle ne dormirait que trop!

— Pauvre mère! » dit Jeanne en essuyant une larme.

Herman continua d'une voix émue :

« Hélas! elle ne se trompait pas, madame... L'année de son deuil n'était pas expirée que je perdis ma mère... Je restai orphelin, sans ressources; le pasteur du bourg me recueillit par charité ; je n'avais pas de parents. Ce ministre était le meilleur des hommes, d'une douceur, d'une angélique piété. Malheureusement pour moi, sa femme était d'un caractère brusque et jaloux; elle voyait sans doute avec peine son mari me prodiguer presque les mêmes soins qu'à ses deux fils... Il est inutile de vous dire ce que je souffris alors, madame la duchesse... mais je souffris beaucoup... car je serais mort plutôt que de me plaindre, plutôt que de faire part à mon bienfaiteur... de l'éloignement que sa femme me témoignait; malheureusement encore, les deux enfants du pasteur étaient jaloux de moi comme l'était leur mère : ils repoussaient toutes les avances que je leur faisais; ils s'éloignaient de moi avec dédain; alors j'allais prier et pleurer sur la tombe de ma mère... Le bon ministre ignorait tout : il me reprocha d'abord doucement mon humeur trisle et solitaire ; se* enfants, plutôt par espièglerie que par méchanceté, lui dire ni que c'était moi qui

les fuyait ; leur mère, loin de les démentir, continua leurs plaintes... Peu

à peu les remontrances du bon ministre devinrent plus sévères, je commençai de m'apercevoir qu'il me traitait avec froideur. Je ne l'accuse pas, mon Dieu, il me croyait des torts inexcusables envers ses enfants... Je fus bien malheureux de cette découverte... C'était mon seul protecteur... mon seul ami. Pour ne pas me l'aliéner, je tâchai par tous les moyens possibles de gagner la bienveillance de sa famille... Ce fut en vain... Voyant cela... je voulus tenter un dernier moyen... Ne trouvant aucun plaisir aux jeux de mon âge, auxquels j'étais obligé de me livrer seul, j'avais cherché dans l'étude quelques distractions à mes chagrins, et puis le ministre était si content, si heureux de mes succès... que je redoublais d'ardeur... Souvent il me disait en soupirant : <f. Vous avez un « caractère ombrageux et fier, vous fuyez .ceux qui «devraient être pour vous des frères... mais au « moins vous répondez aux soins que je donne à votre éducation. Mon seul regret est que mes au- « très enfants n'aient pas votre aptitude...» En effet, ses deux fils, idolâtrés par leur mère, étaient, quoique plus âgés, beaucoup moins avancés que moi dans leurs études, et dans nos classes j'avais toujours l'avantage. Je pensais que peut-être mes succès et mon application causaient la jalousie et l'éloignement que j'inspirais. Voulant à tout prix regagner l'affection du ministre, qui, sans doute, irrité par de faux rapports, devenait de plus en plus froid à mon égard; sentant que je n'y réussirais jamais tant que sa femme et ses enfants me seraient hostiles, je me décidai à laisser prendre à ceux-ci l'avantage sn-
_ ^a, à

travaux communs... je continuai à travailler dans nos

il. - *^ls • dessein des fautes

grossières... et, pour la première fois depuis deux ans, les fils du pasteur me surpassèrent dans mes études... Hélas! je m'étais cruellement trompé, ces succès que je leur rendais si faciles ne changèrent pas leurs dispositions pour moi...

— Pauvre malheureux enfant ! s'écria madame de Bracciano , en essuyant ses larmes. Vous perdîtes peut-être au contraire le seul protecteur que le ciel vous avait laissé ?

— Oui, madame... Le ministre prit pour delà paresse, pour de l'insouciance, ce secret sacrifice que je faisais à ses plus chères affections. H en vint, lui si hon ! lui si généreux ! à me reprocher le pain et l'abri qu'il me donnait, me disant qu'un fainéant ingrat et fier était indigne du moindre intérêt... Oh! madame la duchesse , je vous l'avoue , j'eus un instant la lâcheté de vouloir tout apprendre au ministre, et d'emporter au moins comme mon seul trésor l'affection de cet excellent homme .. Le cœur rongé d'amertume, j'allai au cimetière ; ma douleur était si profonde, si insensée, que je m'écriai , en me jetant à genoux, enjoignant les mains comme si ma mère eût pu m'entendre : a Oh! ma mère! comme on traite votre enfant !... »

— Infortuné ! dit Jeanne en levant les yeux au ciel.

— Je pleurai beaucoup... je me relevai plus calme, la pensée de ma mère m'avait noblement : "« *niré, je rougis de la honteuse idée que j'avais eue

^ " " * au ministre la conduite injuste et cruelle

de dévoue» -«n égard. C'était le rendre mal-

de sa famille à nix, ^ '«vais tout, lui qui était,

heureux... lui à qui je «*~

saus le savoir, l'instrument d'un complot domestique. Je préférâi de partir sans lui laisser au cœur une pensée douloureuse.

— Ame noble! âme généreuse! s'écria Jeanne; et que devîntes-vous, si jeune; car vous étiez bien jeune alors, n'est-ce pas?

— J'avais quinze ans, madame. Le ministre, au moment de me quitter, sentit se réveiller en lui son ancien attachement pour moi; il voulut me retenir; je pensai que les causes qui nécessitaient mon départ existeraient toujours, je me jetai dans ses bras une dernière fois et je m'éloignai.

— El alors, où allâtes-vous?

— A Vienne... le ministre m'avait recommandé à un de ses amis, savant professeur de cette ville. Il m'employa comme secrétaire traducteur; il était brusque et dur, il m'accablait de travail; mais au moins je gagnais ma vie. Tant que je pus supporter ces fatigues, je les supportai; pour le satisfaire je travaillais de toutes mes forces, trop sans doute, car en suite de veilles très- prolongées je tombai gravement malade; je fus porté à l'hospice des pauvres...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Jeanne.

— J'y restai longtemps; ce dont j'eus le plus à souffrir, c'était l'espèce de familiarité avec laquelle j'étais traité par des men- diants grossiers et souvent criminels; la différence que l'éduca- tion avait mise entre nous me rendait cette communion odieuse; ne pouvant y échapper et quelquefois dissimuler mon aversion, je

fus eu butte à leurs mauvais traitements; j'cUis faible , j'étais seul , je me résignai , je souffris.

— Il n'a doue pas échappé à une des douleur» humaines ! dit Jeanne, en attachant sur Herman uu regard noyé de larmes.

— Pourtant je ne me désespérai pas; les nombreux travaux auxquels je m'étais livré pendant deux ans chez le professeur avaient complété mon éducation, agraudi mes idées. Je comptais pouvoir assurer mon existence à force de travail... En sortant de Thospice, faible et sans ressources, j'allai chez le savant qui m'avait jusqu'alors employé : il avait pris un autre secrétaire. Alors je passai quelques jours bien amers... ; je connus la faim, je connus ces luttes affreuses entre le besoin qui vous pousse à tendre la main , et la honte qui vous retient.

— Oh! mon Dieu ! encore cela, dit la duchesse, en cachant sa figure entre ses mains.

— Ne pouvant me résoudre à mendier, j'étais en proie aux pensées les plus désespérées et les plus sinistres, lorsqu'un heureux hasard me fit rencontrer un ami de l'excellent ministre qui m'avait élevé ; par lui , j'obtins une place dans un des bureaux de la chancellerie de l'Empire ; je me vis sauvé ; pendant quelques mois je me trouvai bien heureux, presque rassuré sur l'avenir* J'employai mes loisirs à perfectionner mon instruction : un nouveau coup vint m'accabler. Le ministre qui m'avait élevé par charité mourut, laissant sa femme et ses deux enfants dans la misère; quoique plus âgés que moi, el presque des hommes, .ils ne pouvaient encore subvenir à leurs besoins... L'un d'eux pourtant s'engagea dans l'armée ; l'autre était infirme. Je le pris avec sa mère dans ma pauvre habitation. Je donnais

RÉCITS. 6t

quelques leçons ; j'eus le bonheur d'être utile, à mon tour, à la famille de celui qui m'avait autrefois si généreusement secouru.

— Cette famille avait été bien cruelle pour vous...

— Je ne m'en souvins que pour mettre dans ma conduite tous les ménagements possibles. J'aurais été désolé de laisser croire à ces malheureux que je voulais tirer avantage de ma position pour leur faire regretter leur injustice d'autrefois.

— Et dans cette vie si laborieuse, si dure... quelles étaient vos distractions au moins? Je ne vous parle pas de plaisirs.

— Quand le travail me laissait quelque repos , j'allais Tété me promener dans la campagne ; mais ces jours de fête étaient bien rares. Le soir, l'hiver, je lisais nos poètes et ceux de votre pays, madame ; je ne me plaignais pas de mon sort ; il était humble, obscur, mais paisible; j'étais presque fier, à force de travail , de pouvoir, moi si chétif, soutenir deux personnes. Leur vive gratitude me payait de mes peines... car cette pauvre veuve et son fils , reconnaissant leurs anciens torts envers moi, me dédommageaient bien de mes soins... Mon seul chagrin était de penser que le bon ministre avait emporté peut-être en mourant de fâcheuses impressions contre moi...

— Et qui vint troubler cette vie si pure , si noblement occupée?

— Un entraînement fatal, que je me reproche quelquefois, car il eut une déplorable influence sur le sort de deux pauvres créatures dont j'étais le seul soutien.,,

— Ne ful-ce pas alors que vous fûtes affilié à une société secrète?

— Oui, madame la duchesse... Mais si je regrette» l'entraînement qui me lit embrasser la cause de la liberté parce qn'il compromet l'avenir de la famille de mon bienfaiteur, je suis et serai toujours fier des convictions qui ont dicté ma conduite! s'écrie Herman, les joues colorées, le regard brillant d'enthousiasme. Oh! si tous saviez, madame, quelle noble, quelle sainte guerre nous avons déclarée à la tyrannie, à Fégoïsme, à l'intolérance!... Nous voulions sauver l'Allemagne de l'invasion française, et, pour prix de celte œuvre vaillante, réclamer et obtenir d'un pouvoir vieilli les jeunes franchises dont votre sublime révolution a semé en Europe les germes immortels.«Nous voulions, au lieu de continuer une lutte stérile et sanglante contre la France, nous voulions la soulever au nom de l'humanité contre l'éblouissant et désastreux despotisme qui pèse encore sur elle...

— Silence!... Prenez garde!... » s'écria la duchesse, saisie à la fois de crainte et d'admiration, en entendant Hermati exposer des doctrines si dangereuses avec une si noble exaltation.

Celui-ci, emporté malgré lui par la violence de ses opinions, reprit sans paraître avoir entendu Jeanne : « Nous ne voulions plus de tyrannie, plus de règnes de violence et de destruction ; nous voulions la paix, la prospérité, une sage liberté ; aux riches nous voulions moins de superflu, aux pauvres plus de nécessaire... Nous voulions chez nous que l'homme fut jugé par ses actes, par sa valeur; que les injustes

privileges de la naissance fussent abolis; nous voulions chez vous, et de concerlavec les esprits fidèles à la glorieuse émancipa-

tion de 89, que la féodalité abattue ne fût pas relevée sous une nouvelle forme. Mais pardon , dit Herman en baissant la voix , d'un air timide et plein de grâce, qui contrasta d'une manière charmante avec son exaltation passagère, pardon, madame la duchesse, ces paroles doivent vous blesser... Il est ingrat à moi de .les prononcer devant vous... Je suis en France... et j'y reçois chez vous une hospitalité généreuse...

— Ne savez-vous pas, dit Jeanne en s'animant , que malgré ma naissance , que malgré ma position dans cette cour... je suis pour les victimes contre les bourreaux , pour ceux qui souffrent contre ceux qui jouissent, pour ceux qui méritent contre ceux qui possèdent! Ne savez-vous pas enfin, dit Jeanpe en rougissant comme si elle en eût fait un aveu , que je partage toutes vos idées... et que je souffre de toutes vos peines! pauvre orphelin... »

Madame de Bracciano prononça ces dernières paroles d'un air si ému, si attendri, en tendant sa main charmante à Herman , que celui-ci fut sur le point de se jeter aux pieds de Jeanne ; mais une insurmontable timidité sembla le retenir; il rougit, baissa les yeux, laissa retomber, avec autant d'émotion que d'embarras, la main de la duchesse, qu'il avait un instant tenue dans la sienne... Puis, comme s'il eût cédé à une lutte intérieure, après avoir un moment hésité, il dit à Jeanne :

« Pardon... madame... si je vous quitte si brus-

quement; mais je ne sais, un étourdissement... un vertige... »

Et il quitta précipitamment le boudoir...

WILHELMINE BUTLER

Anacharsis Boisseau avait accepté l'offre de Raoul. Il habitait son petit hôtel de la rue de la Victoire, en attendant qu'il eût acheté une maison à sa convenance.

Une nuit, il fut éveillé en sursaut par son valet de chambre, qui vint lui annoncer qu'un courrier arrivait à l'instant de Vienne, portant une lettre très importante du colonel.

Le courrier avait reçu l'ordre de faire la plus extrême diligence : il devait se présenter à M. Boisseau à quelque heure de la nuit qu'il arrivât.

a Ah ! diable ! dit Anacharsis en se frottant les yeux, quelle heure est-il donc ?

--Deux heures du matin, monsieur.

— Et ce courrier, où est-il ?

— Dans la salle à manger, monsieur, où Glapisson fait du feu pour le réchauffer, car il pleut à torrents de la neige fondue.

— Gela m'inquiète ; qu'est-il arrivé à Raoul? » dit Anacharsis en passant sa robe de chambre.

Dans la salle à manger il trouva le courrier de-

WILHELMtNE BUTLER. 65

bout devant un grand feu, en compagnie de Glapisson, qui lui versaïl à boire.

C'est à peine si, à travers la boue qui le couvrait, on pouvait distinguer les galons et la couleur de la livrée de cet homme, dont la figure joviale et hardie ne portait pas la moindre trace de fatigue.

En voyant entrer Boisseau, le courrier posa sur la cheminée le verre qu'il portait à ses lèvres, salua respectueusement Anacharsis, et lui remit la lettre de Raoul.

« Le colonel n'est pas malade, j'espère ? dit Anacharsis.

— Non, monsieur... Dieu merci, M. le marquis se porte bien... Il m'a ordonné de crever dix chevaux s'il le fallait pour arriver plus tôt, de me reposer deux heures et de revenir à Vienne, si monsieur avait une réponse à me donner.

— Peste, mon garçon, vous faites là on rude métier, dit Boisseau en décachetant la lettre.

— Ah! ce n'est rien, monsieur, une fois je suis allé de Leipsick à Cadix sans m'arrêter, et pour faire marcher les postillons andalous, il fallait taper autant sur l'homme que sur la bête... J'y ai usé trois fouets... et les manches avec.

— C'est comme le colonel Ledoux, le brave des braves, le père du soldat, quand ces canailles d'alcades ne voulaient pas nous donner des vivres, sous prétexte qu'ils n'en avaient pas, il les forçait à manger des galettes de terre pour leur apprendre à se laisser surprendre sans vivres, » dit Glapisson.

Pendant cette intéressante conversation , Anachar-

sis lisait rapidement ces mots tracés à la hâte par Raoul.

« Mes soupçons n'étaient que trop fondés... Her- « man Forster est un misérable; il faut qu'il quitte « à l'instant Paris... mais sans éclat. Il n'hésitera « pas lorsqu'il verra ses projets découverts; pour lui « prouver que je suis instruit de tout, tu n'auras qu'à « lui dire ces deux noms : Wilhelmine Butler; qu'il « parte donc à l'instant de Paris pour Bayonne ; là, « il recevra de nouveaux ordres... Comme une mi- « nute de retard peut être fatale, je compte assez sur « ton amitié, pour te prier de te rendre, à quelque a heure que ce soit du jour ou de la nuit, chez Her- « man Forster... S'il manque d'argent, tu lui en « donneras; mais qu'il parte à l'instant, et devant « toi. Le tils de mon concierge, homme sûr et déter- « miné, l'accompagnera jusqu'à Bayonne, et restera « dans cette ville pour le surveiller jusqu'à nouvel « avis. Si Herman, chose impossible! résiste à ces « ordres, tu remettrais à l'instant une des deux lettres « ci-jointes à madame la princesse de Montlaurî... « et tu ferais parvenir l'autre à l'empereur, en la ((portant toi-même au grand-maréchal du palais... « Je n'ai pas le temps de te dire par quel miraeu- « leux hasard j'ai surpris ce secret, tant j'ai hâte « d'arracher qui tu sais à ces abominables machi- « nations .. Renvoie-moi mon courrier, dès qu'Her- « man Forster sera parti... Que je sois rassuré sur « ce point... J'oubliais une chose importante. Un « homme très-dangereux, nommé Pierre Herbin, « doit fréquemment visiter Herman Forster.

« Dans le cas où ce dernier ne voudrait pas quitter

WILHKLMWE BUTLBR. 67

« Paris, dis à Glapisson de couper ses moustaches, « de s'em- busquer près de la maison qu'habite Her- « man, rue du Faubourg-du-Roule, n. 56, et de suret veiller les gens qui peuvent y

entrer, de remar- « quer Pierre Herbin, de le suivre et de te rendre « compte de ses démarches.

« Se voyant découverts, ces deux misérables pource raient tenter quelque dangereuse entreprise avant ce que le résultat que j'attends de ma lettre à Fcm- « pereur ne soit obtenu; que Glapiss- son surtout re- « double de vigilance, s'il les voyait rôder du côté de « l'hôtel de B. Ce Pierre Herbin a 60 ans environ; il « doit être boiteux. Une profonde cicatrice lui parce tage la lèvre supérieure en deux. Je crois faire un « rêve en songeant à ce qui vient de m'arriver. Ma ce lête se perd dans ce chaos... Si le plus impérieux ce devoir ne me retenait ici, je serais à l'instant parti ; e< mais l'empereur m'a chargé d'une mission de la ce plus haute importance, et ce n'est que dans cinq ce ou six jours que je pourrai l'avoir terminée. — « Adieu, mon bon Anacharsis, adieu en hâte. N'ouce blie rien... ne néglige rien de tout ceci... il y va du « sort de la personne que j'aime et que je respecte le ce plus au monde... Mon courrier est un homme ac- « tif, intrépide. Si tu ne me le" renvoies pas imméce diatement, utilise-le; lui et Glapisson me sont très- <c dévoués et t'ohéiront comme à moi. »

Anacharsis Boisseau, après avoir relu deux fois cette lettre, mit à part celle qui était destinée pour l'empereur et pour la princesse de Montlanr, et dit au fourrier : Vous ne repartirez pas jusqu'à nouvel

6t LE COLOÎFIL DB SUBVILLE.

ordre; allez vous reposer: vous, Glapisson, d'après Tordre du colonel...

A ces mots , Glapisson mit sa main à son bonnet de police et se tint au port d'armes.

« Vous aurez peut-être à couper vos moustaches pour n'être pas remarqué et mieux suivre un vieux drôle hoileux qui a de mauvais desseins.

— Contre mon colonel !

— Non, Glapisson , mais contre les amis de votre colonel, ce qui est la même chose. Plus tard je vous expliquerai cela.

— Suffit, monsieur, quoiqu'il soit dur de couper ça; et il prit ses moustaches en soupirant, ça qui a été en Italie, en Egypte, en Espagne et en Allemagne. Pourtant, si le colonel le veut, ça sera fait. »

Puis, s'adressant à son valet de chambre, Boisseau lui dit de tout préparer pour sa toilette.

« Monsieur va sortir? demanda Joseph, stupéfait.

— Sans doute, et vous allez dire au concierge d'aller à l'instant me chercher un fiacre : on en trouve toute la nuit à la porte de Frascati. »

Une demi-heure après, Boisseau, bien enveloppé d'un manteau , monta en voiture , et dit au cocher d'aller rue du Faubourg du-Roule, n. 56.

Pendant le trajet , Anacharsis se réjouissait de se trouver à même d'être utile à Raoul. Grâce aux détails que celui-ci lui avait donnés avant son départ, sur madame de Bracciano, il ressentait pour elle un vif intérêt.

Et puis il trouvait un certain orgueil à être chargé de cette affaire aussi importante que délicate ; il supputait déjà par la pensée les avantages qu'il devait

trouver à rendre un tel service à madame de Bracciano.

La nuit était sombre et orageuse, la pluie tombait à torrents.

Le fiacre s'arrêta devant le n. 56 de la rue du Faubourg-du-Roule, alors très-peu habitée.

Boisseau mit la tête à la portière, vit une maison isolée, d'une misérable apparence.

De chaque côté s'étendaient de longs murs, que bornaient sans doute des jardins ; en face, c'étaient de vastes terrains inhabités.

« Hum ! se dit Boisseau, ça m'a tout à fait l'air d'un coupe-gorge. C'est bien la digne habitation d'un pareil scélérat. — Cocher, frappez.

— Où ça, mon bourgeois? c'est uue porte d'allée, cl il n'y a ni marteau ni sonnette.

— Alors frappez des pieds et des mains.

— Ah ça I c'est donc pour éveiller un médecin ou une sage-femme, dit le cocher?

— Frappez toujours... et cent sous pour votre course si on ouvre bientôt, car il fait un froid atroce... »

Herman avait #lc sommeil très-léger, et il fut réveillé en sursaut par un coup assez fort donné à sa porte.

Il écouta, saisi d'une crainte involontaire.

Par un mouvement instinctif, il prit sous son traversin un poignard renfermé dans sa gaine, et, le cwrit* palpitant, il attendit un nouveau coup, croyant s'être trompé.

On heurta de nouveau à sa porte.

Hei'ïuan essuya la sueur froide qui lui coulait du front, et demanda néanmoins d'une voix ferme : « Qui là? Que veut-on?

— C'est un monsieur très-pressé qui veut vous parler, dit le portier.

— Je me nomme Anacharsis Boisseau, dit une autre voix. J'ai, monsieur, une très-importante communication à vous faire. »

Un peu rassuré, Herman laissa tomber son poignard, alluma une bougie, pria Boisseau d'attendre un instant, s'habilla et ouvrit sa porte, non sans une secrète émotion.

La physionomie de Boisseau offrait un curieux mélange de crainte, de suffisance et de curiosité.

Un moment, il garda le silence, frappé malgré lui de la beauté, de la jeunesse, et surtout de l'air triste et candide (T Herman.

11 ne pouvait croire que cette mélancolique et charmante figure cachât un génie aussi pervers.

Malgré son malencontreux essai diplomatique, Boisseau, dans ce moment décisif, se sentait fort embarrassé d'expliquer le sujet de sa visite.

Il poussait de fréquents hum, hum, en se débarrassant de son manteau le plus longuement possible.

Herman, surpris du silence que gardait Boisseau, lui dit de sa voix douce et perlée :

« Puis-je savoir, monsieur, à qui j'ai riionueur de parler, et à quoi je dois attribuer une visite faite à une heure aussi indue ?

— Rien de plus juste, mou cher monsieur, tien de plus juste, reprit Boisseau d'une voix uu]»cu émue, car eu jetant machinalement les yeux autour

WILHELM₁NE BUTLER

de lui, il venait d'apercevoir le poignard qu'Hermaïi, dans sa précipitation à se lever, n'avait caché qu'à demi sous son traversin et dont la lame aiguë et brillante étincelait dans l'ombre par un jeu de lumière.

— Un homme qui couche avec un poignard, se dit Auacharsis, doit être capable de tout. Raoul a raison, malgré sa figure douce, c'est un tigre. Le portier est descendu, il a d'ailleurs fort mauvaise mine, cette maison est isolée et de sinistre apparence. Je suis seul, ceci devient aussi délicat que mu position avec les guérille-ros. Ou dirait en vérité que le sort s'obstine à me prendre pour cet enragé de Boitot. »

Ces réflexions mentales ne satisfaisaient pas la eu riosité inquiète d'Herman.

Il reprit avec une sorte d'impatience.

« Je désire savoir, monsieur, le but de votre visite. . . il est trois heures du matin, je n'ai pas l'honneur de vous connaître. . .

et il faut sans doute un motif grave. . .

— Très-grave en effet, mon cher monsieur; sans cela, je n'aurais pas pris la liberté de venir vous éveiller de si bonne heure.

— Parlez, monsieur, je vous écoute. »

Les hésitations de Boisseau recommencèrent. Par où devait-il aborder ce difficile entretien? Enfin il reprit courage, appela toute son adresse à son aide, et dit à Herman d'un air à la fois paternel et mystérieux :

« Jeune homme... des protecteurs inconnus m'envoient vers vous... votre sort les a sensiblement touchés, ils veulent vous faire beaucoup de bien... Mais les circonstances sont telles qu'ils ne peuvent se livrer ici à toute leur bienveillance... pour que

ts LE COLONEL DE SURVILLE.

vous eu ressentissiez pleinement les effets... il faudrait que vous fussiez hors de Paris...

— Je ne comprends pas un mot de ce que vous me faites Thonneur de me dire... monsieur, » dit Herman d'un ton froid, et jetant sur Boisseau un regard perçant qui parut très-sinistre à l'exploniate.

Néanmoins il affecta une assurance qu'il n'avait pas et reprit : « Il me semble pourtant, mon cher monsieur, que je m'explique très-clairement. Des protecteurs inconnus auraient la plus grande satisfaction à vous voir éloigné de Paris, séjour toujours dangereux pour les jeunes gens, et qui n'offre qu'un médiocre attrait aux personnes que la fortune n'a pas favorisées. Vos protecteurs vous conseillent, dans votre intérêt, pesez bien ces mots,

monsieur, ils vous conseillent, dans votre intérêt tout particulier, de quitter la capitale... de voyager dans le Midi... L'air y est très-salubre, le pays fort pittoresque... et Bay onii c, par exemple, leur semblerait une résidence si convenable, qu'ils vous l'indiquent de préférence... * C'est là, ajouta Boisseau d'un air mystérieux, c'est là, jeune homme, que vous recevrez d'eux des marques, des preuves d'intérêt qui vous surprendront... qui auront droit de vous surprendre...

— Monsieur, répondit Herman, après un assez long silence, vous me paraissez un homme de bonne compagnie, et je ne puis croire que vous veniez chez moi, à trois heures du matin, pour vous jouer de moi. Vous êtes évidemment la dupe d'une méprise.

— Nullement, mon cher monsieur, je ne crois pas m'être trompé, vous êtes bien M. Herman Forster,

WILHELMINE BUTLER

employé comme secrétaire chez M. le duc de Bracciano, n'est-ce pas ?

— Je suis bien en effet Herman Forster, monsieur. En cela vous ne vous êtes pas trompé, mais vous êtes dans une profonde erreur en me supposant des protecteurs connus ou inconnus... Il n'entre pas dans mes projets ni de quitter Paris ni d'aller à Bayonne. » Croyant faire un coup de maître et décider Herman par un argument sans réplique, Ânacharsis tira de la poche de son gilet un rouleau cacheté, et dit, en le tenant bien en vue entre le pouce et l'index de sa main droite :

« La preuve, monsieur, que tout cela est fort sérieux, c'est que ces prolecteurs inconnus dont vous déclinez l'existence me chargent de vous remettre ce rouleau de cent napoléons. Cet argent est destiné à vos frais de voyage et à votre premier établissement à Bayonne... une fois là... vous ne savez pas ce qui vous attend, dit Boisseau en posant délicatement le rouleau sur un coin de la cheminée, pensant avoir victorieusement triomphé du refus d'Herman; puis il répéta d'un air confidentiel, en scindant pour ainsi dire ses paroles et en frappant légèrement sur le bras d'Herman :

— Non, mon cher monsieur, vous ne savez pas ce qui vous attend. »

Herman fit un pas vers Boisseau, d'un revers de main dédaigneux il jeta le rouleau à terre; les napoléons s'échappèrent et roulèrent sur le plancher.

a Gomment, monsieur! s'écria Ânacharsis.

— De l'or! dit Herman, en le regardant fixement ; de l'or, monsieur... Cela devieut en effet fort

il. 6

sérieux... la somme est assez forte, et ceux qui vous envoient doivent avoir un grand intérêt à m'éloigner d'ici...

— Cet intérêt est le vôtre, mon cher monsieur... Croyez-moi, ramassez cet or, et je vous aiderai, si vous le voulez... Profitez-en, partez pour Bayonne, c'est ce que vous avez de mieux à faire.

— Vous croyez, monsieur?

— J'en suis certain... J'ai la mission de vous accompagner jusqu'à la diligence. Faites ce qu'on vous demande... Ne vous opiniâtrez pas... dans une résistance inutile... Entre nous, voyez-vous, ce serait l'histoire du pot de fer contre le pot de terre...

— Vraiment? et si je n'obéissais pas à ces protecteurs inconnus... monsieur?

— Eli bien ! monsieur, vous courriez de grands risques..., mais d'ailleurs... vous vous rendrez à la raison, vous ferez ce qu'on vous demande... Sans cela...

— Sans cela? reprit Herman, en attachant sur Auacharsis des yeux qui semblaient vouloir lire jusqu'au fond de son cœur.

— Sans cela, reprit vivement Boisseau, qui, autant par crainte que par impatience, voulait mettre fin à cette scène ; sans cela, monsieur, je vous forcerais à obéir en prononçant deux mots, deux simples mots.

— Ceci tombe tout à fait dans le roman, monsieur; et ces deux mots...; car je suis déterminé, vous entendez bien, absolument déterminé à rester ici.

— Prenez garde! craignez!...

— Je crains peu de chose...

WILHELMINK BUTLER. 75

— Eh bien! lant pis pour vous... Je voulais, par égard pour votre jeunesse, vous épargner sans doute d'humiliants souvenirs;... mais vous m'y forcez,... ces deux mots sont... sont... Allons, au diable les noms allemands! s'écria Boisseau; heureusement j'ai sur moi la lettre de Raoul. »

Fouillant dans sa poche il tira la lettre du colonel, Papprocha de la bougie, et après avoir parcouru quelques lignes, s'écria , triomphant d'avance de l'effet qu'il allait produire. Ces noms sont : Wilhelminb Butler !

— Wilhelmine Butler! s'écria Herman, en devenant pâle comme un spectre et en arrachant la lettre des mains d'Ânacharsis.

— Monsieur, c'est un indigne abus de confiance. » Et Boisseau, pourpre de colère, se précipita sur

Herman pour reprendre cette lettre.

Dans la lutte, l'unique bougie qui éclairait cette scène s'éteignit et tomba.

Le flambeau de cuivre, en-roulant sur les carreaux, rendit un son perçant et métallique qui retentit dans le profond silence de la nuit.

Saisi de crainte, Ânacharsis cria au secours!

« Par la mort! silence!» s'écria Herman à voix basse, en tâchant de rencontrer Boisseau dans l'obscurité.

Malgré le cri de Boisseau, le silence qui régnait dans la maison ne fut pas troublé ; seulement on entendit au-dessus du plafond de la chambre d'Herman un bruit sourd et brusque, comme si quelqu'un se jetait précipitamment en bas de son lit.

Puis la même personne sans doute descendit pieds

nus de Pelage supérieur, poussa la porte d'Herman, qui était restée entrouverte, et une voix creuse, enrouée, s'écria : «Qu'y a-

t-il donc? Est-ce qu'on s'assassine ici !

— Pierre Herbin, c'est vous! dit Herman.

— Oui, répondit la voix.

— C'est le boiteux... l'homme dangereux! dit Boisseau, tout tremblant en se sentant saisi dans l'obscurité par Herman.

— Entrez vite, reprit celui-ci, je tiens l'homme. Rallumez la bougie, le briquet est sur la cheminée.

— Quel homme? dit Pierre Herbin, en s'approchant.

— Un émissaire de cet infernal colonel, qui sait tout; mes lettres à Wilhelmine Butler sont surprises.

— Mille tonnerres! » dit Pierre Herbin, et au même instant, il fil jaillir une vive lumière d'une fiole pli os phorique qui illumina de sa clarté verdâtre ses trait? d'une laideur repoussante.

PIERRE HERBIN

Pierre Herbin avait cinquante ans environ, une tête énorme, recouverle d'une forêt de cheveux presque blancs, touffus et hérissés; d'épais sourcils noirs rouvraient à moitié ses petits yeux d'un bleu pâle. Sa ligure, hâve et terreuse disparaissait presque sous

PIERRE HERBIN. 77

une barbe grise, courte et drue, qui n'avait pas clé rasée depuis plusieurs jours.

Ses traits étaient sinistres, durs ; sa lèvre supérieure, fendue en partie comme le colonel l'avait écrit à Boisseau, rendait sa physionomie plus repoussante encore.

Des que la bougie fut allumée, Pierre Herbin alla fermer la porte à double tour, pendant qu'Herman lisait avec anxiété la lettre de Raoul dont il s'était emparé.

Boisseau, saisi de terreur, s'écria : « C'est un abominable guet-apens ! je vous somme de m'ouvrir cette porte ; vous n'avez pas le droit de me retenir ici. »

Sans lui répondre Pierre Herbin alla en boitant près d'Herman, appuya sa hideuse ligure sur l'épaule du jeune homme, et lut avec lui la lettre de Raoul, en souriant de temps à autre d'un air farouche.

« Wilhelmine Butler! s'écria-t-il, après avoir parcouru quelques lignes. En frappant du pied avec rage... il répéta : Wilhelmine Butler! Gomment al-il pu la découvrir? Mort et damnation! je t'avais bien dit qu'il ne fallait pas écrire.

— Eh ! s'écria Herman, ne le fallait-il pas? pour... Et il dit un mot à l'oreille de Pierre Herbin.

— Alors, s'écria celui-ci, on convient d'un chiffre.

— On ne peut pas penser à tout... et surtout prévoir l'impossible, dit Herman avec impatience. Qui aurait jamais pensé que cet infernal colonel irait découvrir cette femme inconnue, cachée dans le plus obscur faubourg de Vienne?.. C'est une fatalité... un hasard inexplicable, dont je douterais sans celle

lettre maudite, » ajouta-t-il en frappant du pied avec

rage.

Depuis le commencement de cette scène, les traits d'Hermieu semblaient complètement métamorphosés ; sa physionomie, ordinairement si ingénue, avait une expression dure et sardonique, et ses mains, presque toujours crispées, témoignaient de la violence de ses ressentiments.

Anacharsis Boisseau était toujours près de la porte qu'il essayait d'ouvrir ; ne pouvant y réussir, il frappa de toutes ses forces et cria au secours !

Soit que les deux hôtes de cette maison isolée fussent assurés de la complicité du portier, soit qu'ils lussent certains qu'il ne pouvait pas entendre les cris d'Anacharsis, ils ne firent aucune attention à ses clameurs et continuèrent de lire.

« Ah ! voici qui me regarde, dit Pierre Herbin, en arrivant au passage qui le concernait, tout y est jusqu'au signalement, on dirait un rapport du préfet de police.

— Monsieur, messieurs ! ! s'écria Boisseau, qui, voyant l'inutilité de ses tentatives pour sortir de ce guêpier, commençait à être sérieusement alarmé, au nom de la loi , je vous somme de m'ouvrir cette porte. . . je vous promets à ce prix de ne pas dire un mot de cette indigne violence 1 »

Herman et Pierre Herbin se regardèrent en silence, après avoir lu la lettre.

« Avant tout, dit Pierre Herbiu, en faisant un geste significatif et en désignant Boisseau qui était derrière lui, il faut d'abord nous débarrasser de celui-là.

— Monsieur! 1 messieurs! s'écria Anacharsis... je proteste... je déclare... c'est une indignité.,. Je suis venu chez monsieur en toute confiance. M. le colonel de Surville a bien voulu user de ménagement. Voulez-vous l'en faire repentir?

— Il n'y a pas à balancer, dit Herman, sans paraître écouter Boisseau; lui seul peut tout perdre, tout dévoiler.

— Et ces lettres à l'empereur, à la princesse de Montlaur ! dit Pierre Herbin,

— Nous le fouillerons après..., dit froidement Herman.

— Comment après? s'écria Anacharsis. Qu'est-ce que cela veut dire? Ah çà, mais, que comptez-vous me faire avant?

— Ce que nous comptons te faire, monsieur l'ambassadeur, dit Pierre Herbin, en s'avançant lentement vers Boisseau d'un air farouche, nous comptons te mettre dans l'impossibilité de parler et de nous nuire, quoique nous ne soyons pas des misérables comme le prétend ton ami Surville.

— Malheureux ! voudriez-vous m'assassiner? * s'écria Boisseau en joignant les mains avec terreur.

Pierre Herbin et Herman échangèrent un regard d'intelligence.

« Vous n'oseriez pas commettre un crime si abominable, répéta Boisseau en pâlisant.

— C'est selon, dit Pierre Herbin, pendant qu'Herman semblait relire avec une attention dévorante la lettre du colonel, et profon-

dément réfléchir à quelques passages.

— Où sont d'abord les autres lettres que ce mus-carîin de colonel t'a envoyées? reprit Pierre Herbin.

— Vous pouvez me fouiller, je ne les ai pas ; elles sont restées chez le colonel... rue de la Victoire.

— Ah! elles sont restées rue de la Victoire... sans doute... sous la garde de ce Glapisson, que tu dois détacher à mes trousses pour m'espmner.

— Elle» sont dans mon secrétaire, dont voici la clef... »

Pierre Herbin s'approcha d'Herman, lui dit quelques mots à l'oreille. Celui-ci fit un signe d'approbation, mit sur une table du papier, de l'encre, une bougie, et se promena de long en large d'un air agité.

Pierre Herbin s'approcha de Boisseau, et, lui serrant le poignet comme dans un étau, il lui dit * « Assieds-toi à cette table et écris...

— Mais...

— Ah! pas de mais... mille tonnerres, je ne les aime pas. . .

— Mais que dois- je écrire, encore?...

— Écris à ce Glapisson que tu lui envoies la clef de Ion secrétaire, et de venir l'apporter ici lui-même les deux lettres que le colonel t'a adressées, l'une pour la princesse de Montlaur, l'autre pour l'empereur.

— Attirer ce brave homme dans un piège pareil... le faire assassiner peut-être, s'écria résolument Boisseau? dusse -je périr mille fois, jamais ! jamais!

— Ah! tu refuses, dit sourdement Pierre Herbin, et il passa devant les yeux d'Anacharsis la lame aiguë du poignard d'Herman. Regarde bien ceci... Touche cette pointe... écris, ou tu es mort! »

Sans avoir un grand courage, Anacharsis Boisseau était incapable de faire une infamie par lâcheté;

PIERRE HBRBIN. 81

malgré sa terreur, il aurait tout bravé plutôt que de compromettre davantage les intérêts que le colonel lui avait confiés. '**.

Heureusement l'ex-diplomate fut subitement éclairé par une idée lumineuse, par une réflexion pleine de de bon sens.

Au grand étounement de Pierre Herbin, qui brandissait toujours son poignard d'un air terrible, Boisseau parut se rassurer peu à peu, se renversa sur le dossier de sa chaise, croisa ses mains sur son ventre, fit tourner ses pouces, regarda Pierre Herbin en face, et lui dit en haussant les épaules : :^;

a Laissez donc là votre poignard... vous ne me faites pas peur... vous n'oseriez pas m'assassiner. Mon iiacre est en bas ; un de mes gens Ta été chercher. Ne me voyant pas revenir, tout à l'heure le cocher frappera ici. Que lui direz- vous? Que je le renvoie? Bon ! mais mes gens, inquiets de moi, ne me voyant pas revenir, iront faire leur déposition à la police; on retrouvera facilement le fiacre qui m'a amené ici, il indiquera celte maison... Vous serez arrêtés. Aussi, maintenant je me moque de vos menaces comme de ça ; » et Anacharsis fit bravement claquer son pouce.

Celle observation sembla faire quelque effet sur les deux complices.

« Allons... allons, dit Pierre Herbin, tu n'es pas trop bête pour ton âge. Tu nous donnes une idée, tu n'as rien à craindre pour ta vie .. sois tranquille... nous le croyions plus poltron que tu ne l'es réellement, et nous espérons nous servir de ta peur pour obtenir les lettres que tu as encore... Ces lettres, nous les obtiendrons d'une manière ou de l'autre ;

ça nous regarde ; quant à toi tu resteras enfermé ici jusqu'à ce que nous ayons terminé les affaires que tu espérais bien embrouiller.

— Ta... la... ta, reprit Boisseau avec une nouvelle assurance et fort enhardi par son premier succès, vous ne me retiendrez pas plus prisonnier ici que vous ne me tuerez , l'inquiétude de mes gens serait la même, et le résultat le même aussi pour vous, grâce aux dépositions du cocher de fiacre. Or, j'ai fait mon droit et je sais à quoi sont condamnés ceux qui retiennent violemment les gens en charte privée ; et vous m'avez l'air de gaillards trop habiles pour vous exposer à une pareille peine.

— Tu es bien honnête de nous supposer de l'habileté, monsieur l'ambassadeur, et c'est parce que nous ne manquons pas d'habileté que tu resteras ici.

— Laissez-moi donc tranquille, dit Boisseau en haussant les épaules, c'est un nouveau piège que vous me tendez pour m'extorquer quelque lettre, mais vous n'y parviendrez pas ; votre plus court parti est de m'ouvrir la porte, mon cher monsieur du Poinard, et vous, monsieur Herman Forster. Croyez-moi, obéissez aux ordres du colonel et parlez le plus tôt possible pour Bayonne.

» En disant ces mots, Anacharsis s'était levé d'un air satisfait et se dirigeait vers la porte.

« Qui veut trop prouver, ne prouve rien, dit Pierre Herbin en lui faisant signe de se rasseoir. Je te dis que tu ne sortiras pas d'ici. Je pourrais bien te prendre la clef, aller rue de la Victoire demander les lettres à Glapisson de la part , ou l'attirer dans cette maison , en lui disant que tu as besoin de lui ,

PIERKE HERBiN. 83

mais il y aurait contre nous la chance des soupçons, des explications que je ne veux pas courir ; si Glapisson me gêne, je m'en débarrasserai par un autre moyen... Quant à toi, tu resteras renfermé ici., et, puisque tu prends tant d'intérêt à ce qui nous concerne, je Tais te rassurer sur la suite de notre violation du droit des gens, comme tu dis. Écoute bien un plan, pas trop mal imaginé. Herman va prendre ton manteau, vous êtes de la même taille; à la nuit noire le cocher de fiacre ne le reconnaîtra pas et le prendra facilement pour toi. Herman se fait lout bonnement conduire sur un boulevard désert, donne un louis au cocher et lui dit d'aller rue de la Victoire avertir tes gens de ne pas s'inquiéter de toi ?i tu n'es pas rentré le lendemain, parce que tu es obligé d'aller à Versailles pendant un ou deux jours pour les affaires très- pressantes du colonel. Tes gens ont vu arriver le courrier, tu es parti au milieu de la nuit, rien ne leur semblera plus naturel que cette petite absence dans de si graves circonstances. Ils resteront donc tranquilles pendant deux jours; ils commenceront à s'inquiéter le troisième et ne feront les recherches que le quatrième ; or , nous sommes certains d'avoir exécuté nos projets après-demain au plus tard. Une fois cela fait, nous ne resterons pas une heure à Paris. Jusque-là, beau raisonneur, lu auras la

bonté d'habiter un modeste logis situé ici près. Ne crie pas, ne te démène pas, cela ne le servirait de rien ; ce serait , comme tu le disais tout à l'heure , le pot de fer contre le pot de terre. Dans trois ou quatre jours tu seras libre ; tu vois que nous ne sommes pas si diables que nous en avons l'air.

Je vois de l'or par terre... Je devine... c'étaient les frais du voyage du Bayonne. Eu bien ! avec cet or , car nous n'en avons guère, je te ferai de bonnes provisions, tu auras des journaux, des livres, tout ce qui pourra rendre ta captivité supportable. C'est bien le moins que nous fassions pour toi, qui empêches la ruine de nos plus chers desseins, » ajouta Pierre Herbin d'un air goguenard.

Le malheureux Boisseau ne trouva malheureusement rien à répondre à ces menaces.

Le danger n'étant plus exagéré ne lui en paraissait que plus réel. Il prévoyait avec douleur que, faute d'être avertie à temps peut-être par la lettre que Raoul avait adressée à la princesse de Montlaur, la duchesse de Bracciano allait être sans défense contre les mauvais desseins d'Herman Forster, qui avait ainsi un immense intérêt à retenir Anacharsis.

Le moyen auquel ces deux misérables avaient recours pour y parvenir était odieux sans doute, et passible de peines sévères ; mais ils semblaient avoir assez d'intérêt à réussir dans leur projet, pour braver votées punitions.

Quant à résister par la force , il n'y pouvait pas songer; Pierre Herbin semblait très-vigoureux malgré son âge, et cet homme, aidé d'Herman, devait rendre inutiles tous les efforts du malheureux Boisseau.

Après avoir pesé toutes ces chances, Anacharsis accepta, en soupirant, le sort auquel il ne pouvait échapper.

« Eh bien! tu es convaincu maintenant, j'espère , dit Pierre Herbin.

PIERRE HERBIN

— Je suis convaincu sans cloute que vous êtes capables de celle violence. Pourtant, si c'est la cupidité qui vous fait agir, je vous offre deux mille napoléons, à condition que vous me laisserez libre, et que vous partirez à l'instant de Paris.

— Ah ça! tu nous prends donc décidément pour des misérables, dit Pierre Herbin.

— Allons, voyons... j'irai jusqu'à trois mille napoléons... Mais le fils du concierge du colonel vous accompagnera pour s'assurer que vous partez réellement , dit Boisseau , croyant apaiser ainsi les scrupules de ces hommes.

— Tu irais à quatre et à cinq mille napoléons, entends-tu, que tu n'obtiendrais rien de nous, voilà e&tnme nous sommes, dit Pierre Herbin. Ah ça ! ton cocher doit s'ennuyer; il s'agit de le renvoyer avec toi ou ton manteau : c'est tout un; mais avant il faut le mettre en sûreté ; ne fais pas l'enfant, lu n'es pas capable de nous résister ; et je te préviens qu'au lieu d'avoir des friandises, je te mettrais au pain et à l'eau. Nous avons ici une excellente cachette. Tu n'as pas besoin de savoir à qui elle était destinée. Seulement je dois te prévenir que, pour plus de prudence, tu

n'auras d'autre lumière que celle que le bon Dieu donne à la nature. Es-tu prêt?

— J'irai jusqu'à cinq mille napoléons ; je vous donne ma parole d'honneur de rester muet sur tout ceci. »

Pierre Herbin haussa les épaules et dit à Boisseau : « Voyons , veux-tu nous suivre de gré ou de force ? »

— Vous êtes des infâmes I... Allons... marchez, je vous suis, » dit Anacharsis, voyant tout espoir perdu.

8» LE COLOFFEL DE SUBYÎLLE.

Pierre Herbin prit la bougie, ouvrit la porte d'une sorte de petit cabinet situé d'un côté de l'alcôve d'Herman. Le fond de ce cabinet était garni de portemanteaux chargés d'habits.

Pierre Herbin toucha, sans doute, une serrure cachée, car ce qu'on aurait pris pour la muraille s'ouvrit comme le battant d'une large porte, et l'on put voir une petite chambre assez élégamment meublée, seulement éclairée par un jour de souffrance trèsétroit, solidement grillé et si élevé, qu'en mettant sur le lit le seul fauteuil qu'il y eût dans cette chambre on n'aurait pu y atteindre.

« Tu vois , dit Pierre Herbin à Anacharsis , qui entraît avec précaution dans ce réduit , tu vois que tu ne seras pas trop mal logé ; seulement il faudra te passer de feu... toujours pour plus de précaution. Tu auras la ressource de rester couché...

— Vous êtes donc sans aucune pitié?... dit le malheureux Anacharsis.

— Sans aucune pitié ? répondit ironiquement Pierre Herbin. Peux-tu dire cela? A quelle heure veux-tu déjeuner... à quelle

heure veux-tu dîner?

— Je déjeune à onze heures, et je dîne à six, répondit Anacharsis en soupirant profondément.

— Vous serez servi, monseigneur, et très-exactement, » dit Pierre Herbin en faisant un salut grotesque, et il referma la porte de celle cachette formée d'une planche de chêne très-épaisse, et renforcée de plusieurs barres de fer...

Ainsi que les deux complices en étaient convenus, Herman s'affilibla du manteau d' Anacharsis, sortit de

la maison, monta dans le fiacre, se fit descendre sur le boulevard des Invalides après avoir, au nom d'Anacharsis Boisseau , donné ordre au cocher d'aller, rue de la Victoire , prévenir ses gens de ne pas l'attendre avant deux ou trois jours.

Madame de Bracciano n'avait pas senti s'élever dans son cœur le moindre soupçon contre Herman, ensuite de son entretien avec le colonel.

Douloureusement affectée de voir calomnier celui qu'elle croyait si digne de son amour, elle avait attribué les paroles de Raoul à la jalousie, à l'envie.

L'affection de Jeanne pour Herman avait , pour ainsi dire, atteint à son paroxysme depuis qu'il lui avait raconté sa vie avec tant de candeur.

Depuis ce jour (la veille de celui où Boisseau avait été enfermé dans la maison du faubourg du Roule) , madame Bracciano méditait une grande résolution.

Incapable de commettre une faute , le divorce lui parut le seul moyen d'arriver à ses fins et de concilier son amour et ses devoirs.

Elle ne voulait prévenir Herman d'aucun de ses projets; elle le croyait d'une délicatesse et d'une susceptibilité si grandes, qu'elle ne doutait pas qu'il

ne s'opposât de tout son pouvoir à la détermination qu'elle voulait prendre.

Dans quelques circonstances où madame de Bracciano avait indirectement soulevé cette question, Herman s'était prononcé si formellement à ce sujet, quelle le savait capable de s'éloigner à jamais, plutôt que d'être la cause d'une démarche toujours extrêmement grave pour une femme.

Quant à l'amour d'Herman , elle y croyait sincèrement.

Lorsqu'on aime avec candeur, avec dévouement , avec héroïsme, on est si heureux de ce sentiment , qu'on ne peut croire qu'il ne soit pas partagé. D'ailleurs, les regards furlifs, les demi-mots, les soupirs, les distractions, les rêveries d'Herman n'avaient pas échappé à Jeanne ; et puis , sans outrecuidance , la seule conscience de ce qu'elle valait et de ce qu'elle était lui suffisait pour être sûre de voir Herman accepter sa main avec ivresse dès qu'elle la lui offrirait.

Madame de Bracciano n'avait aucun reproche à se faire : son mari vivait loin d'elle; aucune sympathie , aucuns rapports d'âge et de caractère n'existaient entre eux. Elle l'avait épousé par dévouement pour sa famille; le divorce était établi pour remédier à ces incompatibilités profondes qui succédaient au mariage. Quoi

de plus loyal, de plus rigoureusement juste, que de demander à jouir du bénéfice de celle loi !

Les femmes seules sont capables de celle persistance opiniâtre de volonté. Elles seules sont capables de s'aventurer si courageusement au milieu des

événements les plus incertains, sans conseil , sans appui , avec Tunique espérance pour guide.

Madame de Bracciano était d'un caractère singulier. Elle n'avait pas d'amie intime, elle haïssait les confidences. Le véritable amour vit de lui , pour lui et par lui. Elle ne 'parlait donc de ses projets à personne, attendant avec calme le moment d'agir.

Le lendemain de l'incarcération de Boisseau par Herman et par Pierre Herhin , madame de Bracciano vit entrer chez elle , d'assez bonne heure , la princesse de Montlaur.

Celle-ci n'avait pas le moindre soupçon de l'amour de Jeanne pour Herman. Sûre de la solidité des principes de sa nièce, elle blâmait seulement chez elle un excès de pitié qu'elle trouvait mal placée sur cet étranger.

Néanmoins , depuis quelque temps madame de Montlaur avait remarqué un certain changement dans les habitudes de Jeanne : ses accès de tristesse et de gaieté folle, ses mélancoliques rêveries, et surtout la continuelle préoccupation où elle semblait plongée depuis le départ du colonel de Surville.

Raoul n'avait jamais caché l'admiration que lui inspirait, madame de Bracciano; mais il s'était toujours montré si respectueux, si sincèrement dévoué pour elle, que la princesse de Mont-

laur ne doutait pas qu'il ne fût aussi épris de Jeanne que résolu à contenir son amour dans les bornes de la • plus tendre amitié.

Madame de Montlaur connaissait trop le cœur humain pour ne pas avoir souvent songé aux diffi-

ii. 7-

rullés, aux dangers de la position de sa nièce, belle, jeune, charmante el mariée à un homme qu'elle ne pouvait aimer.

On a dit comment, indiscrètement instruite, à l'insu de sa tante, que le mariage qu'on lui proposait pouvait rappeler d'un cruel exil deux de ses vieux parents et faire rentrer la princesse de Moniteur dans ses grands biens, Jeanne avait formellement, impérieusement voulu celte union.

Ignorant la cause secrète de cette détermination, sa famille ne vit dans cette conduite que le vif désir assez commun aux très-jeunes personnes, de se marier el d'avoir un grand étal dans le monde; el puis enfin, sans cette union, Jeanne restait très-pauvre, l'empereur ne consentant à rendre les biens immenses de la famille de Souvry qu'à la condition expresse que leur héritière épouserait le duc de Bracciano.

Plus tard, la princesse de Montlaur apprit par quelle courageuse abnégation Jeanne avait sacrifié son avenir au bien-être de sa famille.

Son admiration et sa douleur furent extrêmes , mais le malheur était irréparable; ces circonstances rendaient donc la position de madame de Bracciano doublement intéressante aux yeux de sa tante.

Connaissant la noblesse du caractère de Raoul et l'éminente vertu de Jeanne, la princesse de Montlaur vit donc presque sans crainte se développer chez M. de Surville un amour vif et pur qu'elle croyait partagé par madame de Bracciano.

Il faut prendre l'humanité pour ce qu'elle est et pour ce qu'elle peut , pensait la princesse. Jeanne

remplit rigoureusement ses devoirs d'honnête femme ; elle a pour son mari les égards qu'elle lui doit , sa conduite avec lui est irréprochable. Ce mari n'a ni ses goûts ni son âge ; il ne peut exister entre eux aucune sympathie : combien déjeunes femmes à sa place auraient failli !

Qu'importe donc qu'elle ait le cœur tendrement occupé? L'homme qu'elle aime est en tout digne du sentiment délicat qu'il inspire. Pour Jeanne, ce vertueux et touchant amour sera la sauvegarde la plus sûre contre les périls qui environnent une jeune femme.

Sans doute, cette manière de penser s'éloignait un peu de l'austère et rigide théorie du devoir ; mais les résultats que la princesse avait le droit d'en attendre assuraient le bonheur et la tranquillité de sa nièce.

Voyant donc Jeanne plus rêveuse, plus absorbée que d'habitude depuis le départ du colonel, madame de Montlaur, sachant combien il y a de consolations dans une confidence même indirecte, venait tâcher d'enlever sa nièce à ses pensées mélancoliques, craignant aussi que M. de Bracciano ne s'aperçût de la tristesse de sa femme.

« Bonjour, mon enfant, dit affectueusement la princesse, en baisant Jeanne sur le front. Je viens vous faire une guerre abominable sur l'engourdissement où vous semblez plongée depuis quelques jours... Je veux vous dire mille folies et vous rendre honteuse en voyant qu'une vieille grand'mère comme moi est plus gaie que vous.

— Mais, ma bonne tante... je suis loin d'être triste...

— Allons... allons... est-ce que je ne sais pas combien ces beaux grands yeux-là sont animés et brillants quand ils veulent? est-ce que j'ai oublié le fin et charmant sourire de celle petite bouche, maintenant si vilainement boudeuse? Voyons, qu'avez-vous, madame la duchesse? Êtes-vous jalouse des grandes manières de madame la baronne Merluchon ou de madame la comtesse Bridou? C'est qu'aussi ces belles dames-là ont été joliment éduquées, et à la Jean-Jacques, encore, s'il vous plaît, ce qui leur était bien facile, puisque leur père était premier laquais de M. de Girard in d'Ermenonville, chez qui ce pauvre Rousseau recevait une hospitalité si délicate et si louchante.

— Non, ma tante, je ne suis pas jalouse de ces dames, dit Jeanne en souriant de la malignité de sa tante. J'ai la modestie de ne leur rien envier.

— Tenez, mon enfant, je ne me contente pas de celle réponse; vous avez quelque chose : il faut que je sache ce secret; je suis d'ailleurs dans un de mes jours de taquinerie et de méchanceté, qui faisaient si grand'peur à ce pauvre maréchal de Richelieu. Ah! jarni, ma commère, me disait-il dans son beau langage des Porcherons, où il s'était perpétué depuis la régence : Que terrible femme vous faites ! v'Ia « q'vous allez m'ruchonner! m' rabrouer !

Qu'èke « vous avez donc cont'moi ? T'nez , j'ai toujoux eu a du guignon avé l's honnêtes femmes ! »

— Eh bien! ma tante, dit en riant madame de Bracciano, je vous dirai comme M. de Richelieu : Qu'avez-vous donc contre mon secret... en admet*

tant que j'aie un secret? Et puis, pourquoi êtesvous dans un de vos jours de méchanceté ?

— Pourquoi... pourquoi, dit la princesse de Montlaur, oubliant un moment le sujet qui l'amenait chez sa nièce, parce que l'impudence et la grossièreté me révoltent toujours, et que je viens ce malin de trouver l'occasion de beaucoup me révolter.

— Gomment cela, ma tante?

— Hier, mon homme d'affaires m'avait dit qu'il y aurait une démarche à faire auprès d'un monsieur Bernard, propriétaire de bois qui longent les nôtres, afin d'obtenir de lui le rachat de deux cents arpents qui nous avaient autrefois appartenu... Étant l'impétrante, m'avait dit l'homme de loi, je devais rendre visite à ce monsieur, qui tenait absolument et opiniâtrement à me voir, et avait des occupations trop conséquentes pour se déranger; je me résignai à aller chez ce M. Bernard, pensant que je pouvais bien faire ce sacrifice pour vous laisser un jour votre belle forêt d'Ancenis bien complète et bien carrée.

— Ma tante ! dit Jeanne avec un accent de triste et louchant reproche.

— Que voulez- vous , mon enfant, mon ambition est là, pardonnez-la moi... Je me décide donc, et me voilà en route pour me rendre chez ce banquier riche à millions, m'avait-on dit. J'arrive,

et pour premier chagrin je le trouve installé rue Saint-Dominique, dans l'ancien hôtel de Clerambault, où j'avais autrefois passé ma vie ; les deux ailes étaient en pleine démolition, et on mettait la cognée dans les beaux arbres séculaires de ce magnifique jardin planté par Lenôtre. Hélas! mon enfant, je ne sais

pourquoi, nous autres vieillards, nous éprouvons toujours une émotion pénible en voyant abattre de vieux arbres; c'est une puérilité... mais cela m'attriste et m'indigne. Enfin je traverse le grand vestibule désert et glacé. En se refermant, la grande porte vitrée résonne dans cet immense escalier, sonore comme une cathédrale; encore une pauvreté, mais ce bruit me fit mal, me parut lugubre, personne n'était là pour me recevoir. Je montai au premier, je vis le mot caisse, écrit en grosses lettres sur la porte de l'antichambre de ce qui était autrefois les petits appartements de ma pauvre et excellente amie la duchesse de Clerambault. J'entre : quelques jeunes gens écrivaient dans une manière de cage grillée en fil-de fer; aucun ne se lève; je ne suis guère d'un caractère ou d'un âge à être timide, mais au premier abord, la grossièreté m'atterre, et en face de certaines gens, je me sens aussi dépaysée que le serait un Parisien chez les Hurons... Je demande M. Bernard. Tous ces jeunes gens me regardent, et ma figure de Mère- Bobie ne leur paraissant pas digne d'un grand respect, ils se mettent à me rire au nez pour toute réponse; pourtant, le plus petit de la bande, éveillé comme un singe, me répondit en me montrant une porte : Là, en face, madame, M. Bernard est dans son bureau ; et toutes ces jeunes têtes de se rabaisser sur leur pupitre. Vous allez rire, ma chère enfant, mais je vous assure qu'en tournant le bouton de cette porte doul les huisseries de la duchesse de Clerambault ouvraient autrefois les deux battants

devant moi, je me sentais beaucoup plus embarrassée que lorsqu'il y a cinquante ans à peu près, à jnreiUc

époque, sorluul du couvent, je me présentai clans le même salon pour faire mes visites de noces avec le priuce de Montlaur... Enfin j'entre, et je vois un gros homme coiffé d'une casquette, et écrivant devant un bureau ; il me regarde sans se lever, sans se découvrir ; il me demande brusquement ce que je veux... Si la brutalité m'accable d'abord, je me révolte ensuite. « Je veux d'abord une chaise , monsieur, car mon âge commande, je crois, quelques égards. — Prenez-en une, et dites-moi vite ce que vous me voulez, car je n'ai pas de temps à perdre, » me répond ce mal tôle. Je m'assis et lui dis : « Je viens, mousieur, pour l'acquisition des bois voisins de la forêt tTAncenis. — Vous êtes la princesse de Montlaur? dit M. Bernard , en levant vivement la tête , et sans me saluer davantage , car que peuvent respecter les gens qui ne respectent pas la vieillesse? Eli bien , madame, je suis enchanté de vous voir; vous voulez donc racheter les bois de Saint-Surin? — Oui, mousieur. » Et alors , mon enfant , voilà cet homme qui se met à me faire des contes inimaginables sur les conventions de ces bois pour moi. Vous pensez bien que je ne voulais pas entror en discussion avec cette espèce, et je lui disais toujours : « Monsieur, c'est très— bien; mais le prix, le prix?» Et M. Bernard de recommencer ses appréciations interminables. Nous en étions là lorsque la porte s'ouvrit brusquement, et je vois entrer un affreux boiteux, d'une tigure repoussante, qui va droit au banquier, et qui lui dit brusquement : « Mes papiers! — Tiens , c'est toi, Pit?rre Herbin (je ne sais comment j'ai retenu ce nom— là)? dit le Bernard en lui tendant la main ; et

ces deux hommes commencent à s'entretenir à voix basse comme si je n'étais pas là. Ces deux figures basses me rappelaient , à en frémir , les citoyens de 93. Après quelques moments de conversation , le Bernard se leva, alla prendre dans une grande caisse eu fer un volumineux paquet cacheté et le remit au vilain boiteux, en lui disant : ails sont tels que tu me les as confiés il y a trois ans. — Au revoir, » dit le boiteux, et il sortit. Je ne sais pourquoi, mon enfant, ces mots il y a trois ans, en reportant ma pensée vers le passé , me firent penser à votre mariage , qui eut lieu à cette époque, ei le ressouvenir de votre dévouement me jeta dans des pensées si mélancoliques , que j'oubliai de donner à cet impertinent banquier la leçon qu'il méritait, et je terminai l'acquisition du bois au prix qu'il voulut, et je sortis de chez lui sans qu'il se levât seulement.

— Quelle grossièreté ! dit Jeanne indignée.

— Ma moqueuse nièce me dira que je vante toujours l'ancien régime, dit en souriant la princesse. Eh bien! autrefois... lorsque la femme de notre procureur, maître Dubois, venait nous quêter pour l'œuvre de Saint-Lazare , M. de Montlaur ne manquait jamais de la reconduire respectueusement jusqu'à son fiacre, et restait tête nue sur le perron jusqu'à ce que cette modeste voiture fût sortie de la cour d'honneur de l'hôtel. »

A ce moment un valet de chambre de madame de Bracciano lui remit une lettre.

Jeanne la lut... devint d'une pâleur enrayante, et avant que sa tante eut pu lui faire une question,

LEÂ LETTRES. ' 9?

elle entra promptement dans sa chambre à coucher, dont elle ferma vivement la porte.

La princesse de Moitlaur était encore plongée dans Tétonnement que lui causait la disparition de sa nièce, lorsque M. de Bracciano parut dans le boudoir.

La lettre que madame de Bracciano venait de recevoir était d'Herman.

Elle contenait ces mots :

<n Madame,

a Voici les dernières paroles d'un homme qui a en vain lutté contre la fatalité ; la force lui manque, il avoue sa faiblesse , il se résigne, il meurt avec calme et sérénité.

« Quand j'étais enfant, j'ai quitté le bon miuistre qui m'avait élevé, sans lui dire le douloureux secret de mon cœur; je ne veux pas quitter la vie sans vous dire le secret du seul bonheur que j'aie jamais ressenti...

« Dans ce moment suprême ma timidité s'efface.

« Ne pas vous avouer la vérité... , toute la vérité... , me semblerait un crime.

« Peut-être ma sincérité me vaudra-i-elle la dernière grâce que j'ose espérer de vous.

a Du moment où le hasard me conduisit près de vous , je vous ai aimée , comme on aime Dieu , dès qu'il se révèle à vous.

« Je vous ai pieusement aimée, vous sur votre troue resplendissant, moi à genoux, les mains jointes, perdu dans la foule.

« Cet amour saint , ignoré , recueilli , avait pour moi des douceurs ineffables que la religion offre à ceux qui prient avec ferveur, avec conviction.

« J'aimais pour le bonheur d'aimer, comme ou croit pour le bonheur de croire, sans espérance folle et impie.

« Au moment de paraître devant Dieu, je ne fais pas de comparaison sacrilège.

« Dans sa pitié, dans ses bontés infinies, il choisit les âmes les plus nobles parmi les plus nobles, les plus pures parmi les plus pures; il leur donne l'augélique mission de consoler ceux qui souffrent et qui l'implorent.

« Oh ! je ne me suis pas mépris, j'ai toujours vu en vous le saint Archange qui, me montrant le ciel, me disait : Tes maux finiront bientôt.

« Dieu m'a béni... au lieu de quitter la vie avec douleur et regret... je la quille avec ravissement.

((Je me suis épuré par les pensées que j'ai puisées dans ma sainte adoration pour vous... pour vous... vivant symbole de la grandeur et de la rémunération divine !...

« Il me semble qu'une intelligence éthérée m'emporte vers des régions inconnues... A mesure que j'écris ces ligues, dont chaque mot est un pas vers l'éternité, les nuages qui obscurcissaient mon esprit

semblent se dissiper... Tout à l'heure... en commençant cette lettre, quelques faibles liens m'attachaient encore ici-bas. Maintenant ils se rompent... je suis dans un milieu qui n'est déjà plus

la terre... qui n'est pas encore le ciel... au-dessous de moi... la vie... l'humanité, ses passions vagues, confuses, amoindries... Ainsi, quand on s'élève dans les airs... les grandes villes... les lacs... les forêts... les montagnes se confondent en taches obscures., à peine visibles dans l'immensité...

« Mon esprit monte vers Dieu... votre voix m'appelle... je vois l'aurore de l'éternité... mes yeux se ferment... je suis ébloui

a Je sors d'un profond évanouissement.

« Tout à l'heure je me suis demandé si j'existais. J'ai regardé autour de moi... J'ai passé mes mains sur mon front brûlant... j'ai relu le commencement . de cette lettre.

« Je me suis souvenu de tout.

« J'ai en effet éprouvé une sensation étrange, profonde, indéfinissable... Tout en moi treuille encore...

a 11 me semble que cela a été un rayonnement formidable... auquel a succédé une nuit d'abîme... une nuit épaisse et lourde qui m'oppressait

« L'esprit de l'homme est étrange.

« Sa fantaisie le ramène du ciel à la terre... Tout à l'heure il m'a semblé entrevoir les perspectives sans fin de l'immensité... dans l'éternité... Maintenant je pense avec délices aux moindres réalités

de la terre... réalités charmantes que votre présence embellirait encore, comme l'éclat du soleil embellit un site déjà merveilleux...

« Vous ne savez pas les rêves enchanteurs qui m'ont conduit au terme où j'arrive...

« Vous ne savez pas que vous m'avez rendu la vie impossible... par 'les songes d'or que votre pensée évoquait dans mon esprit.

a Vous ne connaîtrez jamais , hélas ! le paradis dans lequel je vivais auprès de vous.

u J'ai comme un pressentiment que ces visions m'apparaîtront de nouveau, quand je vais dormir du sommeil éternel.

« J'ai toujours cru que, dans sa mansuétude, Dieu donnait à ceux qu'il voulait récompenser le rêve de leur vie, pour l'éternité...

« Le songe d'or de ma vie , c'était une retraite cachée comme un nid d'oiseau, au milieu de grands bois, de fraîches eaux, de solitudes profondes; c'étaient de longues rêveries sur ces lacs que la lune argent ait, et où nous glissions dans un frêle esquif, comme deux ombres heureuses.

« C'étaient les douces et riantes causeries des veillées d'hiver, quand la flamme du sarment pétillait gaiement dans l'âtre, et que la bise mugit au dehors. « Dites... dites... la vie est-elle désormais possible, quand on a osé élever sa pensée jusqu'à ces enchantements ?

« Pardon , me voici plus calme , j'ai prié. « Je ne me sens aucune amertume dans le cœur, aucun doute, aucune crainte... Dieu m'approuve...

« Je n'attenterai pas à ma vie, et pourtant demain, à cette heure, je ne serai plus.

« J'ai compris vos dernières paroles... lorsque je vous ai raconté ma triste enfance...

« Jeanne... vous m'aimez!... Oui, vous m'aimez... Je le sens aux aspirations qui depuis deux jours m'exaltent au-dessus de l'humanité.

a Jeanne... rassurez-vous... Je vais mourir, mourir au nom de cet amour que voire houe n'a jamais avoué, que vos yeux n'ont jamais trahi, el que pourtant Dieu m'a révélé...

« On dit que certains élus... sont avertis du moment de leur mort par une harmonie invisible et surnaturelle... qui les plonge dans une extase infinie.

« Il en est ainsi de moi , Jeanne.

« Les félicités radieuses qui depuis deux jours s'éveillent dans mon âme m'avertissent que mon heure est venue.

a Le bonheur que je ressens agrandit tellement mon cœur, qu'ici-bas l'air me manque.

« Pourquoi vivrai-je maintenant?

« Votre cœur généreux, votre âme noble et délicate, comprendront les causes qui me rendent la mort si douce et qui désormais me rendront l'existence si arnère.

« Et puis, après une pareille lettre,, oserai-je jamais reparaître devant vous?...

« Adieu... et pour toujours... adieu...

« Une seule el dernière grâce...

« Cette croix que je vous envoie a appartenu à nia mère... C'est ce que j'ai de plus cher au monde...

baisez-la pieusement... Je vous en- prie, et demain nu point du jour renvoyez-la-moi... mes lèvres glacées la presseront une dernière fois ;... elle vous sera remise et vous la garderez en souvenir d'HËRMAN... « Priez pour lui !... »

La tournure mystique de cette lettre devait faire une profonde impression sur madame de Bracciano, et la déterminer à la grave résolution qu'elle avait prise , si elle n'y eût pas été déjà décidée.

Au lieu de la jeter dans un douloureux accablement, cette lettre, qui révélait un amour si exalté, si religieux, lui causa les plus ravissantes émotions.

D'un regard triomphant, elle mesura la distance énorme que d'un mot elle pouvait faire franchir à cette âme abîmée dans un bonheur si désespéré.

Elle avait elle-même des susceptibilités trop délicates pour ne pas comprendre le sentiment qui dictait la détermination d'Herman.

Avec quel orgueilleux bonheur elle viendrait donc à lui pour lui offrir sa main, pour réaliser les rêves que ce malheureux enfant regardait comme impossibles !

La phrase qui peignait la jouissance d'un bonheur calme et pur, au milieu d'une retraite paisible, avait fait délicieusement tressaillir madame de Bracciano, qui détestait l'éclat, la vie brillante et tumultueuse à laquelle elle était condamnée.

Les sentiments qui avaient dicté cette lettre devaient produire un effet puissant sur Jeanne.

Ce malheureux enfant se résignait à mourir avec tant de douceur ! Il se faisait même la mort si belle

en la parant de ses plus chers souvenirs ! Il y avait dans ses phrases sans suite un tel mélange d'amour et de pitié, de respect et de passion contrainte, d'espérance immortelle et de regrets amers, de confiance et de crainte, que madame de Bracciano se décida sur Theure à avoir une entrevue décisive avec son mari.

Par une de ces présomptions inexplicables dans le succès de ce qu'on désire ardemment, il ne lui vint pas une seule fois à la pensée qu'Herman pouvait mourir avant qu'elle eût pris la détermination qui devait lui sauver la vie.

Elle lui écrivit cette lettre à la hâte :

« Vous ne mourrez pas... vous vivrez heureux... Vous avez dit vrai... J'ai mission de vous combler de tout le bonheur que vous méritez... L'honneur, le devoir, me tracent une ligne dont je ne dévierai pas... Dans une heure vous recevrez un mot de moi... Tout sera décidé... Espérez tout... »

Cette lettre envoyée, madame de Bracciano réfléchit quelques moments avant de se rendre auprès de -son mari.

Dans son assurance aveugle, elle ne mettait pas en doute un instant que M. de Bracciano ne consentît seulement à un divorce ; vivant avec elle dans les termes les plus froids et les plus polis, il ne devait, pensait-elle, attacher aucune importance à cette séparation.

Elle le savait fort intéressé; elle était décidée d'avance à lever au besoin toute difficulté en lui abandonnant ses grands biens, ne se réservant que la somme la plus modique, toujours suffisante pour

vivre avec Herman dans quelque obscure et douce retraite.

D'un caractère noble et loyal, elle eut un moment la pensée de tout avouer à son mari, de lui dire qu'elle voulait épouser Herman Fors ter... mais elle pensa que si M. de Bracciano voyait cette séparation à regret, Herman, étranger, proscrit, sans appui, pourrait peut-être éprouver les ressentiments de sa colère : elle se décida donc à ne pas parler de lui.

Pourquoi, au moment de prendre une détermination si importante, Jeanne ne consulta-t-elle pas la princesse de Montlaur?

Ce fut sans doute parce qu'elle savait l'antipathie de la princesse pour Herman, et ses idées inébranlables sur le divorce, qu'elle regardait comme une monstruosité...

Comment Jeanne ne mit-elle pas un moment en question le consentement de son mari? C'est qu'à force de caresser dans le secret et dans la solitude une idée qui vous est chère, on prend le désir qu'on a pour la raison : on oublie peu à peu les impossibilités qui peuvent renverser ce projet chéri, et on prend enfin l'absence de contradicteurs qu'on n'a point interrogés pour le manque de contradictions naturelles.

Madame de Bracciano ayant fait demander si son mari était chez lui, on lui répondit qu'il était dans le boudoir avec la princesse Montlaur.

Elle y entra.

La princesse de Montlaur était restée très-inquiète de la subite disparition de sa nièce ; elle ne put réprimer un mouvement de joie lorsqu'elle la vit repa raître dans le boudoir.

M. de Bracciano arrivait des Tuileries. Il était en habit de cour. La magnificence de son costume contrastait vivement avec l'exiguïté de sa taille, et avec l'expression rusée, sournoise, presque basse de sa physionomie. „

Quoique la princesse ne fût pas instruite du grave sujet de conversation que sa nièce allait soulever, elle fut frappée de son air solennel et décidé.

Les joues de Jeanne étaient plus colorées que de coutume ; ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire ; elle se trouvait dans le paroxysme fiévreux de ses grandes résolutions.

M. de Bracciano, s'approchant de sa femme avec une politesse cérémonieuse, voulut lui prendre la main pour la baiser; mais Jeanne, la retirant avec un mouvement plein de dignité, lui dit d'une voix dont elle ne pouvait maîtriser l'émotion :

« J'ai, monsieur, un très-sérieux entretien à avoir avec vous... Vous permettrez que je donne des ordres pour que nous ne soyons pas interrompus. » - M. de Bracciano s'inclina. ' > ' • * ' , -

40« LE COUWU o* 8URV11XB.

« Mon enfant, je me relire, » dit la princesse de Montlaur.

Un moment Jeanne hésita avant de laisser sa tante s'éloigner. Pourtant elle s'y résolut, craignant que l'étonnement, que la douleur que manifesterait peut-être madame de Moniteur, ne lui fit faillir de sa résolution.

« M^e tante, j'irai chez vous tout à l'instant », « dit-elle à la princesse de Montlaur, qui la regarda avec une anxiété d'inquiétude.

Jeanne la reconduisit jusqu'à la porte du premier salon

« Qu'avez-vous donc, mon enfant ? lui dit tout bas « une tante, vous terniriez agitée ! En vérité, vous m'effrayez presque »

— Rassurez-vous, ma bonne tante, ce n'est rien... Seulement, veuillez m'attendre chez vous...

— Soit... mais venez le plus tôt possible, car je ne sais pourquoi je suis inquiète malgré moi, » dit la princesse en s'en allant.

Madame de Bracciano alla retrouver son mari.

Lorsque Jeanne se trouva avec lui, cette pensée rapide comme la foudre, traversa son esprit :

Si M^e, 4^e Bracciano refusait le divorce. !

Et Herman était là, sur le point de mourir, et elle venait de lui donner un radieux espoir,.

Il n'y avait pas à hésiter (il lui fallait à tout prix obtenir ce qu'il le désirait.

La malheureuse femme sentit un moment son cœur se glacer à l'aspect de son mari. Calme, impassible, il l'observait attentivement par-dessus « ses lunettes

LE MVQftC** tOT

d'or, qu'il avait abaissées sur son nez droit et aigu comme le museau d'une belette,

et Je suis à vos ordres, madame, seulement je vous demanderai la permission de m'asseoir.. . je suis longtemps resté debout aux Tuileries, et je me trouve très-fatigué., Ah l j'oubliais do vous dire que l'empereur s'est plaint, d'ailleurs le plus gracieusement du monde, de ce qu'il ne vous avait pas vue depuis quelque temps... J'ai pris sur moi, et j'espère que vous m'approuverez... j'ai pris sur moi de lut promettre qu'à l'avenir vos absences de la cour seraient mojns longues... je vous engage très-inslamraent à Unir cette promesse... l& plus grand emploi de la maison de l'impératrice n'est pas encore donné, et j'ai tout lieu de croire <jue vous l'obtiendriez facilement, en nionfrant un peu plus d'assiduité au «bateau,.. »

Madame de Qracciano fut atterrée. Le début de cet entretien était si éloigné du sujet qu'elle voulait amener que, réfléchissant aux moyens d'y arriver, elle répondit presque machinalement : *
Oui, monsieur.

— Je n'attendais pas moins de vous, madame, dit M. de Bracciano, d'un ait? très* satisfait , et, se rapprochant de sa femme, il lui dit confidemment :

— Vous ne sauriez croire l'immense intérêt que j'attache à la réussite de ce projet; puisque vous êtes si bien disposée à cet égard, je puis tout vous dire... Eh bien ! d'après les questions et les graeieui repror clies de l'empereur sur votre absence, je ne doute pas qu'il ne songe à vous pour la surintendance do la maison de l'impératciie,.; fonctions dés jd«» "»î

portantes, que votre cousine madame la princesse de Guéménée remplissait, je crois, avant la révolution auprès de la reine de France... »

Jeanne voyait avec terreur la conversation prendre cette tournure confidentielle; elle sentait qu'il lui faudrait presque arriver sans transition à la dangereuse question qu'elle voulait soulever; pourtant elle espéra trouver un prétexte, sinon de rupture, du moins de discussion, dans le sujet même dont son mari l'entretenait alors.

Elle reprit donc : « Je ne sais, monsieur, quel intérêt vous avez à ce que j'accepte ces fonctions auprès de l'impératrice, dans le cas où l'empereur me les offrirait ; il me semble que votre position est faite pour satisfaire à l'ambition la plus démesurée.

— Écoulez-moi... ma chère enfant, dit M.deBracciano avec un accent de tendresse presque paternelle qui épouvanta Jeanne. Je puis, je dois tout dire \$. la compagne de ma vie. » Jeanne fit un mouvement d'effroi. M. de Bracciano ajouta en souriant : « Non pas peut-être à la compagne de ma vie actuelle, mais à celle qui sera la compagne de ma vie dans quelques années. Quant au présent, je me rends justice... Vous êtes belle, jeune, charmante... Mes préoccupations politiques, mes fonctions, mes travaux, me rendent souvent sombre et morose; je ne voudrais pour rien au monde venir attrister vos riantes années'; aveuglément confiant dans la loyauté de votre caractère, je vous laisse aussi libre que si vous étiez veuve... Vous avez vingt ans... c'est l'âge des galanteries, des doux propos, des coquetteries innocentes qui occupent l'esprit sans atteindre le- cœur. Vous savez si j'ai

jamais gêne, contrarié le moindre de vos désirs. Eh ! mon Dieu, pourquoi l'aurais-je fait? Pouvais-je vous dotiner ce que je vous aurais défendu d'accepter des autres, petits soins, assiduités gracieuses? Non, sans doute, je vous' le répète, je sais que mon heure à moi n'est pas venue... Mais dans douze ou quinze ans... lorsque vous aurez reconnu le vide... le néant de ces amusements d'aujourd'hui, lorsque vous chercherez le honneur domestique, ah... mon temps alors approchera.- Croyez-moi, Jeanne, dès que, revenue de vos illusions de jeunesse , vous serei sur le seuil de l'âge mûr, c'est avec plaisir que vous serrerez la main qu'un sincère et vieil ami vous offrira pour vous aider à traverser une longue et paisible vieillesse. » •

Malgré l'expression de sécheresse et d'ironie habituelle à sa physionomie, M. de Bracciano semblait ému en prononçant ces paroles.

Jeanne, au comble de l'étonnement et de la douleur, car l'occasion qu'elle avait cru rencontrer lui échappait, Jeanne ne put s'empêcher de lui dire... ce Mais, monsieur... ce langage...

— Vous surprend, n'est-ce pas?... Eh! mon Dieu !... vous êtes si entourée, je suis moi-même si occupé que je n'ai guère le temps de vous parler... et puis, je craindrais de me faire haïr en vous importunant davantage... Je tiens tant à votre affection... Je bâtis tant de châteaux en Espagne, toujours pour nos vieux jours ! car c'est à cette époque que je vous attends, et que je veux vous séduire à tout prix, » dit M. de Bracciano en souriant. Puis, prenant la stupeur de sa femme pour un acquiescement tacite, il

U\$ LE COLONEL DE SLÎBVILLE.

reprit : «Ce qui, d'ailleurs, m'enhardit aujourd'hui, c'est que j'ai à tous parler de ces fondions de surintendante... Entre nous, je considère votre acceptation eomme très-grave... moins pour le présent peut-être que pour l'avenir... Et, je vous le répète, ma chère amie, c'est surtout vers l'avenir que se tournent mes regards, puisque je dois partager cet avenir avec vous... Ce que je vais vous dire, ajouta M. de Braceiano, en baissant la voit, est du dernier secret. À cette heure, l'empereur domine le monde. Sa puissance est à son apogée. Il épouse la fille d'un grand monarque... Mais les plus brillantes fortunes ont leurs revers... Qui sait si son étoile ne pâlera pas... qui Mit si le tout- puissant vainqueur d'aujourd'hui ne sera pas uu jour trahi par le sort des armes auxquelles il demande trop peut-être?... Dans ce cas .. (il faut tout prévoir) 1 influence que votre esprit, que votre charme, vous auront nécessairement acquise sur l'impératrice, auprès de laquelle vous seriez placée, nous deviendront d'un puissant secours... S'il y a par malheur une réaction des souverains légitimes contre les souverains populaires, il se pourrait, comme le disait l'autre jour votre tante, que l'empereur d'Autriche fut obligé de faire cause commune avec eux !... Ce serait la cause de l'Europe contre la France... Alors l'impératrice serait peut-être appelée, sinon à devenir l'arbitre de ces grands démêlés... du moins À y prendre une large et glorieuse part;... placée entre un père et un époux, sa position, habilement ménagée, pourrait lui donner une double et puissante influence.», surtout si elle agissait d'après les conseils sages, habiles, éclairés, d'une amie justement

Lt ratoac*. m

aimée et écoutée. Dans ce ces, quelle que soit l'Issue 4e la lutte qui s'engagerait entre l'eitiperenr et l'Eu* rope, l'amie, le confi-

dente, potir ne pas dire le secrète directrice de la fille des Césars, serait assurée d'à sort le plus brillant , soit que l'empereur conservât son trône, soit que le» Bourbons revinssent en prendre possession; car, dans les avis que l'amie dont je parlé donnerait à l'impératrice, les intérêt» des prince* • légitimes seraient plus ou moins vivement plaides, selon les circonstances», le n'ai pas besoin de vous dire que cette amie appartiendrait, par sa naissance* aux pins anciennes maisons de France... Eli bien! Jeanne, ajouta le duc d'un ton de voix insinuant et en contenant à peine les transports d'ambition qui s'élevaient en lui à cette pensée.. . eh bien ! ma chère Jeanne, vous devinez facilement que c'est cet admirable rôle d'amie éclairé* que je désirerais vous voir jouer auprès de l'impératrice.

— A moi, monsieur? s'écria Jeanne.

— - A vous, ma chère amie, n'en soyez pas étonnée ; vous le remplirez à merveille, grâce à votre séduction naturelle et aux habitées conseils d'un homme rompu à la politique de l'Europe 4 et estes revenu des exagérations du devoir pour savoir se plier aux circonstances* afin de les maîtriser à son profit. »

La stupeur de Jeanne était si profonde, qu'elle ne pouvait répondre nn mot. Son mari, la croyant trèsattentive, continua : t Si, au contraire, les fâcheux événements dont je vous parle n'arrivaient pas, si l'empire se consolidait, pour être plus restreinte, votre influencé n'en serait pas moins grande, moins utile : l'empereur ne sera jamais dominé par on mi*

nistre... mais il peut l'être par sa femme sans s'en apercevoir... Vous ne sauriez croire combien il était bon pour l'impératrice Joséphine, et puis, voyezvous, avec l'âge, l'ambition s'éteint, on re-

cherche davantage les jouissances de la famille ; si l'impératrice donnait un fils à l'empereur, et qu'elle fut ha» bilement dirigée par une amie dévouée, peu à peu elle finirait par prendre un très-grand ascendant sur Napoléon. Or, avec de la séduction, vous en avez, avec de l'habileté, on m'en reconnaît, vous sentez que nous pourrions, vous et moi, diriger et utiliser cet ascendant à notre gré... et peut-être au profit de notre position... »

Craignant d'avoir été trop crûment ambitieux et d'avoir effarouché la délicatesse de sa femme, M. de Bracciano ajouta : « Vous pourriez ainsi, par exemple, rendre de grands services au parti royaliste... obtenir bien des grâces, non pour vous, qui êtes la personne du monde la plus désintéressée, mais pour les vôtres.*. Vous comprenez, ma chère enfant, que tout ceci est fort grave... Je n'en ai jamais dit un mot à personne; je vous en parle, parce que je compte sur vous pour m' aider à obtenir cette place qui, par suite, comme je crois vous l'avoir démontré, assure notre avenir, en tout état de cause, d'une manière inébranlable. »

À mesure que madame de Bracciano avait écouté son mari, ses idées, d'abord confuses, s'étaient peu à peu éclaircies ; elle avait clairement distingué, à travers les semblants dont il avait coloré son discours, que le duc ne songeait qu'à se faire de sa femme un instrument qui, dans toutes les chances ejonuéés, pù(

servir à sou ambition et à ses ténébreux desseins. «Madame de Bracciano crut trouver un excellent prétexte à une grave discussion dans la proposition formelle que son mari venait de lui faire. Elle lui répondit après un silence de quelques minutes :

« Je regrette beaucoup, monsieur, de venir contrarier vos projets; mais je vous prie formellement de ne faire aucune démarche

en mon nom ou au vôtre pour obtenir la place de surintendante de la maison de l'impératrice.

— Et pourquoi cela, madame?

— Parce que l'empereur me l'offrirait demain, monsieur, que je la refuserais.

— Vous la refuseriez! s'écria le duc stupéfait; vous la refuseriez! et tout à l'heure vous m'avez donné presque votre consentement ! vous m'avez encouragé à vous dévoiler tous mes plans, à vous dire mes plus secrètes pensées, ajouta- 1 — il en la regardant d'un air soupçonneux.

— Je ne vous ai rien promis, monsieur. Si je ne vous ai pas interrompu, c'est que je voulais voir jusqu'où pourrait aller votre ignorance complète de mon caractère...

— Que voulez-vous dire, madame?

— Franchement, monsieur, me croyez-vous faite pour servir d'instrument à votre ambition, pour être la complice de vos menées souterraines ou de vos ingrates espérances?

— Madame... vous vous méprenez, vous ne m'avez, je le vois, pas compris, » dit froidement le duc, contenant son regret de s'être presque dévoilé.

Les âmes basses et médian les redoutent toujours

les trahisons qu'elles sont capables dé faite, ei le dttè méconnaissait assez Jeanne pour craindre stift indiscretion an sujet de ce qu'il lui avait dit su* la chute possible de l'empereur.

« Je ne me méprends pas, monsieur; volis m*avez positivement dit qu'une fois placée auprès de l'impératrice je pourrais, par mon habileté, acquérir asseï d'influence sur elle pour diriger à mon gré et au vôtre l'ascendant qu'elle prendrait nécessairement sur l'empereur, et que, dans le cas ou Napoléon tomberait un jour sous les efforts des rois coalisés...

•>-* Madame, s'écria le due en devenant pâle de crainte, pas un mot de plus, ce serait indignement abuser d'un moment de confiance et d'abandon.

— Monsieur, vous vous oubliez, je n'ai pas sollicité voire confiance... vous m'avez dit vos secrets... parce que vous me croyiez capable (Je servir des projets que je ne veut pas qualifier... Miis vous pouvez être tranquille et compter sur ma discrétion.

— • Je fais mieux, madame, je compte assez sur votre bonté, et, s'il faut le dire, sur votre intelligence de vos devoirs, pour être certain que vous accepterez les fonctions que je demanderai formellement à l'empereur en votre nom. »

Madame de Bracciano regarda s/m mari avec éton-* nement, et lui dit ;

a Monsieur, cette insistance est au moins bizarre*.* et vous avez trop de bon sens pour y .persister,

— Madame, dit froidement le duc, j'ai l'honneur de vous dire que vous accepterez les fonctions.

** Mais* monsieur. t.

Madame, j'ai hionnetir de tous répéter que fut» lès accepterez...

««-.Mais, monsieur!

«- Mais, madame* je lé veux.

**i. Vous le voulez, monsieur!... Et de tjuel droitf et quelle sera la puissance qui me forcera d'obéir? •

— Ma volonté, madame.

— Voire volonté!... monsieur! l'ambition vous rend insensé !

■>— Pas tant qtle vous croyez,... et pour prouver que j'ai l'esprit très-sain, écoutez bien, madame, de que je vais vous dire. Depuis trois ans je vous al épousée;... grâce à moi, les grands biens de votre maison vous ont été rendus; grâce â moi, vos parents dans l'exil ont été rappelés... C'est peu,»,., ce n'est rien, je le veux bien... Vous êtes d'Une antique noblesse* je suis Jérôme Morisson, fils de mes œuvres. L'empereur, dans son système de fusion, a voulu rai* lier l'empire à l'ancien régime par quelques mariages comme le nôtre; c'est à ces vues toutes politiques que j'ai dû le bonheur d'être votre époux, je ne le nie pas. À peine marié, je ne me suis pas dissimulé l'antipatbie~queje vous inspirais. Qu'ai-jefait? en ai-je montré le moindre ressentiment? Non; discrètement je me suis éloigné, voust laissant votre liberté ; ce que j'ai souffert de cette aversion, je ne l'ai jamais trahi, vous ne l'avez jamais su. Vous n'avez pas de vanité, madame, mais vous avez la conscience de ce que vous valez;. vous croirez donc que je n'exagère rien, en vous disant qu'il m'a été pénible, cruel, de vivre seul, isolé dans mon intérieur, lorsque j'avais une femme jeune et belle. Je sais Qu'autrefois, et entre

grands seigneurs, rien n'était plus commun que ces existences complètement séparées et indifférentes, Tune à l'autre ; mais moi, je vis de nos jours,... . mais moi je suis du peuple, madame, et je pourrais à la fin trouver vos manières beaucoup trop aristocratiques pour moi.

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Vous allez le savoir, madame... Et puisqu'il faut vous rap-prendre... je me lasse à la fin d'être seul à faire des sacrifices, je me lasse d'être compté pour rien dans mon ménage, je me lasse de vivre dans l'isolement. De deux choses l'une, madame : ou vous partagerez mon existence à la cour de l'empereur, ou je donnerai ma démission de mes emplois, et nous irons vivre paisiblement dans une de vos terres, afin de ne pas compromettre l'aveur. En un mot, ou j'assurerai ma position par votre adhésion à ce que je vous propose, ou j'abandonnerai une carrière qui, malgré les plus brillantes apparences, ne me paraît pas offrir des garanties assez suffisantes pour y engager 1 Venir... C'est mon dernier mot. »

XH.

LE DIVORCE (suite).

Madame de Bracciano vit avec une secrète espérance sa conversation avec son mari s'engager dans cette voie de contradiction.

Croyant le moment favorable pour parler d'un

projet qui,- pour ainsi dire, palpait en elle, Jeanne dit au duc :

« Je vous remercie, monsieur, de poser les faits aussi nettement; je ne serai pas moins franche. Je refuse absolument d'être attachée à l'impératrice en quelque qualité que ce soit.

— Vous refusez, madame... prenez bien garde...

— J'envisage parfaitement bien, monsieur, toutes les suites de mon refus.

— Allons, madame , dit le duc avec un sourire amer, soit... je n'ai pas le droit de me plaindre... je trouve dé trop grandes compensations dans l'avenir qui me reste : passer tous les instants de ma vie près de vous, oublier les vanités de l'ambition pour le bonheur domestique ; jouir enfin, maintenant, dans votre intimité, de cet avenir paisible que je ne croyais réservé qu'à mes vieux jours;... c'est, après tout, se vouer au vrai bonheur et renoncer à des félicités menteuses. »

Le cœur de Jeanne battait à se rompre : elle avait sur les lèvres le mot fatal de divorce ; l'entretien en était arrivé à ce point qu'elle ne pouvait hésiter davantage; elle répondit d'une voix émue :

« L'intimité... la vie intérieure dont vous parlez, monsieur... est désormais impossible entre nous.

— Impossible... madame?

— Oui, monsieur. Pour vivre ainsi dans l'isolement et dans la retraite, il faut se trouver liés l'un à l'autre par de grands rapports de caractère, d'âge, d'esprit, d'habitudes . . .

— Ah ça, madame, parlez-vous sérieusement ?

Suis-je bu non votre mari?

1|Q LE COLQfftf. S* SUBVItLE.

« Je n* tons ni pas caebé» monsieur, les tauées qui m'ont fait consentir à notre union : ma reaonnais-r tance profonde pour une parente qui m'avait élevée, \$1 dont j'assurais ainsi l'existence,,.

— Ceci est en vérité très-rflatteur pour moi, mais je voudrais savoir le résultat de toutes (es impossible litésque vous m'alléguez.

— Le résultat, monsieur, est que je ne consentirai jamais à vivre avec vous dans une dp nos terres.

w-r C'est fabuleux ! dit le duc en passant la main sur son front comme s'il ne croyait pas à ce qu'il en* tendait, Ab ça! madame, vous voulez plaisanter apw paremmen! Vous me croyez donc bien stuptde ou bien aveugle? Vous ne consentirez jamais à vivre avec moi dans une de nos. terres, dites-vous. Qu'estce que cela signifie? Est-ce que je n'ai pas mes droits? Est-ce que je ne sais pas comme an vient à bout des fanâtes capricieuses et foljes ? Est -ça que vous croyos que, parce quHl vous plaira de me dire no», je u'auraj pas le courage et la volonté de vous dire si?»

En parlant ainsi, le due, fient U toière s'étaU jusqu'alors contenue, et qu'il réprimait à peine, s'ani-r mait de plus en plus,

«Mais je suis absurde {je vous répandre seulement,,. J'ai été trop faible jusque présent \$ j'ai demandé, j'ai supplié au lieu d'ordonner ; j'ai subi mille ennuis dont je devais me débarrasser, à

commencer par ^otre tante, qui dès flemain, puisqu'il en es* ain-
si, quittera cette maison. Ah ! madame, vous ne savez pas à qui
vous avez affaire... je saurai vous réduire* .

— Ces discussions sont indigne* 4e vous et 4e W*»

US BHTORCE* I1«

monsieur» ejfes prouvent seulement que désormais if nous
&er»it impossible de vivra ensemble... h e*l un moyen dp tout
concilier; l'empereur a donné lui* même l'exemple . . * du fiv-
Qre* ! »

Jeanne 4)4 ces mots avec un «aime, avec une assurance par-
faite» quoique l'émotion qu'elle comprimait fut terrible.

M. le due de Braceiana fit entendre nu bruyant éc)at dp rire
eardonique,

«Ah, ah, ab,.. le divorce... eW en venté fort .commode et par-
faitement bien imaginé,..*

Deu* larmes foutantes brillèrent un instant dans les yeui de
Jeanne; elle reprit d'une voii altérée : ;

« Ce n'est pas d'aujourd'hui, monsieur, que j'ai songé à une sé-
paration. Jamais je ne consentirai à ce que vous exigez, de min.
Je vous dis que cette séparntioji est indispensable!

•** Indispensable \ ah <à1 voua rêvez» madame. Est-ce que je
consentirai jamais à un divorce, moi? J&strce que Vous «ave*
seulement dans quelle condition le diyorce est possible? Eat^ce
que. vous connaissez les entraves de foutes sortes dont l'empereur
lui-même.*. Mais je suis fou de répondre sérieusement à une
folie, à une boutade d'enfant gâtée... Mille pardons, madame, voi-

ci l'heure du eousejl d'État,, Réfléchissez À ce que je vous ai dit, creyezj»oi.M ne me poussez pas à bout... Faites ce que je vous demande dans votre intérêt et dans le mien... on sinon, tenez,,, vous ne saves pas... vous ne pouvez pas savoir ce que .c'est que le pouvoir incessant d'on mari . . . résolu a être le maître. . . absolument le maître ckê% Jui,,, J'aurai pour mai la loi, le droit, ropimen

publique, l'appui de l'empereur, car on n'a pas le moindre reproche à faire à ma conduite envers vous... Adieu, madame, n'essayez pas une lulte dans laquelle vous n'auriez pas l'avantage, je vous en préviens. »

Le duc fit un mouvement pour sortir. Jeanne, égarée par le désespoir, par la crainte, tomba à ses genoux, et s'écria en joignant les mains : « Monsieur, par grâce... par pitié... ne me refusez pas...

— Vous refuser... mais quoi, madame? dit le duc stupéfait, et tâchant de relever sa femme.

— Consentez à ce que nous nous séparions, monsieur... Lorsque tout à l'heure je vous ai demandé un moment d'entretien, c'était pour tous demander cela. Eh bien! oui... je vous l'avoue... il m'est impossible de continuer à vivre avec vous. Je ne vous accuse pas... c'est moi seule qui ai tort... Quand j'ai contracté cette union, j'étais si jeune que je ne prévoyais pas l'avenir,.. Vous ne savez pas ce que je souffre, monsieur... Par pitié, ne me rendez pas à tout jamais malheureuse... ne me poussez pas au désespoir... Il existe maintenant entre nous un abîme infranchissable... soyez bon... soyez généreux... consentez à notre séparation.

— Mais vous êtes folle, madame... mais c'est impossible... mais pour quelle raison?

— Par pitié, monsieur... je vous dis que nous ne pouvons plus vivre ensemble... Je vous dis qu'il est des raisons qui rendent cette séparation indispensable... je vous dis que je mourrai plutôt, voyez-vous, que de rester dans cette maison ! »

En entendant ces mots, prononcés avec l'accent de la vérité, en voyant la pâleur, les larmes, le bou-

DIVORCE. AU

leverement de la physionomie de Jeanne, M. de Bracciano resta stupéfait, croisa ses bras sur sa poitrine, et dit d'une voix sourde, pendant que sa femme, U tête cachée dans ses deux mains, éclatait en sanglots ;

«Je comprends tout., maintenant! Il est donc vrai... Je ne m'étais pas trompé... j'avais été assez sot pour croire à l'honneur de cette femme... comme si dans sa caste on n'était pas corrompu en naissant! »

A ces paroles outrageantes, madame de Bracciano se releva vivement, les joues colorées d'indignation, l'œil élincelant de fierté*

«Pas un mol de plus, monsieur, s'écria-l-elle avec un geste de dignité sublime ; pas un mot de plus! ne profanez pas, par vos odieux soupçons, le sentiment le plus pur qu'il y ait au monde...

Eh bien! oui... j'aime... j'aime avec passion... j'aime avec délire le plus noble des hommes !

— Elle l'avoue.. . Vit-on pareille impudence! s'écria le duc avec rage !

— Oui, je l'avoue... parce que je serais morte mille fois plutôt que de flétrir le nom que vous m'avez donné et que j'ai librement accepté !... Oui, j'avoue cet amour, parce qu'il honore celle qui le ressent autant que celui qui l'inspire... Oui, j'avoue cet amour, parce que vous comprendrez peut-être maintenant que nous devons être à jamais séparés.

— À jamais séparés ! s'écria le duc ; ah ! vous croyez cela, madame? Ah! vous croyez qu'il. ne s'agit que d'aimer le premier muquet venu pour venir dire ensuite à l'honnête homme à qui vous aviez partez devant Dieu et devant la loi : « Séparons? nous, monsieur, j'aime avec passion, j'ai»? W«*

m LE COLONEL DE SURVILLES.

délire?» Ah! vous donnez un crime pour excuse à une séparation sacrilège !... En effet, madame, il faut que vous aimiez jusqu'à la folie pour oser me tenir un tel langage, pour avoir cru que je serais assez misérable ou assez sot pour consentir à un divorce après un tel aveu...

— Mais que pouvez-vous prétendre, monsieur , d'une femme qui vient vous dire que son cœur ne vous appartient plus , qu'il ne vous a jamais appartenu? Après cette terrible explication, pouvons-nous rester sous le même toit?... Eh bien ! j'admets, monsieur, que vous vous refusiez à un divorce... demain, aujourd'hui

même... moi et ma tante , n'ahandonnerons-nous pas cette maison pour n'y jamais rentrer? »

Le duc avait, peu à peu, repris l'empire qu'il avait toujours eu sur lui ; il se calma, ses traits offrirent l'expression d'un sang-froid sardonique , plus effrayant que la colère.

« Il y a du vrai dans ceque vous dites, madame... Votre tanle quittera celle maison ce soir ; mais vous, jamais... Ah ! nous en sommes aux aveux! eh bien! tant mieux, madame, vous me mettez à l'aise... Vous m'avez avoué voire criminel amour pour me prouver que nous devons nous séparer ; moi , je vais vous avouer toutes les causes honteuses qui m'empêchent de me séparer de vous.

— Vous m'épouvantez, monsieur...

— C'est un pressentiment, madame. Écoutez-moi donc... Je suis fils d'un arlisan... J'étais sans nom, sans fortune, lorsque .la révolution éclata; je m'y jetai à corps perdu, je fis mon chemin; l'empereur

arriva, il acheva ma fortune. Mais celte fortune était précaire, je tenais tout de lui, je pouvais tout perdre avec lui. Vous avez le cœur tendre, madame, eh bien ! moi, je suis cupide, je suis ambitieux , je suis glorieux : voilà pourquoi ma position ne me satisfaisait pas. J'avais des places, et pas de patrimoine ; j'étais duc de Bracciano, mais Jérôme Morisson n'avait aucune alliance ; sa noblesse d'hier n'avait pas de racines. ». L'empereur résolut de m'unir à vous, madame. Ce mariage satisfaisait ma cupidité. L'empereur vous a rendu, à vous et à votre tante , pour plus de quatre millions de biens fonciers ; ... ce mariage satisfaisait mon ambition et ma vanité , car il m'alliait à une des plus anciennes mai-

sons de France ; et dans le cas où l'empire ne durerait pas , dans le cas où les Bourbons reviendraient sur le trône (que vous m'aidiez ou non dans mes projets relatifs à l'avenir), je veux ménager nos parents; de telle sorte que je trouve en eux les auxiliaires les plus dévoués... si un jour ils m'étaient nécessaires. Voilà, madame, pour quelles raisons tant que j'aurai un souffle de vie, tant que j'aurai l'ombre d'une volonté , je ne consentirai jamais, à un divorce.

— Eh bien ! monsieur, s'écria Jeanne, je comprends tout... maintenant! Gardez mes biens, je vous les abandonne... Laissez-moi seulement la pension la plus modique... Je ne prétends à rien de plus... A ce prix, consentez à notre séparation.

— Si vous aviez la tête à vous, madame, je pourrais m'offenser de cette offre , qui est un nouvel outrage. En admettant même que je fusse assez misérable pour accepter ce que vous me propose*, le

t*4 LE COLOXfeL I)B éÉRVIllK.

divorce me priverait d'une alliance a laquelle je liens pour mille raisons que je vous ai suffisamment déduites,

i— Oh ! mon Dieu i mon Dieu ! dit Jeanne en cachant sa figure dans ses mains.

— C'est vous, madame, qui m'avez donné l'exemple de la franchise. Tant pis si ce que je dis vous Lieesse. Quant à voire cœur, j'y ai peu compté... Je ne me fais pas illusion; mats je vous croyais des principes assez sûrs pour ne pas craindre de jouer le rôle d'un mari trompé... J'essayai pourtant de vous plaire... Je n'y réussis pas.... Je me consolai en pensant aux avantages réels que

m'offrait notre union.;. Quoique les airs dédaigneux et les sarcasmes de votre tante me fussent insupportables, je consentis à habiter avec elle ; quoique votre intimité avec votre cousin le colonel de Surville me déplût, je tons répète que je vous croyais des principes assez sûrs pour .voir cette liaison avec impatience, mais sans crainte .sérieuse... Je m'étais trompé... M. de Sur ville a indignement abusé de la facilité qu'il avait à vous voir.

-*rtyf. de Surville ! s'écria Jeanne, stupéfaite... M. de Surville!
!...

w Eh! mon Dieu, madame, je ven* crois ; cet amour a été tout platonique, tant mieux... Mes soupçons étaient faux, tant mieux encore... Vous aime* riez mieux mourir que de trahir vos devoirs... tant mieux encore, je le crois fermement. Vous vivrez et vous ne les trahirez pas, je vous en répons, car maintenant je vous surveillerai... A son retour, M. de Surpille ne mettra pas les pieds chez moi ; et dès demain,, votre tante quittera cette maison... ; Main»-

tenant, madame, j'espère que vous devez être désormais convaincue qu'il est inutile de prononcer le mot de divorcé ; vous me paraisses assec peti conflatter les lois, je vous apprendrai donc une fois pour toutes que le divorce ue peut avoir lieu que par consentement mutuel ou pour sévices graves, incompatibilité d'humeur . Quant au premier moyen, je n'y donnerai jamais mon consentement; quant aui seconds, j'ai toujours eu pour vous les égards et le respect que votre position commandait. L'incompatibilité d'humeur se révèle par des violences, et je défie qu'ou me cite un fait de cette nature. Enfin, pour donner un dernier coup, un coup mortel à vos espérances, madame, je dois vous dire que, par cela même que l'empereur vient de divorcer et que cette me-

sure a été d'une extrême gravité, il est trop grand politique pour ne pas se montrer inexorable pour les abus qu'on voudrait tenter d'introduire en s'autorisant de son exemple ; je vous dirai qu'il a formellement refusé son adhésion à deux divorces, dont l'un était demandé par consentement mutuel, et dont l'autre semblait autorisé par la conduite scandaleuse de la femme et les plaintes foudrées du mari.,. Gemmer vous pourriez douter de ce que je vous dis , je vous apporterai, en revenant du conseil d'État , les notes écrites de la main même de l'empereur sur ces demandes... Mille pardons, madame, je me rends aux Tuileries.

— Je vous y accompagnerai, monsieur, dit tout à coup madame de Bracciano, en essuyant ses larmes et en relevant la tête avec dignité. Je me jetterai aux genoux de l'empereur, et je lui dirai tout.

— Ce n'est pas vous, mon enfant... c'est moi qui vais à l'instant parler à l'empereur , dit la princesse de Montlaur en ouvrant la porte de la chambre à coucher de madame de Bracciano.

— • Ma tante ! s'écria Jeanne en se précipitant dans les bras de la princesse.

— Vous nous écoutiez, madame !... dit insolemment le duc de Bracciano.

— Dieu et une mère peuvent tout entendre, mon* sieur..., » répondit madame de Montlaur avec dignité; puis elle dit à sa nièce, en la reconduisant doucement jusqu'à la porte de sa chambre : « Rentrez chez vous, mon enfant... Attendez-moi. »

Jeanne, brisée par tant d'émotions , tomba accablée sur un fauteuil ; sa tante ferma la porte, revint dans le boudoir, sonna ,

et dit à M. de Bracciano, avec un sourire de mépris écrasant :

« Monsieur Morisson , vous êtes bien lâche ; mais vous êtes bien cruel... »

Un valet de chambre entra.

« Ma voiture, dit la princesse.

— Gomment, madame ! s'écria M. de Bracciano, vous allez...

— Aux Tuileries... tout dire à l'empereur. »

RÉFLEXIONS. 1S

BÉFLEXIONS.

Ou ne saurait dire avec quelle anxiété cruelle madame de Bracciano attendait le retour de sa tante.

La malheureuse femme envisageait alors les immenses difficultés qu'elle aurait à vaincre pour décider son mari à une séparation. Le temps pressait , Herraan pouvait mourir.

M. de Bracciano s'était dévoilé avec une si cruelle franchise , qu'elle n'avait plus d'espoir que dans la volonté toute-puissante de l'empereur.

Depuis une heure sa tante était partie;' tantôt elle augurait bien de la longueur de son entrevue avec l'empereur Napoléon ; tantôt , . au contraire, elle y voyait un fatal pronostic.

À chaque instant elle se levait de son fauteuil pour aller à la fenêtre ; à chaque voiture qui passait devant la grande porte ouverte de l'hôtel, elle tressaillait involontairement.

Tout à coup le trot précipité d'un cheval entrant dans la cour se fait entendre.

Jeanne courut à la fenêtre et vit un palefrenier à la livrée de l'empereur parler au concierge.

Le concierge sortit en courant de sa loge et se dirigea vers le vestibule.

Dans sa fiévreuse impatience, madame de Bracciano sonna une de ses femmes.

lifr LE COLOÏÏEL DE SÛR VILLE.

« Mademoiselle, allez voir ce que veut cet liomme à la livrée de l'empereur. »

Cinq minutes après, la femme de chambre rentra.

« Madame la duchesse, cet homme vient sans doule d'aporler à M. le duc Tordre de se rendre à l'instant au château, car M. le duc a aussitôt demandé ses chenaux... »

En effet, peu de temps après, la voiture de M. de Bracciano sortit de l'hôtel.

Ce nouvel incident vint augmenter la perplexité de Jeanne et lui donner pourtant une lueur d'espoir.

L'empereur désirait voir le duc, sans doute il liésitait à se prononcer; mais quelle serait l'issue de cotle entrevue?

En réfléchissant à sa position, Jeanne s'avouait qu'elle n'avait aucun reproche grave et fondé à faire à M. de Bracciano.

Il était cupide, ambitieux ; il comptait sur la fortune et la naissance de sa femme pour servir ses projets; mais ce n'est que, poussé à bout par la demande du divorce^ qu'il avait révélé ses vues intéressées ; et ces vues, les avouât-il à l'empereur, ne suffiraient pas sans doute pour autoriser une séparation.

Alors, ainsi que cela arrive toujours, Jeanne se demanda, mais trop tard, comment elle n'avait pas songé à la possibilité d'un refus de la part de M. de Bracciano! Elle avait trouvé dans cette union si peu d'intérêt; elle se croyait même si peu liée par la reconnaissance envers M. de Bracciano (puisque après tout les biens qu'on lui rendait avaient appartenu à

HÊPLEXION8. f«1T

sa famille, à elle), qu'elle avait jugé des sentiments de sort mari d'après les siens propres.

Malgré la fermeté de son caractère, Jeanne osait à peine soulever cette terrible question : Si l'empereur refuse le divorce!...

Alors elle tombait dans des épouvantes sans fin... de quelque côté qu'elle jetât les yeux, elle ne voyait que des abîmes... Herman mourant... une vie en^ tière passée avec un homme qu'elle abhorrait...

Puis, par un douloureux contraste, des visions charmantes venaient traverser son esprit; elle se voyait la femme d'Herman, vivant heureuse, ignorée, dans une douce obscurité... Alors elle maudissait, au milieu de sanglots désespérants, l'impitoyable

méchanceté de M. le duc de Bracciano, qui d'un mot pouvait réaliser tant de rêves.

Ainsi que les gens absorbés par l'une seule pensée qui les domine, elle ne pouvait comprendre le refus de son mari, à qui elle avait pourtant offert sa fortune entière.

- À ces violents déchirements de l'âme succédait un morne abattement ; ainsi, après avoir en vain tâché d'ébranler la grille de son cachot dans un accès de rage désespérée, le captif retombe anéanti sur lesol...

Telles étaient la candeur et la noblesse de son cœur, que jamais il ne vint à la pensée de Jeanne de faire un honleux compromis entre ses devoirs et son amour.

Ce qu'il y avait de plus horrible dans sa position, c'était cette affreuse pensée, que Herman allait mourir... Herman allait mourir... Après avoir été un instant bercée d'une mensongère espérance, idée fi*et

incessante, qui surmontait toutes les autres comme le glas d'une cloche funèbre surmonte tous les autres bruitslî...

Jeanne interrogeait la pendule avec une anxiété dévorante... Ses yeux étaient secs, brûlants, ses lèvres décolorées, sa pâleur livide...

Tout à coup elle parut frappée d'une idée subite, elle écarta lentement les longues boucles de cheveux qui lui couvraient le front, puis, attachant sur le plancher un coup d'œil fixe, elle sembla réfléchir profondément.

Après quelques moments, elle se leva brusquement, croisa ses bras sur sa poitrine... Sa physionomie exprimait une résolution terrible!... ses yeux brillaient d'un feu sombre... « Oh! que j'étais lâche!... » s'écria-t-elle avec amertume!

A ce moment, une voilure entra dans la cour de l'hôtel...

Jeanne se précipita à la fenêtre ; elle reconnut les gens de sa tante...

a Si l'empereur refuse! ! J'y suis décidée... » dit-elle d'une voix sourde...

Réparant à la hâte le désordre de sa toilette, tâchant de comprimer tant de violentes émotions, elle attendit la princesse de Montlaur.

L'ENTREVUE. 18

L'ENTREVUE, 1

« Eh bien ! ma tante ! L'empereur ? »

— Du courage, mon enfant, ma fille... dit la princesse, en embrassant sa nièce avec effusion...

— - Tout est fini, il n'y a plus d'espoir! s'écria madame de Bracciano, et elle se couvrit la visage de ses deux mains.

— Jeanne, du courage, de la résiliation, ne vous désespérez pas ainsi. Hélas! je ne veux pas vous faire de reproches; mais si vous m'aviez consultée avant de faire cette fatale démarche, vous vous seriez épargné bien des chagrins... Vous le savez, je considère le divorce comme un acte réprouvé par la religion ; et d'ailleurs*, votre mari vous avait dit sur quelles raisons, malheu-

reusement trop vraies, rempousser devait, dans les circonstances présentes, s'opposer à des actes de cette nature. Je ne pouvais donc avoir que bien peu d'espoir* . Il eût été indigne de vous et de moi d'abuser des confidences de M. de Bracciano, tout odieuses qu'elles étaient, sur ses projets à venir dans le cas où son maître serait renversé... J'ai dû me borner à peindre à l'empereur avec conviction, avec chaleur, les causes qui vous rendaient votre union pénible : la différence d'âge, de goûts, d'habitudes, qui existait entre vous et votre mari ; et insister surtout sur le noble dévouement qui vous avait décidée à ce mariage, alors que vous étiez

tu LE GOLOU IL DI BUBVILLE.

à peine capable de comprendre toute la portée de rengagement que tous contractiez Je le suppliai d'obtenir de M. de Bracciano qu'il vous laissât vous retirer dans une de vos terres et vivre avec moi ; cela eût évité le scandale et l'éclat, A ces mots, l'empereur me répondit d'un air sévère : a Madame, je o déteste les mauvais ménages ; je ne crois pas aux « incompatibilités d'humeur, ce sont là des visions «de femmes ennuyées, romanesques* Si madame de « Bracciano a quelque faute grave à articuler contre « son mari, qu'elle parle, j'en ferai justice; sinon je a laisserai à celui-ci le droit, le pouvoir que la rai* « son, que la loi, lui donnent sur sa femme. » Hélas! mon enfant, je lui parlai en vain do caractère morose, atrabilaire de votre mari ; il me répondit, eu me regardant fixement : « Madame la maréchale, « vous êtes la plus honnête femme que je connaisse; a je ne sais pas de caractère plus noble et plus oqui- « table que le vôtre» Franchement, que penseriez - « vous de moi si, pour satisfaire à un

caprice de « votre nièce, j'abusais de mon pouvoir pour l'enlever à son mari, en lui ordonnant de se séparer de elle? »

Entre nous, Jeanne, que pouvais-je répondre? il avait raison ; et je devins muette devant la justice et la vérité. *

« D'ailleurs, reprit l'empereur, il n'est pas dans mes habitudes de condamner les gens sans les entendre ; » il sonna en disant ces mots, et donna ordre d'aller sur-le-champ chercher M^{de} Bracciano. a Devant vous/madame, reprit-il, je l'interrogerai; « je lui ferai part des désirs de madame voire nièce.'

L%WR8VUE. • 1*3

«r Tout ce que je puis faire à votre seule considération, c'est de vous promettre que, si M. de Braconiero consent à ce que sa femme vive loin de lui, • j'y consentirai, quoique, je vous le répète, je trouve « ces sortes de séparations du plus mauvais, du plus « dangereux exemple. » Je ne pouvais* vous le fente*, m'exposer à la volonté de l'empereur. Votre mari vint. Son maître lui dit toute notre conversation. Quoiqu'il vît par là que j'avais eu la générosité de taire les seules circonstances qui auraient peut-être pu, en irritant l'empereur contre lui, le disposer à nous écouter favorablement, M. de Bracciano eut l'indignité de dire, en affectant une confiance et une résignation hypocrites, qu'il ne vous accusait pas de cette démarche si pénible pour lui, qu'il croyait votre conduite au-dessus de tout reproche, mais que vous aviez été sans doute poussée à cette fâcheuse démarche par un de vos parents qui avait sur vous une dangereuse influence, en un mot, par M. de Surville...» "»

Jusqu'alors* Jeanne avait écouté sa tante avec une sorte de stupeur ; voyant tout espoir perdu pour elle, elle poursuivait, dans

sa pensée, avec une douloureuse ténacité , la résolution fatale qu'elle venait ée prendre ; mais, au nom de M Me SurvjHe, eHè releva brusquement la tête et s'écria : «Raoul... il u r accusé Raoul... *

— Hélas ! oui, dit madame de Montlaur qui, sans regarder Raoul comme l'instigateur du divorce, croyait au moins sa nièce - sérieusement occupée du colonel. Alors, mon enfant, je. ne saurais vous dire la celètfe -4e l'empereur.

« Surville, s* est-il écrié, Surville, que je traitais «comme mon tits... que j'ai comblé, lui que je a croyais un homme d'honneur par excellence... ic jouer un rôle si odieux... Abuser de sa parenté a pour porter le trouble dans une union formée par « mes soins ; c'est indigne... Me manquer à ce point. .. « quand, à cette heure encore, je lui doune la plus « grande marque de confiance qu'on puisse donner « à un homme. »

•—Mais c'est infâme!... s'écria Jeanne... Raoul est innocent de ce qu'on lui reproche!

— Eh ! sans doute, mon enfant ; c'est ce que je me suis hâtée de dire, d'affirmer à l'empereur.

— a Sire, me suis-je écriée, tous m'avez dit tout « Theure que vous croyiez à la sûreté de ma paie rôle... Eh bien 1 je jure à Votre Majesté que M. de « Surville est étranger à la détermination que madame « de Bracciano veut prendre.

— « Je ne doute pas que vous n'ayez la conviction a de ce que vous affirmez, madame, me répondit a l'empereur d'un ton sec, mais il se peut que votre « conviction ait été surprise... Vous avertirez votre (i nièce, madame, que, loin d'encourager ses fo-

lies, « pour ne pas dire ses criminelles espérances*, je a prêterai à son mari, que j'aime et que j'estime, tout « l'appui qu'il peut attendre de moi... et que d'ail- « leurs la loi lui garantit... Quant à M. de Surville, a je lui laverai la tête d'importance. » Et, sans attendre ma réponse, il me salua de la main et rentra dans son cabinet, suivi de M. de Bracciano. .. Pour la première fois de ma vie je regrettai presque de n'avoir pas commis une méchante action... car si l'em-

L'ENTfEVUB. 1SH

pêreur n'avait pas disparu si tôt, peut-être aurais-je été capable de lui dévoiler l'abominable duplicité de M. de Bracciano.

— Pauvre Raoul , dit tristement Jeanne ; il est donc vrai que je serai fatale à tous ceux qui me porteront intérêt... Puis elle ajouta, en sç parlant à elle-même : Ses pressentiments ne le trompaient pas... Cet amour devait être malheureux... oh! bien malheureux...

— Que dites-vous, mon enfant? dit madame de Montlaur.

— Rien... rien... ma tante, reprit Jeanne en sortant de sa rêverie. M. de Bracciano m'avait déjà parlé de. ses soupçons sur Raoul; je lui avais dit combien ils étaient peu fondes... il ne m'a pas crue... il l'a lâchement accusé auprès de l'empereur... et Dieu sait si j'ai été un moment guidée dans ma résolution par la pensée de Raoul. »

Madame de Montlaur regardait sa nièce avec un étonnement douloureux; elle voyait dans les paroles de Jeanne et un mensonge et un manque de confiance qui lui faisaient mal. Après quelques moments de silence, elle lui dit d'une voix émue : «

Mon enfant, il est certains secrets qu'une mère seule aurait le droit de demander à sa fille... Je ne vous ferai pas de questions... quoique votre détermination de divorcer d'avec M. de Bracciano me donne lieu de croire que vous n'êtes si jalouse d'obtenir votre liberté que pour vous unir à une personne que vous aimez depuis longtemps.

— Et cela est vrai, ma tante, lui dit Jeanne d'un*

130 LE COLONEL BR \$UftVILLE.

voix calme, mai» affaiblie ; il faut renoncer à tel eapoir... j'y renvnce,

— Vous souffres affreusement... Malheureuse en* fant! dit madame 4e Montlaur, sans s'arrêter à ce que les paroles de Jeanne devaient avoir d'inexplicable pour elle; puis, les yeux baignes de larmes, elle prit tendrement les mains de sa nièce dans les siennes.

— Moi... non... non, ma tante, je ne souffre plus... On ne souffre que du doute... l'agonie seule est douloureuse...

— De quel accent vous me dites cela, Jeanne!... Jeanne, vous m1 effrayes...

— Vous avez tort, ma tante... je suis calme. Je vois maintepant clairement Ta venir qui m'est réservé... » Un sourire sardonique et froid vint planer sur ses lèvres ; elle ajouta ; « Vivre désormais avec M. de Bracciano... être près de lui... vivre dans son intimité... échanger avec lui mes plus secrètes pensées...

— Mais, Jeanne, je vous dis que vous m'épouvantez., s'écria la maréchale en se levant à demi et en saisissant la main de sa nièce

qui la lui abandonna machinalement et continua d'un air égaré :

— Servir d'instrument à son ambition, .. à ses trahisons... partager avec lui le fruit de nos perfidies communes,.. Ah!..., ah!,,, ah!... c'est un avenir digne de moi,.. C'est bien l'avenir que j'avais rêvé. 9

L'inquiétude de la princesse fut au comble, lorsqu'elle entendit l'éclat de rire étrange de sa nièce ; elle lâcha de la rappeler à elle-même» lui prodigua

les plus tendres caresses, la serra plusieurs fois contre son cœur.

Au bout de quelques minutes, Jeanne sembla sortir d'un songe pénible, regarda fixement sa tante, passa ses mains sur ses yeux, et se rappelant sans doute tout à coup ce qui s'était passé : « Ma tante... ma tante... il est donc vrai, plus d'espoir! s'écria-t-elle avec un douloureux gémissement.

— Si , mon enfant, il y a toujours de l'espoir, Dieu ne nous abandonne jamais; votre conduite a toujours été irréprochable, elle vous sera comptée... Le temps... l'oubli... calmeront -peu à peu ces blessures aujourd'hui si cuisantes. La conscience de remplir noblement un devoir vous aidera à supporter vos chagrins;... vous regarderez autour de vous... et vous vous consolerez peut-être en songeant à ceux qui sont plus à plaindre encore...

— Sans doute , ma tante , vous avez raison , dit Jeanne avec une apparente résolution... l'oubli... calme toutes les douleurs; ne pensons plus à cela... comme dit l'empereur, ce sont des folies de jeune femme... je reprendrai ma vie habituelle... que faire contre

l'impossible?... se résigner, n'est-ce pas? Eh bien !... je me résignerai.

— Vrai!... bien vrai, Jeanne... Hélas! mon enfant, cette louable résolution me paraît bien prompte.

— Pourquoi, ma tante? dit Jeanne en essuyant ses yeux et en tâchant de sourire. Vous savez que j'ai du courage quand je le veux... Eh bien ! je me dis... ce que je désirais de toutes- les forces de mon âme ne se peut réaliser... Que faire? souffrir ! Je souffrirai...

je mettrai ma confiance en Dieu... et peut-être aura t-il pitié de moi ! »

Madame de Bracciano semblait si convaincue de ce qu'elle disait, que la princesse se sentit un peu rassurée.

« San » -doute, dit-elle, cet orage se calmera. Tel indigne que soit un homme, il rougit toujours de certains torts... En ne vous accablant pas de sa présence, M. de Bracciano voudra vous faire oublier les odieuses révélations qiril vous a faites... Vous serez, sinon heureuse, du moins tranquille... Libre à vous de chercher au fond de votre cœur de doux et consolants souvenirs.

«•Cela est vrai, ma tante.*, maintenant j'envisage cela comme vous... Pardonnez -raoi seulement la peine que j'ai pu vous causer. . . des démarches toujours pénibles pour vous... A cette heure je préfère presque qu'il en soit ainsi, comme je vous le disais... Mon sort est fixé, je sais ce qui me reste... ce que je perds... ce qui m'attend. »

A ce moment, on frappa à la porte de la chambre de madame de Bracciano.

Elle ordonna d'entrer, et une de ses femmes remit une lettre à la princesse de Montlaur.

Cette lettre était d'un des amis très-intimes de la princesse qui, par ses fonctions, était parfaitement instruit de ce qui se passait dans le cabinet de l'empereur.

Qu'on juge du chagrin, de l'effroi de madame de Montlaur, lorsqu'elle lut les lignes suivantes :

« Je vous écris un mot à la hâte, ma bonne et « chère princesse, pour vous apprendre une triste

« nouvelle et vous mettre peut-être à même d'em- « pêcher de grands malheurs. L'empereur apprend « à l'instant que le colonel Raoul de Surville a quitté « Vienne, et est rentré en France sans ordre et sans « permission. Le colonel était chargé d'une mission « de la dernière importance, et l'empereur a su qu'il n'en s'était pas occupé. J'ignore si le retour de « M. de Surville a quelque rapport avec l'entretien que vous avez eu ce matin avec l'empereur et M. de « Bracciano ; mais Sa Majesté a fait aussitôt appeler « le dernier; il est resté assez longtemps dans le « cabinet de l'empereur, et des ordres ont été immédiatement envoyés au commandant de la place de « de Paris et au ministre de la police ; l'empereur « semble furieux contre le colonel. Si vous avez quel- « ques indices sur ce dernier, prévenez -le de se tenir caché pendant que ses amis agiront pour lui. « Brûlez cette lettre, chère princesse, vous comprenez tout le danger de cette indiscretion, si elle « était découverte. »

Après avoir lu cette lettre une seconde fois, la maréchale la brûla \ sa tante était si absorbée dans ses réflexions, qu'elle ne s'aperçut pas de l'action de sa tante,

Madame de Montlaur, craignant de porter un nouveau coup à Jeanne, ne lui parla pas de ce nouvel incident, la conjura de se calmer, remonta chez elle, et, agitée de nouvelles inquiétudes, elle envoya à l'instant un homme de confiance chez le colonel de Surville, pour savoir s'il n'était pas arrivé.

LA TERREUR

Le duc de Bracciano sortit des Tuileries tout à fait rassuré.

Un moment il avait craint que sa femme ou la princesse de Montlaur n'eussent dévoilé à l'empereur les ténébreuses machinations auxquelles il voulait employer Jeanne. Mais, réfléchissant au noble caractère de celle-ci, il reconnut combien il avait eu tort de la soupçonner capable d'une telle lâcheté.

Désormais sûr de l'appui de l'empereur, il ne douta pas qu'avec de la persévérance, et en menaçant sa femme d'une retraite dans une de ses terres, il ne la décidât à accepter la charge de surintendante, qui était, pour ainsi dire, la pierre angulaire de tous ses projets, de toutes les ressources de son ambition.

M. de Bracciano devait avoir le jour même un nouveau sujet de joie.

Il apprit par l'empereur que Raoul avait quitté Vienne malgré les ordres, malgré la mission importante qui aurait dû l'y retenir ; rapprochant ce départ si subit et si blâmable de la démarche de madame de Bracciano pour obtenir le divorce, l'empereur était furieux contre le colonel, et voulait le faire enfermer à Vincennes

à son arrivée à Paris. Tout concourait à servir les desseins de M. de Bracciano et à calmer ses craintes.

LA TERREUR

- Son âme était trop desséchée par Pambition et par l'égoïsme pour qu'il ressentit aucun amour pour sa femme. Mais glorieux, mais orgueilleux à l'excès, il eût été profondément blessé de jouer un rôle ridicule.

Il se demandait avec anxiété si les assiduités de M. de Surville auprès de sa femme avaient été remarquées.

Tantôt il espérait que la parenté de Raoul suffirait pour les expliquer convenablement; tantôt, au contraire, cette parenté lui semblait devoir servir de texte aux plus malins propos.

Il se reprochait amèrement d'avoir jusqu'alors reçu Raoul si intimement ; car, si le duc ne doutait pas de la vertu de sa femme, il redoutait beaucoup les médisances.

Jamais M. de Bracciano n'avait conçu le moindre soupçon contre Herman.

Gomment imaginer qu'une femme puisse hésiter entre un malheureux enfant, pauvre, obscur, et un homme aussi séduisant, aussi brillant que le colonel?

La princesse de Montlaur elle-même, bien qu'elle connût la générosité naturelle du caractère de sa nièce, n'avait pas songé un moment qu'elle pouvait être éprise d'Herman.

D'ailleurs, Jeanne, dans la scène du divorce, tout en affirmant qu'elle ne s'occupait pas de M. de Surville, n'avait pas dû prononcer celui d'Herman ni devant sa tante, ni devant son mari, autant par respect pour soi que pour ne pas exposer celui qu'elle aimait au dangereux ressentiment de M. de Bracciano.

Dès que la princesse de Montlaur l'eut quittée, Jeanne écrivit à la hâte ce billet à Herman :

itf LE COLOMB HB SURVILLE.

. « Tout e\$st perdu, . . il n'y a ph\$s d* espoir. . . vous 90 mourrez pat seul.*. o» vous rapportera cette nuit la croix de votre mère. »

- Trois heures après qa'Herraau Foreter eut reçu cette lettre, Pierre Herhao frappait à la porte de l' bétel de Bracciano.

It était dis heures du Soir.

Malgré cette journée si agitée, si remplie d'événements, M. de Braeciano, doué d'une grande puissance de travail, terminait quelques rapports destinés à l'empereur.

Son valet de chambre entra, lui remît une lettre, et lui dit que la personne qui l'apportait désirait être « introduite sur-le-champ, ayant à communiquer à Son Excellence des choses du plus haut intérêt.

« Pierre Herbin, disait le duc en lisant la signature de celle lettre, Pierre Herbin?... Je connais ce nom, j'en ai un vague souvenir... cela doit dater de la révolution... à Dijon,.. Mais je ne me rappelle rien de particulier... Qu'importe ! »

Se tournant vers son valet de chambre : a Faites entrer, >> dit M. de Bracciano.

Un moment après, Pierre Herbin parut.

Le cabinet r]e travail du due était une grande bibliothèque, Sur)a table il u'y avait qu'une lampe.

Le due, voulant sans doute aider à ses souvenir», en voyant plus à son aise ce nouveau pewnnage, ôla précipitamment l'ahaf-jour.

(Uû moment il contempla les trajts durs et prononcés de Pierre Herbin, éclairés par cette vive lu-

h\ TEgRfiUR. f**

mière... puis il fit un geste qui semblait ipdiquer qu'il ne reconnaissait pas cet homme.

« Eh bien! citoyen... m'as-tu assez envisagé ou plutôt assez dévisagé? » dit Pierre Herbin avec mu sourire sardonique.

Stupéfait de cette audace et de ces insplentes pa» rôles, le duc se leva vivement, et dit ;.

« Qu'est-ce que cela signifie, monsieur?

— Gela signifie, répondit Pierre Herbin avec un imperturbable sang-froid, cela signifie que, pour que notre conversation ait du piquant , il faut que mon .identité soit constatée , comme tu disais quand tu étais accusateur public à Dijon,

— Savez-vous que je vais vous faire mettre à l'instant à la porte! » s'écria le duc, en allant vers la sonnette.

. Pierre Herbin ne sourcilla pas; et, montrant au duc une liasse de papiers, il lui dit :

«Prends bien garde, citoyen!... Avant que de faire un éclat, jette les yeux sur les dates de ces papiers. Vois : 1792-1795, Tribunal révolutionnaire, — Dijon, Ces paperasses peuvent être comme la boîte de Pandore, te faire beaucoup de mal ou beaucoup de bien. Ainsi pas de bruit... pas d'imprudence, ne te fâche pas... Tu n'as pas la conscience fort nette à l'endroit de ces deux années sanglantes. Ce que tu as donc de mieux à faire, citoyen, c'est de m'écouter patiemment. »

Soit qu'en effet M. de Bracciano eût quelque chose à se reprocher, soit que les papiers que Pierre Herbin possédait excitassent , sinon sa crainte du moins sa curiosité, le duc alla s'assurer que Ver-

sonne ne pouvait entendre la conversation qu'il allait avoir, revint auprès de Pierre Herbin, qui s'était commodément installé près de la cheminée, et lui dit:

((Maintenant, parlez... monsieur... Que signifient ces airs mystérieux? Je vous en avertis, ils ne m'imposent pas le moins du monde... mais, dans ma position , je me suis fait une loi d'écouter tous ceux qui me demandent audience. Le bien du pays peut y gagner... Parlez donc, monsieur... et n'attribuez ma complaisance qu'aux motifs que je viens de vous signaler.

— Je ne suis pas ta dupe, citoyen... Tu m'écoutes parce que ta conscience fait tac... tac... Sans cela tu m'aurais déjà fait mettre dehors «par tes gens... Avoue que c'est vrai, citoyen. .

— Monsieur, cessez de vous servir de ces termes, ou je ne vous écoute pas! s'écria le duc.

— Gomme tu voudras, citoyen , p dit Pierre Herbin en se levant et en remettant ses papiers dans une des vastes poches de son large habit carré.

M. de Bracciano haussa les épaules , et dit avec impatience : « Allons, monsieur, parlez, mais soyez bref.

— C'est difficile, citoyen, car ce que j'ai à te dire est long en diable. Ah çà! pourquoi le tutoiement et le titre de citoyen te sont-ils si désagréables?... Je t'ai vu dans ton bon temps, monsieur le duc, quand tu étais accusateur public au tribunal révolutionnaire de Dijon, tutoyer et citoyeritaiser les plus gros bonnets de l'ancien régime; il est vrai que c'était au moment où leurs bonnets n'allaient plus leur servir

tk TERREUR. 145

à grand'chose , ta que tu leur retranchais la tête.

— Monsieur... il ne s'agit pas de savoir ce que j'ai fait ou ce que j'ai dû faire dans ces terribles circonstances, mais du sujet qui vous amène chez moi à une heure aussi indue...

. ■ — Tu as raison, citoyen... Encore une fois , me reconnais-tu ?

— Votre nom, votre ligure, ne me sont pas inconnus; autant que je puis m'en souvenir, j'ai eu à Dijon quelques rapports avec vous pendant la révolution, mais ces rapports n'ont pas été de longue durée.

— C'est ça... c'est ça... tu y arrives, citoyen ; et pour te mettre tout à fait sur la voie, je te dirai que j'ai été pendant un mois, pas plus...

— Greffier du tribunal révolutionnaire ! s'écria le duc. Je me le rappelle maintenant...

— Allons donc... allons donc, citoyen... tuas la mémoire diablement paresseuse , il paraît. Mais estce là tout ce dont tu te souviens ?

— Voilà tout... S'il existe d'autres circonstances, elles m'échappent, dit le duc en paraissant chercher dans sa mémoire.

— Vraiment, citoyen?

— Eh! sans doute, vous dis -je...

— Tu ne te souviens pas d'un nommé Jacques Briot... que tu fis condamner à mort et à qui tu coupas vingt fois la parole, au lieu de le laisser se défendre ?

— Non, monsieur, je ne me rappelle pas cela.

— Tu ne te rappelles pas cela?... Tu as raison... Quand on peut oublier ses crimes... ça vaut mieux...

— Un jugement... quelque sévère qu'il soit, n'est jamais un crime, monsieur,

— Jacques Briot n'a pas été jugé... il a été assassiné! s'écria Pierre Herbin, dont la physionomie, changeant tout à coup d'expression, prit un air sinistre, qui remplaça l'ironie brutale qu'il avait jusqu'alors" affectée. Jacques Briot était mon ami, il était pour moi un frère... Tu cédaï à une haine infernale en le pour-

suivant avec tant d'acharnement , ear jamais homme plus loyal, plus pur, n'avait embrassé la cause du peuple... Le crime de ee malheureux avait été de favoriser la fuite de deux royalistes... Pour cet acte- de générosité, digne de' l'admiration dans tous les partis , tu demandas et tu obtins sa tête... pour satisfaire ta vengeance née.

— Je ne me souviens pas de ces circonstances, dit M. de Braccianô, évidemment troublé,

— Tu ne te souviens pas,.. Je vais te mettre sur la voie... Les deux royalistes que Jacques Briot lit évader étaient le comte de Grand pré et le baron de Nérolles.., Avec eux se trouvait un nommé Mont* bard, ancien soldat aux gardes : ils s'étaient échapés de Lyon lors du massacre des prisons et étaient arrivés aux portes de Dijon après des dangers sans nombre; mourant de fatigue et de faim, ils s'arrêtèrent chez Jacques Briot et eurent l'heureuse idée de se confier à sa générosité... En effet, il les sauva Montbard, épuisé par les privations, ne put les suivre... on Je découvrit caché chez Jacques Briot; pour avoir le droit d'accuser mon malheureux ami, lu requies la peine de mort contre Montbard., . sa Icte

1± TERREUR. • |47

tdmb&i,. Trois jours, après, sur un nouveau réquisitoire de toi, Jacques Briot périt sur l'échafaud* : *** C'est possible, je ne me soutiens de rien!... a'écjria le duc... Mais, encore une fois, pourquoi évoquer ce funeste passé ?

-- Tu vas le savoir tout à l'heure... J'étais gref* fier du tribunal, je résignai mes fonctions après cette eiécution d'une si épouvantable injustice.,, car je •avais la causé de ta haine contre

Jacques Briot... - r— La lot voulait que tous ceux qui donnaient a,sile aux ennemis de la nation fussent punis de mort.». je n'ai été , daiis cette occasion , guidé par aucun motif de haine...

~*-Par aucun motif de haine? et Willhbluwe Butler!... » s'écria Pierre Herbin d'une voix terrible... Leduc baissa, la tête sans répondre... Pierre Herbin continua : <* En sortant du greffe, par une sorte dé pieuse vénération pour la mémoire de Jacques Briot, j'emportai les pièces de son procès. ,. Je lis ma), sans doute, mais je tenais à avoir en main de quoi réhabiliter un jour sa mémoire... Dans le pr.Qcès se trou* vaient jointes les pièces du procès de Montbard, cet ancien soldat aux gardes*.. Au milieu de l'encombrement des dossiers , on ne s'aperçut pas de cette soustraction... Pendant plusieurs années je voyageai. Lors de ta récenle élévation, je pensai que le moment était venu de flétrir ta conduite d'autrefois-; je parcourus de nouveau les pièces du procès... Mais que devinsse en y trouvant plusieurs papiers qui , sans importance pour toi en 92, pourraient à celte heure ie porter le coup le plus douloureux , et renverser toute ta fortune? »

Par un mouvement machinal , le duc avança la main vers les papiers que Pierre Herbin lui montrait.

Celui-ci les retira vivement, les cacha en disant : «t Palience... et sache que tu les prendrais que tu ne tiendrais rien encore. Tu comprends bien que je ne me suis pas aventuré sans précaution chez un seigneur de ta trempe, qui n'a qu'un mot à dire au grand Napoléon pour envoyer les gens à Vincennes. Ces papiers sont des copies des originaux déposés en lieu sûr... Ainsi, tranquillise-toi I... lors même qu'à l'instant tu expédierais un messenger à ton maître pour lui demander contre moi comme qui dirait une lettre

de cachet de l'ancien régime, un ami que j'ai à l'ordre, s'il ne me revoit pas demain matin, d'agir contre toi avec les originaux.

— Mais me direz- vous à propos de quoi vous voulez agir? s'écria M. de Bracciano, troublé malgré lui.

— À propos de quoi !... tu vas le savoir , » dit Pierre Herbin, en cherchant une pièce dans la liasse de papiers...

MONTBARD, LK SOLDAT AUX GARDES

avaient causé sa haine et ensuite excité ses sentiment* de vengeance contre Jacques Briot, niais ii ne concevait pas quelle influence pouvait avoir sur son sort actuel ces faits depuis si longtemps passés.

Reprenant courage, le duc dit à Pierre Herbin avec hauteur: « Finissons, monsieur... il est tard...

— Il est lard? Tu trouveras tout à l'heure qu'il est trop tôt !.. . répondit Pierre Herbin d'un air sombre. Procédons par ordre. Te souviens-tu... d'uo officier autrichien prisonnier à Dijon en 92, nommé Butler?. '..

— Je m'en souviens vaguement, dit le duc en pâlisant...

— Vaguement? Et Pierre Herbin sourit d'un air sardonique, et de sa fille Wilhelmine... t'en souviens-tu?

— Oui, dit le duc d'une voix brève et émue.

— Jacques Briot était passionnément aimé de Wilhelmine Butler, reprit Herbin, il l'aimait tendrement... Tu vis cette belle

filles, tu en devins épris; elle te repoussa avec dédain... en te disant qu'elle aimait Jacques Briot... Tu juras la mort de ce malheureux... Tu as attendu l'occasion... lu as tenu ton serment.

— Ah ! cet homme... toujours cet homme ! s'écria le duc avec une sorte d'épouvante...

— Oui, toujours cet homme, répéta Pierre Herbin, et il ajouta d'une voix presque solennelle :

— Écoule, Jérôme Morisson... ni toi ni moi nous ne croyons à rien... tu es un ambitieux effréné. Tous les moyens te sont bons pour parvenir, tu as le cœur -desséché par l'égoïsme... tu as été un meurtrier juridique, la pire espèce de toutes, parce qu'elle est la

Ifff Ll COLONEL DB SUR VILLE.

plus ljteha. Sans être à ta hauteur.., je suis plutôt méchant que bon..* La pauvreté m'a- dépravé.., Quoique nous méprisions tous deux ce que les autres craignent et révèrent, tout scélérats que nous sommes, prosternons-nous devant certaines fatalités providentielles. Tu a» fait tuer Jacques Briot..* Eh bien! pat un concours de circonstances inouïes, c'est da la tombe de Jacques Briot que vont sortir tous les malheurs qui vont fondre sur toi... Tu as donc raison de dire avec effroi : « Toujours cet homme.,. »

M. de firacciano fut frappé des paroles de Pierre Herbin. Un pressentiment l'avertissait que quelque vérité terrible allait se dégager de ce chaos inextricable

Les événements de la journée, l'heure avancée de la nuit, la figure sinistre de Pierre Herbin, les souvenirs sanglants qu'il évoquait, tout concourait à augmenter la terreur involontaire du duc.

Pierre Herbin reprit d'une voix grave :

« Jacques Briot était pauvre. Le capitaine Butler, quoique pauvre aussi, lui avait refusé la main de Wilhelmine; la malheureuse fille n'avait écouté que son cœur. Trois mois après la mort de son amant, elle mit au monde un fils. Ce fils a aujourd'hui dix-huit ans, ce fils... est Herman Forster, ton secrétaire.

— Herman ! le fils de Jacques Briot ! s'écria le duc avec épouvante; Herman!

— Lorsque tu eus quitté Dijon pour venir accusateur public à Lyon... Wilhelmine Butler retourna à Vienn... Son père y mourut... Elle éleva son fils sous le nom de Butler jusqu'au moment où un évé-

MONTBARD, LE SOLDAT AUX GARDES. 151

nement qu'il te n'as pû d'intérêt à connaître la force a d'envoyer ton fils en France sous le nom d'Herman Forster... Il y a de cela six mois environ... J'apprends, par hasard, qu'il a besoin d'un secrétaire... Je lis tant de manœuvres souterraines que je parvins à faire admettre Herman Forster chez toi, sans que tu te sois un instant douté que ce beau cadeau te venait de ma main.

■ ^'Misérable!... s'écria le duc, vous agissiez ainsi dans l'espérance de me surprendre quelque secret d'État! Introduire dans mon intérieur un homme qui se croit sans doute le droit de me haïr, d'être mon ennemi mortel, sans doute, disait le duc en marchant à grands pas ; empoisonner l'âme de cet enfant par vos abominables calomnies...

*— Des calomnies!... Il te savait le meurtrier de son père... Je n'avais pas besoin de te calomnier.

— Mais c'est un tissu d'infamies... de ruses infernales !...

— Ah ! tu vois bien que tu avais raison de dire : Toujours cet homme //... Écoule encore, Jérôme Morisson... tu n'es pas au bout... Maintenant, laissons Herman Forster établi chez toi... comme ton secrétaire... Revenons à Montbard , que tu as fait aussi guillotiner, et qui a été la cause involontaire de la mort de Jacques Briot... Sais-tu qui était ce Montbard, monsieur le duc?

— Un ancien soldat aux gardes... Vous l'avez dit vous-même... Mais, terminons cette scène, monsieur... Je suis fatigué... Demain, je pourrai vous entendre...

— Demain,, s'écria Pierre Herbin avec un éclat

de rire sauvage. .. demain ! et tu ne sais rien encore... Tu connais la cause, et tu ne connais pas encore l'effet. . . Toujours cet homme, te dis-je ; Montbard est la clef de l'énigme... Montbard n'était pas ce qu'il paraissait être... Montbard était un noble, un émigré rentrant sous un faux nom...

— Eh! que m'importe? s'écria le duc...

— Que t'importe?... que t'importe? J'aime à te voir dans cette sécurité... tout à l'heure, ton réveil sera plus terrible... »

M. de Bracciano regarda Pierre Herbin d'un air stupéfait; celui-ci continua :

« Montbard était un noble, un grand seigneur déguisé sous un nom de soldat... Dans ta précipitation à le faire condamner à mort, pour asseoir ton accusation capitale contre Jacques Briot, tu ne t'es pas donné la peine d'examiner le dossier que voici... (Et Pierre Herbin montra les papiers qu'il tenait à la main.) Pourtant

ces actes prouvent quel était ce Montbard... Et, maintenant, vois-tu, peut-être donneraistu ta fortune... pour anéantier ce document...

— Eh mon Dieu! dit le duc, avec plus d'impatience et de colère que de crainte , finissez, monsieur, et dites quel est cet homme... Tout ceci a déjà trop duré.

— Vois s'il n'y a pas une Providence ! répondit Pierre Herbin. Ce prétendu Montbard qui a servi de prétexte à la mort du père d'Herman... est...

— Parlerez-vous ? s'écria le duc hors de lui.

— Montbard... c'était le marquis de Souvry... c'était le père de ta femme! !... »

B«»UCÀTiOaS. IbS

XVII

Eu entendant ces mois, le duc recula de deux pas, en attachait! sur l'ami de Jacques Briet des yeux fixes, égarés. Il ne put résister à cette secousse* et tomba assis dans un fauleuih

Celui-ci jetant un regard triomphant sur M. de Bracciatto, reprit : «Eh bien!... avais-tu raison de dire... en parlant de Jacques Briol... Toujours cet homme! Tu vois, la Providence féconde le sang de tes victimes! »

Après quelques moments de silence, M. de Braeciano répéta sourdement*. . «Lui... lui... Montbard, c'était le marquis de Sou-

vry ! » Puis il ajouta : « Mais non, non, c'est... » impossible... Le marquis est mort dans le massacre des prisons de Lyon. Tu nie as, misérable... tu mens avec l'audace la plus inouïe. »

Pierre Herbin répondit avec un imperturbable sang-froid en montrant au duc une des pièces du dossier : «t Tu verras, par cette copie d'une lettre originale du marquis de Souvry, que pendant la nuit du massacre des prisons il parvint à s'échapper de la geôle de Lyon, où il avait été incarcéré sous son véritable nom. Après cette nuit terrible, on le crut mort et jeté au Rhône avec les autres victimes. Dans sa fuite il prit le nom de Montbard ; arrivant chez Jacques Briot, il s'était dissimulé pour ex-soldat aux l'h il

151 LE COLONEL DB SU FT VIL LE.

gardes, déserteur, afin d'inspirer moins de défiance par son obscurité. Lors de son arrestation il se garda bien, par le même motif, de révéler au tribunal son véritable nom. Ce fut après sa condamnation à mort qu'il écrivit cette lettre à un de ses amis; il y racontait son évasion de Lyon. Le geôlier de la prison de Dijon, à qui Souvry avait donné tout For qui lui restait, pour faire parvenir sûrement et secrètement * cette lettre à l'étranger, me l'apporta. J'étais encore greffier, elle fut jointe aux pièces du procès... dans ta hâte d'en finir, et cette circonstance étant d'ailleurs pour toi très - indifférente , tu parafas cette lettre comme les autres pièces, sans la lire, sans doute.

— Serait-il vrai?» s'écria le duc en saisissant : avidement la lettre que lui montrait Pierre Herbin.

Il la lut, et s'écria en la déchirant et en la foulant aux pieds avec rage : «Malédiction!... malédiction!

— J'ai eu, comme tu vois, raison de ne pas t'apporter l'original qui est en ma possession avec ton parafe..., 'dit Pierre Herbin. Maintenant jette un coup d'œil sur les pièces du procès... et déchire-les < ensuite si tu veux. J'aurai cela de moins à remporter chez moi... »

Le duc, sans répondre à Pierre Herbin, parcourut la liasse de papiers avec attention, il ne put conserver aucun doute sur cette effrayante découverte, il repoussa les papiers, cacha sa tête dans ses mains et dit avec accablement : « Quelle fatalité, mon Dieu! quelle fatalité! »

Après quelques moments de silence, il reprit d'une voix plus ferme :

« Maintenant, monsieur, je comprends tout, Vous

voulez sans doute mettre un prix à votre silence... Herman est pauvre, sans appui... Vous voulez que j'assure sa position... son avenir... Je regrette amèrement le passé, bien assurément, croyez-le... mais du moins je ferai tout ce qui dépendra de moi, pour vous contenter; les pièces que vous conservez entre vos mains vous garantiront de mon exactitude à remplir mes promesses... »

Voyant le calme de Pierre Herbin, M. de Bracciano s'enhardit davantage, et crut sortir de cette terrible position par quelques légers sacrifices, « Je comprends, ajouta-t-il d'un air hypocrite et pénétré, les devoirs que j'ai à remplir envers le fils du malheureux Jacques Briot, monsieur Herbin ; mais, quoique les apparences déposent contre moi, croyez bien que, dans cette déplorable affaire, je n'ai été que l'organe sévère mais impartial de la loi. J'aurai donc soin d'Herman Forsler... sa vue me serait trop

douloureuse pour que je songe à le garder près de moi... Mais, par mon crédit, je puis assurer son sort; il pourra compter sur une place d'abord, et ensuite sur une pension proportionnée à ses besoins... deux cents napoléons, je suppose... Ne trouvez-vous pas la somme suffisante? dites-le franchement, monsieur Herbin, aucun sacrifice ne me coûtera. »

Pierre Herbin sourit d'une manière, étrange et ne répondit rien. Prenant ce silence pour un consentement tacite, M. de Bracciano continua :

« Quant à vous, mon bon monsieur Herbin, je ne peuse pas qu'à votre âge des fonctions quelconques puissent vous convenir beaucoup. Vous m'avez dit, je crois, que vous étiez pauvre. Eh bien ! trouvez-vous...

m LE COTONFIL DE SLIRVILLE.

qu'une pension égale à celle «THerman Forster puisse vous suffire? Je tous répéterai ce que je veut ta dit au sujet de ce malheureux enfant* Si cette pension de deux cents louis ne vous satisfait pas*, j'irai jusqu'à trois cents.. x quoique j'aie des charges bien lourdes... Eh bien! qu'en dites-vous? Heira! niais, pour l'amour du ciel, répondez-moi donc, s'écria M. de Bracciano, inquiet du silence de Pierre Herbin, qui continuait à le considérer avec son sourire' étrange ; si vous avez d'autres prétentions , exposésles... »

Pierre Herbin haussa les épaules. « Ah ! tu crois, citoyen, dit-il au duc.,, que pour quelques misérables milliers de livres tu achèteras noire silence... Mais songe donc que demain je puis dire : « Vous « voyez cet homme, il a osé épouser la fille de celui « qu'il avait fait périr sur l'échafaud ! Dans son in- (f satiable ambition,

dans son insatiable cupidité... « il a recherché cette union, sachant que madame de Souvry était la fille de sa victime. »

■ — Infamie ! s'écria vivement le duc de Bracciano, ne savez-vous pas qu'il n'en est rien ? que j'ignorais cette épouvantable circonstance ?

— Et qui croira que tu l'ignorais ? Les pièces originales, la lettre même du marquis n'a-t-elle pas été paraphée par toi, Jérôme Morisson, accusateur public... Croira-t-on, enfin, que tu aies paraphé une pièce sans la lire ?

— Mais c'est infâme, s'écria le duc ; mais dites donc alors, dites donc alors quel prix vous mettez à votre silence ?...

— Quel prix !..., quel prix !*... Mais c'est toi qui es

EXPLICATIONS. IW

un infâme de me croquer capable de vendre mon silence pour or ou pour argent. Non... ajouta Pierre Herbin d'un ton d'emphase ironique, non ; je viens ici, seulement poussé par l'amour de la vertu... Ni moi, ni Herman, nous n'accepterons rien de toi ! meurtrier du père d'Herman ; de toi., meurtrier de mon ami ; de toi... meurtrier du père de ta femme !

— Malheur !... malheur !., s'écria M, de Bracciano avec un gémissement douloureux !

— Ce que je veux, continua Pierre Herbin... ce que je veux dans mon désintéressement, c'est de rompre une union sacrilège, impie, qui outrage la nature...

— Que dit-il ? mon Dieu ! que dit-il ? s'écria M, de Bracciano, craignant de comprendre le sens des paroles de Pierre Herbin.

— Je dis que Dieu et les hommes réprouvent loti union avec Jeanne de Souvry, fille de celui que tu as fait périr. Je dis que si à l'heure même... tu ne rédiges pas une demande de divorce... basée sur.., qu'importé* quelle raison, demain je livre ces pièces à la publicité .. Eh bien ! maintenant crois- tu que la toi hésite un moment à arracher ta femme à tou odieux pouvoir? Te vois-tu couvert d'opprobre... objet de l'horreur générale... privé de tes emplois, de te» honneurs, car en ne doutera pas un moment que tu n'aies tu que Montbard était le marquis de Souvry... &a lettre n'était-elle pas parafée de tn main... Comment alors concevoir que, lorsque tu as entendu pour la première fois le nom de mademoiselle de Souvry, cette circonstance ne se soit pas rappelée à ton esprit?.. L'empereur enfin... ne te trai-

(era-l-il pas sans la moindre pitié, de peur qu'on ne le croie complice de ton infamie ! »

M. de Bracciano resla un moment accable.

Puis il s'écria, dans sa rage et dans son désespoir:

« Je vois lout maintenant... C'est le colonel qui a découvert ces papiers... Tu es son instrument... Il n'a quitté Vienne si précipitamment, malgré les ordres et en bravant toute la colère de l'empereur, que pour venir jouir du résultat de cette infernale machination...

— Le colonel arrive!... c'est bon à savoir, dit tout bas Pierre Herbin... Il ne soupçonne pas Heraian... Tant mieux encore !... Laissons-le dans celte erreur, elle peut nous servir; mais faisons d'une pierre deux coups, et employons le duc à l'arrestation de Surville, si celui-ci venait trop tôt pour nos projets. Écoute, Jérôme Morisson, reprit-il, la preuve que je ne suis pas dans les in-

térêts du colonel, c'est que je puis te donner un bon conseil... que je changerai en ordre... si tu ne l'exécutes pas... Le ministre de la police est de tes amis; écris-lui à l'instant de faire, au nom de l'empereur, arrêter le colonel à son entrée à Paris; des avis donnés aux barrières suffiront pour cela.

— Vous m'engagez à cela, vous? comment savez-vous que l'empereur a en effet donné ordre d'arrêter le colonel et de le conduire à Vincennes, et de l'y tenir au secret dit le duc étonné.

— Je ne me croyais pas si bon prophète, pensa Pierre Herbin, voilà qui va le mieux du monde, je demandais au duc une chose très-délicate, l'ympe-

reur fait nos affaires, le colonel m'en fait un secret, nous sommes tranquilles.

— Vous n'êtes donc pas l'instrument du colonel? répéta le duc.

— Aucunement; tu le vois bien... citoyen. »

M., de Bracciano se promenait à grands pas dans sa bibliothèque, il ne savait que résoudre, il voyait les effroyables conséquences qui pouvaient résulter de la publicité des pièces du procès du marquis de Souvry... il voyait renverser d'un souffle l'échafaudage de sa brillante fortune, si laborieusement élevé. Il n'y avait pas à hésiter. Il lui fallait solliciter lui-même le divorce, et obtenir ainsi la destruction des papiers que possédait Pierre Herbin; alors il pouvait espérer encore de garder ses places, ses honneurs... Si, au contraire, ces papiers devenaient publics, il connaissait assez l'empereur pour être certain que, dans le doute, il le sacrifierait mille fois, plutôt que de garder près de lui un

homme coupable d'une action aussi noire que celle qui serait alors reprochée à M. de Bracciano.

Ne pouvant hésiter entre ces deux alternatives, il dit à Pierre Herbin : « Je suis en votre pouvoir, monsieur, je dois me fier à votre parole.... Je vais provoquer moi-même le divorce... Aussitôt qu'il sera prononcé, vous brûlerez devant moi les papiers que vous possédez; cela vous convient-il?

— Parfaitement, dit Pierre Herbin, je n'en voulais pas davantage; seulement il faut que ta demande soit formellement déposée demain chez qui de droit avant sept heures. J'ai des raisons pour vouloir cela.. Tu passeras la nuit s'il le faut, allègue l'incompatibilité d'humeur et le consentement mutuel. Car j'ai

1«O LE COLQffffL DR SCTf ILLE.

toujours Heu de croire que U femme ne refusera pat son adhésion. Adieu, songe que si la demande n'es! pas notifiée demain, je me crois libre d'agir, el les papiers sont entre les mains de qui de droit.

— C'est convenu ^ monsieur,

— - Alors, monsieur le duc, dit Pierre Herbin, en saluant M. de Bracciano r je. tous baise les mains, el vous prie de jeter encore an coup d'œil sur les pièces que je vous laisse peur tous eo» vaincre que je vous tiens pieds et poings liés. »

Pierre Herbin sortit.

de Bracciano. se rendit dans l'appartement de sa femme

\$*— *~im

GONSHNTEMENT.

Lorsque la princesse de Monllaur l'eut quittée, nous l'avons dit, Jeanne avait écrit ces mots à Herman :

Tout est perdu. Il n'y a plus d'espoir... i>ous ne mourrez pas seul. On vous rapportera cette nuit la croix de votre mère...

Désespérant de l'avenir, la malheureuse femme était décidée à partager le sort d'Herman, à mourir avec lui, pure et sans tache.

Les événements s'étaient tellement pressés dans cette fatale journée, que madame de Bracciano se

COSSKJmiMfitff. tel

trouvait même l'absence d'une sorte d'ivresse fiévreuse,

Tantôt elle marchait avec agitation, tantôt elle retombait accablée..,

Elle attendait avec anxiété que la nuit fut assez avancée pour pouvoir sortir de chez elle par un petit escalier dérobé qui, de « l'alcôve de toilette, descendait dans la cour des remises.

Par un hasard qui servait ses desseins, une de ses femmes, récemment mariée, recevait quelques personnes, et donnait une sorte de petite fête aux communs. Jeanne pensa qu'à l'aide d'une robe et d'un chapeau, -elle pourrait être prise par le portier

pour une des personnes qui avaient assisté à la réunion dont on a parlé*

Il était près d'une heure du matin..

Jeanne souleva le rideau de sa fenêtre pour voir si la lueur du concierge était encore éclairée.

Elle avait hâte de partir.

Après avoir éveillé toutes les espérances d'Her~ maa par sa première lettre, elle venait de le replonger dans un abîme de douleur.

Elle regardait comme un devoir d'aller mourir avec lui.

Une heure sonna.., une faible lumière éclairait la chambre... Jeanne crut le moment favorable pour son départ.

Dans sa chambre, il y avait deux portraits, celui de sa tante, celui de sa mère, qu'elle avait à peine connue...

Avant de partir, Jeanne s'agenouilla devant ces

« LE COLONEL DE SURVILLE.

portraits. Ses larmes, depuis longtemps comprimées, coulèrent abondamment. Elle se sentit soulagée.

« Ma mère, pardon ! et à vous, ma seconde mère, pardon ! dit-elle à voix basse, à travers les sanglots qui la suffoquaient. Votre fille va commettre une grande faute... Vous prierez pour elle... et peut-être Dieu me pardonnera-t-il d'avoir attenté à mes jours...

»

Puis Jeanne brûla les pages d'un album où elle avait écrit quelques-unes de ses rêveries de jeune fille... elle posa sur son secrétaire une lettre pour la princesse de Montlaur. Cette lettre renfermait ses dernières volontés.

Cette chambre ne rappelait à Jeanne aucun doux souvenir, et pourtant elle éprouvait une émotion navrante en la quittant.

Jeanne allait prendre sa mante, lorsqu'on frappa à la porte de sa chambre; elle entendit la voix de son mari qui demandait si on pouvait entrer.

Immobile... croyant M. de Bracciano instruit de son dessein, elle n'eut pas la force de faire un pas .. Le duc, pensant qu'elle était couchée et endormie, ouvrit la porte...

Frappé de la pâleur, de l'altération des traits de sa femme... il ne put s'empêcher de s'écrier : « Qu'avez-vous madame? »

Jeanne, sentant, à la vue de son mari, tous ses ressentiments se soulever, s'écria : « Que voulez-vous, monsieur? Ne puis-je, mon Dieu! rester au moins seule chez moi?

— Madame, dit M. de Bracciano, pardonnez- moi

CONSENTEMENT

mon indiscretion, mais ce que j'ai à vous dire est tellement grave...

— Monsieur, s'écria Jeanne, je suis souffrante... j'ai besoin de repos... je vous prie, je vous supplie de vous retirer...

— Quand vous m'aurez entendu, madame, vous ne regretterez pas les moments que vous m'accordez.

— Mais au nom du ciel, monsieur, que voulezvous donc encore de moi ! C'est une torture odieuse...

— Depuis notre dernière entrevue, madame, j'ai réfléchi à la demande de divorce que vous m'avez faite... La franchise de vos aveux m'a prouvé que notre union ne pourrait être désormais que très-malheureuse. Mon premier mouvement avait été de nT opposer à toute séparation... Je savais le prix du trésor que j'aurais perdu... Maintenant plus calme, je pense en effet, madame, que j'avais tort d'abuser du pouvoir que me donne la loi pour vous obliger à vivre auprès de moi... »

Jeanne croyait rêver; elle contemplait son mari avec ébahi sèment. Par deux fois elle passa sa main sur son front, regarda autour d'elle, et ses yeux revinrent encore s'attacher avec stupéfaction sur M. de Bracciano, qui semblait profondément réfléchir.

Jeanne avait déjà si cruellement expérimenté le' danger de se laisser aller à une espérance mal fondée, que, comprimant pour ainsi dire les battements de son cœur, elle dit à son mari :

((Monsieur... pardon... je crains de vous avoir mal compris... Ayez la bonté de me répéter... »

Le duc la regarda quelque moment en silence; puis, se levant brusquement, il lui dit :

tH LE COLfiNftl »K SUE VIL LE.

« Eh tuenU », jWepie le divorce, madame... il m'en coûterait trop de vous voir malheureuse,...

-« Vous acceptez le divorce I ! !..., répéta madame de Braccif-trû an jagnari les maies... Veu* l'acceptez!...

t-^ Oui, madame, je vous le répète... le sacrifice est immense; mai* je n'ai paa le triste courage de vouloir votre malheur..*

-r? Abl tenes, monsieur... ee serait affreux à voua de me tromper... Mats «on, non... je sais folle... cette journée a été si cruelle... je rêve... je rêve... je n'ai plus ma tête à moi! »

À ce moment la pendule sonna une heure et demie. a Ah !« s'écria Jeanne, en se levant brusquement, et en courant vers la porte, d'un air égaré ; il n'y a pas un moment à perdre! il sera trop tard.

— Madame* ♦, vous me fuyea... quand je viens vous donner la preuve la plus complète de ma résignation à vos vœux! » s'écria le duc...

Jeanne le regarda fixement. « Mais cela est donc vrai? reprit-elle. Ce n'est dane pas une cruelle raillerie?...

— Lisez, madame, et veuillez. signer, « lui dit M. de Bracciano en lui mettant sous les yeux la demande de divorce qu'il venait de préparer.

Il alla chercher une plume pour Jeanne. Jeanne lut attentivement, puis, tombant aux pieds de son mari, elle s'écria (es mains jointes : a Abl monsieur... monsieur... yqus êtes le plus généreux des hommes ! Combien je vous ai méconnu jusqu'ici... — Ma-

dame... madame... relevea-vous, je ne mérite pas ces éloges..., J'ai fait tout ee qu'un honnête

LA FUIITE. tèt*

nomme doit faine* Je regrette seulement d'avoir hésité..*
Veuilles signer... il est tard.u vous êtes fatiguée, je le suis aussi.
Demain nous causerons de rds intentions..* bonsoir, madame;

— «- Bonsoir, monsieur* dit Jeanne en prenant là main de son mari et la serrant avec effusion dans ks siennes» Je sais tout ce que ee sacrifice vous coûte... An! ereyee «[d'il vous sera compté».» eroyes que ma reconnaissance * que tnpn éternelle «mitié.M

— Celte dernière me suffirait, madame *a Je serais trop heureux de la mériter et 4e l'obtenir. *> »

M* 4e Braeeiano sortit*

LA FDITB*

11 est impossible de peindre le bouleversement des idées de madame de Braeeiano.

11 aurait fallu à Jeanne une force d'esprit peu commune pour résister au contraste qui la fil passer si brusquement des angoisses les plus douloureuses à la joie la plus délirante.

Tout à coup une effroyable crainte vint à la pensée de Jeanne...

Si Herman, eu recevant sa dernière lettre, n'avait pu résister à ce nouveau coup qui renversait toutes ses folles espérances, si imprudemment éveillées par aoo premier billet 1

A cette idée, Jeanne, dont la tête était déjà affaiblie par tant de secousses, eut, sinon un moment de folie, du moins d'égarement complet.

. Elle se figura Herman mourant... mourant peut-être alors qu'elle voyait réaliser ses vœux les plus ardents.

À cette heure, qui lui envoyer pour lui apprendre ce bonheur inespéré? Et puis aurait-il encore foi à une nouvelle promesse? La première n'avait-elle pas été trop cruellement déçue?

Jeanne n'hésita pas : oubliant sa réserve, sa timidité habituelle, ne réfléchissant ni à l'imprudence, ni à la gravité de sa démarche, se croyant d'ailleurs presque le droit de veiller sur les jours de celui [u'elle regardait déjà comme son époux, elle résolut d'aller elle-même tout apprendre à Herman.

« J'aurais eu le courage d'aller lui dire de mourir... et de mourir avec lui, s'écria-t-elle... Pourquoi n'aurai-je pas le courage d'aller lui dire de vivre ! »

Elle prit à la hâte sa mante, son chapeau, descendit par le petit escalier qui donnait dans son cabinet de toilette, passa devant la loge du portier encore faiblement éclairée, frappa aux carreaux. La porte s'ouvrit.

Jeanne sortit de l'hôtel de Bracciano.

La nuit était pluvieuse et froide.

L'hôtel de Bracciano, situé rue du Faubourg-Saint-Honoré, n'était pas très-éloigné de la demeure d'Herman.

Quelquefois Jeanne, passant en voiture devant cette humble retraite, avait jeté sur cette maison si pauvre un regard

mélancolique.

Dans son exaltation, Jeanne oublia la nuit les

LA FUIITE

entii) tâ« qu'elle devait avoir, et s'aventura, seule dans ces rues sombres et désertes.

Elle marchait d'un pas rapide, songeant à la ravissante surprise qu'elle allait causer à Herman. Craignant d'arriver trop tard, elle maudissait sa faiblesse, son émotion, qui l'empêchaient d'avancer aussi vite qu'elle aurait voulu.

Au bout d'un quart d'heure, elle se trouve en face du terrain isolé au milieu duquel était bâtie la maison occupée par Hermaik

Elle vit uue lumière à travers les vitres de sa chambre.

Son cœur battait à se rompre, elle entra.

Par hasard elle trouva la porte de l'allée entrouverte.

La maison n'avait que trois étages, et était sans profondeur. On ne pouvait se tromper.

Jeanne monta* rapidement les escaliers; le porlier, qui dormait sans doute, ne lui parla pas.

Arrivée au palier du second étage, elle ouvrit brusquement la porte en «'écriant : « Herman, nous sommes sauvés. »

Quelle fut sa surprise... il n'y avait personne dans cette chambre.

Une lampe brûlait sur une table...

Qu'était devenu Herman?

Jeanne frémit d'épouvante. Peut-être était-il sorti pour mettre fin à ses jours...

Où devait-elle aller? que devait-elle faire? Bientôt une secrète et involontaire espérance se glissa dans son cœur... Dans la naïve et ardenle superstition de sou amour, elle ne crut pas possible

168 LE COLOÏFSL DI SiJRVILLE.

que la Providence ent laissé Herman attenter à ses jours, an moment mente eu eUe venait lut annoncer leur bonheur eonurinm

Ramenée par «es pensées au* sentiments religieux, elle se jeta à genoux et pria avec ferveur*

Elle demandait pardon à Dieu des pensées de suicide qui l'avaient un moment égarée* Elle lui rendait grâce d'avoir suggéré à M. de Braeeiàne la résolution qu'il avait prise «

Rassurée et calmée par la prière^ elle se releva.

fin jetant les yeux autour d'elle, elle aperçut un papier placé sur la cheminée où fumaient des tisons à demi éteints*

G'était l'écriture d'Herman; elle Int ces mots i

Je vais rentrer à l'instant*.. Une heure du matin.

«Merci... merci, i* ê mon Dieu! il est sauvé, dit Jeanne en tombant è genoui. Sans doute* a'éeriat-eile, ees mots m'étaient destinés* .«• Le malheureux m'attendait I** . oh! le noble cœur qui n'a pan douté de moi,,; de mou courage,, de ma résolution ! a

Complètement rassurée par ees mots tracés sur ee papier qu'elle baisa pieusement, elle examina avec une touchante curiosité l'intérieur de cette demeure si pauvre ; les livres d'Herman, un portrait de femme d'une rare beauté, vêtue d'un costume étranger, et dont les traits offraient une ressemblance si frappante avec ceux d'Herman que Jeanne reconnut sa mère.

Ses yeux se mouillèrent de larmes en songeant à ce que Herman lui avait raconté de son enfance, et de 1 amour de cette pauvre mère, qui avait si longtemps veillé près de lui en habits de deuil.

Jeanne fut tirée d# ce\$ réflexions à la fois douce?

LA FUT*. • t«t

el mélancoliques par un bruit de voix qu'elle entendait sur l'escalier.

Elle tressaillit, ce n'était pas la voix d'Herman.

On prononça le nom de ce dernier, elle écouta.

« Tu dors, vieil ivrogne!... Je te demande si Herman est rentré, disait une voix rauque et enrouée.

— Voyez-y voir, répondit le portier d'un ton bourru.

— Que mille millions de tonnerres t'enlèvent et te crèvent...» dit la voix. Jeanne entendit un pas lourd dans l'escalier.

Épouvantée, ne sachant quel parti prendre, elle hésita un moment.

■ L'homme qui montait toujours arriva sur le carré.

Éperdue, Jeanne regarda autour d'elle, vit la porte vitrée d'un cabinet d'alcôve recouverte d'un rideau.

Elle ouvrit la porte, entra dans ce réduit.

Se soutenant à peine, elle s'appuya sur la por qui masquait la cachette où Boisseau était enfermé depuis la veille.

Soulevant avec effroi un coin du rideau, i jauni, regarda dans la chambre et vit entrer Pierre Herbin.

La figure repoussante de cet homme causa une nouvelle frayeur à la malheureuse femme; elle ne pouvait concevoir quels rapports Herman pouvait avoir avec un pareil personnage.

Pierre Herbin s'approcha de la table, vit le papier qu'Herman avait laissé et le lut...

« Où diable peut-il être allé à une heure du matin? dit-il, en réfléchissant. Il en est bientôt deux,' comment n'est-il pas encore rentré?... Ça m'inquiète, h. 12

mw qui ai tant de choses à lui dire... mais j'entends des pas dans l'escalier..', c'est lai... » Hemiftn Forsler parut.

Un des carreaux de la porte vitrée était cassé et recouvert par un rideau.

Jeanne entendit l'entretien suivant :

a £h bien ! le due? dit Herman avec inquiétude, consent-il au divorce maintenant?

— Enfoncé, le duc! une peur de chien I s'écria Pierre Ilerbin avec un éclat de rire brutal.

•—Que te clisais-je? que l'effet du dossier de Dijon serait immense.,. Pourquoi aussi t'ebstinais-tu à ne produire ces pièces que dans un cas désespéré? dit Herman. Pour te décider à t'en servir, il a fallu ta lettre de tantôt, où la duchesse me menaçait de venir mourir avec moi, et du diable si j'en avais envie, éé mourir!

-*. Tu n'en avais pas plus envie que moi, je le sais bien ; mais quant à ces pièces, sans doute j'hésitais à m'en servir contre le duc... Écoute donc, tu m'as promis une honnête aisances! l'affaire réussit...' Soit, mais un homme, dans la position de ce traître de Bracciauo, est toujours un ennemi très-dangereux : têt ou tard il vous rattrapé. Pourtant le cas était p*ém«4 ; tu ne voulais pa* faire lia partie dans 9e

duo mortuaire que te proposait la belle aux jeux doux; il fallait donc agir sur-le-champ, et j'ai agi*,. Ah çà ! d'où diable viens-tu ?

— De rhô tel de Bracciano ; après ton départ, j'ai réfléchi au sens de la lettre de la duchesse ; il m'a paru assez ambigu... Ces mots: Vous ne mourrez pas seul, ne m'ont pas semblé clairs. J'ai craint que, dans son désespoir, il ne lui prît la fantaisie de venir ici mourir avec moi d'un peu trop bonne heure... et qu'elle ne partît de chez elle avant que le dossier de Dijon n'eût fait son effet sur son mari... je lui ai écrit un mot à la hâte pour la supplier d'attendre jusqu'à demain. J'ai couru à son hôtel pour lui faire tenir ce mot, mais il était trop tard. En vain j'ai frappé... personne ne m'a ouvert, et je reviens avec ma lettre.

— Ah bah !... dit Pierre Herbin, il n'y a pas de risque que ta belle aux yeux doux fasse un coup pareil; c'est une mijaurée, une vertu à trente-deux carats ; ça veut, comme dit cet autre, avoir les plaisirs du fruit défendu et les honneurs de la morale ; ça veut épouser son amant à la barbe de son mari, mais ça ne viendrait pas chez un monsieur, même pour y décéder... Quand elle Ta écrit cela... elle pensait peut-être à faire son solo funèbre de son côté, croyant bonnement que tu ferais le tien...

— Tu as peut-être raison ; le fait est qu'elle n'est pas' venue. Voici trois heures du matin ; il n'y a pas d'apparence qu'elle arrive à cette heure. Ah çà ! raconte-moi donc ton entrevue avec le duc, et dis-moi aussi pourquoi tu reviens si lard?

— Pardien! est-ce que, en sortant de fhôtel, je

17 LE COLONEL DE SURVILLE,

n'ai pas été faire le pied de grue aux environs de la maison de cet infernal colonel pour savoir si par hasard il n'était pas arrivé... cette nuit?

— Lui ! mais il est en mission à Vienne.

— Mais il a quitté sa mission malgré tout ce qui peut lui arriver. L'empereur est furieux et veut le faire enfermer à Vinceiuies.

— Et pourquoi revient M. de Surville?

— Tu ne devines pas ça... pour enlever la belle aux yeux doux à tes machinations diaboliques, comme il disait dans sa lettre à cet imbécile que nous avons coffré.

— Malédiction ! s'écria Herraan en se levant : cet homme reviendrait ! Mais tout serait perdu !

— C'est pour cela qu'il faut agir promptement et sans délai!... Le duc consent au divorce... AhL. ah!... ah !... ajouta Pierre Herbin avec un éclat de rire cynique. Si tu avais vu sa figure quand je lui ai prouvé clair comme le jour que Montbard, le soidisant soldat aux gardes, qu'il avait fait guillotiner, était le marquis de Souvry, le père de sa femme... et qu'il se trouvait tout bonnement avoir fait couper le cou à son beau -père ! ! c'était à payer sa place, rien que pour voir son air consterné... Une seule chose m'a été pénible dans tout ça, c'a été de parler de ton père, de mon pauvre Jacques Briot. Àh ! alors, je valais mieux que je ne vaux maintenant ! ! » Après un moment de silence,. Pierre Herbin reprit :

« Eh bien ! tu me croiras si tu veux, mais ça. me retournait Je cœur de parler de ce temps-là... Je ne veux pas me faire meilleur que je ne le suis ; mais vrai, le .sang me bouillait dans les veines, eu me re-

trouvant face à face avec ce misérable, qui avait poursuivi mon pauvre ami jusqu'à sa mort avec tant d'acharnement.

— Nous aurons vengé mou père, en frappant le duc dans ce qu'il a de plus cher, dans son ambition et dans sa for lune !

— Ou plutôt dans la fortune de sa femme, dit Pierre Herhin. Puis, comme s'il eût voulu échapper aux sombres pensées qui l'agitaient, il s'écria avec une gaieté factice :

— Ah! scélérat que tu es... une fois riche, vas-tu t'en donner du luxe , de la splendeur, et tout le tremblement! Et puis les demoiselles... hem ! Je te connais, beau masque. Les coups de canif dans le contrat iront un fameux train...

— Vous êtes un vieux médisant, monsieur Pierre Herhin; voulez-vous bien vous taire! » dit Herman en souriant, et en frappant gaiement son camarade sur l'épaule.

Puis il ajouta avec un soupir : « Ah! mon Dieu! ne vendons pas la peau de l'ours avant de...

— Ah ! pardiéu ! la jolie petite oursonne est dans nos filets. Demain, la demande en séparation est signée...

— Et si après-demain cet infernal colonel arrivait ! dit Herman d'une voix sourde.

— Sois tranquille, après- demain cet infernal colonel n'arrivera pas... ne peut pas arriver... toute ma crainte était qu'il ne fût venu aujourd'hui. Maintenant je suis tranquille.

— Comment cela?

— Dans mon entretien avec le duc , il lui est

174 LE COLONEL DE SVŒVILLE.

échappé de me dire qu'il croyait que tout ce tapage matrimonial était causé par le colonel. La preuve que le duc en donnait, c'était que M. de Survilfe quittait précipitamment sa mission pour revenir à Paris jouir sans doute des bénéfices du divorce ; il ajouta que j'étais son instrument. Alors il me vint une idée lumineuse» c'était le moyen tout trouvé d'empêcher le colonel d'agir, dans le cas où il serait arrivé à Paris. « Pour te prouver, citoyen, lui dis-je, que je « ne suis pas l'instrument du colonel, je te prie, et « même je t'enjoins, de par le pouvoir que j'ai sur « toi, de l'entendre avec le ministre de la police « (avec l'agrément du grand Napoléon, qui ne le re- « fusera pas), pour faire arrêter et coffrer

Surville a dès son arrivée à Paris. Son signalement, donné « aux barrières, suffira pour cela. — C'est waïy me » dit le duc. — Bravo, dis-je... » Tu vois donc bien que, dès que Surville mettra le pied à Paris il sera coffré, ce qui nous rassure complètement et nous, donne toute latitude. Eh bien! que dis-tu de celaf Est-ce bien joué ?

— A merveille! Je n'aurais pas mieux fait.

— Voyez-vous ça, le blanc-bec. Mais il faut maintenant, par tous les moyens possibles, engager la belle à quitter Paris pour attendre le moment du divorce... à aller à la campagne, où tu la suivras, et surtout obtenir d'elle que le lieu de votre résidence soit gardé secret... De cette façon, lors même que le colonel sortirait de Vincennes avant ton mariage, il ne pourra pas te nuire... La duchesse doit consentira ce départ... Je sais bien que tu m'as dit qu'elle était un peu bégueule ; mais uoe fois le di-

vorce demandé et accordé par son mari, que pew rait-elle objecter? quand tu lui diras surtout, consola nous en sommes convenus, que ta vie est menacée par les membres du tribunal secret de la jeune Allemagne... et qu'il faut pendant quelque temps qu'on ne sache pas où tu es. Ah l ah! ah! la bonne hj#toire... elle vaut tous les auUres contes. A*< *tu au moins préparé celle bourde dans le roman que tu lui as fait sur tes jeunes années? sur ton intéressante enfance?... Ah ! ah!.t. en voilà, une bonne... Que-lU imagination !... Ce vieux ministre 1 sa femme jalousa de les succès dans tes éludes... Ah! scélérat!... tu élais né pour être poêle et comédien... Mais que diable as-tu ? réponds donc, à quoi réfléchis-lu ainsi?

— Je pense qu'après tant de peines, tant de soins, nu moment de toucher au port, nous y ferons peutêtre naufrage... si celte damnée femme refuse daller à la campagne, de s'y tenir secrètement et s'entête à attendre à Paris la fin légale du divorce. Rien ne pourra la faire changer d'avis, car c'est en tout et pour tout madame Prudence, madame Convenance. Dans ce cas, que ferai-je?... Tôt ou tard le colonel parlera... Ah ! être si près de saisir la fortune, et la voir peut-être vous échapper !

— Allons donc ! tu es un enfant..., elle ne t'échap-*

Î>era pas si tu sais mener ta barque ; voyons, il faut oujours supposer le pis... Eh bien ! j'admets que le colonel échappe aux pièges que nous lui avons tendus* qu'il arrive demain... qu'il parle...

— Tu me fais frémir !!

— Eh bien!.. . voyons..., après tout, que dirat-il?... Ce qu'il a appris & Vienne par un incroyable

hasard... que lu as été condamné à dix ans de prison pour.;

— Pierre ! s'écria Herman en interrompant Herbin.

— Allons, allons... que tu as été condamné à dix ans de prison pour abus de confiance , c'est plus honnête. Qui prouvera ce qu'il avance?... Qui constatera l'identité? Tu as été condamné sous le nom de Jacques Butler; mais tu as des papiers en règle sous le nom d'Herman Forster.: mais tu as un front d'airain... mats tu soutiendras mordicus que Surville ment comme un laquais, et que c'est la jalousie qui le fait parler... Tu as le cœur de la dame... il n'aura que son oreille... Or donc, tu seras cru; il ne le sera pas...

— Tu as peut-être raison...' tu me rassures... Mais comment le colonel a-t-il découvert ma mère à Vienne?...

— Est-ce que les amoureux ne sont pas capables de tout? et le diable sait si ce Surville est amoureux de ta -future femme! Je suis sûr qu'il l'est autant que tu l'es peu... mais c'est toujours comme ça. On n'aime que ceux qui ne vous aiment pas; et vice versa. Est-ce vrai?

— Vous me calomniez, monsieur Herbin... madame de Bracciano m'apportera une fortune immense en biens-fonds, sans compter les espérances ; je lui en serai toujours reconnaissant, profondément reconnaissant...

— Et tu garderas ton cœur et ton amour pour celle drôlesse de Juliette qui te trompe. Ali ! qui te trompe! c'en est une bénédiction...

— Je vous prie de ne pas parler ainsi de Juliette,

COÏNFIDENCES. 177

Pierre Herbin, vous savez que je n'aime pas cela* dit Herman d'un ton sérieux.

— Ah!... ahl reprit Pierre Herbin... Voilà dû nouveau... Je donnerais quelque chose pour que quelqu'un nous entende !... Quel magnifique trait de caractère!...II me laisse me moquer tout à mon aise..... d'une duchesse, la vertu même, qui voulait mourir pour lui, qui va lui apporter une fortune immense ; et il me fait les grosses dents, parce que j'appelle drôlesse une sauteuse de petit théâtre dont il est affolé.

— Pierre... Pierre... vous abusez cruellement des obligations que je vous ai, » dit Herman d'un ton sérieux et véritablement, pénétré.

Pierre Herbin se croisa les bras et s'écria : « Mais c'est superbe, ma parole d'honneur... c'est magnifique... c'est qu'il croit véritablement ce qu'il dit... c'est qu'il l'éprouve... » Puis- il ajouta avec une emphase comique!... » O humanité!... humanité! tes secrets sont impénétrables!... La duchesse a deux soupirants, Herman et Surville : l'un, grand seigneur, beau, brillant, spirituel, loyal, brave, généreux, et par-dessus tout, amoureux ! l'autre, aussi beau comme un ange, c'est vrai, mais méchant comme un démon, mais mauvais sujet, mais pauvre, mais avide, mais rusé (et qui, par-dessus tout, n'aime pas la dame, et ne songe qu'à sa grande fortune). Eh bien ! qui choisit-elle, cette sentimentale duchesse? Herman Forster!... et. voyez comme tout se tient! Herman Forster, à son tour, peut choisir entre deux femmes : l'une belle, vertueuse, dévouée, grande dame qui l'adore ; l'autre, petite malheureuse, au minois chiffonné, à l'oeil libertin, à la con-

science perdue... Quiie fâit-il? Il épouse la grande dame, parée qu'elle est riche; mais c'est le minois chiffonné qu'il aime à la rage!... Enfin, dis... est-ce vrai ?

— Vous Mess un grand philosophe, Pierre Herbin; mais tous ne dites là rien de nouveau... il en est ainsi depuis que le monde est monde : la faute en est à la nature.

— Bonne excuse, sur ma parole... Mais sais-tu que tu me fais quelquefois trembler, avec ton air doux et patelin?... A propos de cela, sais-tu aussi que je crains souvent que tu ne refuses de me payer l'obligation de cent mille écus que tu m'as souscrite,

lorsque lu seras eu possession des biens de la belle aux yeux donx?... Tu es mineur, et ce titre peut être récusé par toi.

— Peu v tu penser cela* Pierre?

— Certainement, je le pense. Mais je n'avais aucun moyen de l'engager autrement, et puis, après tout, tn es le fils d'an honnête homme que j'aimais quand j'étais honnête homme moi-même... En admettant que lu pousses l'ingratitude jusqu'à nier tes promesses , je me consolerais en pensant que j'ai fait ce que j'ai Tait pour la mémoire de ton père ; entends-tu, diabolique personnage?...

— Diabolique personnage ! dit Herman en haussant les épaules. Et en quoi suis-je si diabolique ? Aijepuempêcher celte femme de se jeter à ma tête? Ne m*a-t-elie pas fait toutes les avances, avances les plus vertueuses du monde, je me plais à lui rendre cette justice, avances que ma réserve, habilement calculée, avait provoquées sans doute... Eh bien!

Co!IF1DKNCES. t79

soit... mais c'est de bonne guerre... L'affaire était assez grave... . (quatre millions de fortune « saqs compter la tante), pour que je jouasse serrée comme on dit... Maintenant la loi autorise la duchesse à m* offrir sa main et son immense fortune , en tout bien tout honneur. J'accepte... morbleu... j'accepte de grand cœur ! Où est le mal? Est-ce ma liaison avec Juliette que vous me reprochez, monsieur Her» bin?... Eh bien! après tout... quand je donnerais un millier de louis par an à cette gentjlle fille, qui m'aidera i supporter les ennuis du mariage comme elle m'a aidé à supporter les ennuis de ma vie de garçon, où serait encore le mal ? Est-ce que cela ne se fait pas tous les jours ? Pourvu qu'ou y mette des

égards, du mystère... une femme qui sait vivre... et je vous réponds que madame Herman saura vivre; je le lui apprendrai. Une femme qui sait vivre ferme les yeux sur ces choses-la. .. »

Pierre Herbin resta stupéfait; malgré sa grossièreté, cet homme semblait effrayé de ce froid cyuisme d'Herman.

« Ah ça ! lui dit-il, vraiment, tu n'aimes pas du tout d'amour cette jolie femme !

— C'est bizarre, si vous voulez... mais on n'est pas maître de cela... L'amour ne se commande pas... Je l'estime, si vous voulez... quoiqu'avec elle je ressente toujours une sorte de gêne dont je lui en veux presque... car cette gêne méfait sentir la distance qui nous sépare... Et puis elle me donne tant... qu'au bout de quelques mois de mariage, les premières illusions passées, elle me reprochera, j'en suis sûr, la fortune qu'elle m'aura apportée... Sa fortune... je

suis ftr que ce sera son grand mot!... son grand cheval de bataille !

— Bravo... mon garçon... par cette prévision... tu atteins le sublime de l'ingratitude... Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre. Ainsi donc, c'est cette coquine de Juliette qui possédera seule ton noble cœur ?

— Esl-ee ma faute à moi.' . si elle m'a eusorcelé ! elle a quelque chose de si piquant!... Allons, allons, monsieur Pierre Herbin, ne songeons pas à cela... songeons à mon mariage d'abord, puisque, par un bienheureux hasard, M. le duc de Bracciano étant accusateur public... a fait... »

Herman fut interrompu.

La porte du cabinet où était Jeanne s'ouvrit.

La malheureuse femme sortit.

Elle était pâle comme un spectre et pouvait à peine se soutenir.

SftAs prononcer un seul mot, sans jeter un regard sur ferman et sur Herbin, qui restaient pétrifiés, elle ai dirigea lentement vers la porte.

Elle en touchait le seuil, lorsque Herman, sortant de sa stupeur, se précipita vers elle, la saisit rudement par le bras, ferma la porte çt s'écria : « Vous ne sortirez pas ! »

HERMAN FORSTBR. 181

HERMAN FOR6TER

''' Pendant quelques moments, les trois acteurs de cette scène gardèrent un profond silence.

La lampe jetait une clarté faible et vacillante ; le vent mugissait au dehors ; la pluie fouettait les vitres;

Saisie d'épouvante, brisée par cette dernière et horrible secousse, Jeanne était tombée à genoux. Elle portait une robe de soie brune qui rendait sa pâleur plus effrayante encore...

Herman debout la tenait toujours par le poignet; le bras de la malheureuse femme était inerte : elle semblait mourante :

Les traits d'Herman se bouleversèrent ; cette figure, d'une beauté accomplie, devint repoussante, sa lèvre supérieure se retroussa par une sorte de convulsion hideuse ; Ton vit ses dents serrées par la rage souillées d'écume... ses yeux ronds s'ouvrirent démesurément; leur pupille, en se contractant, laissa voir autour d'elle un orbe blanc injecté de sang.

Herman serrait si violemment le frêle poignet de Jeanne dans ses mains courtes et ronges, aux ongles livides, que la main de la jeune femme, de blanche qu'elle était, devint d'un rose vif.

L'expression des sentiments les plus détestables 's'amoncelait sur le front d'Herman, comme les- som- . bres nuées d'orage sur un ciel d'abord pur et serein.,

181 LE COLONEL DÉ èU tMLIG.

La haine... la vengeance... la fureur s'y lisaient en traits épouvantables...

Muet... il regardait fixement Jeanne...

Celle-ci agenouillée, à moitié pliée sur elle-même, la tête renversée en arrière» la bouche entrouverte, ne le quittait pas non plus des yeux.

' Elle semblait fascinée par l'horrible regard de cet homme, dont elle ne pouvait détacher la vue.

Pierre Herbin, assis auprès de la table, tenait de la main droite une plume qu'il avait machinalement prise pendant son entretien avec Herman; sa main gauche, ouverte et levée, exprimait un élonnement profond, le col avancé, les yeux fixés, il contemplait la duchesse avec une stupeur incroyable.

La physionomie de cet homme, quoique sinistre et repoussante, semblait douloureusement émue... Ses traits se contractèrent plusieurs fois... comme s'il eût éprouvé une violente lutte intérieure...

Herman rompit le premier le silence, en disant à Jeanne d'une voix terrible : h Que veniez-vous faire ici... nnus espionner?... »

Madame de Bracciano ne répondit pas... l'horreur la stragulait... elle ne put que faire un mouvement négatif et suppliant... Deux larmes coulèrent le long de ses joues marbrées.

Herman frappa du pie4 avec rage, et, secouant rudement le poignet de Jeanne, il ajouta : a Vous voilà bien avancée, n'est-ce pas?

^- Grâce!... giàcei murmura-rt-elle, en tâchant de dégager son poignet de la douloureuse étreinte d'Eermnn.

— Allons... allons... Herman, du calme, dt la

HERMAN FOHSTILR. US

modération, dit brusquement Pierre Herbin, qui* malgré son cynisme, n'approuvait pas la brutalité de son compagnon.

— Asseyez-vous !» dit durement Herman en ab*o~ donnant la main de Jeanne.

Pierre Herbin, plus pitoyable, aida la pauvre femme à s'asseoir, pendant que Herman marchait à grands pas dans la chambpe.

Il ne savait que résoudre.

Un moment il eut la pensée d'essayer de tromper encore Jeanne, de lui dire qu'il la savait là; que \$4 conversation avec Pierre Herbin n'avait été qu'un jeu cruel; mais cette fable était inadmissible, "~

Voyant ses projets désespérés... les ferments les plus horribles commençaient à bouillonner en lui.,

De même que les natures généreuses ne se déve* loppent dans toute leur splendeur que Ion des circonstances extrêmes, de même aussi les natures perverses n'atteignent les derniers degrés du crime que lors des événements décisifs...

Mille projets confus se heurtaient dans sa tête.

« Que faire... maintenant? que faire? » s'écria-. t-il, en s'arrêtant brusquement devant Pierre Herbin.

Madame de Bracciano, incapable de dire une parole, la figure cachée dans ses deui mains, faisait . entendre de temps à autre un sanglot coavulsif.

a Que faire? dit Pierre Herbin, le diable le sait ! Ah! maudit soit cet ivrogne de portier, qui ne m'a pas dit qu'il y avait quelqu'un ; nous n'aurions pas parlé comme nous l'avons fait... Madame n'aurait Heu su. Ce qu'on ignore est comme non avenu, et 5\$ tti y avais mis des formes, elle aurait longtemps

conservé son illusion! Maintenant, je conçois quelle hésite et qu'elle n'ait pas de toi la meilleure opinion du monde.

— Il ne sera pourtant pas dit que je renoncerai à tout... au moment où tout allait réussir! s'écria Herman en frappant du pied

avec rage; ou si je suis forcé d'y renoncer, je me vengerai du sort... qu'importe sur qui ?

— Mais que veux-tu faire, encore une fois? dit Pierre Herbin...

— - Je n'en sais rien... mais elle est en mon pouvoir I et par l'enfer, puisque sa démarche renverse toutes mes espérances, il faudra que j'en tire un avantage... je ne sais lequel. Si je n'y puis parvenir;., eh bien! au moins, je te le répète, je me vengerai!

— Te venger! te venger!... sur elle? dit Pierre Herbin, révolté de cette cruauté stupide et aveugle.

«—D'abord, elle ne sortira pas d'ici ... on s'apercevra demain matin de son absence... la voilà déjà compromise. »

Pierre Herbin haussa les épaules.

a Tu seras bien avancé. D'ailleurs, elle ne voudra pas rester ici... et si on la cherche...

— Si où la cherche, on ne viendra pas la chercher icL.. puisqu'on la croit amoureuse de ce colonel que Dieu confonde ! »

En entendant ces deux hommes disposer ainsi de son sort, Jeanne écouta leurs paroles, malgré son effroi.

« Mais elle crierà, reprit Herbin.

— ' Une fois renfermée dans la cachette que nous avons préparée dans le temps pour la recevoir et)a soustraire à tous les yeux, dans le cas où elle aurait

HfiftMA* FORSÎER. <*s

consenti à abandonner son mari, ses cris seront inutiles.

— Malédiction ! . . . et • l'autre ! . . . s'écria Pieri e Herbin en frappant dans ses mains.

« ~ Quel autre ?

— L'émissaire du colonel !

*— C'est vrai... je l'avais oublié...

— Et moi aussi... depuis lanuit devant-hier il n'a pas mangé t
S'écria Pierre Herbin, en se précipitant vers le cabinet ttans* Le-
quel s'ouvrait la cachette où était renfermé le malheureux
Boisseau.

— Un instant... dit'Heiwan, qu'en ferons -nous? Il dira tout... .
.; - . *•

<— Le malheureut ĩ il doit être épuisé par ia faim !

— Eh ! tant mieux, qu'il meure, nous en seront débarrassés !

— Imprudent!...

""— Tiens, vois- tu? s'écria Herman dans un accès de fureur
épouvantable, je sens, à la soif de vengeance qui me dévore, que
je suis né dans un temps de crime et de massacre; Oui, je suis né
sous une sanglante et fatale influence ; le sang de mon père a ar-
rosé mon berceau... je suis capable de tout... de la tuer... de me
tner mof-même... si je vois mes projets renversés...

— Herman, tu me fais peur... » dit Pierre Herbin, qni malgré
lui pâlit en voyant l'expression de rage et de férocité qui contrac-
tait les traits d 'Herman.

Puis, cédant à un- sentiment de pitié qni prouvait

que tout bon sentiment n'était pas éteint en lui, il

s'écria en s* rapprochant de Jeanne, qui, aux me-

•aces d'HertnanT avait relevé la tête, et le regardait

d'un air. égaré : a Tu me fais peur, c'est vrai, mais je le brave-
rai... plutôt que de me rendre complice d'aucune méchante
action... envers madame... Je la prends sous ma protection, et
nous verrons si, tout vieux -que je suis, je ne saurai pas bien te
mettre à la raison... Ne craignez rien, madame... Pierre Herbin
est un vieux misérable, mais il ne souffrira jamais qu'en sa pré-
sence on maltraite une femme... une femme comme, vous... Mal-
heureux, ajouta-t-il en se retournant vers Herman, songe donc
qu'elle venait mourir avec toi!!!

— Et qu'avais-je besoin de sa mort ! ! ! c'est ce stupide empres-
sement qui a tout perdu !

. — Oh ! mon Dieu ! ! ! s'écria Jeanne avec accablement.

— Infâme ! ! dit Pierre.

— Pierre Herbin, prends garde... j'ai un nuage rouge devant
les yeux, dit sourdement Herman.

— Il serait vert, bleu ou jaune, que cela n'y ferait rien... Ma-
dame... ne craignez rien, vous dis-je; je suis là .. »

En entendant ces mots prononcés d'un accent pénètre, Jeanne
eut une lueur d'espoir; par un mouvement naturel à tout être qui
trouve un secours inespéré dans un pressant danger, elle saisit la
main de Pierre Herbin dans les siennes, en s'écriant : « Sauvez-
moi... sauvez -moi...

— N'ayez pas peur. . vous dis-je... tant que je serai là...

— Et y resteras- tu, là ? s'écria Herman en se précipitant sur son compagnon infirme et âgé, et en le

HERMAN FORSTBR. MB?

repoussant si vigoureusement, qu'il alla trébucher près de P alcôve.

— Au secours! mon Dieu!... au secours!... s'écria madame de Bracciano.

— Tonnerre et sang!... s'écria Pierre Herbin en se relevant, tu as porté la main sur moi !

— Si tu approches, je te tue!... » s'écria Herman en tirant de sa poche un poignard dont il le menaça.

A ce moment, le bruit lointain du galop de deux chevaux retentit sur le pavé de la rue... _

Herman se précipita à la fenêtre, l'ouvrit, et tâcha de voir dehors.

Les chevaux approchaient de plus en plus.

Enfin ils arrivèrent près de la maison, s'arrêtèrent, et on entendit frapper à la porte à coups redoublés.

« La nuit est si noire que je ne distingue rien, » dit Herman à voix basse.

Puis, refermant la fenêtre à la hâte avec un mouvement plus rapide que la pensée/ sans que Pierre Herbin pût s'y opposer, occupé qu'il était aussi du bruit des chevaux, il prit violemment'

Jeanne par le bras, ouvrit le cabinet de l'alcôve, la porte secrète de la cachette où était enfermé Boisseau depuis la veille, et y poussa madame de Bracciano, malgré ses faibles et impuissants efforts, malgré ses cris, qu'il étouffa en lui mettant la main sur la bouche.

ill LE COLOSEL DB fiUftVttLE.

SBGOUL».

On continuait toujours do frapper à la porte de la rue.

« Remonte* cfaex vous, Pierre Herbin, dit Herman à voix basse. Je ne sais ce que c'est, je vais me eou* cher tout habillé pour ne pas donner de soupçons...

— Quoique tu m'aies frappé, et que tu sois l'homme - le plus méchant que je connaisse, dit Pierre Herbin,

je ne te laisserai pas seul dans un moment pareil... Il y a peut-être du danger ; on s'est peut-être aperçu de la fuite de la duchesse... Voyous... dû sangfroid... du calme... vite... un fauteuil... assiedstoi... la table entre nous... mets-y ce pot à tabac... donne-moi une pipe... tisonne le feu... et ayons F air de causer de la pluie et du beau temps au coi a du feu... Écoute... écoute, on frappe toujours. Get ivrogne de portier dort comme un sourd,..

— Silence... dit Herman en avançant la tête, on a prononcé mon nom.

— Si Tordre n'avait pas été donné d'arrêter le colonel aux barrières, je croirais que c'est lui, dît Pierre Herbin*

— Lui... s'écria Herman, je le tuerais... maintenant qu'il pourrait épouser cette femme... Je te dis que je le tuerais...

secours. m

«— Fou que tu es, si on te laissait faire, «e serait bientôt la fin du monde, » dit Herbin, eu allumant sa pipe; puis il ajouta : «Il serait peut-être plus prudent d'aller ouvrir nous-mêmes... ça éloignerait tout soupçon. Je vais toujours voir qui frappe, v

Ce disant, pendant qu'Herman allait écouter sur le palier de l'escalier, afin d'entendre si le portier se levait, Pierre Herbin ouvrit la fenêtre, avança la lampe au dehors, et a sa clarté vacillante aperçut deux hommes à cheval.

Les galons ou broderies dont était chargée la veste de l'un d'eux brillaient dans l'obscurité...

a Que voulez- vous? s'écria Pierre Herbin... on ne fait pas un tel bruit à cette heure dans une maison paisible... c'est indécent.

— Je veux parler à M. Herman Forster à l'instant même, dit une voix qui arriva au troisième étage, affaiblie par les mugissements du vent. < — Revenez demain matin, » dit Pierre Herbin.

Au lieu de lui répondre, les deux hommes entrèrent précipitamment dans l'allée.

Le portier venait sans doute de leur ouvrir.

Les* chevaux, fatigués, restèrent exposés à la pluie qui tombait à torrents.

Pierre Herbin referma la fenêtrt, se retourna et vit Herman blotti en embuscade derrière la porte de la chambre, tenant, d'une main, le pêne de la serrure, «4, de l'antr, spn poignard levé...

■ a Un assassinat, s'écria-t-il. . . diable I je n'en mange pas ! Il est donc enragé, ce malheureux-là. »

A peine avait-il prononcé ces mots, en se jetant sur Herman, que la porte s'ouvrit brusquement, et

le coup destiné à la personne qui entrait la première atteignit Pierre Herbin au bras, et lui fit une légère blessure.

Tout ceci se passa en moins de temps qu'il n'en faut pour Técrire.

La latte d'Herman et de son compagnon dura à
. peine une seconde, pendant laquelle Herman, tâchant
d'arracher son poignard des mains ensanglantées de
Pierre Herbin, s'écriait : « Laisse-moi... je veux le
tuer...

— Tu ne tueras rien du tout, » dit une voix rude.

Et l'un des nouveaux arrivants, Tex-dragon Glapisson, se joignant à Pierre Herbin, désarma Herman, après une vigoureuse résistance...

« Ménagez-le, dit l'autre personne.

— Oui, mon colonel, dit Glapisson, je veux seulement lui ôler cette épingle.

— Monsieur de Surville ! s'écria Pierre Herbin, en se retournant.

— Oui, misérable que vous êtes... et j'arrive à temps pour vous traiter comme vous le méritez...

— Monsieur, vous n'êtes pas juste, dit Pierre Herbin, en montrant le sang qui couvrait sa main et coulait de la blessure de son bras. Je me suis jeté au-devant du coup qui vous était destiné.

—Il serait vrai. . . dit Raoul d'un air étonné ! Alors, pardon, monsieur... Mais, vous sachant l'ami de cet homme (et il montra Herman), je devais vous croire son complice. »

Il était évident que le colonel ne savait pas que madame de Bracciano était chez Herman.

SECOURS. lit

Le premier mouvement du colonel eût été de la chercher.

Herman eut un moment de vague espoir; si Pierre Herbin ne parlait pas, la cachette où était renfermée Jeanne n'était pas découverte, et, quoique les projets d'Herman ne fussent pas arrêtés, le gain de quelques heures importait beaucoup à sa vengeance.

S'ils n'eussent pas entendu la voix du colonel, Herman et Herbin auraient eu de la peine à le reconnaître.

Voulant voyager plus inconnu et surtout avec une plus grande rapidité, M. de Surville s'était vêtu en courrier; sa veste verte galonnée d'or, sa culotte de daim et ses bottes fortes étaient souillées de boue et ruisselaient de pluie. Il arrivait de Vienne à franc étrier.

Les ordres que le ministre de la police avait donnés aux barrières de Paris, d'arrêter M. de Surville, avaient été ainsi éludés!

On prit Raoul pour un courrier de cabinet : il passa.

Il se rendit d'abord chez lui.

Apprenant la disparition de Boisseau, un secret instinct lui dit qu'Herman n'était peut-être pas étranger à cet événement.

Pouvant avoir besoin d'aide, il ordonna à Glapisson de monter le cheval du postillon, et arriva bientôt, ainsi que nous l'avons dit, dans la demeure d'Herman.

Pour que la conduite du colonel de Surville soit appréciée dans toute sa valeur, nous devons répéter que, tout en ayant pour madame de Bracciano le

m LE COLONEL DE SLR VILLE.

plus tendre[^]attachement, il ne l'aimait plu* d'amour;

une affection passionnément partagée le rendait fort

heureux depuis quelque temps.

, Son dévouement, tout fraternel pour Jeanne était

donc d'autant plus noble qu'il était complètement

désintéressé.

« Glapisson... ferme la porte... * dit M. de Surville... Puis, se relevant à Herman : . « Maintenant, monsieur, écoutez-moi... *

LE VOYAGE.

À l'ordre du colonel, Glapisson se plaça près de la porte d'entrée.

Herman debout, les bras croisés, adossé au mur, regardait impudemment Raoul.

Pierre Herbin, assis sur un angle de la table, essuyait avec son mouchoir le sang qui couvrait ses mains.

M. de Surville, pâle et visiblement ému, dit à Herman: « Il y a deux jours, un de ni s amis, M. Boisseau, est venu vous donner connaissance d'une lettre de moi,... depuis il n'a plus reparu chez moi... qu'est-il devenu? Répondez... mon inquiétude ne me permet pas d'attendre que la justice informe...

— Rassurez-vous, monsieur, dit Pierre Herbin,

voire dini ne court aucun danger sérieux,, je voua en donne ma parole...

— Votre parole, monsieur? répondit Raoul avec hésitation.

— Aussi vrai que mon sang coule, monsieur; tous pouvez me croire.

— • Mais enfin où est-il?

— Vous savez le sujet de la lettre dont il venait nous donner connaissance... Colonel, vous comprendrez donc combien il était important pour Herman d'empêcher votre émissaire d'agir, mais nous nous sommes bornés à prendre cette précaution... Vous en aurez la preuve... tout à l'heure, peut-être,» dit Pierre Herbin.

Herman fit un mouvement. Pierre Herbin le regarda, et lui dit : « Ne m'interromps pas... j'arrangerai tout pour le mieux...

— Ces réponses ne me satisfont qu'à demi, dit Raoul. Plus tard, il faudra bien qu'elles soient moins obscures... Mais termi-

nons, car j'ai hâte d'en finir... Jacques Butler, vous avez été condamné à dix ans de prison pour vol! dit Raoul en montrant quelques papiers à Herman.

— Je ne m'appelle pas Jacques Butler... je me nomme Herman Forster, dit Herman.

— Je vous dis que vous êtes Jacques Butler... En arrivant à Vienne, j'avais conçu des soupçons contre vous. M. de Bracciano, vous croyant banni, ainsi que vous le lui avez dit, pour un crime politique, m'avait chargé de faire quelques réclamations auprès de la chancellerie de l'Empire; voulant savoir si la défiance que vous m'inspiriez était fondée sur autre

chose que sur un éloignement instinctif, je mis la plus grande activité dans mes démarches. Vous vous étiez dit condamné politique, on ne trouva aucun condamné politique du nom d'Herman Forster... Je doimai votre signalement pour aider aux recherches... Sachant l'intérêt que je portais aux renseignements, on alla plus loin; on descendit dans la catégorie des crimes... Votre signalement se rapporta si exactement à celui de Jacques Butler, condamné pour vol, que je ne doutai plus que vous ne fussiez ce Jacques Butler. Malgré ma répugnance pour les ignobles détails dans lesquels il fallait entrer afin de pénétrer la vérité, une fois votre véritable nom connu, j'arrivai bientôt jusqu'à votre mère, Wilhelmine Butler, retirée dans un des plus obscurs faubourgs de Vienne. Je trouvai cette malheureuse femme pleurant sur votre infamie ; son chagrin me toucha tellement, elle me parut si honnête, que je m'ouvris à elle... Je lui dis une partie de ce qui vous concernait, que vous aviez trouvé une place honorable que vous remplissiez sous le nom d'Herman Forster, mais qu'un grave abus de confiance pouvait vous la faire perdre; qu'il fallait

que vous quittassiez la France à l'heure ' même, que je me chargerais de tout... et que si elle avait conservé quelque influence sur vous, je l'engageais, dans votre intérêt, à vo«s enjoindre de suivre mes ordres... Elle me remercia en versant des larmes de reconnaissance, me montra plusieurs lettres de vous. J'en ai une ici. Dans la dernière, sans vous expliquer, vous lui faisiez part de magnifiques espérances qui devaient, disiez-vous, prochainement se réaliser... Je frémis en songeant

au malheur irréparable que votre fourberie pouvait causer... J'écrivis à mou ami de venir vous trouvera l'instant... pensant qu'il suffirait de prononcer le nom de votre mère pour vous prouver que tout était découvert, et que vous n'hésiteriez pas à abandonner Paris et la France... Ma lettre partie... mon inquié*tude ne fut pas calmée... Je savais tout ce que vous osiez prétendre; je savais votre audace hypocrite; ce que je venais d'apprendre sur vous, changeant mes soupçons en certitudes, rendait mes craintes pjus imminentes encore... Quoique chargé d'une grave mission... je partis... j'arrive à l'instant... Maintenant écoutez mon dernier mol... J'ai en mon pouvoir de quoi obtenir votre extradition... Si vous hésitez à exécuter mes ordres... vous êtes immédiatement arrêté; si au contraire, ainsi que je l'ai promis à votre malheureuse mère, vous consentez à partir, je me tairai, on pourvoira à tous vos besoins... Et la personne que vous savez ne sera pas même instruite de votre infamie. Il est quatre heures du matin... il faut qu'à six heures je sois parfaitement rassuré sur le sort de M. Boisseau, et que vous soyez en route pour l'Espagne sous la conduite de ce brave homme. Il montra Glapisson. À. ces conditions, je vous répète... je consens à me taire... non pour vous... mais pour le bonheur, mais pour la tranquillité de la personne que je révère le plus au monde;... elle ne saura pas même

mon voyage & Paris... Vous lui écrirez ici devant moi une lettre dans laquelle vous lui annoncerez que des avis d'Allemagne vous faisant craindre d'être inquiété ici par suite du complot auquel vous avez pris part, vous prenez le parti d'abandonner la France. Une fois à

Madrid, si vous vous y conduisez honorablement, votre avenir sera assuré... et je saurai prendre des mesures telles que vous ne quitterez pas cette ville. .. Voici mes dernières intentions... Répondez à l'instant... Je ne puis rester que deux heures à Paris... et je veux vous voir partir devant moi... Si vous refusez... les pièces seront dans une heure adressées à qui de droit. Et vous êtes arrêté! »

Une pensée détestable passa par l'esprit d'Herman; il répondit avec un imperturbable sang-froid : a Je comprends, monsieur, l'intérêt que vous portez à la personne dont vous parlez... mais je désirerais savoir dans quel but vous voulez l'éclairer sur mon compte.

— Je vous dis que le rôle de délateur n'est pas le mien ; je respecte trop la femme dont je rougiris de prononcer ici le nom pour lui porter un coup si terrible... vous partirez... et elle ignorera toujours quel est l'homme qui, un moment, a surpris sa confiance...

— Vous agissez en ami fidèle, monsieur, pour ne pas dire en amant évincé... qui veut à tout prix rentrer en grâce et qui pour cela fait le métier d'homme de police. »

Raoul devint pourpre de colère, fit un mouvement menaçant... puis, reprenant son calme, il dit à Glapisson : « A la première in-

solence de cet homme, tu le souffletteras... et encore... non, mon brave, laisse-le, je ne veux pas souiller tes mains. ...

— • C'est égal, mon colonel, je ne suis pas dégoûté, j'ai des gants et je fermerai le poing. Faut-il lui payer quelque chose d'avance?

— Non, tiens-toi tranquille...

— Si j'avais pu hésiter un moment à suivre ma pensée, cette dernière injure me déciderait, dit Hertnan avec impudence. Je ne puis rien opposer à la force brutale... mais vous vous repentirez tout à l'heure de m'avoir poussé à bout. Ah ! vous prenez assez d'intérêt à madame de Bracciano pour venir de Vienne à franc étrier, pour venir, malgré le courroux de l'empereur, déjouer mes projets ; eh bien ! vous n'apprendrez pas, sans un mortel chagrin, j'espère... que cette femme est perdue.

— Que dit-il ? s'écria Raoul.

— Ah ! je suis Jacques Butler, le voleur, soit. Eh bien ! demain tout Paris saura que madame la duchesse de Bracciano a passé la nuit chez Jacques Butler, le voleur.

— Misérable, tu mens !

— Vous verrez si je mens... Pour vous prouver que je dis vrai, je vous déclare que je ne quitterai pas Paris .. entendez-vous ? vous me ferez arrêter,* c'est tout ce que je veux... Au moins, elle sera déshonorée, et l'éclat sera tel, que, malgré votre amour, malgré la reconnaissance que lui inspirera peut-être votre conduite, vous n'oserez pas l'épouser, entendez-vous ? Quoiqu'elle soit libre, vous n'oserez pas vous marier avec celle qui passera pour avoir été la maîtresse de Jacques Butler, le voleur... Ainsi je serai

vengé d'elle et de vous ! s'écria Herman avec un éclat de rire cruel, et en jetant un regard d'intelligence à Pierre Herbin.

— La rage fait délirer ce misérable, dit Raoul stupéfait.

— Eh bien! reprit celui-ci, vous hésitez mainte-

liant, noble colouel. Votre sort et le sien sont entre mes mains... Je me perdrai avec joie... mais elle sera perdue aussi... mais vous ne jouirez pas de votre insolent triomphe;... oui, vous me regardez d'un air effrayé, incrédule... Je vous répète, moi, qu'elles passé la nuit chez Butler, le voleur, votre vertueuse duchesse... et demain au grand jour .sa honte éclatera. »

L'assurance de ce misérable atterrait Raoul.

11 connaissait la verlu de Jeanne, mais il connaissait aussi son exaltation romanesque ; il frémit en songeant que sa tête avait peut-être pu s'égarer au point de lui faire commettre une faute irréparable.

Ses nobles traits exprimèrent un abattement si douloureux, que Pierre Herbin en fut touché.

« C'est impossible... impossible... » s'écria Raoul, en parcourant involontairement la chambre du regard, comme pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'autre issue ; remarquant le cabinet de l'alcôve, il s'y précipita, l'ouvrit, et n'y vil rien...

Herman resta impassible.

« C'est une ruse dont je ne suis pas dupe ! dit le colonel ; vous voulez m'effrayer par cet ignoble mensonge et m'em pêcher d'agir...

— C'est vrai, dit Herman, voyant qu'il avait été trop loin, et sur le point de compromettre le succès de sa vengeance... C'était ma ruse... Mais, quoi qu'il en soit, je suis décidé à ne quitter Paris que par force... Faites-moi arrêter, si vous le voulez.

— C'est votre dernier mol?

— C'est mon dernier mot.

— Monsieur ! s'écria Raoul, en s'adj*essantà Pierre

LE VOYAGE» m

Herbin, mais dites-lui donc qu'il se perd... qu'il va peut-être porter une mortelle atteinte à la meilleure, à la plus noble des femmes, lorsqu'elle apprendra quel était l'homme pour qui elle voulait tout sacrifier.»

Pierre Herbin fit un mouvement qui témoignait de son impuissance sur la volonté d'Herman.

Raoul était accablé; il éprouvait une si profonde affection pour Jeanne, il connaissait tellement la noblesse de son cœur qu'il eût donné tout au monde pour lui épargner le coup affreux qu'elle allait ressentir.

L'implacable cruauté d'Herman l'exaspérait; cet homme se trouvait placé si bas qu'il ne pouvait même lui faire ressentir les effets de son indignation. Pourtant, surmontant sa répugnance à entrer avec lui dans de certains détails confidentiels, il tenta un dernier effort et dit d'une voix émue :

— Vous vous montrez si implacable daip votre vengeance, parce que vous croyez peut-être que j'aime madame de Bracciano... Eh bien!... dit le colonel, qui devint pourpre de honte

en songeant qu'il parlait ainsi à un repris dé justice. Eh bien ! je vous... » Puis ne pouvant se résoudre à faire un serment d'honneur à un tel homme, il se retourna vers son ancien brigadier et dit :

« Eh bien! devant vous, je jure à ce vieux soldat... qu'il n'en est rien, que je n'ai et que je n'aurai jamais pour madame de Bracciano que les sentiments d'un frère !... »

Celte marque de mépris écrasant, donnée d'une manière si noble, redoubla là rage d'Herman. Il s'écria : «Ah ! vous ne l'aimez plus, tant mieux... Je

me vengerai d'elle... et elle n'aura pas thème de consolation.

Ne se possédant plus, Raoul fit un mouvement pour se jeter sur Herman... Puis, se contenant à peine et voyant, par les atroces paroles d'Herman, tout espoir perdu, il fit un signe à Glapisson et se précipita vers la porte.

. h Au moins le destin qui me poursuit ne me frappera pas seul
1 s'écria Herman dans un accès de farouche triomphe.

— Colonel* rassurez-vous ; rien n'est désespéré,» dit tout à coup Pierrç Herbin en arrêtant Raoul au moment où celui-ci franchissait le seuil de la porte,

Herman regarda Pierre Herbin avec craiute.

a Colonel ! reprit Herbin avec une sorte de dignité, c'est à moi de réparer une partie du mal que j'ai fait... Jacques Butler, dit-il d'une voix éclatante, tu es un infâme... Les larmes delà plus vertueuse, de la plus malheureuse des femmes , ne t'ont pas touché... Le plus loyal des hommes s'est, par dévouement pour

elle, abaissé jusqu'à te prier, jusqu'à donner devant loi sa parole qu'elle était pour lui une sœur... Tu n'as pas eu pitié de la rougeur, de la honte de cet homme... Ta vengeance n'a plus même le hideux prétexte de la jalousie... elle n'a plus de but, tu es cruel pour le plaisir d'être cruel : j'ai été ton complice ; ton malheureux père avait été mon ami... J'ai voulu, par des moyens indignes, élever ta fortune aux dépens de celui dont il avait été la victime... J'ai voulu satisfaire à la fois ma haine et ma cupidité... J'ai eu des torts... de grands torts... Je ferai tout au monde pour les réparer... »'

CONCLUSION. SOI

Il se dirigea vers l'alcôve.

« Pierre Herbin, s'écria Herman, en le saisissant au collet pour l'empêcher de faire un pas...

— Colonel, faites tenir ce furieux... »

Glapisson, doué d'une force peu commune, étreignit Herman dans ses deux bras musculeux, et paralysa ses efforts.,

Raoul, surpris, regardait Pierre Herbin entrer dans le cabinet.

Au bout d'un instant... Herbin l'appela...

H courut...

. Que vit-il dans la cachette dont nous avons parlé?... Madame de Bracciano évanouie.

Boisseau et Pierre Herbin tâchèrent de la rappeler à la vie...

CONCLUSION

Un quart d'heure après cette scène, Jeanne se dirigeait vers l'hôtel de Bracciano/ soutenue par Raoul et par Boisseau, qui, malgré sa faiblesse, avait voulu accompagner M; de Surville.

Il était quatre heures et demie environ.

La pluie tombante torrents, la nuit était profondément noire.

« Du courage, Jeanne... Dans un quart d'heure vous serez sauvée... On n'a pu s'apercevoir encore de votre absence, » lui dit tendrement Raoul, u. «*

-10* LE COFONEL DE StRVILLE.

Jeanue remercia Raoul par un serrement de mains convulsif, et lui dit : « Je crains que me* force» ne soient épuisées...

— Par grâce... Jeanne, encore un effort...

— Je tâcherai, mais je me sens mourir...

— Et mot aussi, pensa Boisseau, depuis vingtquatre heures sans manger... et avoir une telle alga- ' rade pour se restaurer... Où diable les aventures viennent-elles me chercher ? »

Raoul, Jeanne et Boisseau arrivèrent devant rhôtel de Bracciano.

« Mon ami, dit Raoul à Boisseau, pendant que Jeanne s'appuyait sûr un des bancs de pierre qui garnissaient la porte, écoule bien... je vais frapper... le portier viendra sans doute ouvrir avec sa lanterne, tu réteindras. Pendant que je m'emparerai de lui, tu lui mettras la main sur la bouche pour l'empêcher de crier.. A la

faveur de l'obscurité, ma cousine pourra, sans être aperçue, regagner son appartement par Pascalier dérobé: on expliquera l'attaque du portier comme on voudra... . comprends-tu bien ?

— Je comprends... si j'en ai la force... et je la trouverai... d'un coup de poing j'éteins la lanterne,

. et après j'étouffe les cris du portier.

— A merveille... Vous, Jeanne... du sang- froid... Dès que vous verrez la lumière éteinte, précipitezvous dans la cour et montez chez vous,*.

— Je tâcherai... dit Jeanne.

' . — Cette expédition n'aurait-elle pas mieux convenu à cet enragé Bottoi? » dit tout bas Boisseau. Ranul frappa,

CONCLUSION

Le coup retentit au cœur des trois acteurs de cette scène.

Raoul frappa une seconde fois. La porte s'entr'ouvrit.

On vit la figure du portier qui élevait sa lanterne pour voir qui frappait.

Boisseau donna résolument un grand coup de poing sur la vitre, et éteignit la lumière. *

Le portier allait crier au secours, lorsqu'il se sentit saisir par deux bras vigoureux ; deux mains se croisèrent sur sa bouche et étouffèrent ses cris.

Jeanne, retrouvant cette énergie factice que donne le grand danger, traversa rapidement la cour, gagna l'escalier dérobé et arriva à la porte de son cabinet de toilette qu'elle trouva entrouverte, comme elle l'avait laissée.

Au bout d* cinq minutes... supposant que Jeanne était enfermée chez elle... Raoul et Boisseau abandonnèrent le portier, fermèrent la porte et se sauvèrent i toutes jambes.

« Raoul..., je te déclare que je vais mourir en arrivant chez toi... disait Boisseau tout essoufflé...

— Mon brave ami, arrivons seulement chez moi, et je réponds de toi, disait Raoul.

— Pourvu seulement que nous ne rencontrions pas de patrouilles... disait Anacharsis, en faisant d'énormes enjambées : finir la, nuit au violon, il ne me manquerait plus que cela... »

Heureusement les deux amis arrivèrent sans encombre rue de la Victoire.

Raoul comptait en partir sur-le-champ, croyant son arrivée e» France ignorée. La lettre de madame de

Montlaur lui apprenant au contraire que l'empereur savait tout, et était très-irrhé contre lui, il résolut d'aller au cbâteau tout lui dire

Vers les onze heures du matin, la princesse de Montlaur était au cbjevet du lit de Jeanne.

« Malheureuse ejifànt \ pourquoi n'avoir pas sonné vos. femmes? Vous sentir souffrante et passer toute une nuit sans se-

cours!.-.. Quelle imprudence ! Pauvre Jeanne, vous avez été si cruellement agitée hier.;. Comment vous trouvez-vous?

— Mieux... ma tante, dit Jeanne d'une voix faible.

— Peut-être aussi avez-vous eu peur ; avez-vous entendu cette nuit à quatre heures?...

— Quoi, ma tante? demanda madame de Bracciano en frissonnant.

— La plus bizarre aventure du monde. À quatre heures, on a - frappé à la porte assez vivement, la nuit étant très-obscur... le portier s'est levé, il est venu ouvrir avec sa lanterne, croyant, ainsi que cela arrive «ou vent, que c'était quelque message du château... A peine la porte était-elle ouverte... que deux hommes., le saisissent* éteignent sa lumière... lui mettent la main sur la bouche pour étouffer ses cris, et le tiennent 'ainsi pendant quelque temps... après qaoi ils le laissent et se sauvent. Sans doute les misérables auront eu peur en entendant quelque bruit; une fois délivré, le vieux Gilbert s'est mis à appeler au secours; comment n'avez-vous pas entendu? Mais que je suis folle ! voire appartement donne sur le jardin... ces cris n'auront pas pu arriver jusqu'à vous. Mais, mon Dieu, mon enfant... voici vos fai-

CONCLUSION. t ÎÔ5

blesses qui vous reprennent... Jeanne... Jeanne. » En effet, madame de Bracciano n'avait pu braver son émotion, en se rappelant les dernières circonstances de cette nuit terrible. \ •

Une des femmes de madame de Bracciano . vint apporter une lettre à madame dé Montlaur.

« Dieu soit loué I dit la princesse à Jeanne qui semblait plus calme; Raoul est arrivé ; il me dit qu'il se rend au château à l'instant même; il. n'a sans

doute maintenant plus rien à craindre et va tout expliquer à l'empereur.

— Rien à craindre ? demanda Jeanne.

— Je puis vous dire cela maintenant, ma chère enfant, puisque sa lettre me rassure. Chargé d'une mission de la plus haute importance, il avait, je ne sais pourquoi, quitté Vienne précipitamment; l'empereur le sachant était furieux contre lui, menaçait de le faire mettre à Vincennes ; prévenue de cela par un de mes amis, j'avais aussitôt écrit à Raoul et envoyé la lettre chez lui, afin qu'à son arrivée à Paris il fût averti du danger qu'il courait.

— Et cela pour moi... pour moi... Pauvre Raoul! pensait Jeanne.

— A cette heure je suis sans crainte, ma chère enfant; puisque Raoul, se rend aux Tuileries, c'est qu'il peut expliquer sa conduite à l'empereur... D'ail* leurs, il me dit dans sa lettre qu'il viendra tantôt lui-même me donner des nouvelles de son entrevue.»

. Le duc de Bracciano envoya savoir des nouvelles de sa femme.

Jeanne poussa un cri et tomba dans une nouvelle crise nerveuse.

to6 • LE COLONEL DE SURVILLE.

Le duc n'avaH-il pas fait périr le marquis de Souvry sur l'échafaud 1...

Instruite de ce terrible 6ecret pendant la nuit fatale qu'elle avait passée ehes Herman, la malheureuse femme ne pouvait le révéler à sa tante; elle ne pouvait non plus laisser soupçonner à son mari qu'elle* savait la part qu'il avait prise à celte sanglante exécution.

Madame de Montlanr ignorait même encore lé divorce consenti par M. de Braeciano.

Après sa crise, Jeanne pleura abondamment et parut soulagée.

Elle voulut absolument se lever pour recevoir Raoul et savoir les suites de son entrevue avec l'empereur.

A une heure, il se fit annoncer.

Jeanne lui tendit la main avec effusion : le colonel la baisa respectueusement.

« Eh bien ! lui dit madame de Moniteur, votre empereur, qu'a-t-il dit?

— Il a été, comme toujours pour moi, d'une bonté parfaite, madame la maréchale... il m'a pardonné mon voyage incognito, et m'a permis de rentrer dins la vie civile.

— - Il vous a retiré vos emplois. Votre carrière est brisée?... s'écria Jeanne. -

— Non, ma cousine, dit en souriant Raoul. Mais l'empereur a trouvé sans doute que les nouveaux mairies faisaient de mauvais soldats et non moins mauvais négociateurs.

— Les nouveaux mariés? s'écria madame de Monllaur. Que voulez-vous dire, Raoul?

CONCLUSION. S

— Un grand secret... que je ne voulais tous confier qu'à mon retour d'Allemagne... Ce que vous appelez ma disgrâce changeant mes projets, je puis maintenant tout vous dire. Depuis un an, je suis très-amoureux de madame de Formont.

— De la jeune et jolie veuve de ce nom? dit la princesse.

— D'elle-même, madame, nous avons fixé notre* union à une époque un peu plus éloignée. Mais les circonstances qui nous avaient fait reculer le terme n'existant plus, je le hâterai de tout mon pouvoir, et nous irons vivre dans mes terres de Lorraine. L'Vm-pereur a choisi pour moi cette province.

— Un exil!... dit Jeanne. Et c'est moi... moi...

' „ — Il va épouser madame de Formont, » répéta la maréchale avec les signes du plus grand étonnement. Toutes ses idées sur les amours de sa nièce et de Raoul étaient bouleversées.

Herman, voyant ses infernales ruses découvertes, partit pour l'Espagne, sous la conduite de Glapissou.

On n'entendit plus parler de lui.

Pierre Herbin ne poussa pas le désintéressement jusqu'à refuser une pension de 6,000 fr. que lui assura le duc de Bracciano, pour payer son silence et la destruction du dossier de Dijon!

Le divorce de M. et de madame de Bracciano fut prononcé.

M. de Sunille se maria.

Quelque temps après ce mariage, Jeanne quitta Paris avec sa tante et se retira en Bretagne, dans un

10t LE COLONEL DE SURVILLE.

vieux château où elle avait été élevée. Elle y languit longtemps et y mourut à vingt-cinq ans.

Les derniers mois de sa vie furent bien pénibles.

Son amour pour Herman avait été tué par la terrible révélation qu'elle avait due au hasard.

Frappée du dévouement... des nobles qualités dont Raoul avait fait preuve en la sauvant... sa reconnaissance s'était exaltée jusqu'à l'amour le plus passionné.

Raoul était marié : Raoul était le plus heureux des hommes. Il ignora toujours ce sentiment.

Jeanne l'aima en secret, souffrit en silence... et mourut.

WIH ft« COLOIIL M MRVII.LI.

BKS

INVASIONS DE 4844 ET

C'est une chose triste de voir les événements qui ont le plus marqué, je ne dis pas dans la vie d'un homme, mais dans l'existence d'un peuple même, perdre, d'année en année, leur retentissement, jusqu'à ce qu'ils ne deviennent plus qu'un fait enregistré par l'histoire qu'il est permis presque à tous d'ignorer. J'ai été

tout étonné de voir dernièrement que des jeunes gens écoutaient comme un récit nouveau et plein d'intérêt quelques anecdotes se rapportant à l'arrivée et au séjour des armées coalisées en France pendant les années 1814 et 1815. Je ne comprenais pas que cette plaie d'honneur, qui a fini par tuer la Restauration, fût déjà une chose ancienne pour beaucoup, tandis que les hommes de notre génération ont conservé si chaud encore le souvenir de ces désastres. Parmi mes meilleurs amis je compte un officier de l'empereur, qui n'est pas encore convaincu à tous les moments que l'ennemi soit entré deux fois en % France ; quand il paraît quelque nouvelle relation des événements politiques de cette époque, il la lit avec avidité, espérant toujours que l'auteur, mieux.

instruit, lui apprendra que, dans tous les faits accomplis alors, la victoire des Prussiens et des Russes n'a été pour rien, et qu'ils ne sont pas venus à Paris. Puis, quand mon brave ami voit que le récit prend, dès le début de 1814, la tournure connue, il quitte le livre avec découragement. Telle est l'impression que la trahison de plusieurs, le malheur de tous et l'insolence des vainqueurs ont laissée dans de nobles âmes. Ces souvenirs, féconds en généreux élans, on ne doit pas les laisser s'attédir, se perdre ou dégénérer en froides leçons d'histoire !

Les personnages qui figurent dans le fait tjueje vais citer étant encore vivants, on comprend que je ne puis ni les appeler de leur nom, ni même désigner d'une manière précise le lieu de la scène; je dirai seulement que, lorsqu'on remonte vers Melun, dans un de ces bateaux à vapeur qui ont déjà la rapidité en attendant le confortable, on trouve, sur la gauche, à quelques lieues de Paris, l'embouchure d'une petite rivière dont les eaux basses et sans

courant semblent appartenir à quelque obscur ruisseau que les bestiaux traversent Je soir en revenant de la prairie. Mais, au bout d'une heure de marche le long de ses rives sans chemin de halage, vous trouvez une belle nappe verte de trente à quarante pieds de large qui, entre deux prairies aux bords élevés, laisse dormir les eaux limpides et profondes.

Celte rivière arrose, à une lieue et demie de son embouchure à peu près, l'extrémité gauche d'un village dont les dernières habitations descendent de la colline en parcs et en jardins; un pont en bois, à trois arches solides, unit les deux bords au bout d'une

DES INVASIONS DE 1814 ET 1815. lit

rue du village; et près du pont une ruelle qui s'a- baisse descend au lavoir et à l'abreuvoir où, quand le jour tombe, on amène les chevaux fatigués du travail. 'Pour prévenir les accidents, des cordes soutenues par des pièces de bois tracent à la surface de l'eau le contour de la partie où Ton peut aller sans danger.

Sur la droite de la rivière, du côté où les propriétés bourgeoises sont plus étendues, et les maisons des paysans clair-semées de loin en loin, il j avait, eu 1815, une cabane de chétive apparence : les abords en étaient propres ; mais, pour l'homme habitué aux moeurs de la campagne, il était aisé de voir que là habitait un simple journalier sans un quart d'arpent dont il pot faire son potager. En effet, Jean, qui avait été soldat pendant aix ans, lorsqu'il avait quitté le service en 1814, était revenu au pays pour assister k un triste spectacle : sa mère était morte ; son père, vieux, infirme, privé si longtemps du fils sur le travail duquel il avait compté, avait été obligé de vendre peu à peu son bien, il se mourait. Trois mois après son retour, Jean était seul dans sa mai-

son, composée de deux chambres; seul avec une sœur plus jeune que lui, qui, pour ne pas quitter son vieux père, au lieu d'aller travailler aux champs, s'était faite couturière et, avec des habitudes d'un travail moins grossier, avait pris un caractère plus doux que ne l'ont ordinairement les ouvrières de la campagne. Quelque affectueuse qu'elle pût être, elle ne parvenait pas toujours cependant à calmer les réflexions sombres auxquelles son frère s'abandonnait ordinairement, aigri parla perte de parents qu'il aimait, qu'il avait

Il» SOUTENUS

espéré retrouver heureux, aigri aussi par la misère et bien plus encore par l'humiliation de la France, par ces défaites où il avait encore moins manqué qu'à une victoire.

La révolution des Cent-Jours arriva. Aux chagrins que Jean nourrissait, vint s'en joindre un plus vif encore : il ne put rejoindre son drapeau, sa sœur Geneviève était malade, en partant il la laissait sans ressource. Jean resta donc ; mais bien souvent au milieu du pénible travail qui les nourrissait tous deux, il laissait échapper des blasphèmes (le regrets et de terribles imprécations contre l'ennemi qu'il ne devait pas rencontrer sur le champ de bataille. Quoique le village où Jean vivait ainsi retiré fût éloigné de toute grande route, la nouvelle de Waterloo y arriva avec les récits qui, dans la bouche des gens de la campagne, se colorent de circonstances si extraordinaires. Jean calcula avec amertume qu'il aurait pu arriver à temps pour se battre, car sa sœur allait mieux ; puis il retomba dans le silence dont Geneviève seule tentait de le faire sortir.

Lorsque les armées coalisées eurent promené en triomphe leurs soldats dans Paris, elles les distribuèrent dans les environs, à dix lieues à la ronde, et le village de Jean reçut aussi sa garnison. Dès que l'ancien chasseur de la garde sut que des cuirassiers russes se trouvaient dans le village, il n'y vint plus que lorsque son travail l'y obligeait absolument ; alors il le traversait en courant : le dimanche il cessa d'y venir passer une partie de la journée avec quelques amis, anciens soldats comme lui, et sa seule distraction fut d'aller, le soir des jours de repos, se pro-

DES INVASIONS DE 1814 ET 1815. ïtt

raeuer au loin dans l'intérieur des terres en donnant le bras à sa sœur.

Au retour d'une de ses promenades, dans un sentier étroit, il vit venir à lui trois soldats russes, il s'arrêta droit, et sembla, quoique sans armes, s'affermir sur ses jambes comme pour un combat ; mais Geneviève de son bras le tira si doucement, et d'une manière si suppliante, qu'il quitta le milieu du chemin qu'il barrait aux arrivants. Sans doute les trois Russes avaient deviné ce qui s'était passé, car ils échangeaient en riant des paroles que Jean prenait pour autant d'outrages. Et lorsqu'ils furent près de lui, si, à leurs rires, à leurs regards insolents sur Geneviève, ils avaient joint un seul geste, sa sœur, pâle et tremblante, eut en vain continué à presser de ses deux mains les muscles enflés des bras nerveux de Jean ; il se fût élancé sur les trois adversaires, et il eut succombé dans ce combat inégal. Après qu'ils furent passés, il ne continua que lentement sa marche, et plus d'une fois il s'arrêta comme incertain sur ce qu'il devait faire ; mais, ni ce soir-là ni les jours qui suivirent, il ne dit à Geneviève aucune parole qui rappelât cette violente colère qu'il avait vaincue. Seulement

quelques jours après Geneviève s'aperçut qu'il rentrait plus tard de son ouvrage ; la nuit était toujours complètement close avant son retour; et, ce qui ne l'étonna pas moins, c'est que, de quelque côté que son travail l'eût mené le matin, il revenait toujours la nuit par le chemin du village.

La jeune fille, dont la solitude se trouvait encore ainsi augmentée, d'abord l'attendait sur la porte de la maison ; puis peu à peu elle se hasarda à descendre

au-devant de son frère Ter» le village, et enfin, un soir elle osa aller jusque sur ce pont dont nous avons parlé, et au delà duquel étaient alors les premières maisons habitées. Elle ne voulut pas aller plus avant pour ne pas entrer seule dans les rues; et, comme plusieurs fois son frère lui avait dit en rentrant mouillé qu'il venait de se baigner dans la rivière, elle voulait être sûre de se trouver sur son passage. Elle était là depuis quelque temps, appuyée sur la barre de bois, lorsqu'elle entendit des pas, Geneviève se repentit de s'être ainsi hasardée seule. Mais la nuit était belle, la lune brillante, elle reconnut bientôt un vieil ami de son père.

« Que fais-tu donc là, Geneviève? lui dit le vieux , paysan quand il Peut reconnue à son tour.

— Mais, vous voyez, père Simon, j'attends mon frère...

— Est-ce que Jean se dérange?

— Oh ! non, par exemple.

— Je disais aussi : Nous ne le voyons jamais au cabaret. Mais c'est égal, il rentre bien tard pour un homme qui se lève avec le soleil. Et, en parlant ainsi, le vieillard s'était accoudé sur la traverse en bois à côté de la jeune fille.

— Elle est belle, cette rivière, dit-il après quelques instants de silence. Il y a bien longtemps que je la connais; eh bien, je suis encore content de la voir quand la lune se mire comme cela dedans. Quel dommage qu'elle soit si traîtresse !

— Mais il me semble qu'il y a longtemps qu'il n'est arrivé d'accident.

— Comment, il te semble ! Ah çà ! d'où viens-tu

DES INVASIONS OR 1*14 ET 4815. ti5

doue, Geneviève! Gomment 1 tu n'as pas su qu'il y a quinze jours un homme s'y est noyé, et, il y a cinq jours, encore un autre?

— Mon frère ne m'en avait rien dit,

— Vrai ? Eh bien, Jean n'est pas causeur. C'est . pourtant comme cela : il y aura demain deux semaines, un des Russes est allé faire boire son cheval et celui de son officier; au bout d'un quart d'heure les bêtes sont revenues toutes seules. Le cuirassier... plus vu ni connu. Il n'aura pas fait attention aux cordes de l'abreuvoir, ou peut-être était- il un peu en train... Enfin, on n'a pas même retrouvé son corps.

— Et encore un autre dix jours après?

— Encore un, un Russe heureusement. Mais enfin celui-là aurait dû prendre ses précautions. Pas du tout! Un de moins, comme disent les autres. »

Et pendant une demi-heure le père Si mou donna

de longs détails à Geneviève; puis, se relevant enfin :

« Allons, allons, dit-il, il faut s'aller coucher.

\ Rentre, ma fille. Si je rencontre Jean, je te l'enver-
, rai, et je lui dirai que c'est mal de te faire attendre
ainsi. »

Le père Simon s'éloigna, et Geneviève resta encore à regarder les eaux si belles où deux hommes avaient disparu.

Elie n'entendait plus , le bruit des pas du père Simon* ûlle allait partir, quand il lui sembla voir quelque chose se mouvoir dans l'ombre du lavoir, qu'ainsi posée elle avait à sa gauche. Quoique effrayée, elle continua à regarder, et elle vit, elle vit bien distinctement un homme se glisser avec précaution le long de la muraille, sortir du lavoir et

courir tout courbé le long du mur qui soutient les (erres de la roule. Cet homme, qui s'éloignait en se cachant, mais pouvait revenir en prenant la roule du pont, fit peur à Geneviève, qui reprit avec assez de hâte la route de sa maison. Cependant elle n'était pas encore loin du pont quand elle entendit des pas précipités derrière elle : elle hâta sa marche; mais on allait plus vite qu'elle. Elle eut le courage de s'arrêter et de faire face à celui qui venait : c'était Jean.

Geneviève ne lui demanda aucun éclaircissement, ne lui fit aucune question ; mais de sinistres soupçons s'emparèrent de son esprit, et elle eut peur. Qu'eût-ce donc été si elle avait su que toutes ces idées qu'elle repoussait avec effroi étaient fondées, que tout ce dont elle voulait douter était vrai?

Jean continua à rentrer tard tous les soirs.

Quinze jours après la conversation du père Simon, Jean, à huit heures el demie du soir, (c'était à la fin de septembre), était encore blotti dans ce coin du lavoir où Geneviève l'avait aperçu. Il entendit au loin sur les pavés inégaux de la rue des chevaux descendre la pente qui conduit à la rivière. Il écouta en retenant son haleine, et distingua qu'il y avait trois chevaux. Combien de conducteurs? Il ne le sut que lorsque, au débouché de l'étroite ruelle, du point obscur où il était caché, il vit les trois longues réunies dans une même main. En entrant dans la rivière le conducteur se mit à chanter, et Jean reconnut ^unlsoldat russe qu'on appelait dans le village le Lithuanien. D'une belle taille, d'tfn visage ouvert, d'une humeur gaie, parlant déjà assez bien le français, il était accueilli par les gens du pays.

DES INVASIONS DE 1814 ET 1815. *J

Il entra donc dans l'eau en chantant ; et comme il était sur le cheval de gauche lorsqu'il longea les limites placées en cercle, il se trouvait près de la corde, et par conséquent des parties interdites de la rivière. Il lit une première fois le tour de l'abreuvoir : les chevaux, revenus au bord, se secouèrent et hennirent, et il les lança de nouveau et sur un nouvel air dans l'espace terminé par les cordes. Il était arrivé à la partie de la circonférence la plus éloignée du bord; là, son porteur n'avait plus pied; il devait nager quelques pas, portant les naseaux élevés, et son cavalier plongé dans l'eau jusqu'à la ceinture. Tout à coup une tête sort de Peau, puis un bras s'élève, et saisissant le soldat par la veste, l'entraîne par-dessus la corde. Surpris à l'improviste, il résiste un instant; mais, sans point d'appui, il est obligé de céder et tombe en arrière

sur celui qui le tire si vigoureusement à lui. Tous deux disparaissent et tous deux au même instant à quelques pieds de distance relèvent leur tête, regardent autour d'eux, et d'un seul élan se rapprochent, se posent les mains sur les épaules, et, cédant à un même effort, disparaissent encore. Cette fois le Lithuanien était revenu à la surface avau son adversaire, et au moment où l'eau bouillonnait sur la tête de Jean qui venait reprendre haleine, un coup qui retentit dans le silence des deux rives le repoussa vers le fond ; maître du champ de bataille, le cuirassier planait étendu, épiant du regard où se représenterait celui qu'il regardait déjà comme vaincu, quand il bondit lui-même rejeté en arrière par le choc violent d'une tête qui heurtait sa poitrine comme un béliet, tandis que deux mains IL *5

passées rapidement dans le ceinturon de son pantalon, le lançaient vigoureusement dans le gouffre; du même élan, Jean rejaillissait à la surface. Quelle effrayante scène eût été cette lutte pour le spectateur qui du haut du pont aurait aperçu dans les espaces de la rivière que n'ombrageaient pas les saules et les peupliers ces deux corps se cherchant, s'échappant, plongeant, remontant à de grandes distances, ramant l'un sur l'autre de toute la vigueur de leurs membres, ot se heurtant de la tête comme deux proues qui veulent se briser! Et pendant ce long combat, il if eût entendu dans ce vaste champ de bataille pour tout bruit que le clapotement de Peau agitée et le sifflement des deux poitrines rappelant avec effort leur haleine épuisée.

Enfin, l'un des deux combattants aurait échappé à sa vue, tandis qu'il aurait aperçu l'autre nageant avec de pénibles efforts vers le lavoir, et regagnant ensuite, en se glissant dans l'ombre, la cabane où Geneviève l'attendait.

Lorsqu'elle le vit arriver, pâle de fatigue et le sang de ses blessures ayant déjà traversé avec l'eau mal essuyée ses vêtements en désordre : « Jean, lui dit-elle avec une voix où il y avait autant d'autorité que de terreur, Jean, tu as été au pont? »

Il la regarda d'un air surpris; elle continua :

« Jean, tu as tué un homme?

— Un homme! reprit-il en souriant amèrement, lu n'y entends rien. »

Elle fit un pas pour sortir :

« Où vas-tu? lui cria-t-il,

DES INVASIONS DE 1864 ET 1815. 21»

— Je m'en vais, et ne rentrerai jamais près de toi si tu ne me jures à l'instant que jamais... »

Elle se tut; on voyait qu'elle avait peur de ses 'paroles.

« Soit, répondit Jean après un moment d'hésitation, je ne les chercherai plus, mais qu'ils ne viennent jamais me trouver. »

Le lendemain, Geneviève alla au village ; on y disait que le Lithuanien avait échappé comme par miracle à une attaque où deux de ses camarades avaient péri. L'autorité russe fit des recherches ; mais comme dans le pays personne ne regardait cette attaque comme un crime, toutes les enquêtes n'aboutirent à aucun résultat.

Un jour du mois de novembre, Jean accourut à l'heure où il prenait habituellement son repas dans les champs, sa figure était riante.

« Geneviève, dit-il en entrant , embrasse-moi , je n'aurai plus de mauvaises tentations, et lu ne te croiras plus obligée de m'épier; ils parlent demain. »

Geneviève accueillit cette nouvelle comme le soulagement d'une grande peine; mais sous la joie qui répondait à la voix de son frère, il y avait encore un reproche d'un passé non pardonné.

« Voyons, ne me tiens pas rancune ; le gouvernement avait fait la paix avec eux, et j'ai continué la guerre, voilà tout. Mais ce n'est pas mon gouvernement, à moi ; j'étais libre. Ainsi, Geneviève, je l'en prie, ne pense plus à tout cela ; écoute-moi plutôt : demain, quand je reviendrai de l'ouvrage, fais-moi un bon souper, aie-moi de bon vin ; nous ferons

ici une fête à nous deux pour leur départ, pt nous priérons le ciel de les conserver ailleurs. »

Le lendemain au soir, Jean et Geneviève, au coin du feu, firent un petit festin; car depuis l'arrivée des Russes, Jean avait mis de côté chaque jour trois sous pour pouvoir célébrer l'instant où le village serait délivré. Animé par sa joie, un peu par le vin aussi, il causait avec vivacité, contait ses combats, disait ses souffrances à la retraite de Russie, ses camarades morts, et expliquait sa haine. Il était bien tard pour le village, quand Geneviève l'embrassa pour se retirer dans sa chambre, un peu soulagée, car les récits de la soirée lui avaient fait comprendre cette ardeur de vengeance qui lui avait fait horreur jadis.

Jean resta devant le feu, livré à des idées meilleures et comme un homme qui ne veut pas se coucher encore, de peur d'abrégier son bonheur, sa chandelle s'était éteinte et les dernières lueurs*

du feu • éclairaient seules sa chambre. Il allait gagner son lit lorsqu'on frappa à sa porte.

« Qui est là? » demanda Jean sans quitter la chaise où il était assis.

Une voix, avec un accent étranger, répondit : « Ouvrez, ouvrez, je vous en prie. »

Jean se leva et ouvrit la porte.

Un homme entra, et, à la clarté mourante des lisons, Jean reconnut un uniforme russe. Il recula de plusieurs pas en arrière. « Que venez-vous chercher ici ? s'écria-t-il d'un voix altérée.

— Un asile, répondit l'étranger en entrant précipitamment et en refermant la porte derrière lui.

— Un asile t vous?»

DEC INVASIONS DE 1914 »T

Et Jean s'était approché de la cheminée où était accroché son fusil.

Le soldat Pavait suivi ; une flamme brilla un instant dans la cheminée et éclaira ses traits,

« Le Lithuanien chez moi!...»

Jean avait à peine poussé ce cri, qu'il aperçut Geneviève à moitié habillée sur le seuil de sa chambre ; il s'élança vers elle, et tandis qu'elle avait à peine la force de balbutier : a Jean! obi

Jean! » il la fit rentrer avec colère dans sa chambre, retira violemment la porte sur elle, la ferma à clef, et mit la clef dans la poche de son pantalon,

Retournant alors se placer devant le Lithuauien : « JParlçi et dépêche* rvous, lui dij-il; vous êtes donc tous revenus dans ce pays?

— Non, je suis seul.

— SeMl?

~* Quand notre compagnie a #é ce malin dan* la forêt de Sé-nart, j'ai saisi un moment où personne ne me voyait, je suis eitfré dans |m taillis oq je me guis cacljé. Quand j'*i vu que mes camarades fiaient loin, j'ai pénétré dans le bois et j'y suis resté jusqu à la nuit ; ajors j'ai osé sortir et revenir vers le village, le seul que je connaisse ; mais en approchant, j'ai en peur d'être dénoncé quand nos pWiçiers enverront redemander le déserteur, et j'ai mieux aimé entrer dans cette maison qui est toute seule ici et où personne ne vient jamais. »

Jean avait écouté son récit avec attention et sans le quitter des yeux un seul instant.

o Et vous n'avez quitté le bois qu'à la nuit*

-Oui,

ttt SOUVENIRS DES INVASIONS DE 1814 ET 1815.

— Et tous n'avez rencontré personne avant d'entrer dans ma maison?

— Je suis venu à travers champs.

— Vous n'avez dit à aucun camarade que vous désertiez, el que vous viendriez ici? .

— Non. »

Un gémissement se fit entendre derrière la porte de Geneviève.

Jean n'y répondit que par un mouvement d'im- 'patience.

« Et vous êtes seul ? répéta-t-il lentement au soldat.

— Seul, et depuis ce matin je n'ai pas mangé. » Jean alla à la porte d'entrée et poussa le verrou ;

il alla ensuite à la seule lucarne qui éclairait la chambre et tira le morceau che serge qui servait de rideau ; puis revenant vers le soldat :

« Lithuanien, lui dit-il, assieds-toi là et mange, puisque tu es seul et que les autres sont bien partis. »

Jean le regarda satisfaire avec avidité son appétit ; et quand il vit son ardeur ralentie :

« Voilà mon lit , lui dit-il, couche-toi et fais- moi une place. »

Le lendemain matin Jean se leva lorsque son compagnon de lit dormait encore ; il ouvrit la porte à Geneviève qui l'attendait, et s'élança à son cou sans lui dire une parole.

L'histoire que je viens de vous raconter, tout le monde là sait dans le village. Geneviève, qui s'est mariée au Lithuanien, est heureuse, et personne n'a jamais pensé à faire un reproche à Jean.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Chaf* . I. Le Voyageur ^	
— II. Les deux Amis J7	
— III. Confidences.. 29	
— IV. Les Adieux 40	
— V. H. le duc de Bracciano 47	
— VI. Récits £5	
— VII. Wilhelmine Butler ... 64	
— VIII. Pierre Herbin 76	
— IX. Une Visite 87	
— X. Les Lettres 07	
— XI. Le Divorce .• 105	
— XII. Le Divorce (suite) 116	
— XIII. Réflexions 1 27	
— XIV. L'Entrevue 131	
— XV. La Terreur 140	
— XVI. Montbard, le Soldat aux Gardes 143	
— XVII. Explications 153	
— XVIII. Consentement 160	

- XIX. La Fuite 165
- XX. Confidences. 1 70
- XXI. Uerman Forster 181
- XXII. Secours 188
- XXIII. Le Voyage 192
- XXIV. Conclusion i 201

Souvenus DBS invasions db 1814 bt 1815 SCO

FAISANT SUITE

a l'histoire de la révolution française Par 1?I. A. THIEBS

10 vélâmes in-8. — Prit : 50 fr. — Chaque volume se vend
séparément , 5 franc*.

&a saâsaa ®t»^a&®a

Nouveau Tirage , 10 volumes, ornés de cihqcahtb belles orate-
bis son acibb, dessins composés spécialement pour cet ouvrage,
d'après les récits de H. Thiebs

PAR MM. m- CHABPBHT1BJ», E. ttlRAMBT, MAftSJftD,
MOKEL-FATIO,

Gwéîferlfl, Mibrai, Beyer. Joh. le Vart. Geoffroy. GûQûière.
Bfipwood, ûftlhiilt, lin). iHiTgie, Vrilot.

Vublié en 110 livraison» à 50 centimes.

Paulin, libraire - éditeur

<BD22iS<B93!)S3

DE

CARTES SUR QUART DE JESUS

Prix de l'Atlas complet : 30 francs.

Cet Atlas paraît par livraisons composées d'un nombre irrégulier de Cartes, lesquelles correspondent aux opérations décrites dans le volume que ces livraisons sont destinées à accompagner. — Le prix de la livraison varie selon le nombre de Cartes contenu dans chacune d'elles.

NOUVELLES PUBLICATIONS

DE L'EMPEREUR NAPOLEON

Comprenant

les limites de l'empire français et de la domination

impériale en 1812 ,

avec une légende historique et chronologique sur la vie de

l'Empereur, ses campagnes,

son gouvernement, sa famille, et les souverains

ses contemporains.

Me et dessin lie M. LOUIS MOWMY. |rinn par M. BYÛNHCT.

Une feuille grand raisin. — Prix : 2 fr.

LE

PAR M. EUGÈNE SUE

Édition illustrée de 500 gravures dans le texte, et d'environ 100 sujets imprimes sur feuillets réparés, comprenant, outre les types des personnages du roman dessinés par GAVARNI, quatre grandes scènes par PAL'QUET et douze compositions de KAKL GIRARDET.

4 beau volume; 18-8, publiés en 80 exemplaires à 50 exemplaires.-times.
Prix de chaque vol. : 10 fr.

L'Œuvre ; VOLUME COMPLET, broché 40 f.

— — magnifiquement cartonné en toile, à l'anglaise, doré sur le devant, et orné de superbes dorures spéciales sur les plats et sur le dos 60 f.

PAULIN, LIBRAIRE - ÉDITEUR

M. EUGENE SUE

JOLIE ÉDITION IM-18, FORMAT CIZIN ,

A VN FRABTC 1E VOLUMS

Chaque volume contenant 18 matières d'un vol in-8 du prix de 7 f. 50 a.

Il avait manqué jusqu'ici à l'immense popularité de l'auteur des Mystères de Paris , de Mathilde et du Juif Errant , une condition que nous lui avons offerte dans cette édition à la portée de toutes les fortunes. On parle beaucoup du bon marché des contrefaçons belges ; notre publication lutte de bon marché avec elles et offre de plus qu'elles la perfection typographique et la parfaite correction d'une édition revue par l'auteur.

Le format Cazin, à la fois gracieux, élégant et commode, convient à la bibliothèque de voyage, à la bibliothèque de campagne, à la lecture du promeneur comme à la table du salon.

L'édition in-8 des OEuvres de 91. Eugène Scb se compose de 61 vol. à 7 fr. 50, dont le prix total serait de 457 fr. 50 c. — Chacun de ces volumes, imprimé dans le format Gai», se vend séparément UN Fit ANC.

Voici la liste et le prix des ouvrages de M. Eugène Sac. :

5 vol

La Salamandre.

La Coueareteha. 5

Deleytar 1

Deux Histoires . 5

Plicle et Mock. . 1

Atar-Gull S

La Vigie de

Koat-Ven.... * Thérèse Da-

noyer 2

Le Morne an

Diabla 1

Sfr.

Latréanmont. . . t vol. S fr.

Paola Monti. . S t Le Commandeur

Malte S t

Matlulde 6 6

Arthur 4 4

Les Mystères de

Paris 10 10

Le Marquis de

LéWièrre. ... 1 1

Jean Cavalier.. 4 4

Le Juif Errant.. 10 10

CHAQUE VOLCHB SB VEND SsrAMÉVBIfT.

On n'a»/ pas obligé de souscrit* pour un ou/orage compte t.

NOUVELLES PUBLICATIONS

EN PREPARATION

IV. Curiosités Historiques. — V. Curiosités Militaires. — VI. Curiosités des Beaux-Arts et de l'Archéologie. — VII. Curiosités Philologiques et Géographiques. — VIII. Curiosités des Traditions, Légendes, Usages, etc. — IX. Curiosités des Origines et des Inventions. X. — Curiosités Anecdotiques.

Prix de chaque volume, 3 fr.

cm SPÉCIAL DE DESSIN

à l'usage

DBS ASPIRANTS AUX ÉCOLES ROYALES POLYTECHNIQUES,
QUB, DB SAINT-CYR BT DB LA MARINE

OUVRAGES DE M. P. FLOUREN

Membre de l'Académie française, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences* (Institut de France), membre des Sociétés royales de Londres et d'Edimbourg, des Académies royales des Sciences de Stockholm, Munich, etc., etc., Professeur de Physiologie comparée au Muséum d'Histoire naturelle de Paris.

COURS COMPLET

DE METEOROLOGIE

DE L.F. IAEVTZ

Professeur de Physique à l'Université de Halle,

TfUDOT ET ANNOTE

PAR CH. MABTIK8

Docteur es- Sciences, et Professeur agrégé d'Histoire naturelle
à la Faculté de Médecine de Paris.

Ouvrage complété à l'occasion des travaux des Météorologistes
français.

1 vol. in— 12, format du Million de Faits, avec des gravures et
des tableaux.

Prix : 8 francs.

BK

M A 3 FR. 50 C

Nicolas GOFF. Nouvelles masses, traduction française, publiée
par M. Louis Viardot. 1 vol.

l'Érôme P» tarot à la recherche d'une position sociale; sixième
édition, revue par l'auteur, 1 vol.

Manne! d'Histoire, de la Philosophie antienne,

par M. Renouvier. 2 vol.

Manuel d'histoire de la Philosophie moderne,

par M. Renouvier. < 1 vol.

VOLUMES IN

Des Éléments de l'État, on Cinq questions concernant la Religion, la Philosophie, la Morale, l'Art et la Politique, par E.-A. Segretain. 2 vol.

Le» Jésuites et l'Université, par F. Génin; deuxième édition. 1 vol.

Le même ouvrage; première édition; 1 vol. in-8o, 6 fr.

Les Musées d'Italie, Guide et memento de l'Artiste et du Voyageur, par M. Louis'Yiardot. 1 vol.

Les Musées d'Espagne, d'Angleterre et de Belgique, par M. Louis Viardot, pour faire suite aux Messes d'Italie, parle mémo. i vol.

Les Musées d'Allemagne et de Russie, par le
même. 1 vol.

Fables, par M. Viennet, de l'Académie française. 1 vol.

Histoire de la Poésie française à l'époque impériale, par B. Julien. 2 vol.

Histoire de La TOUr-d* Auvergne, premier grenadier de France, rédigée d'après sa correspondance, ses papiers de famille et les documents les plus authentiques, par Buhot de Kersers. 1 vol.

Manuel de politique, ouvrage dédié a l'Académie des Sciences morales et politiques, par Y. Guichard. 1 vol.

Mœurs, Instinct et singularités de la vie des

Animaux mammifère*, par P. Lesson, correspondant de l'Institut (Académie des Sciences). i vol.

Homère (l'Iliade et l'Odyssée); traduction nouvelle, par P. Giguet. 2 vol.

Napoléon apocryphe, 1812-1832. Histoire de la con-

Suète du monde et de la monarchie universelle, par Louis Eofroy. 1 vol.

Œuvres poétiques des Dames* françaises,

depuis le treizième siècle jusqu'au dix-neuvième. 1 vol.

Génie du XIXe Siècle, ou Esquisse des progrès de l'esprit humain, depuis 1800 jusqu'à nos jours, par Edouard Alletz. i vol.

PAULIN, LIBRAIRE - EDITEUR

Le Livre des Proverbes français, leur origine, leur

acception, anecdotes relatives à leur application, etc., par Le Roux de Lincy; précédé d'un Essai sur la philosophie de Sancho Pança, par Ferdinand Denis. 2 vol.

Manuel d'histoire ancienne, depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus-Christ, par le docteur Ott. 1 vol.

Manuel d'histoire moderne, depuis Jésus-Christ

jusqu'à nos jours, par le docteur OU. 1 vol.

Discours sur l'Étude de la Philosophie naturelle, ou Exposé de l'Histoire des pi oc -des et des progrès des Soiences naturelles, par sir John F. W. Herschell; traduit de l'anglais. 1 vol.

Les Constitutions des Jésuites avec les déclarations; texte latin, d'après l'édition de Prague; traduction nouvelle. 1 vol.

Notices et Mémoires historiques, par H. Mignet,

secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques, membre de l'Académie française, etc. 2 vol. in-8. 15 fr.

Antonio Perez et Philippe II, par le même. 1 vol. in-8. 6 !r.

Grande chronique de Matthieu Paris, traduite en

français par M. Hiiillard-Rreholles; accompagnée de Notes, et précédée d'une Introduction, par H. le duc de Luynes, membre de l'Institut. 9 vol. in-8. 45 fr.

Histoire des États généraux et des Institutions représentatives en France, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à 1789, par A.-C. Thihaudeau. 2 vol. in-8. 15 fr.

Mélanges philosophiques, littéraires, historiques et religieux, par M. P. -A. Stapfer; précédés d'une Notice sur l'auteur, par M. A. Vinet. 2 vol. in-8. 15 fr.

Histoire d'Alger et de la piraterie des Turcs dans la Méditerranée, par M. Ch. de Rolalier. 2 vol. in-8. 15 fr.

OUVRAGES HISTORIQUES

Précis de l'histoire de rHIudonstan, contenant

l'établissement de l'empire mogol, ses progrès et sa décadence ; l'invasion et les établissements successifs des Européens; la coalition des princes de l'Afghanistan contre les Anglais; l'examen des diverses religions établies chez les Hindous, ainsi qu'un tableau de leurs lois primitives, de leurs mœurs, usages et coutumes, et un résumé des lois qui régissent les établissements français, par L.-M.-C. Pasqtiier, ancien magistrat à Pondichéry. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

Histoire de Malte, depuis les temps les plu* reculés jusqu'à l'époque actuelle, par M. Miége, ancien consul de France ; avec plan et carte géographique. 3 forts yoj. in-8. 22 fr. 50

Histoire dP saint Louis, roi de France, par M. le marquis de Yilleneuve-Trans, membre de l'Institut. 3 gros vol. in-8. 22 fr. 50

Cbronograprtle , on Description des Temps , contenant toute la suite des souverains dc3 divers peuples, des principaux événements de chaque siècle, et les grands hommes qui ont véca depuis la création du inonde jusqu'au dix-neuvième s'ècle, par Barbeu-Dubonr. Nouvelle édition, contenant des additions importantes; augmentée d'une table des matières par ordre alphabétique, et d'un Essai de statistique royale, par un ancien élève de l'école polytechnique, i vol. in-folio, relié. 25 fr.

La France avant la révolution; son état politique et

social eu 1788, à l'ouverture de rassemblée des Notables, ot son histoire depuis cette époque jusqu'aux Etats généraux, par M. Raudot, ancien magistrat. 1 vol. in-8. 7 fr.

Histoire (l'Angleterre depuis les temps 1rs plus reculée, par M. A. Roche; ouvrage approuvé parle Conseil roy.il do l'instruction publique. 2 vol. in-8. 12 fr.

Histoire de la contre-révolution en Angleterre

«ou s Charles II et Jacques II, par Armand Carrel. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

Histoire des Arabes et des Mores d'Espagne, par

Louis Viardot. 2 vol. in-8. 12 fr.

Scène» de mœurs arabes (Espagne, Xe siècle), par

Louis Viardot. 1 vol. in-8. 6 fr.

PAULIN, LIBRAIRE - EDITEUR

Discours et opinions de Casimir Perler, publics

par sa famille; recueillis et mis en ordre par M. A. Lesicur, chef de bureau au ministère de l'instruction publique ; et précédés d'une Notice historique, par M. Charles de Réransut, membre de la Chambre des députes. 4 vol- in-8. 50 fr.

De la politique extérieure et fia système fédé*

ratlf en France» par Maillefer. 1 vol. in-8. 6 fr.

Du déclin de la France et de l'égarement de sa
politique, par Al. d'H 1 vol. in-8. 4 fr.

De la politique extérieure et intérieure de la

France, par M. Duvergier de Hauranne, député. 1 vol. in-8. 6
fr.

Misère (de la) des Classes laborieuses en Angleterre

et en France; de ia nature de la misère, de son existence, de
ses effets, de ses causes, et de l'insuffisance des remèdes qu'on lui
a opposés jusqu'ici ; avec l'indication des moyens propres à en af-
franchir les sociétés, par Eugène Buret 2 vol. in-8. 15 fr.

Tableau de la dette publique et des misères du Trésor. 1 vol.
in-8. 5 fr.

Comparaison des Budgets de 1830 et de 1843.

Épltre à M. le ministre des finances, par Jean Le Rond. 1 vol.
in-8. 2 fr.

De l'union douanière de la France et de la Belgique, par M. P.-
A. de la Nourais. 1 vol. in-8. 6 fr.

L'Union du Midi, association de Douanes entre la France, là
Belgique, la Suisse et l'Espagne, avec une Introduction sur
l'union commerciale de la France et de la Belgique, par Léon Fau-
cher. 1 vol. in-8. 5 fr.

L'Association des Douanes allemandes, son passé,

son avenir; ouvrage augmenté du tableau des tarifs comparés de l'association allemande et de ceux des douanes françaises, et de trois Cartes indiquant l'état de l'Allemagne avant et après l'association, et celui de l'Europe sous le système des unions douanières, par MM. P.-A. de la Nourais et Ê. Bères, 1 vol. in-8. 5 fr.

OUVRAGES DIVERS

SCIENCES ET ARTS

Études sur l'histoire des Institutions, de la Littérature, du Théâtre et des B*aux-Arts en Espagne, par Louis Viardot. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

Notices sur les principaux peintres d'Espagne,

par Louis Viardot. i vol. grand in-8. 8 fr.

De la destination et de l'utilité permanente des pyramides d'Egypte et de Noble contre les Irruptions sablonneuses du désert. Développements du Mémoire adressé à l'Académie royale des Sciences le 14 juillet 1844, suivis d'une nouvelle interprétation de la fable d'Osiris et d'Isis, par M. Fialin de Persigny. 1 vol. in-8 Jésus. 7 fr.

OUVRAGES DIVERS

Impressions de voyage de monsieur Bonlfacc,

ex-ré frac taire de la quatrième du cinquième de la dixième ; ses excursions sur terre et sur mer, sur la tête et sur le nez; le tout

mêlé de bosses, et coloré de bleus et de noirs; ' album comique par Cham. 1 vol. oblong, cartonné à l'anglaise. 5 fr.

Encyclopdiana, Recueil d'anecdotes anciennes, modernes et contemporaines , tiré : 1° de tous les recueils de ce genre publiés jusqu'à ce jour ; — 2° de tous les livre» rares et curieux touchant les mœurs et les usages des peuples ou la vie des hommes illustres ; — 5° des relations de voyages et des mémoires historiques ; — 4° des ouvrages des grands écrivains; — 5° de manuscrits inédits, etc., etc.

Pensées, maximes, sentences, adages, préceptes, jugements, etc.; anecdotes et traits de-courage, de bonté, d'esprit, de sottise, de naïveté, etc. ; saillies, reparties, épigrammes, bons mots, etc. 1 vol. grand in-8. w 10 fr.

lia Prêtre, de la Femme et de la Famille, par

J. Michelet. 1 vol. 3 fr.

Le même ouvrage, 1 vol. in «8. ... , 4 fr. 50

PAULIN, LIBIU₁HE - EDITEUR

L esJésUlfes, par MM. Michelct cl Quiiiict, professeurs au collège de France; sixième édition. 1 vol. in— 1 8 . 2 fr.

L'Uttramontantome, ou l'Église romaine et la Société moderne, par E. Quinet. i vol. ir»-8. Prix : 4 fr. 50; par la poste. 5 fr.
50

Le môme ouvrage, 1 vol. in-18. 2 fr.

Lettres sur le Clergé et sur la Liberté d'enseignement, par M. Libri, membre de l'Inslitut. i vol. iu-8. 4 fr.

Napoléon. Ses opinions et jugements sur le* hommes et sur les choses; recueillis par ordre alphabétique, avec une Introduction et des Notes, par M. Dauias-Hinard. 2 vol. in-8. 10 fr.

L'Urne, Recueil des travaux de J. Ottavi; philosophie, politique, histoire, biographie, littérature, critique littéraire, beaux-arts, instruction publique, économie politique, variétés, etc., avec une biographie de l'auteur, par Léon Gozl.in.

1 gros vol. in-8.

fr.

L'Utopie de Thomas MorilS, traduite en français par V. Stouvenel, avec une Introduction et des Noies du traducteur. 1 vol. in-8. 5 fr.

BÉSUrreCtlOU, ou application du Christianisme à la Science et à la Société, par Charles StoiTels. i vol. in-8. 7 fr. 50

Examen historique et critique des diverses

théories pénitenciaires, ramenées à une unité de système applicable à la France, par L.-A.-A. Marquel-Vasselof, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur. 3 vol. in-8. * 18 fr.

La M onechOlOgle, histoire naturelle du genre Moxachus, classé suivant la méthode .de Linné. — Un petit volume en latin et en français, orné de gravures. i fr.

Petit pamphlet très-spirituel.

OUVRAGES DIVERS

Rapport de M. Thiers sur la loi d'Instruction secondaire, fait au nom de la commission de la chambre des députés dans la séance du 13 juillet 1844. In-8. i. fr.

Événements. de 1814, bataille de Paris. Lettres du roi Joseph à l'Empereur, et de l'Empereur au roi Joseph ; précédées et suivies de Notes historiques par un ancien officier attaché à l'état-major du roi Joseph. In-8. 1 fr.

Ligne nationale contre la misère des Travailleurs, ou Mémoire explicatif d'une pétition à présenter à la chambre des députés dans le courant de 1845, par J. Terson. In- 12. 1 fr.

Du monopole des professions lucratives en

France, ou du privilège et de la vénalité des offices, et de leur suppression moyennant indemnité, par Morcl-Fatio, électeur du deuxième arrondissement. Brochure in-8. 1 fr. 50

État de la question d'Afrique. Réponse à la brochure de M. le général Bugeaud, intitulée : l'Algérie, par Gustave de Beaumont, membre de la chambre des députés. In-8. 1 fr. 50

De l'Intervention du pouvoir dans les Élections, par le même,. In-8. 1 fr. 50

Philosophie réclamée par les besoins de notre

époque, par le baron Massias. In-8. i fr.

1815 et 1840, par E. Quinet; deuxième édition, augmentée d'une Préface. 50 c.

Avertissement au pays, par E. Quinet; deuxième édition. 50 c.

Rapport fait au nom de la commission chargée de l'examen du projet de loi tendant à ouvrir un crédit de 140 millions pour les fortifications de la ville de Paris, par M. Thiers, député des Bouches-du-Rhône; accompagné de pièces et documents relatifs aux dépenses des travaux et de l'approvisionnement de Paris, etc.
50 c.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/deuxhistoires00suegoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.